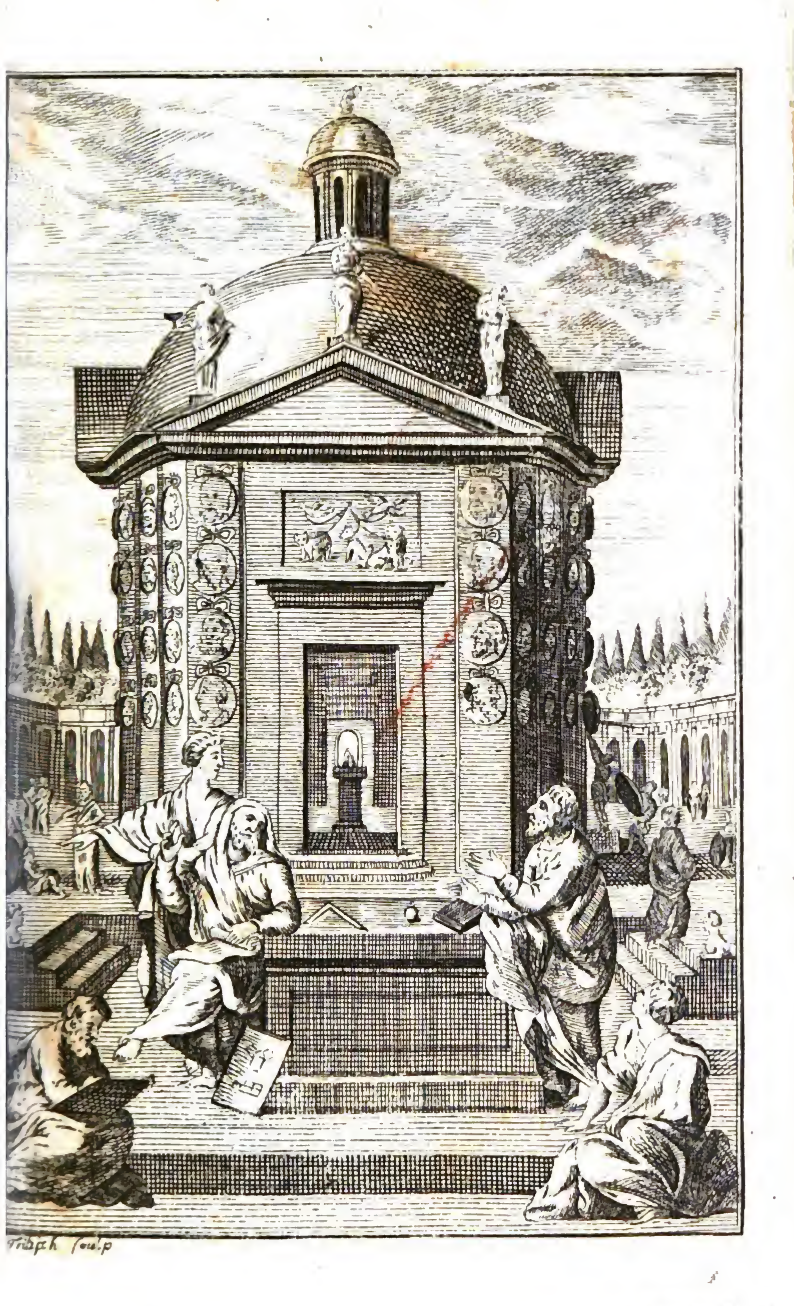


adam renne
1200

42 – 96

LES VIES
DES PLUS ILLUSTRES
PHILOSOPHES
DE L'ANTIQUITÉ.

TOME PREMIER.


sculp

LES VIES
DES PLUS ILLUSTRES
PHILOSOPHES
DE L'ANTIQUITÉ,

Avec leurs Dogmes, leurs Syſtêmes, leur Morale, & leurs Sentences les plus remarquables ;

TRADUITES DU GREC DE DIOGÈNE LAERCE.

Auxquelles on a ajouté la Vie de l'AUTEUR, celles d'EPICTETE, de CONFUCIUS, & leur Morale ; & un Abregé hiſtorique de la Vie des Femmes Philoſophes de l'Antiquité :

NOUVELLE EDITION, AVEC PORTRAITS.

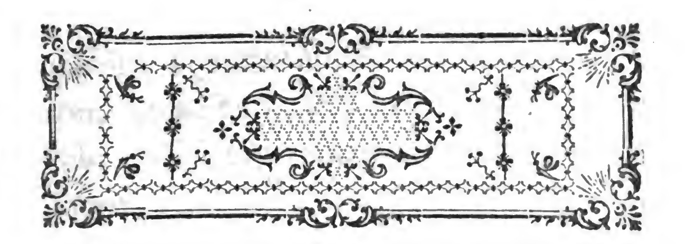
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

CHEZ *J. H. SCHNEIDER*, Libraire.

M. DCC. LXI.



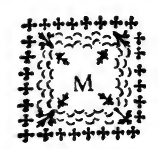
A MONSIEUR

SARRY,

OFFICIER

DE S. M. LE ROI DE PRUSSE,

A L'HÔTEL DES MONNOYES.



ONSIEUR,

Ce n'est pas mon dessein en vous dédiant les Vies des Philosophes, d'instruire le Public dans un Epître Dédicatoire de tous les bienfaits que j'ai reçus de vous, ni de toute l'éten-

due de ma reconnoissance. Je connois les ménagemens que l'on doit aux Ames vraiment généreuses : c'est blesser leur délicatesse, c'est faire tort à la pureté de leur intention que de croire qu'elles puissent ètre flatées de l'étalage des services qu'elles nous ont rendus. Par ces raisons, MONSIEUR, *je réprime l'essor de mes sentimens, & je me contente d'en avoir gravé ces foibles traits à la tète d'un Ouvrage qui vivra aussi long-tems que la Philosophie.*

Cet Ouvrage, MONSIEUR, *vous apartient à plus d'un titre : c'est par vos conseils que je l'ai entrepris, & par vos secours que je l'ai éxécuté. Si le public en retire quelque fruit, c'est à vous qu'il en est redevable. Les leçons des Sages de l'Antiquité ne vous sont point étrangéres, elles ont souvent fait le sujet de vos médita-*

tions : rien de ce que leurs doctrines contiennent d'utile ou d'agréable ne vous est échapé : vous vous êtes instruit dans leurs Ecrits, délassé dans l'Histoire de leurs Vies : vous avez parcouru le vaste labyrinthe de leurs découvertes & de leurs erreurs. Pourriez-vous ne pas recevoir avec plaisir ce tableau fidèle des mœurs & des opinions de ces esprits célèbres, qui ont jetté les premiers fondemens de l'édifice des Sciences ?

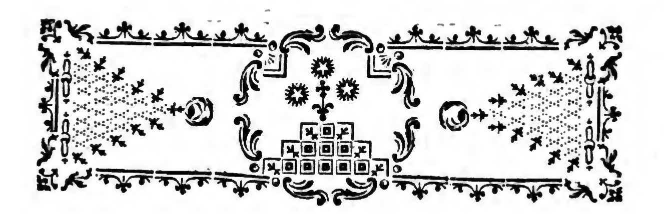
Que ne puis-je emprunter le pinceau du grand maître qui l'a tracé ! j'ornerois ce Frontispice de son livre d'une peinture, qui sans avoir l'éclat extérieur qu'il a répandu sur les siennes, ne paroîtroit pas moins intéressante aux lecteurs qui sçavent sentir & penser. Je prendrois l'honnête homme réuni à l'homme aimable, qui fait le bien sans ostentation, qui aime le plaisir

ſans frivolité, qui a un goût décidé pour les belles connoiſſances, joint cet eſprit philoſophique qui en eſt l'ame & la vie, également fait pour le monde & pour la retraite que le monde n'a point gâté, & que les occupations ſérieuſes n'ont point deſſéché. Je ſaiſirois ſi bien les qualités de ſon eſprit & de ſon cœur, & ſes qualités ſont ſi rares, que l'on reconnoîtroit ſans peine la perſonne qui auroit fourni les couleurs de mon portrait. J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur,

J. H. SCHNEIDER.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LE tableau des miséres humaines a été tracé tant de fois par ceux qui ont écrit sur l'homme, qu'on doit naturellement souhaiter qu'il se trouve des Philosophes, qui s'apliquent à le peindre en beau. On ne sçauroit trop relever son excellence. L'Eloge qu'on en fait, est un encouragement à la vertu; il est un des apuis les plus forts qu'on puisse prêter à la foiblesse humaine.

Un tableau tiré d'après l'histoire, qui representeroit les plus sublimes traits de la nature humaine, & où l'art du Peintre en auroit disposé le plan, de maniére que les vertus les plus héroïques, les actions les plus nobles, & les talens les plus distingués, s'avanceroient jusques sur le devant de la scène, tandis que les ver-

tus, les actions & les talens médiocres ſeroient diſtribués ſur les côtés, & que les vices & les défauts iroient ſe perdre dans le lointain : un tel tableau ne pourroit être vû ſans échauffer le cœur, ni ſans donner une grande idée de l'homme.

Comme il eſt, au moins, auſſi important de rendre les hommes meilleurs que de les rendre moins ignorans, il convient de recueillir tous les traits frapans des vertus morales. Pourquoi ſe montre-t'on ſi attentif à conſerver l'hiſtoire des penſées des hommes, tandis qu'on néglige l'hiſtoire de leurs actions ? celle-ci n'eſt-elle pas la plus utile ? n'eſt-ce pas celle qui fait le plus d'honneur au genre-humain ? quel plaiſir trouve-t'on auſſi à rapeller les mauvaiſes actions ? il ſeroit à ſouhaiter qu'elles n'euſſent jamais été. L'homme n'a pas beſoin de mauvais éxemples, ni la nature humaine d'être plus décriée. Si l'on fait mention des actions deshonnêtes, que ce ſoit ſeulement de celles qui ont rendu le méchant malheureux, & mépriſé au milieu des récompenſes les plus éclatantes de ſes forfaits.

Au défaut des ſtatues, qui devroient repreſenter en bronze & en marbre, dans

nos places publiques, les grands hommes qui ont honoré l'humanité, & inviter à la vertu ſur ces piédeſtaux, où l'on expoſe à nos yeux & aux regards de nos enfans les débauches des Dieux du paganiſme, nous avons les écrits de Plutarque & de Diogène Laërce. On peut dire qu'ils ſont comme les faſtes des triomphes de l'homme. Qui eſt-ce qui, en les liſant, ne voudroit pas y avoir fourni la matiére d'une ligne ? Où eſt l'homme, né avec une ame honnête & ſenſible, qui n'arroſe de ſes larmes les pages où ils ſe ſont plu à célébrer la vertu, & qui ne donne des éloges à la cendre inſenſible & froide de ceux qui la cultivérent pendant leur vie ?

Si les Philoſophes dont Diogène Laërce nous a tracé la vie, en même-tems qu'il nous a dévelopé leurs ſyſtêmes, ont eu des foibleſſes, il faut les regarder comme un tribut qu'ils ont payé à l'humanité. Ils les ont fait oublier, en les couvrant par une infinité de belles actions ; ils ont prouvé par leur éxemple que la nature humaine eſt capable de tirer de ſon fond, tout dépravé qu'il eſt, des vertus morales qui décélent la nobleſſe de ſon origine.

Sous prétexte de faire honneur à la révélation, il ne faut pas décrier la raiſon, ni humilier la nature humaine, pour relever le pouvoir de la grace. C'eſt-là un écueil où ſont venus ſe briſer la plûpart des Théologiens : ils ſe ſont follement imaginés, qu'ils honoreroient d'autant plus le créateur, qu'ils dégraderoient davantage la créature.

Nous ne diſſimulerons point que, parmi les Philoſophes célébrés par notre auteur, il ne s'en trouve quelques-uns, qui n'ont vû dans la nature, dont ils ont étudié les ſecrets reſſorts, qu'une puiſſance aveugle qui dirige tout à ſa fin avec autant d'ordre que ſi elle étoit intelligente. En conſidérant d'un côté combien ce dogme philoſophique eſt opoſé à la ſaine morale, on conçoit mieux de l'autre combien elle étoit profondément enracinée dans leur cœur ; puiſque leurs erreurs ſur Dieu & ſur la providence, n'ont point détruit leurs idées ſur la probité, & que dans un cœur vainement mutiné contre le joug que lui impoſoit la raiſon, leur eſprit a eu aſſez de force pour étouffer le cri des paſſions. Nous conclurons de là qu'un Philoſophe n'eſt pas fait comme

le vulgaire des hommes, chez qui la perſuaſion intime de l'éxiſtence d'un être ſuprême fait toute la vertu.

Le dogme des peines & des récompenſes d'une autre vie, eſt pour les hommes ordinaires un frein qu'ils blanchiſſent d'écume, il les contient dans leur devoir. Auſſi voyons-nous que tous les légiſlateurs en ont fait la baſe de leurs loix. Quant aux Philoſophes, ils trouvent dans leur raiſon, indépendamment de ce dogme, des motifs ſuffiſans pour être fidèles à leurs devoirs. Il ſemble que la Divinité ait voulu qu'ils rendiſſent témoignage à l'excellence de leur nature par l'éclat de leurs vertus morales, comme les Chrétiens le rendent à la beauté de la religion révélée par le ſpectacle des vertus d'un ordre bien ſupérieur. En voyant ce que la raiſon ſeule peut produire, l'eſprit eſt porté à benir l'auteur de la nature, & non à le blaſphêmer, à l'imitation de certains raiſonneurs téméraires, pour qui les deſordres phyſiques & moraux ont été une pierre de ſcandale.

A conſulter ce que l'hiſtoire nous a tranſmis des anciens Philoſophes, il pa-

roît que la raiſon a été à leur égard, ce que la grace eſt à l'égard des Chrétiens. La grace détermine ceux-ci à l'accompliſſement de leurs devoirs : la raiſon y déterminoit ceux-là, d'une maniére auſſi invincible. Jaloux à l'excès de tout ce qui s'apelle honneur & probité, ils faiſoient conſiſter leur religion dans leur extrême ſenſibilité pour l'un & pour l'autre. Pour ceux qui ne reconnoiſſoient point de Dieu dans le monde, la Société civile en étoit un pour eux. Ils l'encenſoient, ils l'honoroient par leur attention éxacte aux devoirs qu'elle preſcrit. *Il ſembloit*, au jugement d'un très-grand génie de ce ſiécle, *qu'ils regardaſſent cet eſprit ſacré, qu'ils croyoient être en eux-mêmes, comme une eſpéce de providence favorable qui veilloit ſur le genre-humain; heureux par leur philoſophie ſeule, il ſembloit que le ſeul bonheur des autres pût augmenter le leur.*

Rien ne fait peut-être plus d'honneur aux anciens philoſophes que d'avoir ſçu nourrir dans leur cœur des ſentimens de probité, ſans l'aliment des eſpérances & des craintes. Il falloit qu'ils fuſſent bien élevés, par leur maniére de penſer & de

ſentir, pour n'enviſager dans tout ce qu'ils faiſoient que l'eſprit d'ordre ou la raiſon. Vertueux par réfléxion, ils n'étoient point honteuſement ſoumis à ces alternatives de bien & de mal où flotte ſans ceſſe l'homme de paſſions, à ces viciſſitudes continuelles qui caractériſent les vertus de tempérament. Enchaînés une fois au char de la vertu, on ne la leur voyoit point immoler au vice. Libres des chaînes que la ſuperſtition étend de plus en plus, ils ſuivoient en tout la douce impulſion de la raiſon, agiſſoient conſtamment & d'une maniére uniforme, faiſoient reſpecter dans toutes leurs actions la dignité de la nature humaine : au lieu que les Superſtitieux, que domine une imagination ardente, ſe livrent à la vivacité des images qu'elle produit, marchent par ſauts & par bonds, & tombent tout à coup, lorſque le feu paſſager de leur enthouſiaſme vient à s'éteindre. Avec ces derniers on n'eſt ſûr de rien, leurs vertus n'ont point de conſiſtance ; auſſi mobiles que les paſſions qui leur donnent naiſſance, elles varient comme elles ; mais avec les Philoſophes on n'avoit rien à craindre, la raiſon qui régloit toutes leurs actions, donnoit à leurs ver-

tus une eſpéce d'immobilité : en un mot, les ſentimens de probité entroient autant dans leurs conſtitutions que les lumiéres de l'eſprit.

Ceux qui d'entr'eux nioient une providence comme Epicure, ne faiſoient pas pour cela de leur libertinage le prix de leur incrédulité. Ils étoient retenus dans leurs devoirs par deux ancres, la Vertu & la Société. Moins ils avoient à eſpérer pour une autre vie, plus ils devoient travailler à ſe rendre heureux dans celle-ci. Or, pour y parvenir, il falloit qu'ils cultivaſſent la ſociété & qu'ils fuſſent vertueux. Pouvoient-ils ſe flater qu'en violant toutes les conventions de la ſociété civile, & qu'en briſant ſans ſcrupule tous les liens humains, ils pourroient être heureux? Non ſans doute. Leur propre intérêt les portoit donc à ſe pénétrer d'amour pour la ſociété, d'autant plus que ne tenant point par leurs idées à une autre vie, ils devoient regarder la ſociété comme leur unique Dieu, ſe dévouer entiérement à elle, & lui rendre leurs hommages. D'un autre côté la vertu a des avantages qui lui ſont propres, indépendamment de l'exiſtence des Dieux

& d'une vie à venir. Ce principe une fois bien médité par les philoſophes, faiſoit qu'ils diſpoſoient tous leurs reſſorts à ne produire que des effets conformes à l'idée de l'honnête homme. Ils connoiſſoient trop ce que peut la fougue des paſſions, pour ne pas s'exercer de bonne heure à leur tenir la bride ferme, & à les façonner inſenſiblement au joug de la raiſon. Soit donc qu'ils repreſentaſſent aux yeux des autres hommes, ou qu'ils n'euſſent qu'eux-mêmes pour témoins de leurs actions, ils ſuivoient ſcrupuleuſement les grands principes de la probité. Paîtris, pour ainſi dire, avec le levain de l'ordre & de la régle, le crime auroit trouvé en eux trop d'opoſition, pour qu'ils euſſent pû s'y livrer ; ils auroient eu à détruire trop d'idées, naturelles & acquiſes, avant de commettre une action qui leur fût contraire. Leur faculté d'agir étoit, pour ainſi dire, comme une corde d'inſtrument de muſique montée ſur un certain ton, & qui n'en ſçauroit produire un contraire. Ils auroient craint de ſe détonner, & de ſe déſaccorder d'avec eux-mêmes. A force de méditations ils étoient parvenus à être ce qu'étoit Caton d'Utique, dont Velleius a dit *qu'il*

n'a jamais fait de bonnes actions, pour paroître les avoir faites ; mais parce qu'il n'étoit pas en lui de faire autrement.

Quoique la vraie philoſophie conſiſte à régler ſes mœurs ſur les notions éternelles du juſte & de l'injuſte, à rechercher la ſageſſe, à ſe nourrir de ſes préceptes, à ſuivre généreuſement ce qu'elle enſeigne ; l'uſage néanmoins a voulu qu'on décorât de ce nom reſpectable, les ſyſtêmes que l'eſprit enfante dans une ſombre & lente méditation. C'eſt donc un double titre pour ne pas le refuſer aux anciens dont Diogène Laërce a écrit la vie, puiſqu'à la ſcience des mœurs ils ont joint celle de la nature. Ils ont très-bien réuſſi dans la premiére, parce qu'il ne faut que deſcendre profondément au-dedans de ſoi-même, pour trouver la loi que le créateur y a tracée en caractéres lumineux : ſeulement on peut leur reprocher en général, de n'avoir pas donné aſſez de conſiſtance à la vertu, en la renfermant dans l'étroite enceinte de cette vie. Quant à la ſcience de la nature, ils y ont fait peu de progrès, parce qu'elle ne ſe laiſſe connoître, qu'après qu'on l'a interrogée, & miſes, pour ainſi dire, à la queſtion ;

pendant une longue ſuite de ſiécles.

Si l'on compare l'ancienne philoſophie à la moderne, on ne peut qu'être ſurpris de la diſtance extréme qui les ſépare l'une de l'autre. De combien d'erreurs & d'extravagance ce vuide n'eſt-il pas rempli ! La premiére réfléxion qui ſe preſente à l'eſprit, eſt un retour bien humiliant ſur ſoi-même. Il ſemble que la nature, craignant notre orgueil, ait voulu nous humilier, en nous faiſant paſſer par bien des impertinences, pour arriver à quelque choſe de raiſonnable. Cependant c'eſt ſur ces impertinences, qui ſont la honte de l'eſprit humain, que ſont entées, & que s'élévent ces connoiſſances merveilleuſes, dont il ſe glorifie aujourd'hui. Il a fallu que nos prédéceſſeurs nous enlevaſſent, pour ainſi dire, toutes les erreurs que nous aurions certainement ſaiſies, pour nous forcer enfin à prendre la vérité. Avant de connoître le vrai ſyſtême du monde, il nous a fallu eſſayer des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualités d'Ariſtote, &c. C'eſt avec la croyance de toutres ces miſéres là, que nous avons amuſé notre enfance. Parvenus une fois à l'âge de viri-

lité, nous n'avons eu rien de plus pressé que de les rejetter.

Mépriserons-nous donc les anciens ; parce que, comparés à nous dans l'art de raisonner & de connoître la vérité, ils ne peuvent être regardés que comme des pigmées ? loin de nous un mépris si injuste. Leur ignorance fut un défaut de leur siécle, & non de leur esprit. Transportés dans le nôtre, ils auroient été ce que nous sommes aujourd'hui : ils auroient, avec des secours multipliés de toute espéce, étendu comme nous la sphére des connoissances humaines.

Des Sçavans de nos jours, mécontens d'un siécle qui donne la préférence à la philosophie sur l'érudition, ont en vain voulu revendiquer nos hypothèses & nos opinions à l'ancienne philosophie : en prenant ici pour guide la jalousie, qui fut toujours un mauvais juge, ils n'ont fait tort qu'à leurs lumiéres, sans effleurer seulement la réputation de leurs contemporains. » Qu'importe à la gloire de » Newton, dit un philosophe bel esprit » de ce siécle, qu'Empédocle ait eu quel» ques idées informes du systême de la gravitation,

» gravitation, quand ces idées ont été » dénuées des preuves néceſſaires pour » les apuyer ? Qu'importe à l'honneur » de Copernic, que quelques anciens phi» loſophes ayent crû le mouvement de » la terre, ſi les preuves qu'ils en don» noient, n'ont pas été ſuffiſantes pour » empêcher le plus grand nombre de croi» re le mouvement du ſoleil ? »

Dant notre phyſique moderne on ne trouve, il eſt vrai, preſque aucuns principes généraux, dont l'énoncé ou du moins le fond ne ſoit chez les anciens. La raiſon en eſt, que les combinaiſons générales d'idées étant en trop petit nombre pour n'être pas bien-tôt épuiſées, elles doivent, par une eſpéce de révolution forcée, être ſucceſſivement remplacées les unes par les autres. Mais ces notions vagues, que ſemble donner la premiere impreſſion de la nature, que ſont-elles autre choſe que des germes de découvertes ? Pour les réduire en ſiſtêmes, il faut des détails précis, éxacts & profonds, qu'aſſurément on ne trouve pas chez les anciens. Ils ont pû rencontrer par hazard une bonne mine, mais ils n'ont pas ſçu l'exploiter ; ils ont pû tomber ſur des

opinions heureuſes ; mais il étoit réſervé aux Sçavans modernes de les déveloper, d'en tirer le vrai que la nature y a mis, & de le ſuivre dans toutes les conſéquences qu'il peut avoir. Eſt-ce encore à nous, au milieu des richeſſes que le tems a accumulées autour de nous, à nous couvrir des haillons de l'ancienne philoſophie? Si nous étudions les anciens, que ce ſoit, non pour embraſſer leurs ſyſtêmes, mais uniquement pour connoître le point éloigné, d'où ils ſont partis, pour arriver, à travers les ténébres d'une nuit épaiſſe, au crépuſcule de la vérité qui nous éclaire aujourd'hui.

Si nous remontons vers la plus haute antiquité, nous verrons que la philoſophie étendoit ſes branches de tous côtés: elle embraſſoit la Théologie, la Religion, l'Hiſtoire, la Politique, la Juriſprudence & la Morale : au lieu qu'aujourd'hui elle tient ſeulement aux ſciences éxactes & naturelles, qui ont pour objet, non de flater l'imagination par des traits agréables, mais de nourrir l'eſprit, de le fortifier par des connoiſſances ſolides. Ce premier âge de la philoſophie, qui ſe compte depuis le déluge juſqu'au tems où les Grecs paſ-

férent en Egypte & à Babylone, n'eſt proprement recommandable que par la haute eſtime où étoient ceux qui la profeſſoient; ce qui ne paroîtra pas ſurprenant, ſi l'on fait attention qu'ils étoient alors les ſeuls prêtres, les ſeuls théologiens, les dépoſitaires de tous les ſecrets de la religion : témoin les Druides parmi les Gaulois, les Prophêtes en Egypte, les Gymnoſophiſtes dans les Indes & dans l'Ethiopie, les Mages en Perſe, & les Chaldéens en Aſſyrie. L'empire qu'ils éxercoient étoit d'autant plus abſolu, qu'il étoit étayé par la ſuperſtition, le premier de tous les empires. Ces philoſophes prêtres tenoient dans la dépendance les Rois mêmes, aſſez imbéciles pour ſoumettre leurs couronnes à la thiare ſacerdotale. Heureux ſans doute, dirons-nous, les Royaumes, où le ſceptre eſt remis entre les mains de la philoſophie, où la force obéït tranquillement à la raiſon, où la valeur ne rougit point de ſe ſoumettre à l'intelligence ! Mais il faudroit être aveugle, pour retrouver la philoſophie dans ces régnes où les Hiérophantes tenant le ſceptre entre les mains, faiſoient couler le ſang des victimes humai-

nes ſur les autels de leurs affreuſes divinités, & aviliſſoient l'eſprit des peuples par cet amas de doctrines ſuperſtitieuſes dont ils le rempliſſoient. C'eſt bien d'eux qu'on pouvoit dire que la crédulité des peuples faiſoit toute leur ſcience.

Le ſecond âge de la philoſophie regarde entiérement les Grecs. Enrichis de toutes les idées qui compoſoient la philoſophie de l'Orient, ils ne ſongérent qu'à leur donner un tour fleuri & un air ſyſtématique. Ils firent voir beaucoup d'eſprit, mais beaucoup plus de cet eſprit agréable qui brille, que de cet eſprit profond qui pénétre. Juſqu'alors les philoſophes orientaux s'étoient occupés à éxaminer comment toutes choſes avoient pris naiſſance, à déterminer les différentes formes & les irrégularités ſucceſſives, dont ils croyoient la nature menacée; à connoître enfin de quelle maniére le monde devoit finir, & reprendre enſuite ſa premiére beauté. De là toutes ces Coſmogonies qui compoſent le fond de leur philoſophie. Leurs penſées ne s'étendoient pas plus loin que la tradition, qu'ils ſe faiſoient gloire de conſerver dans toute leur pureté. Quant aux Grecs, ils

firent peu de cas de cette tradition, qui malheureusement étoit déja fort affoiblie & fort dégradée, quand elle vint jusqu'à eux. Pleins de cet esprit systématique qui cherche à se faire jour par une certaine vigueur d'idées, ils envisagérent toute la philosophie, comme un fond abandonné à leurs recherches, comme un champ livré à leurs caprices. De là nâquirent tant d'hypothèses & tant de systêmes, qui n'avoient aucune réalité, & qui cependant demandoient beaucoup de finesse d'esprit dans leur origine. De là tant de Sectes, formées par jalousie, soutenues avec hauteur, s'animérent réciproquement les unes contre les autres, comme si quelque assurance leur avoit été donnée, qu'elles avoient en effet trouvé la vérité.

Pourquoi les Grecs, qui sont des modèles achevés dans l'éloquence & la poësie, ne sont-ils que des enfans dans la philosophie ? Il n'en faut point chercher ailleurs la raison que dans les deux puissans obstacles, qui se sont oposés à leurs progrès dans les connoissances philosophiques, le défaut d'observations physiques & le manque de lumiéres qu'a fourni depuis la révélation.

En effet, les Grecs pressés de jouir ; ne se donnérent pas le tems d'amasser des faits pour bâtir des systêmes ; & comme la nature est jalouse de ses droits, qu'elle n'accorde rien qu'à ceux qui la suivent à la piste, qui l'attaquent de front & par tous les flancs ; nouveaux Ixions, ils embrassérent des nuées à sa place, & enfantérent des chiméres au lieu de réalités. L'interprétation de la nature porte sur des faits variés & répétés à l'infini. C'est au tems à la développer, & à manifester les vérités qu'il recelle dans son sein. Si les Grecs, au lieu de se perdre dans de hautes spéculations, avoient voulu s'abaisser au détail, leurs vues se seroient bien étendues davantage. Mais l'esprit a son ambition comme le cœur, elle le porte à se repaître d'idées générales & de projets magnifiques de systême. Platon, le divin Platon, manqua la nature, en voulant prendre un essor trop élevé dans ses abstractions métaphysiques : il noya le monde dans ses idées, comme Aristote son disciple & son rival noya les idées dans les termes. L'Immortel Bacon compare la nature à une pyramide dont l'expérience est la base, & la métaphysique forme la pointe ou le som-

met. Ainſi c'eſt à l'expérience à fournir les faits ſur leſquels la métaphyſique doit raiſonner.

Le flambeau de la révélation n'ayant point éclairé les Grecs, ſur l'unité de Dieu, ſur la contingence & l'inertie de la matiére, ſur l'origine aſſez récente du monde, ſur cette tache malheureuſe & primitive qui a perdu l'homme & l'a avili ſans reſſource dans toute ſa poſtérité, ſur l'immortalité de l'ame, ſur la doctrine ſi conſolante & ſi terrible en même-tems de l'autre vie, &c. il n'eſt pas étonnant qu'ils ayent bronché ſur toutes ces queſtions. Heureuſement pour le genre-humain, la révélation eſt venue au ſecours de la raiſon pour la remettre dans ſes voyes, & l'empêcher de s'égarer de plus en plus. Sans ce bienfait ſalutaire, ſans la confiance qu'inſpire le vrai une fois trouvé, les philoſophes qui ont ſuccédé aux Grecs, auroient-ils pu donner de la conſiſtance & de la réalité à la métaphyſique? Auroient-ils pu rendre la Théologie naturelle auſſi touchante & auſſi perſuaſive, qu'elle l'eſt devenue dans ces derniers tems? Cependant, comme ſi la révélation humilioit trop l'eſprit humain, en

l'éclairant d'un côté sur des vérités ausquelles il n'a pû s'élever de lui-même, & de l'autre en captivant son essor par les entraves sacrées qu'elle lui met : nous ne voyons aujourd'hui que trop de demi philosophes, qui travaillent à éteindre sa lumiére, pour se rejetter dans les mêmes ténébres où marchoient les anciens philosophes.

Ce n'est que depuis environ un siécle que la philosophie a éclairé de ses traits lumineux notre Europe. Avant cette heureuse époque, elle languissoit entre les mains de ceux qui l'avoient recueillie. Les hommes qui osoient se dire philosophes, se paroient de l'esprit des anciens, comme si la nature vieillie s'étoit lassée d'en fournir aux hommes. Aussi obscurs dans la maniére de les exprimer, & par là doublement inintelligibles, ils achevoient d'altérer & de corrompre ce qui restoit, de bon sens dans le monde. Enfin, le tems marqué pour la gloire de la philosophie arriva. Tout parut alors se revêtir d'un nouvel éclat : le monde philosophique sortit, pour ainsi dire, de son cahos, & la nature si admirable en tous lieux, mais qu'on n'admire jamais autant qu'elle

le

le mérite, paya avec usure les soins & les travaux de ceux qui, par un courage d'esprit auquel cédent toutes les difficultés, sondérent les profondeurs, & s'enfoncérent dans les abîmes où elle prétend enfermer ses secrets.

Pour revenir à Diogène Laërce, on trouve dans sa vie des Philosophes Grecs leurs divers systêmes, un détail circonstancié de leurs actions, des analyses de leurs ouvrages, un recueil de leurs sentences, de leurs apophthegmes, & même de leurs bons mots. Mais ce n'est ici que la moitié de l'Ouvrage, & encore la moins instructive. Le principal & l'essentiel, c'est de remonter à la source des principales pensées des hommes, d'éxaminer leur variété infinie, & en même-tems le raport imperceptible, les liaisons délicates qu'elles ont entr'elles; c'est de faire voir comment ces pensées ont pris naissance les unes après les autres, & souvent les unes des autres; or, c'est à quoi n'a pas seulement songé notre auteur. Peut-être n'avoit-il pas aussi assez de force dans l'esprit pour s'élever à ces vues philosophiques. Quoi qu'il en soit, il résulte toujours de son ouvrage cette vérité utile & importante, que les Philosophes, dont il trace le ta-

bleau, ont pensé à se former le cœur en s'éclairant l'esprit, & qu'en étudiant ce qu'il y a de plus relevé dans la nature, ils ne se sont point dégradés par une conduite abjecte & honteuse.



CATALOGUE
CHRONOLOGIQUE
De toutes les éditions de Diogène Laërce depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à l'année 1739.

1475. DIogenes Laërtius de Vitis & Sententiis eorum, qui in Philosophia probati fuerunt; cum Præfatione Fratris Ambrosii Calmaldulensis Ordinis Generalis Abbatis ad Cosmam Medicem, & Benedicti Brognoli ad Laurentium Georgium & Jacobum Baduarium Venetiis, per Nicolaum Jenson Gallicum anno Domini 1475. in-4. elegantissimo charactere. *Extat Parisiis in Bibliotheca Claromontana Collegii Patrum Societatis Jesu: Norimbergæ in Bibliotheca publica; & Amstelodami in illa Adriani Paw.* Latine.

1476. Diogenes Laërtius de Vitis & moribus Philosophorum, & Poetarum, Noribergæ, 1476. *Extat ibidem in Bibliotheca Reipublicæ.* Latine.

1479. Diogenes Laërtius de Vitis & moribus Philosophorum & Poetarum Noribergæ, per Fredericum Creusner 1479. *Asservatur ibidem in Bibliotheca ejusdem Reipublicæ.* Latine.

1495. Diogenes Laërtius de Vita Aristotelis & Theophrasti. Venetiis per Aldum Manucium Romanum 1495. in-folio, cum Operibus Aristotelis. *Parisiis in Bibliotheca Illustrissimi Viri Petri de Maridat, in magno Consilio Senatoris, & Oxonia in Bibliotheca Bedleidna.*

1447. Diogenes Laërtius de vita Aristotelis & Theophrasti Venetiis per Aldum Manucium Romanum 1497. in-folio, cum Theophrasto de Lapidibus. *Extat Parisiis in Bibliotheca Regia num* 402. & in Maridata.

1524 Diogenis Laërtii de Vitis, decretis & responsis celebrium Philosophorum. Lib. X. Ambrosio Camaldulensium Generali Interprete, Basileæ apud Curionem 1524. in-4. Latine. *Extat in bibliotheca Pauwiana Amstelodamensi.*

1531 Diogenis Laërtii de Vitis Philosophorum, Libri X. Basileæ, apud Joannem Frobenium. 1531. Græce. *Ev. Georgii Draudii Bibliotheca Classica.*

1533 Diogenis Laërtii de Vitis Philosophorum, Libri X. Basileæ apud Joannem Frobenium 1533. Græce. *Ex Josiæ Fimleri, & Joannis Jacobi Frisii Epitome Gesneriana.*

1535 *Diogene Laërtio delle Vite è fatti di Antichi Philosophi Greci, tradotto dal Greco nelle lengua Toscana, in* 1535. *in*-8.

1542 Diogenis Laërtii de Vitis Philosophorum, Libri X. *Coloniæ* 1542. in-8.

1545 *Diogene Laërtio tradoto dal Greco idiomato nella lengua volgare d'Italie in Venetia* 1545. *in*-8.

1546 Diogenes Laërtius de Vitis Philosophorum, Libri X. *Lugduni* 1546. in-8.

1559 Diogenes Laërtius, Lugduni apud Seb. *Gryphum* 1559. in-12.

1566 Diogenis Laërtii de Vitis Philosophorum, Libri X. ex antiquis Codicibus emendati, à Joanne Sambuco Firnaviensi Latine editi sunt Antverpiæ, apud Christophorum Plantinum 1566. in-8.

1570 Diogenis Laërti de Vitis Philosophorum. Libri X. cum Henrici Stephani Annotationibus, & Pythagoreorum Philosophorum fragmentis Lutetiæ, typis ejusdem Stephani 1570. in-8. Grec.

1585 Diogenes Laërtius de Vitis Philosophorum, *Parisiis* 1585. in-12.

1585. Diogenes Laertius de Vitis Philosophorum, Lugduni apud Sebastian: Gryphum 1585. in-12.

1592. Diogenes Laërtius de Vita & Moribus Philosophorum Lugduni apud Antonium, Gryphum 1592. in-12.

1594. Diogenis Laërtii de Vitis Philosophorum, Libri X. cum Henrici Stephani notis, Typis ejusdem Stephani 1594. in-8. Gr. Lat.

1594. Diogenis Laërtii de Vitis Philosophorum, Libri X. cum Thomæ Aldobrandini Versione & Annotationibus Romæ, apud Aloysium Zannetum 1594. in-folio Gr. Lat.

1595. Diogenis Laërtii de Vitis Philosophorum Libri X. cum Notis Isaaci Casauboni, Lugduni, apud Jacobum Chouet 1595. in-12. Gr. Lat.

1602. *Le Diogène François tiré du Grec, ou Diogène Laërtien, touchant les Vies, doctrines, & notables propos des plus illustres Philosophes, compris en dix Livres, traduit & paraphrasé sur le Grec par M. François Fougerolles, Docteur en Médecine, avec des Annotations & recueils fort amples aux lieux plus nécessaires. A Lion par Jean-Antoine Huguet, an* 1602. *in*-8.

1615. Diogènes Laërtius de Vitis Philosophorum cum notis Isaaci Casauboni Genevæ, apud Jacob. Stoer, Petrum & Jacobum Chouet & Samuel Crispinum 1615. in-8. Gr. Lat.

1655. Diogenes Laërtius, *Leven, heerlyke Spreuken, loffelyke Daaden, en Snedige Antwoorden der oude Philosöphen, Rotterdam by Joannes Naranus* 1655. in-12.

1662. Ægidii Menagii Notæ in Diogenis Laërtii de Vitis Philosophorum libri X. Parisiis, apud Edmundum Martinum 1662. in-8.

1663. Diogenes Laërtius de Vitis Philoſophorum, cum interpretatione Thomæ Aldobrandini & Commentariis Ægidii Menagii Londini 1663. in-folio Gr. Latin.

1668. *Diogène Laërce de la Vie des Philoſophes, Traduction nouvelle par M. Gilles Boileau, Paris* 1668. 2 *vol. in*-12.

1698. Diogenis Laërtii, de Vitis, Dogmatibus & Apophtegmatibus Clarorum Philoſophorum Libri X. Græce & Latine cum ſubjunctis integris annotationibus J. Caſauboni, Th. Aldobrandini & Mer. Caſauboni Latinam Ambroſii Verſionem complevit & emendavit Marſeus Meibomius, Seorſum excuſas Æg. Menagii in Diogenem obſervationes auctiores habet Volumen II. & ejuſdem Syntagma de Mulieribus Philoſophis, & Joachimi Kuhnii ad Diogenem Notas, addittæ denique ſunt priorum editionum Præfationes, & Indices locupletiſſimi, cum Tabulis aenæis, *Amſtelodami apud Henricum Wetſtenium* 1693. 2 *vol.* in-4.

1739. Diogenis Laërtii, de Vitis, Dogmatibus & Apophtegmatibus Clarorum Philoſophorum Lib. X. poſteriores, Græce & Latine recenſiti cum indicibus à Paulo Daniele Longolio. *Curiæ Regnitianæ*, 1739. 2. *vol.* in-8.



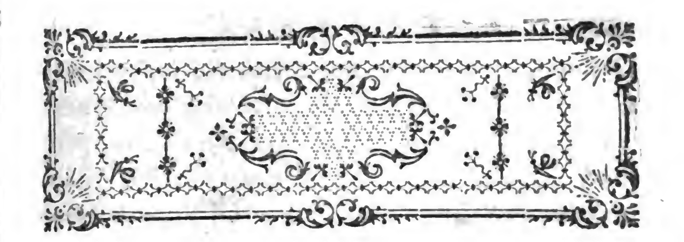


TABLE

Des noms des Philoſophes contenus dans le premier Volume.



LIVRE



LIVRE I.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

IL y a des *Auteurs qui prétendent que la Philosophie a pris naissance chez les Étrangers. Aristote dans son* Traité du Magicien, *& Sotion, Livre XXIII.* de la Succession des Philosophes, *raportent que les inventeurs de cette science ont été les Mages chez les Perses, les Chaldéens chez les Babyloniens ou les Assyriens, les Gymnosophistes chez les Indiens, & les Druïdes ou ceux qu'on apeloit Semnothées chez les Celtes & les Gaulois. Ils ajoutent qu'Ochus étoit de Phénicie, Zamolxis de Thrace, & Atlas de la Lybie. D'un autre côté, les Egyptiens avancent que Vulcain, qu'ils font fils de Nilus, traita le premier la Philosophie dont ils apelloient les Maîtres du nom de Prêtres & de*

Prophêtes : ils veulent que depuis lui jusqu'à Aléxandre, Roi de Macédoine, il se soit écoulé quarante-huit mille huit cent soixante-trois ans, pendant lesquels il y eut trois cent soixante-treize éclipses de Soleil, & huit cent trente-deux de Lune. Pareillement, pour ce qui est des Mages, qu'on fait commencer à Zoroastre Persan, Hermodore Platonicien, dans son Livre des Disciplines, *compte cinq mille ans depuis eux jusqu'à la ruine de Troye. Au contraire, Xanthus Lydien dit, que depuis Zoroastre jusqu'à la descente de Xercès en Gréce, il s'est écoulé six cens ans, & qu'après lui il y a eu plusieurs Mages qui se sont succédés, les Ostanes, Astrapsyches, Gobryes & Pazates, jusqu'à ce qu'Alexandre renversa la Monarchie des Perses.*

Mais ceux qui sont si favorables aux Etrangers, ignorent les choses excellentes qu'ont faites les Grecs, qui n'ont pas seulement donné naissance à la Philosophie, mais desquels le Genre-Humain même tire son origine. Musée fut la gloire d'Athènes, & Linus rendit Thèbes célébre.

L'un de ces deux fut, dit-on, fils d'Eumolpe : il fit le premier un Poëme sur la Génération des Dieux & sur la Sphére. On lui attribue d'avoir enseigné que toutes choses viennent d'un même principe & y retournent. On dit qu'il mourut à Phalére, & qu'il y fut inhumé avec cette Epitaphe :

Ici, à Phalére, repose sous ce Tombeau le corps de Musée, fils chéri d'Eumalpe son Pere.

Au reste, ce fut le Pere de Musée qui donna le nom aux Eumolpides d'Athènes (1).

Pour ce qui est de Linus, qu'on croit issu de Mercure & de la Muse Uranie, il traita en vers de la génération du Monde, du cours du Soleil & de la Lune, de la production des Animaux & des Fruits : son Poëme commence par ces mots :

Il y eut un tems que toutes choses furent produites à la fois.

Anaxagore a suivi cette pensée, en disant que l'Univers fut formé dans un même-tems, & que cet assemblage confus s'arrangea par le moyen de l'Esprit qui y survint. *Linus mourut dans l'Isle d'Eubée d'un coup de flèche qu'il reçut d'Apollon ; on lui fit cette Epitaphe :*

Ici la terre a reçu le corps de Linus, Thébain, couronné de fleurs. Il étoit fils de la Muse Uranie.

Concluons donc que les Grecs ont été les Auteurs de la Philosophie, d'autant plus que son nom même est fort éloigné d'être étranger.

Ceux qui en attribuent l'invention aux Nations Barbares, nous objectent encore, qu'Orphée natif de Thrace fut Philosophe de profession, & un des plus anciens qu'on connoisse. Mais je ne sçai si l'on doit donner la qualité de Philosophe à un homme qui a debité touchant les Dieux, des choses pareilles à cel-

(1) C'est le nom d'une suite de Prêtres de Cérès ; un Eumolpe ayant inventé les Mystéres d'Eleusis, ses descendans en furent établis Ministres. *Ménage* & *l'Histoire de Jacques Cappel à l'an 1630.*

les qu'il a dites. En effet, quel nom faut-il donner à un homme qui a si peu épargné les Dieux, qu'il leur a attribué toutes les passions humaines, jusqu'à ces honteuses prostitutions qui ne se commettent que rarement par certains hommes? L'opinion commune est, que les femmes le déchirérent; mais son Epitaphe, qui se trouve à Die en Macédoine, porte qu'il fut frapé de la foudre.

Ici repose Orphée de Thrace, qui fut écrasé par la foudre. Les Muses l'enſévelirent avec sa Lyre dorée.

Ceux qui vont chercher l'origine de la Philosophie chez les Etrangers, raportent en même-tems quelle étoit leur doctrine. Ils disent que les Gymnosophistes & les Druïdes s'énonçoient en termes énigmatiques & sententieux, recommandant de révérer les Dieux, de s'abstenir du mal & de faire des actions de courage. De là vient que Clitarque dans son XII. Livre, attribue aux Gymnosophistes de mépriser la mort. Les Chaldéens s'adonnoient, dit-on, à l'étude de l'Astronomie & aux Prédictions. Les Mages vaquoient au culte des Dieux, aux Priéres & aux Sacrifices, prétendant être les seuls qui fussent éxaucés des Dieux. Ils parloient de la substance & de la génération des Dieux, au nombre desquels ils mettoient le Feu, la Terre & l'Eau. Ils désaprouvoient l'usage des Images & des Simulacres, & condamnoient sur-tout l'erreur de ceux qui admettent les deux sexes parmi les Dieux. Ils raisonnoient aussi sur la Justice, regar-

doient comme une Impiété la coutume de brûler les morts, & pensoient qu'il étoit permis à un Pere d'épouser sa fille, & à une Mere de se marier avec son fils, ainsi que le raportent Sotion dans son XXIII. Livre. Les Mages étudioient encore l'Art de deviner & de présager l'avenir; ils se vantoient que les Dieux leur aparoissoient, & croyoient même que l'Air est rempli d'Ombres qui s'élévent comme des exhalaisons, & se font apercevoir à ceux qui ont la vûe assez forte pour les distinguer. Ils condamnoient les ornemens & l'usage de porter de l'or, ne se vêtoient que de robes blanches, couchoient sur la dure, vivoient d'herbes, de pain & de fromage; & au lieu de bâton portoient un roseau, au bout duquel ils mettoient, dit-on, leur fromage pour le porter à la bouche. Aristote dans son Traité du Magicien, *dit qu'ils n'entendoient point cette espéce de Magie qui fait usage de prestiges dans la Divination; & Dinon dans le V. Livre de ses* Histoires, *est du même sentiment. Celui-ci croit aussi que Zoroastre rendoit un culte religieux aux Astres, se fondant sur l'étymologie de son nom; & Hermodore dit la même chose. Aristote dans le I. Livre de sa* Philosophie, *croit les Mages plus anciens que les Egyptiens; il dit qu'ils reconnoissoient deux Principes, le bon & le mauvais Génie; qu'ils apelloient, l'un Jupiter Orosmade, l'autre Pluton & Ariman. Hermippe dans son I. Livre* des Mages, *& Eudoxe dans sa* Période, *en parlent de même, aussi-bien que Théopompe dans le VIII. Livre de ses* Philippi-

ques. *Celui-ci dit auſſi, que ſelon la doctrine des Mages, les hommes reſſuſciteront, qu'ils deviendront immortels, & que toutes choſes ſe conſerveront par leurs priéres. Eudeme de Rhodes raporte la même choſe, & Hécathée dit qu'ils croyent que les Dieux ont été engendrés. Cléarque de Solos dans ſon Livre de* l'Inſtruction, *eſt d'opinion que les Gymnoſophiſtes ſont deſcendus des Mages, & quelques-uns penſent que les Juifs tirent auſſi d'eux leur origine. Les Auteurs de* l'Hiſtoire des Mages *critiquent Hérodote, ſur ce qu'il avance que Xercès lança des dards contre le Soleil, & enchaîna la Mer, deux objets de l'adoration des Mages; ajoutant que pour ce qui eſt des Statues des Dieux, ce Prince eut raiſon de les détruire.*

Quant à la Philoſophie des Egyptiens touchant les Dieux & la Juſtice, on raporte qu'ils croyoient que la matiére fut le principe de toutes choſes, & que les quatre Elémens en furent compoſés, ainſi que certains animaux; que le Soleil & la Lune ſont deux Divinités, apellant la première Oſiris, & la ſeconde Iſis, & les repreſentant myſtérieuſement ſous la forme d'un Eſcarbot, d'un Dragon, d'un Epervier & d'autres animaux, ſelon le témoignage de Manéthon dans ſon Abregé des choſes naturelles, *& d'Hécathée, dans le I. Livre de la* Philoſophie des Egyptiens. *On dit auſſi qu'ils faiſoient des Statues & bâtiſſoient des Temples, parce qu'ils ne voyoient point d'aparence de la Divinité; qu'ils croyoient que le*

Monde a eu un commencement, qu'il est corruptible & de forme orbiculaire ; que les Etoiles sont des globes de feu, dont la température produit toutes choses sur la Terre ; que la Lune s'éclipse lorsqu'elle est ombragée par la Terre ; que l'ame continue à subsister, & passe dans un autre corps ; que la pluye est un effet des changemens de l'air qui se convertit en eau. Ces opinions & d'autres semblables sur la Nature, leur sont attribuées par Hécathée & Aristagore.

Les Egyptiens établirent aussi sur la Justice des Loix, dont ils raportent l'origine à Mercure ; ils décernérent les honneurs divins aux Animaux qui sont utiles à l'Homme, & ils s'attribuérent la gloire d'être les inventeurs de la Géométrie, de l'Astrologie & de l'Arithmétique. Voilà pour ce qui regarde l'origine de la Philosophie.

Elle fut nommée de ce nom par Pythagore, qui se qualifia Philosophe dans un entretien qu'il eut à Sicyone avec Léonte, Prince des Sicyoniens ou Phliasiens. Cela est raporté par Héraclide de Pont, dans un Ouvrage où il parle d'une personne qui avoit paru être expirée. Les paroles de Pythagore étoient, que la qualité de Sage ne convient à aucun homme, mais à Dieu seul. *C'est qu'autrefois on apelloit la Philosophie Sagesse, & qu'on donnoit le nom de Sage à celui qui la professoit, parce qu'il passoit pour être parvenu au plus haut degré de lumiére que l'ame puisse recevoir ; au lieu que le nom de Philosophe désigne seulement un homme qui embrasse la*

Sageſſe. On diſtingua auſſi les Sages par le titre de Sophiſtes, titre dont ils ne jouirent pourtant pas ſeuls: car on le donna auſſi aux Poëtes. Cratinus, faiſant l'élogė d'Homére & d'Héſiode, les apelle Sophiſtes (1). *Au reſte, ceux à qui l'on a donné le nom de Sages, furent Thalès, Solon, Périandre, Cléobule, Chilon, Bias & Pittacus. On range auſſi avec eux Anacharſis de Scythie, Myſon de Chénée, Phérécyde de Scyros, & Epiménide de Créte, quelques-uns y ajoutent encore Piſiſtrate le Tyran.*

Il y eut deux Ecoles principales de Philoſophie, celle d'Anaximandre qui fut diſciple de Thalès, & celle de Pythagore qui fut diſciple de Phérécyde. La Philoſophie d'Anaximandre fut apellée Ionienne, eu égard à ce que l'Ionie étoit la patrie de Thalès, qui étoit de Milet, & qui inſtruiſit Anaximandre (2). *Celle de Pythagore fut nommée Italique, parce que Pythagore ſon Auteur avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie en Italie. L'Ionienne finit à Clitomaque, Chryſippe & Théophraſte; l'Italique à Epicure.*

Thalès & Anaximandre eurent pour Succeſſeurs; en premier lieu, juſqu'à Clitomaque, Anaximéne, Anaxagore, Archelaüs, Socrate qui introduiſit l'é-

(1) Le terme de Sophiſte qui ne ſe prend plus que dans un mauvais ſens, ſignifioit chez les Grecs un homme éloquent & ſubtil; ainſi nous le traduirons toujours par Logicien ou Rhéteur.

(2) Quoique les Interprétes ne diſent rien ici ſur la Verſion-Latine, nous ſommes obligés de la corriger : parce qu'elle fait Anaximandre maître & diſciple de Thalès, & Pythagore maître de Phérécyde.

tude de la Morale, ses Sectateurs, & sur-tout Platon fondateur de l'ancienne Académie, Speusippe, Xénocrate, Polémon, Crantor, Cratés, Arcésilas qui fonda la moyenne Académie, Lacydes qui érigea la nouvelle, & Carnéades. En second lieu, jusqu'à Chrysippe, Antisthéne successeur de Socrate, Diogène le Cynique, Cratès de Thébes, Zénon le Cittique, Cléanthe.

En troisiéme lieu, jusqu'à Théophraste, Platon, Aristote & Théophraste lui-même, avec lequel & les deux autres dont nous avons parlé, c'est-à-dire, Clitomaque & Chrysippe, s'éteignit la Philosophie Ionienne.

A Phérécyde & à Pythagore succédérent Télauge fils de Pythagore, Xénophane, Carménide, Zénon d'Elée, Leucippe, Démocrite, après lequel Nausiphanes & Naucydes furent fameux entre plusieurs autres; enfin Epicure avec lequel la Philosophie Italique finit.

On distingue les Philosophes en Dogmatistes & Incertains. Les Dogmatistes jugent des choses comme étant à la portée de l'esprit de l'homme. Les autres au contraire en parlent avec incertitude, comme si elles surpassoient notre entendement, & ne portent leur jugement sur rien. Parmi ces Philosophes, il y en a qui ont laissé des Ouvrages à la postérité, & d'autres qui n'ont rien mis au jour, tels que Socrate, Stilpon, Philippe, Ménédeme, Pyrrhon, Théodore, Carnéade & Bryson, suivant ce que pré-

tendent quelques-uns; d'autres ajoutent Pythagore & Ariston de Chio, dont on n'a que quelques Lettres. On trouve encore des Philosophes qui n'ont fait que des Traités particuliers; comme Mélisse, Parménide, & Anaxagore. Zénon, au contraire, a extrêmement écrit; Xénophane, Démocrite, Aristote, & Epicure beaucoup; mais Chrysippe encore davantage.

Les Philosophes furent désignés par différens noms. Ils les reçurent, les uns des Villes où ils demeuroient, comme les Eliens, les Mégariens, les Erétriens, & les Cyrénaïques; les autres, des lieux où ils s'assembloient, comme les Académiciens & les Stoïciens; ceux-ci de leur maniére d'enseigner, comme les Péripatéticiens; ceux-là de leurs plaisanteries, comme les Cyniques; quelques-uns de leur humeur, comme les Fortunés; quelqu'autres de leurs sentimens vains, comme les Philaletes ou Amateurs de la Vérité, les Eclectiques & les Analogistes. Les Disciples de Socrate & les Epicuriens empruntérent les noms de leurs Maîtres. On apella encore Physiciens, ceux qui méditoient sur la Nature; Moralistes, ceux qui se bornoient à former les mœurs, & Dialecticiens, ceux qui enseignoient les régles du raisonnement.

La Philosophie a trois parties, la Physique, la Morale & la Logique. La Physique a pour objet le Monde & ce qu'il contient, la Morale roule sur la vie & les mœurs. La Logique aprend à conduire sa

raison dans l'éxamen des deux autres Sciences. La Physique seule soutint son crédit jusqu'à Archélaüs. Nous avons dit que la Morale fut introduite par Socrate, & Zénon d'Elée forma la Dialectique. La Morale a produit dix Sectes, l'Académique, la Cyrénaïque, l'Eliaque, la Mégarique, la Cynique, l'Erétique, la Dialectique, la Péripatéticienne, la Stoïcienne, & l'Epicurienne. Platon fut chef de l'ancienne Académie, Arcésilas de la moyenne, & Lacydes de la nouvelle. Aristipe de Cyréne forma la Secte Cyrénaïque, Phédon d'Elée, l'Eliaque; Euclide de Mégare, la Mégarique; Antisthène l'Athénien, la Cynique; Ménédéme d'Erétrée, l'Erétrique; Clitomaque de Carthage, la Dialectique; Aristote, la Péripatéticienne; Zénon, la Cittique, la Stoïcienne; & Epicure, celle qui est nommée de son nom. Hippobote dans son Livre des Sectes *en compte une de moins, & en fait le détail dans l'ordre suivant; la Mégarique, l'Erétrique, Cyrénaïque, l'Epicurienne, l'Annicérienne, la Théodorienne, la Zénonienne ou Stoïcienne, l'ancienne Académie, la Péripatéticienne, passant sous silence dans ce Catalogue les Sectes Cynique, Eliaque & Dialectique. Quant à la Pyrrhonienne, la plûpart la mettent au rebut, à cause de l'obscurité de ses principes. Il y en a pourtant qui la regardent en partie comme étant une Secte, en partie comme n'en étant point une. C'est une Secte, disent-ils, en tant que la nature d'une Secte est de suivre quelque opinion évidente,*

ou qui paroît l'être ; & en ce sens on peut l'apeller convenablement la Secte Sceptique. Mais si par le mot de Secte on entend des Dogmes suivis, ce n'est plus la même chose, puisqu'elle ne contient point de Dogmes.

Voilà les remarques que nous avions à faire sur les commencemens, la durée, les parties, & les différentes Sectes de la Philosophie.

Il n'y a pas long-tems que Potamon d'Aléxandrie introduisit une nouvelle Secte de Philosophie Eclectique, composée de ce qu'il y avoit de meilleur selon lui dans toutes les autres. Il dit dans son Institution, que pour saisir la vérité, deux choses sont requises, dont la premiére ; sçavoir, le Principe qui juge, est la plus considérable ; & l'autre, le moyen par lequel se fait le Jugement ; sçavoir, une éxacte representation de l'objet. Il croit que la Matiére, la Cause, l'Action & le Lieu, sont les principes de toutes choses : puisque dans la recherche des choses on a pour but de sçavoir, de quoi, par qui, comment & où elles sont. Il établit aussi pour derniére fin des actions une vie ornée de toutes les vertus ; sans excepter pour ce qui regarde le Corps, les biens extérieurs & ceux de la Nature. Passons à present à l'Histoire des Philosophes, & commençons par Thalès.






TALES MILESIUS

THALÈS.

HÉRODOTE, Duris & Démocrite disent, que Thalès nâquit d'Examius & de Cléobuline, qui étoit issue de Thélides, famille fort illustre parmi les Phéniciens, selon Platon, qui fait descendre cette maison de Cadmus & d'Agénor. Thalès est le premier qui porta le nom de Sage; il florissoit lorsque Damasias étoit Archonte d'Athénes; & ce fut aussi dans ce tems-là que les autres Sages furent ainsi nommés, comme le raporte Démétrius de Phalere dans son *Histoire des Archontes*.

Ce Philosophe ayant suivi Nilée à son départ de Phénicie, son Pays natal, obtint à Milet le droit de Bourgeoisie; d'autres conjecturent pourtant qu'il y prit naissance d'une maison noble du lieu. Après avoir vaqué aux affaires de l'Etat, il résolut de consacrer tous ses soins à la contemplation de la Nature. Quelques-uns croyent qu'il n'a laissé aucun Ouvrage à la Postérité. On le fait Auteur de l'Astrologie Marine, mais on est redevable de cet Ouvrage à Phocus de Samos. Calli-

maque lui attribue dans ses vers d'avoir fait connoître la *Petite Ourse.* Il dit qu'il *remarqua la Constellation du Chariot qui sert de guide aux Phéniciens dans leur navigation.* D'autres, qui croyent qu'il a écrit quelque chose, lui attribuent seulement deux Traités, l'un sur le Solstice & l'autre sur l'Equinoxe, persuadé qu'après ces deux objets difficiles à déveloper, il n'en restoit plus que de faciles à concevoir (1). Quelques-uns, entr'autres Eudeme dans son *Histoire de l'Astrologie*, le font passer pour avoir frayé la route des secrets de cette science, personne avant lui n'ayant encore prédit les Eclypses du Soleil, ni le tems où il est dans les Tropiques. Ils ajoutent que ce fut-là le motif de l'estime particuliére qu'Hérodote & Xénophane conçurent pour lui; ce qui est confirmé par Héraclite & Démocrite.

Chérillus le Poëte & d'autres disent qu'il a enseigné le premier l'Immortalité de l'Ame. Ceux qui veulent qu'il donna les premiéres notions du cours du Soleil, ajoutent qu'il observa que la Lune comparée à la grandeur de cet astre, n'en est que la sept cent vingtiéme partie. On dit aussi qu'il donna le premier le nom de Trigésime au trentiéme jour du mois, & qu'il introduisit l'étude de la Nature. Aristote & Hippias disent qu'il

(1) Suivant une conjecture d'*Is. Casauson*, on peut traduire, *persuadé qu'excepté ces deux choses, tout le reste étoit incompréhensible.* Il préfére pourtant la Leçon ordinaire.

croyoit les choses inanimées douées d'une Ame, se fondant sur les Phénoménes de l'Ambre & de l'Aimant. Pamphila raporte qu'il étudia les Elémens de la Géométrie chez les Egyptiens, & qu'il fut le premier qui décrivit le Triangle Rectangle dans un demi-cercle, en reconnoissance de quoi il offrit un bœuf en sacrifice. D'autres, du nombre desquels est Apollodore le Calculateur, attribuent cela à Pythagore. Mais ce fut lui qui porta plus loin les découvertes d'Euphorbe Phrigion, dont Callimaque parle dans ses vers, sçavoir l'usage du Triangle Scalene, & ce qui regarde la Science des Lignes. Thalès fut aussi utile à sa Patrie par les bons conseils qu'il lui donna. Crésus recherchant avec empressement l'alliance des Milésiens, ce Philosophe empêcha qu'elle ne lui fût accordée, ce qui, lorsque Cyrus eut remporté la victoire, tourna au bien de sa Ville. Héraclide supose à Thalès de l'attachement pour la solitude & pour la vie retirée.

Les uns lui donnent une femme, & un fils qu'ils nomment Cibissus; les autres disent qu'il garda le célibat & adopta un fils de sa sœur, & que quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il ne pensoit point à avoir des enfans, il répondit *que c'étoit parce qu'il ne les aimoit pas* (1). On raconte aussi,

(1) Il y a dans la Version Latine, *parce qu'il les aimoit*; mais la Leçon que nous préférons, est autorisée, & le sens est pour elle. Cette diversité est fondée sur une

que preſſé par les inſtances de ſa Mere de ſe marier, il lui dit qu'*il n'en étoit pas encore tems*; & que comme elle renouvelloit ſes inſtances, lorſqu'il fut plus avancé en âge, il lui répondit, *que le tems en étoit paſſé*. Jérôme de Rhodes, dans le I. Livre de ſes *Commentaires*, raporte que Thalès voulant montrer la facilité qu'il y avoit de s'enrichir, & prévoyant que la récolte des Olives ſeroit abondante, il prit à loüage pluſieurs preſſoirs d'olives, dont il retira de groſſes ſommes d'argent.

Ce Philoſophe admettoit l'Eau pour principe de toutes choſes. Il ſoutenoit que l'Univers étoit animé & rempli d'eſprits. On dit qu'il diviſa l'année en trois cens-ſoixante-cinq jours, & qu'il la ſubdiviſa en quatre ſaiſons. Il n'eut jamais de Précepteur, excepté qu'il s'attacha aux Prêtres d'Egypte. Jérôme de Rhodes raporte qu'il connut la hauteur des Pyramides, par l'obſervation de leur ombre, lorſqu'elle ſe trouve en un même point d'égalité avec elles. Myniès dit qu'il étoit contemporain de Thraſibule Tyran de Milet.

On ſçait l'hiſtoire du Trépied trouvé par des Pêcheurs, & offert aux Sages par les Miléſiens. Voici comme on la raconte. De jeunes gens d'Ionie achetérent de quelques Pêcheurs ce qu'ils alloient

remarque critique qu'on nous a faite touchant les Manuſcrits Grecs, & qu'on ne peut pas rendre intelligible en François.

alloient prendre dans leurs filets. Ceux-ci tirérent de l'eau un Trépied, qui fit le ſujet d'une diſpute ; pour la calmer, ceux de Milet envoyérent à Delphes conſulter l'Oracle. *Peuple, qui venez prendre mon avis*, répondit le Dieu, *j'ajuge le Trépied au plus Sage*. En conſéquence on le donna à Thalès qui le remit à un autre, & celui-ci à un troiſiéme, juſqu'à ce qu'il parvint à Solon, qui renvoya le Trépied à Delphes, en diſant qu'il n'y avoit point de Sageſſe plus grande que celle de Dieu. Callimaque conte cette hiſtoire autrement, & ſelon qu'il l'avoit entendue reciter à Léandre de Milet. Il dit qu'un nommé Batyclès, originaire d'Arcadie, laiſſa une Phiole, en ordonnant qu'elle fût donnée au plus ſage ; qu'on l'offrit à Thalès ; & qu'après avoir circulé en d'autres mains, elle lui revint, ce qui l'engagea à en faire alors préſent à Apollon Didymien, avec ces mots que Callimaque lui fait dire dans ſes vers :

Je ſuis le prix que Thalès reçut deux fois, & qu'il conſacra à celui qui préſide ſur le peuple de Nélée.

Ces vers rendus en proſe ſignifient, que Thalès fils d'Examius, natif de Milet, après avoir reçu deux fois ce prix des Grecs, le conſacre à Apollon Delphien (1). Eleuſis dans ſon *Achille* &

(1) Pour l'intelligence de tout ce paſſage, il faut remarquer que les Miléſiens étoient deſcendus de Nélée, que Dydime étoit un endroit de Milet où il y avoit un

Alexon de Mynde dans le IX Livre de ses *Fables*, conviennent que le fils de Batyclès qui avoit porté la Phiole de l'un à l'autre , s'apelloit Thyrion.

Eudoxe de Cnyde & Evantes de Milet prétendent qu'un Confident de Crésus reçut de ce Prince un Vase d'or pour le donner au plus sage des Grecs ; que le Commissionnaire le presenta à Thalès ; qu'ensuite il vint à Chilon ; & que celui-ci, consultant Apollon pour sçavoir qui le surpassoit en sagesse , l'Oracle répondit que c'étoit Myson , qu'Eudoxe prend pour Cléobule & Platon pour Périandre. Nous parlerons de lui dans la suite. Au reste telle fut la réponse du Dieu. *C'est Myson de Chénée, du Mont Oeta, qui te surpasse en sublimité de génie.* Anacharsis étoit celui qui avoit consulté l'Oracle au nom de Chilon. Dédacus Platonicien & Cléarque disent que Crésus adressa la Phiole à Pittacus, & qu'elle passa ainsi d'une main dans l'autre. Mais Andron , en parlant du Trépied, dit que les Grecs le proposérent au plus sage d'entr'eux comme une récompense dûe à la Vertu ; qu'Aristodeme de Sparte fut jugé digne de le recevoir , & qu'il ne l'ac-

Oracle d'Apollon ; & que le principal Temple de ce Dieu de la Fable étoit à Delphes dans la Phocide. Le Trépied fut envoyé au Temple de Didyme & l'Inscription fut à Apollon Delphien. *Ménage*, *Pausanias*, *Voyage T. II. p.* 70.

cepta que pour le céder à Chilon. Alcée touche aussi quelque chose d'Aristodême. Sparte, dit-il, tient de lui cette belle maxime : *Que l'homme vertueux n'est jamais pauvre, & que la Vertu est un fond inépuisable de richesses.* Une autre relation nous instruit que Périandre ayant fait partir un vaisseau chargé pour Thrasibule, Tyran de Milet, le vaisseau échoua vers l'Isle de Cos ; & que quelques Pêcheurs y trouvérent le Trépied. Phanodicus prétend qu'il fut pêché sur les côtes de la Mer Attique, qu'on le transporta dans la ville, & qu'on y rendit un Arrêt par lequel il fut ordonné qu'il seroit envoyé à Bias. Nous en expliquerons la raison, lorsque nous aurons occasion de parler de ce Philosophe. D'autres veulent que le Trépied fût l'ouvrage de Vulcain qui le donna à Pélops, lorsque celui-ci se maria ; qu'ensuite Ménélas en fut possesseur ; que Pâris l'enleva avec Héléne ; que cette Lacédémonienne le jetta dans la Mer de Cos, disant qu'il en proviendroit des querelles ; qu'ensuite quelques Lébédiens ayant fait prix pour un coup de filet, les Pêcheurs attrapérent le Trépied ; qu'une dispute s'étant élevée entre les Vendeurs & les Acheteurs, ils allérent à Cos ; & que n'ayant pû venir à bout d'y terminer leur différend, ils portérent le Trépied à Milet, qui étoit la Capitale du Pays ; que les habitans députérent à Cos pour régler l'affaire ; mais que les Députés

revinrent ſans avoir rien conclu ; que le peuple, indigné d'un mépris ſi marqué, prit les armes contre ceux de Cos ; qu'enfin, comme on perdoit beaucoup de monde de part & d'autre, l'Oracle décida qu'il falloit donner le Trépied au plus ſage : que par déférence pour cette déciſion, les deux parties conſentirent qu'il reſteroit à Thalès, qui, après qu'il eut circulé dans quelques mains le voua à Apollon Didyméen. La réponſe que l'Oracle avoit faite aux Inſulaires de Cos, portoit : *Que les Ioniens ne ceſſeroient d'avoir guerre avec les habitans de Mérope, juſqu'à ce qu'ils envoyaſſent le Trépied doré forgé par Vulcain & tiré du ſein de la Mer à celui qui ſeroit capable de connoître par ſa ſageſſe, le préſent, le paſſé & l'avenir.* Nous avons tranſcrit ailleurs la ſubſtance de la réponſe faite aux Miléſiens : en voilà aſſez ſur ce ſujet.

Hermippe, dans ſes *Vies*, aplique à Thalès ce que l'on attribue à Socrate, qu'il remercioit la Fortune de trois choſes : la premiére, *de l'avoir fait naître un Etre raiſonnable plutôt qu'une Brute ;* la ſeconde, *de l'avoir fait homme plutôt que femme ;* la troiſiéme, *de l'avoir fait naître en Gréce plutôt que dans un Pays étranger.*

On raconte de lui qu'un ſoir, ſortant de la maiſon, conduit par une vieille femme, il tomba dans un creux pendant qu'il regardoit les étoiles, & que s'étant plaint de cet accident, la vieille lui dit : *Comment pouvez-vous, Thalès, eſpérer de voir*

& de comprendre ce qui eſt au Ciel, vous qui n'apercevez pas ce qui eſt à vos pieds? Timon parle auſſi de ſon amour pour l'Aſtronomie, & le loue dans ſes *Poëſies bouffonnes*, où il dit : *Tel que fut Thalès, ſçavant Aſtronôme & l'un des ſept Sages.* Lobon d'Argos compte deux cens vers de ſa compoſition ſur l'Aſtronomie, & raporte ceux-ci qu'on liſoit au-deſſous de ſa ſtatue :

C'eſt ici Thalès, dans la perſonne duquel Milet l'Ionienne qui l'a nourri, a produit le plus grand des hommes par ſon ſçavoir dans l'Aſtrologie.

Voici des penſées qu'on lui attribue. » Le » flux de paroles n'eſt pas une marque d'eſprit. » Etes-vous ſages ? choiſiſſez une ſeule choſe, » un objet digne de votre aplication ; par-là » vous ferez taire beaucoup de gens qui n'ont » que la volubilité de la langue en partage ».

Les ſentences ſuivantes ſont encore de lui. » Dieu eſt le plus ancien des Etres, n'ayant ja» mais été engendré. Le Monde eſt de toutes les » choſes la plus magnifique, puiſqu'il eſt l'ouvra» ge de Dieu. L'Eſpace la plus grande, par» ce qu'il renferme tout ; l'Eſprit le plus prompt, » vû qu'il parcourt l'étendue de l'Univers ; la » Néceſſité la plus forte, n'y ayant rien dont » elle ne vienne à bout ; le Tems le plus ſage, » parce qu'il découvre tout ce qui eſt caché. Il » diſoit que la vie n'a rien qui la rende préfé» rable à la mort. Quelle raiſon vous empêche

» donc de mourir ? *lui dit-on.* Cela même, *dit-*
» *il*, que l'un n'a rien de préférable à l'autre.
» Quelqu'un lui ayant demandé lequel avoit pré-
» cédé de la nuit ou du jour, *il répondit* que
» la nuit avoit été un jour avant. Interrogé si
» les mauvaises actions échapoient à la connois-
» sance des Dieux : non, *repliqua-t'il*, pas mê-
» me nos pensées les plus secrétes. Un homme
» convaincu d'adultére lui demanda s'il ne pour-
» roit pas couvrir ce crime par un parjure. Que
» vous semble, *lui répondit-il ?* Le parjure ne se-
» roit-il pas encore quelque chose de plus énor-
» me ? Requis de s'expliquer sur ce qu'il y
» avoit de plus difficile, de plus aisé & de
» plus doux dans le Monde ; *il répondit*, que le
» premier étoit de se connoître soi-même, le se-
» cond de donner conseil, & le troisiéme d'ob-
» tenir ce qu'on souhaite. Il définit Dieu un
» Etre sans commencement & sans fin. On lui
» attribue aussi d'avoir dit qu'un vieux Tyran est
» ce qu'il y a de plus rare à trouver ; que le
» moyen de suporter les disgraces avec moins
» de douleur, c'est de voir ses ennemis encore
» plus maltraités de la fortune ; que le moyen
» de bien régler sa conduite, est d'éviter ce que
» nous blâmons dans les autres ; qu'on peut
» apeller heureux celui qui jouit de la santé du
» corps, qui posséde du bien, & dont l'esprit
» n'est ni émoussé par la paresse, ni abruti par l'i-

» gnorance ; qu'il faut toujours avoir pour ses
» Amis les mêmes égards, soit qu'ils soient pre-
» sens ou absens ; que la vraïe beauté ne con-
» siste point à s'orner le visage, mais à enrichir
» l'ame de science. N'amassez pas de bien par
» de mauvaises voïes, *disoit-il encore*. Ne vous
» laissez pas exciter par des discours contre ceux
» qui ont eu part à votre confiance ; & attendez-
» vous à recevoir de vos enfans la pareille de ce
» que vous aurez fait envers vos Pere & Mere.

Le Nil mérita aussi son attention. Il dit que les débordemens de ce fleuve étoient occasionnés par des vents contraires qui revenoient tous les ans, & faisoient remonter les eaux.

Apollodore dans ses *Chroniques*, fixe la naissance de Thalès à la premiére année de la trente-cinquiéme Olympiade. Il mourut à la soixante & dix-huitiéme année de son âge, ou à la quatre-vingt-dixiéme, comme dit Sosicrate, qui place sa mort dans la cinquante-huitiéme Olympiade. Il vécut du tems de Crésus, à qui il promit de faire passer sans pont la Riviére d'Halis en détournant son cours.

Démétrius de Magnésie parle de cinq autres personnes qui ont porté le nom de Thalès ; d'un Rhéteur de Célante qui étoit fort affecté ; d'un Peintre de Sicyone fort ingénieux ; d'un troisiéme très-ancien & contemporain ou peu s'en faut d'Hésiode, d'Homére, de Licurgue ; d'un qua-

triéme cité par Duris, dans ſon Livre de la *Peinture*; d'un cinquiéme plus récent, mais peu connu, & dont parle Denis dans ſes *Critiques*.

Thalès le ſage aſſiſtoit aux Jeux de la Lutte lorſque la chaleur du jour, la ſoif & les infirmités de la vieilleſſe lui cauſérent tout d'un coup la mort; on mit cette inſcription ſur ſon Tombeau:

Autant que le ſépulcre de Thalès eſt petit ici-bas, autant la gloire de ce Prince des Aſtronômes eſt grande dans la Région étoilée.

Nous avons auſſi fait ces vers ſur ſon ſujet dans le premier Livre de nos *Epigrammes*, écrites en vers de toutes ſortes de meſures.

Pendant que Thalès eſt attentif aux Jeux de la Lutte, Jupiter l'enleve de ce lieu. Je loue ce Dieu d'avoir aproché du Ciel un vieillard dont les yeux, obſcurcis par l'âge, ne pouvoient plus enviſager les Aſtres de ſi loin.

C'eſt de lui qu'eſt cette maxime: *Connois-toi toi-même*; maxime qu'Antiſthéne dans ſes *Succeſſions* attribue à Phémonoé, en accuſant Chilon de ſe l'être injuſtement apropriée.

Il ne ſera pas hors de propos de raporter ici ce qu'on dit des ſept Sages en général. Damon de Cyrene n'épargne aucun des Philoſophes dont il a composé l'hiſtoire, & ceux-ci encore moins que les autres. Anaximene les reconnoît tout au plus pour Poëtes. Dicéarque leur refuſe la qualité

qualité de Sage & l'esprit de Philosophe ; il ne leur accorde que le bon sens & la capacité de Législateurs. Archétime de Syracuse a fait un recueil de leur conférence avec Cypselus (1) & dont il dit avoir été témoin. Euphore dit qu'excepté Thalès, ils se sont tous trouvés chez Crésus ; & s'il en faut croire quelques autres, il y a apparence qu'ils s'assemblérent à Panionie, (2) à Corinthe & à Delphes.

A l'égard de leurs maximes, les sentimens sont aussi partagés, on attribue aux uns ce qui passe pour avoir été dit par d'autres. On varie, par éxemple, sur l'Auteur de cette sentence : *Le Sage Chilon de Lacédémone a dit autrefois ; rien de trop ; tout plaît lorsqu'il est fait à propos.*

On n'est pas plus d'accord sur le nombre des Sages que sur leurs discours : Léandre substitue Léophante Gorsiade, Lébédien ou Ephésien, & Epiménide de Créte à Cléobule & à Myson ; Platon dans son *Protagore* met Myson à la place de Pé-

(1) Tyran de Corinthe, Pere de Périandre. *Meric Casaubon* lie cette période avec la précédente, comme si Diogène avoit voulu dire : non qu'Archétime dit avoir assisté à la conférence des Sages chez Cypselus, mais que Dicéarque étoit tombé sur l'histoire qu'Archétime en a faite ; nous ne voyons point que cela se puisse accorder avec le texte.

(2) Panionie étoit une Ville, avec un Bois Sacré située près d'Ephèse ; c'étoit un rendez-vous général de toutes les Villes d'Ionie, qui y célébroient un sacrifice commun, & qui par cette raison s'apelloit Panionie. *Ménage.*

riandre ; Euphore transforme Myſon en Anacharſis ; & d'autres ajoutent Pythagore aux autres Sages. Dicéarque parle d'abord de quatre, que tout le monde a reconnu pour Sages, Thalès, Bias, Pittacus, & Solon ; après cela il en nomme ſix autres, Ariſtoméne, Pamphile, Chilon de Lacédémone, Cléobule, Anacharſis, & Périandre, entre leſquels il en choiſit trois principaux. Quelques-uns leur ajoutent Acuſilas fils de Caba, ou Scabra Argien, mais Hermippe dans ſon Livre *des Sages* va plus loin : à l'entendre il y eut dix-ſept Sages entre leſquels on en choiſit différemment ſept principaux, dont il fait le catalogue dans l'ordre ſuivant. Il place Solon au premier rang, enſuite Thalès, Pittacus, Bias, Chilon, Cléobule, Périandre, Anacharſis, Acuſilas, Epiménide, Léophante, Phérécydes, Ariſtodeme, Pythagore, Laſus, fils de Charmantidas, ou de Siſymbrinus, ou ſelon Ariſtoxene de Chabrinus, enfin Hermion & Anaxagore. Hippobote au contraire ſuit un autre arrangement : il place à la tête Orphée, enſuite Linus, Solon, Périandre, Anacharſis, Cléobule, Myſon, Thalès, Bias, Pittacus, Epicharme & Pythagore.

On attribue à Thalès les Lettres ſuivantes.

Thalès à Phérécyde.

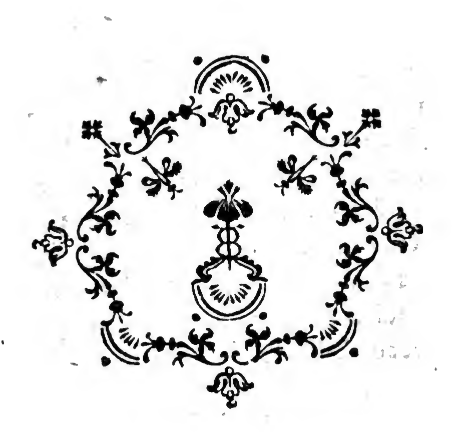
» J'aprens que vous êtes le premier des
» Ioniens qui vous préparez à donner aux Grecs

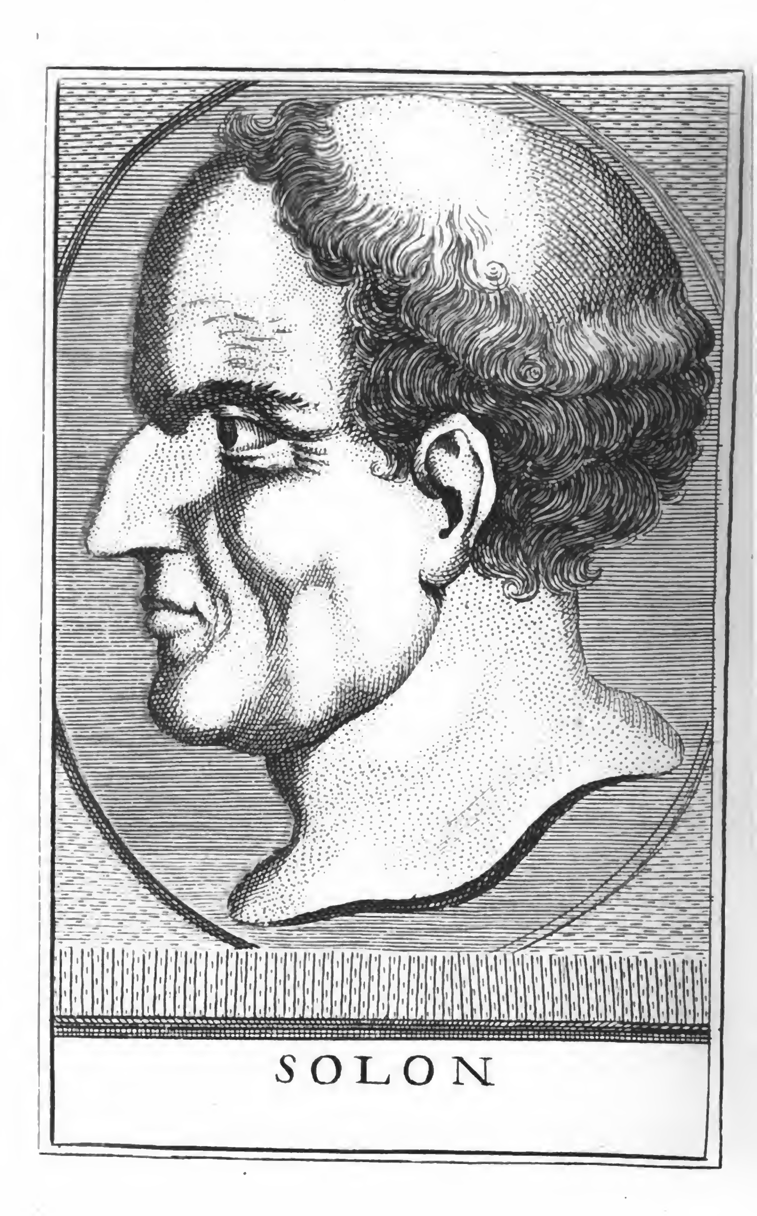
„ un *Traité sur les choses divines*, & peut-être
„ faites-vous mieux d'en faire un écrit public,
„ que de confier vos pensées à des gens qui n'en
„ feroient aucun usage. Si cela vous étoit agréable,
„ je vous prierois de me communiquer ce
„ que vous écrivez, & en cas que vous me
„ l'ordonniez, j'irai vous trouver incessamment.
„ Ne croyez pas que nous soyons, Solon & moi,
„ si peu raisonnables, qu'après avoir fait le voyage
„ de Créte par un motif de curiosité, & pénétré
„ jusqu'en Egypte pour jouir de la conversation
„ des Prêtres & des Astonômes du
„ Pays, nous n'ayons pas la même envie de faire
„ un voyage pour nous trouver auprès de vous:
„ car Solon m'accompagnera si vous y consentez.
„ Vous vous plaisez dans l'endroit où vous
„ êtes, vous le quittez rarement pour passer en
„ Ionie, & vous n'êtes guére empressé de voir
„ des étrangers. Je crois que vous n'avez
„ d'autre soin que celui de travailler; mais,
„ nous qui n'écrivons point, nous parcourons
„ la Gréce & l'Asie.

Thalès à Solon.

„ Si vous sortez d'Athènes, je crois que vous
„ pourrez demeurer à Milet en toute sûreté.
„ Cette Ville est une Colonie de votre Pays, on
„ ne vous y fera aucun mal. Que si la Tyrannie
„ à laquelle nous sommes soumis à Milet vous

„ déplaît (car je ſupoſe qu'elle vous eſt par-
„ tout inſuportable) vous aurez pourtant la
„ ſatisfaction de vivre parmi vos Amis. Bias
„ vous écrit d'aller à Priene ; ſi vous préférez
„ cet endroit à notre Ville ; je ne tarderai pas
„ à m'y rendre auprès de vous.




SOLON

SOLON.

SOlon de Salamine fils d'Exécestidas commença (1) par porter les Athéniens à abolir l'usage d'engager son corps & son bien à des gens qui prêtoient à usure. Plusieurs Citoyens, ne pouvant payer leurs dettes, étoient réduits à servir leurs Créanciers pour un certain salaire. On devoit à Solon lui-même sept talens de l'héritage de son Pere, il y renonça, & engagea les autres à imiter son éxemple. La Loi qu'il fit là-dessus fut apellée d'un nom qui signifie *Décharge*. Il fit ensuite d'autres Loix, qu'il seroit long de raporter, & les fit écrire sur des tablettes de bois.

Voici une action qui lui donna beaucoup de réputation. Les Athéniens & les Mégariens se disputoient Salamine sa patrie jusqu'à se détruire les uns les autres ; & après plusieurs pertes, les Athéniens avoient publié un Edit qui défendoit sous peine de la vie de parler du recouvrement de cette Isle. Solon là-dessus recourut à cet artifice. Revêtu d'un mauvais habit, & prenant l'air d'un homme égaré, il parut dans les

(1) On ne convient point que ç'ait été la premiére action de Solon, & on remarque à cette occasion que Diogène Laërce ne s'est point attaché à mettre de l'ordre dans les faits qu'il raporte. *If. Casaubon.*

Carrefours, où la curiosité ayant attroupé la foule, il donna à lire au Crieur public une piéce en vers sur l'affaire de Salamine, dans laquelle il exhortoit le peuple à agir contre le Decret. Cette Lecture fit tant d'impression sur les esprits, que dans le moment même on déclara la guerre à ceux de Mégare, qui furent battus & dépouillés de la possession de l'Isle ; entr'autres expressions dont il s'étoit servi, il émut beaucoup le peuple par celles-ci :

Que ne suis-je né à Pholégandre (1) *ou à Sicine ! Que ne puis-je changer ma patrie contre une autre ! J'entens répandre ce bruit deshonorant, voilà un de ces Athéniens qui ont abandonné Salamine. Que n'allons-nous réparer cette honte en conquérant l'Isle !*

Il persuada encore aux Athéniens de former des prétentions sur la Chersonèse de Thrace ; & afin que l'on crût que les Athéniens avoient droit sur la possession de Salamine, il ouvrit quelques tombeaux, & fit remarquer que les cadavres y étoient couchés, tournés vers l'Orient, ce qui étoit la coutume des Athéniens, & que les cercueils même étoient disposés de cette maniére, & portoient des inscriptions des lieux où les morts étoient nés, ce qui étoit particulier aux

(1) *Pholégandre*, l'une des Isles Sporades dans la mer Egée, que Suidas prend pour les Cyclades. *Sicine*, Isle près de Créte. *Ménage* & le *Tresor d'Etienne*.

Athéniens. C'eſt dans la même vûe, dit-on, qu'à ces mots qui ſont dans le Catalogue qu'Homére fait des Princes Grecs, *Ajax de Salamine conduiſoit douze Vaiſſeaux*, il ajouta ceux-ci, *qui ſe joignirent au Camp des Athéniens.* Depuis ce tems-là le Peuple fit tant de cas de lui, qu'il n'y avoit perſonne qui ne ſouhaitât qu'il prît le gouvernement de la Ville ; mais loin d'acquieſcer à leurs vœux, il fit tout ſon poſſible pour empêcher que Piſiſtrate ſon parent ne parvint à la Souveraineté, à laquelle il ſçavoit qu'il aſpiroit. Ayant convoqué le Peuple, il ſe preſenta armé dans l'aſſemblée, & découvrit les intrigues de Piſiſtrate, proteſtant même qu'il étoit prêt de combattre pour la défenſe publique. *Athéniens*, dit-il, *il ſe trouve que je ſuis plus ſage & plus courageux que quelques-uns de vous, plus ſage que ceux qui ignorent les menées de Piſiſtrate, & plus courageux que ceux qui les connoiſſent & n'oſent rompre le ſilence.* Mais le Sénat étant favorable à Piſiſtrate, Solon fut traité d'inſenſé ; à quoi il répondit : *Bien-tôt le tems fera connoître aux Athéniens le genre de ma folie, lorſque la vérité aura percé les nuages qui la couvrent.* Il dépeignit auſſi la Tyrannie dont on étoit menacé dans ces Vers Elégiaques.

„ Comme la Nége & la Grêle roulent dans
„ l'Atmoſphére au gré des vents, que la Foudre
„ & les Eclairs éclatent & cauſent un fracas hor-

» rible, de même on voit ſouvent des Villes » s'écrouler ſous la puiſſance des Grands, & la » liberté d'un Peuple dégénérer en dur eſcla» vage.

Enfin Piſiſtrate ayant uſurpé la Souveraineté, jamais Solon ne put ſe réſoudre à plier ſous le joug ; il poſa ſes armes devant la Cour du Sénat, en s'écriant : *Chére Patrie, je te quitte avec le témoignage de t'avoir ſervie par mes conſeils & ma conduite.* Il s'embarqua pour l'Egypte, d'où il paſſa en Chypre & de là à la Cour de Créſus. Ce fameux Prince lui demanda qui étoit celui qu'il eſtimoit heureux; *Telles l'Athénien*, dit-il, *Cléobis & Biton* ; à quoi il ajouta d'autres choſes qu'on raporte communément. On raconte auſſi que Créſus, aſſis ſur ſon trône, & revêtu de ſes ornemens royaux, avec toute la pompe imaginable, lui demanda s'il avoit jamais vu un ſpectacle plus beau : *Oui*, répondit-il, *c'eſt celui des Coqs, des Phaiſans & des Paons : car ces animaux tiennent leur éclat de la Nature, & ſont parés de mille beautés.* Ayant pris congé de Créſus, il ſe rendit en Cilicie, où il bâtit une Ville qu'il apella Solos de ſon nom. Il la peupla de quelques Athéniens, qui, avec le tems, ayant corrompu leur langue, furent dits faire des Soléciſmes ; on les apella les habitans de Solos, au lieu que ceux qui portent ce nom en Chypre furent nommés Soliens.

Solon informé que Piſiſtrate ſe maintenoit

dans son usurpation, écrivit aux Athéniens en ces termes :

» S'il vous arrive des malheurs dignes des » fautes que vous avez faites, ne soyez pas as- » sez injustes pour en accuser les Dieux. C'est » vous-mêmes qui, en protegeant ceux qui vous » font souffrir une dure servitude, les avez agran- » dis ; vous voulez faire les gens rusés, & dans » le fond vous êtes stupides & legers ; vous » prêtez tous l'oreille aux discours flatteurs de » cet homme, & pas un de vous ne fait atten- » tion au but qu'il se propose.

Pisistrate de son côté, lorsque Solon se retira, lui écrivit cette Lettre.

Pisistrate à Solon.

» Je ne suis pas le seul des Grecs qui me suis » emparé de la Souveraineté ; je ne sçache pas » même avoir empiété, en le faisant, sur les droits » de personne : je n'ai fait que rentrer dans ceux » qui m'étoient acquis par ma naissance que je » tire de Cécrops, auquel, en même-tems qu'à » ses descendans, les Athéniens promirent autre- » fois avec serment une soumission qu'ils ont en- » suite retirée. Au reste je n'offense ni les ,, Dieux ni les hommes, j'ordonne au contraire ,, l'observation des réglemens que vous avez pres- ,, crits aux Concitoyens d'Athènes, & j'ose di- ,, re qu'on les éxécute sous mon gouvernement à

„ vec beaucoup plus d'éxactitude que si l'Etat
„ étoit Républicain. Je ne permets pas qu'on
„ fasse tort à personne, & quoique Prince je ne
„ jouis d'aucun privilége au-dessus des autres; je
„ me contente du tribut qu'on payoit à mes
„ prédécesseurs, & je ne touche point à la dî-
„ me des revenus des habitans, qui est em-
„ ployée pour les Sacrifices, pour le bien public,
„ & pour subvenir aux besoins d'une guerre.
„ Détrompez-vous si vous croyez que je vous
„ en veuille pour avoir décélé mes desseins;
„ je suis persuadé qu'en cela vous avez consul-
„ té le bien de la République plutôt que suivi le
„ mouvement de quelque haine personnelle. Ou-
„ tre que vous ignoriez de quelle maniére je
„ gouvernerois. Si vous l'aviez pû sçavoir, peut-
„ être eussiez-vous concouru à la réussite de
„ mon entreprise, & vous eussiez-vous épargné
„ le chagrin de vous en aller. Revenez en toute
„ sûreté, & fiez-vous à la simple parole que je
„ vous donne, que Solon n'a rien à craindre de
„ Pisistrate, puisque vous sçavez que je n'ai pas
„ même fait de mal à aucun de mes ennemis.
„ Enfin, si vous voulez être du nombre de mes
„ amis, vous serez un de ceux que je distingue-
„ rai le plus, sçachant votre éloignement pour la
„ fraude & pour la perfidie. Cependant, si vous
„ ne pouvez vous résoudre à revenir demeurer
„ à Athènes, vous ferez ce que vous voudrez,

„ pourvû qu'il ne ſoit pas dit que vous avez
„ quitté votre Patrie par raport à moi ſeul.

Solon crut pouvoir fixer le terme de la vie humaine à ſoixante & dix ans. (1) Il fit ces excellentes Ordonnances, que ceux qui auroient refuſé de pourvoir à la ſubſiſtance de leurs parens, & ceux qui auroient diſſipé leur patrimoine en folles dépenſes, ſeroient regardés comme ignobles; & que les fainéans & les vagabonds pourroient être actionnés par le premier venu. Lyſias dans ſa *Harangue* contre Nicias, aſſure que Dracon fut Auteur de cette Loi, & que Solon la rétablit. Il ordonna auſſi que ceux qui ſeroient coupables de proſtitution, ſeroient écartés des Tribunaux de Juſtice. Il modéra encore les récompenſes aſſignées aux Athlétes, ordonnant cinq cens drachmes à ceux qui auroient vaincu aux Jeux Olympiques, cent à ceux qui auroient triomphé dans les Jeux Iſthmiques, & ainſi des autres à proportion. Il alléguoit pour raiſon, qu'il étoit abſurde d'avoir plus de ſoin de ces ſortes de récompenſes, que de celles que méritoient ceux qui perdoient la vie dans les combats, & dont il voulut que les enfans fuſſent en-

(1) Voyez un petit Recueil de fragmens des anciens Poëtes Grecs, imprimé à Bâle environ l'an 1527. Il y a avec d'autres choſes de Solon, des vers dans leſquels il dit que la conſtitution ſe fortifie tous les ſept ans juſqu'à certain âge & puis déchoit, & qu'au dixiéme ſepténaire il ne faut plus penſer qu'à mourir.

tretenus aux dépens du Public. Cela encouragea tellement le Peuple, que l'on vit dans les guerres des exploits d'une rare valeur. Telle fut celle de Polyzele, de Cynégire & de Callimaque; celle avec laquelle on combattit à la journée de Marathon; celle d'Harmodius, d'Ariſtogiton, de Miltiade & d'une infinité d'autres, tous bien différens de ces Athlétes qui coûtoient tant à former, dont les victoires étoient ſi dommageables à leur Patrie, que leurs couronnes étoient plutôt remportées ſur elle que ſur leurs adverſaires; enfin qui par l'âge deviennent inutiles, & comme dit Euripide, reſſemblent *à des Manteaux uſés dont il ne reſte que la trame.* De-là vient que Solon qui conſidéroit cela, n'en faiſoit qu'un cas médiocre. En Légiſlateur judicieux, il défendit auſſi qu'un Tuteur & la Mere de ſon Pupille logeaſſent ſous un même toît, & que celui qui auroit droit d'hériter d'un Mineur en cas de mort, fût chargé de ſa tutelle. Il ſtatua de plus, qu'il ne ſeroit pas permis à un Graveur de conſerver le Cachet d'un Anneau qui lui auroit été vendu, qu'on créveroit les deux yeux à celui qui auroit aveuglé un homme borgne, & que celui qui s'empareroit d'une choſe trouvée ſeroit puni de mort. Il établit auſſi la peine de mort contre un Archonte qui auroit été ſurpris dans l'yvreſſe.

Ce fut Solon qui régla que ceux qui recitoient les vers d'Homére en public, le feroient alterna-

tivement, ensorte que l'endroit où l'un auroit cessé, seroit celui par lequel l'autre recommenceroit. Ainsi Solon a plus illustré Homére que ne l'a fait Pisistrate, comme le dit aussi Diuchidas dans le V. Livre de ses *Mégariques*. Au reste, ces vers sont principalement ceux qui commencent par ces mots: *Ceux qui gouvernoient Athènes*, & ce qui suit.

Solon fut le premier qui désigna le trentiéme du mois par un nom relatif au changement de la Lune. Apollodore dans son *Traité des Législateurs*, Livre II. dit qu'il donna aussi aux neuf Archontes le droit de faire un même Tribunal. Il s'éleva de son tems une sédition entre les habitans de la Ville, de la Campagne & des Côtes, mais dans laquelle il n'entremit ni sa personne ni son autorité. Il avoit coutume de dire que les paroles presentent une image des actions, & que la puissance est ce qui fait le droit des Rois (1). Que les Loix ressemblent aux toiles d'Araignées, qui résistent à de petits efforts & se déchirent par de plus grands. Qu'il faut sceller le discours par le silence, & le silence par le tems. Que les favoris des Tyrans sont comme les jettons; comme

(1) C'est-là ce qui nous paroît être la pensée de Solon; la version Latine traduit, *Celui qui est le plus robuste est Roi*; mais nous ne voyons pas que cela se puisse entendre des forces du corps. Nous ne l'avons pas suivie non plus sur le passage précédent, qui regarde Homére, & désormais nous ne ferons plus de notes sur ces endroits.

ceux-ci produisent des nombres tantôt plus grands, tantôt plus petits, de même les Tyrans élevent ceux qu'ils veulent au faîte des honneurs, & puis les abaissent. On lui demanda pourquoi il ne s'étoit pas souvenu d'établir une Loi contre les Parricides, *parce que je n'ai pas pensé*, dit-il, *que personne pût être assez dénaturé pour commettre un pareil crime*. Aprenez-nous, lui dit-on, quel seroit le moyen le plus efficace pour empêcher les hommes de violer les Loix. *Ce seroit*, répondit-il, *que ceux à qui l'on ne fait point de tort fussent aussi touchés de celui qui est fait aux autres, que s'il les regardoit eux-mêmes*. Il disoit encore que les richesses en assouvissant les desirs, produisent l'orgueil. Il conseilla aux Athéniens de régler l'année selon le cours de la Lune. Il fit interdire les Tragédies que representoit Thespis & ses leçons de Théâtre, comme n'étant que de vains mensonges ; & ce fut par une suite de ce systême que, quand Pisistrate se fut blessé volontairement, il attribua cet artifice aux mauvaises instructions des Théâtres.

Apollodore dans son Livre des *Sectes des Philosophes*, nous a transmis les principes que Solon inculquoit ordinairement. Croyez, disoit-il, que la probité est plus fidèle que les sermens. Gardez-vous de mentir. Méditez des sujets dignes d'aplication. Ne faites point d'amis legérement ; & conservez ceux que vous avez faits. Ne bri-

guez point le gouvernement, qu'auparavant vous n'ayez apris à obéïr. Ne conseillez point ce qui est le plus agréable, mais ce qui est le meilleur. Que la raison soit toujours votre guide. Evitez la compagnie des méchans. Honorez les Dieux, & respectez vos Parens.

On dit que Mimnerme ayant inséré dans quelque Ouvrage cette priére qu'il adressoit aux Dieux: *Veuille la Parque trancher le fil de mes jours à l'âge de soixante ans sans maladie ni angoisses*, Solon le reprit en ces termes : si vous me croyez propre à vous donner une leçon, effacez cela, & ne me sçachez pas mauvais gré de ce que je censure un homme tel que vous; corrigez ce passage, & dites, *Que la Parque finisse ma vie lorsque je serai parvenu à l'âge de quatre-vingt ans.*

Il nous a aussi laissé des préceptes en vers; entr'autres ceux-ci : *Si vous êtes prudent, vous observerez les hommes de près, de crainte qu'ils ne vous cachent ce qu'ils ont dans l'ame. Souvent la haine se déguise sous un visage riant, & la langue s'exprime sur un ton d'ami, pendant que le cœur est plein de fiel.* On sçait que Solon écrivit des Loix, des Harangues, & quelques exhortations adressées à lui-même, ses Elégies, tant celle qu'il fit sur Salamine que celles qui rouloient sur la République d'Athènes, contiennent environ cinq mille vers; il écrivit aussi des vers Iambes & des Epodes; on lui érigea une statue au pied de laquelle on mit cette inscription :

Salamine fut repousser les Médes transportés d'une vaine fureur ; mais ce rayon de gloire ne fut rien au prix de celle qu'elle a eu d'avoir donné le jour à Solon, que ses Loix rendent digne de vénération.

Le tems où il eut le plus de vogue, fut, selon Soficrate, la quarante-sixiéme Olympiade ; environ la troisiéme année, il parvint au Gouvernement d'Athènes & donna ses Loix. Il mourut en Cypre la quatre-vingtiéme année de son âge, après avoir recommandé que ses os fussent portés à Salamine, & qu'après qu'on les auroit brûlés, on en semât les cendres par toute la Province. De là ces Vers que Cratinus lui fait dire dans son *Chiron*. *J'habite cette Isle ainsi qu'on le dit, ayant voulu que mes cendres fussent éparses autour de la ville d'Ajax.*

J'ai déja cité le Livre d'*Épigramme*, où je parle en vers de différentes mesures des Grands hommes que la mort nous a enlevés, j'y ai mis celle-ci sur Solon.

Cypre à brûlé le cadavre de Solon, Salamine conservé ses os réduits en cendres ; mais son ame a été rapidement enlevée aux Cieux sur un char que le fardeau agréable de ses Loix rendoit leger.

On le croit Auteur de cette sentence : *Rien de trop*. Dioscoride raporte que, déplorant amérement la perte de son fils, sur lequel il ne nous est rien parvenu, il répondit à quelqu'un qui lui disoit

que

que ses regrets étoient inutiles, *c'est précisément là le sujet de mes larmes.*

Voici des Lettres qu'on lui attribue.

Solon à Périandre.

» Vous m'écrivez que plusieurs personnes conspirent contre vous ; mais quand même vous vous débarrasseriez de tous vos ennemis connus, encore n'avanceriez-vous pas de beaucoup. Il peut arriver que quelqu'un de ceux que vous soupçonnez le moins vous tende des piéges, soit parce qu'il craindra quelque mal de votre part, soit parce qu'il vous croira condamnable. Il n'y a rien que vous n'ayez sujet de craindre, sur-tout si celui qui vous ôteroit la vie, rendoit service par-là à une Ville à laquelle vous seriez suspect. Il vaudroit donc mieux renoncer à la Tyrannie pour se délivrer d'inquiétude ; que si vous voulez absolument conserver votre puissance, vous devez penser à avoir des forces étrangéres qui soient supérieures à celles du Pays ; par ce moyen vous n'aurez rien à craindre, & vous n'aurez pas besoin d'attenter aux jours de personne.

Solon à Epiménide.

„ Mes Loix n'étoient point propres à faire par elles-mêmes le bonheur des Athéniens; & quand vous avez purifié leur Ville, vous ne leur avez

„ pas procuré un grand avantage. La Divinité „ & les Légiſlateurs ne peuvent ſeuls rendre les „ Cités heureuſes, il faut encore que ceux qui „ diſpoſent de la multitude y contribuent ; s'ils „ la conduiſent bien, Dieu & les Loix procurent „ notre avantage, ſinon, c'eſt en vain qu'on s'en „ promet quelque bien. Mes Loix n'ont point „ été utiles, parce que les Principaux ont cauſé „ le préjudice de la République en n'empêchant „ point Piſiſtrate d'envahir la ſouveraineté. Je „ ne fus point crû lorſque je préſageois l'événe- „ ment ; on ajouta plus de foi à des diſcours „ flatteurs qu'à des avertiſſemens ſincéres. Je „ quittai donc mes armes en ſortant du Sénat, „ & je dis que j'étois plus ſage que ceux qui ne „ s'apercevoient point des mauvais deſſeins de „ Piſiſtrate, & plus courageux que ceux qui n'o- „ ſoient ſe déclarer pour la liberté publique. „ Tout le monde crut que Solon avoit perdu l'eſ- „ prit. Enfin, je me retirai en m'écriant : *Chére „ Patrie ! Quoique je paſſe pour inſenſé dans l'eſ- „ prit de ceux-ci, je fus toujours prêt à te ſecou- „ rir de parole & d'effet ; maintenant je te quitte „ & tu perds le ſeul ennemi de Piſiſtrate. Que „ ceux-ci deviennent même ſes Gardes du corps, ſi „ bon leur ſemble.* Vous ſçavez, mon Ami, quel „ homme c'eſt, & avec quelle ſubtilité il a éta- „ bli ſa Tyrannie. Il mit d'abord en uſage la „ flatterie, qui lui gagna la confiance du peu-

„ ple ; enſuite s'étant bleſſé lui-même, il parut „ devant le Tribunal des Juges *Héliens* (1) en „ ſe plaignant d'avoir été maltraité par ſes en- „ nemis, & demandant qu'on lui donnât quatre „ cens jeunes gens pour ſa garde. Envain je me „ récriai contre ſa demande, il obtint ce qu'il „ voulut. Ce fut alors qu'entouré de ces ſatel- „ lites armés de maſſues, il ne garda plus au- „ cun ménagement, & renverſa l'Etat de fond „ en comble. Ainſi ç'a été inutilement que j'ai dé- „ livré les pauvres de l'eſclavage où ils étoient „ réduits, puiſqu'aujourd'hui il n'y a perſon- „ ne qui n'obéïſſe à Piſiſtrate.

Solon à Piſiſtrate.

„ Je crois facilement que je n'ai pas de mal „ à craindre de votre part. J'étois votre ami „ avant que vous ſoyez devenu Tyran, & je ne „ ſuis pas plus votre ennemi à preſent que tout „ autre Athénien qui hait la Tyrannie. Si Athè- „ nes ſe trouve mieux de n'avoir qu'un Maître „ que de dépendre de pluſieurs, c'eſt une queſ- „ tion que je laiſſe à chacun la liberté de déci- „ der ; & je conviens même qu'entre ceux qui „ ſe rendent deſpotiques, vous êtes le meilleur ;

(1) Le plus grand Tribunal d'Athènes. Il y avoit quelquefois quinze cens Juges. *Harpocration*, *Ménage*. *Antiquités Grecques. Partie II. Ch.* 13.

„ mais je ne vois pas qu'il me ſoit avantageux „ de retourner à Athènes ; je donnerois lieu par-„ là de blâmer ma conduite, puiſqu'il ſemble-„ roit qu'après avoir mis le timon de la Répu-„ blique entre les mains du Peuple, & avoir re-„ fuſé l'offre qu'on me fit du gouvernement, j'a-„ prouverois votre entrepriſe par mon retour.

Solon à Créſus.

„ J'eſtime beaucoup votre amitié, & je vous „ aſſure que ſi depuis long-tems je n'avois pris la „ réſolution de fixer ma demeure dans un Etat „ libre & Républicain, j'aimerois mieux paſſer „ ma vie dans votre Royaume qu'à Athènes où „ Piſiſtrate fait ſentir le poids de ſa Tyrannie; „ mais je trouve plus de douceur à vivre dans „ un lieu où tout eſt égal. Je me diſpoſe pour-„ tant à aller paſſer quelque-tems à votre Cour.



CHILON.

CHilon, qui nâquit à Lacédémone d'un Pere nommé Damagéte, a composé des Elégies jusqu'au nombre d'environ deux cent vers. Il disoit que *la prévoyance de l'avenir en tant qu'il peut être l'objet de la Raison, est la vertu qui distingue le plus l'homme*. Son frere lui ayant témoigné quelque mécontentement de ce qu'il souffroit de n'être point fait Ephote comme lui qui l'étoit, il lui répondit : *C'est que je sçais endurer les injures, & que vous ne le sçavez point*. Cependant il fut revêtu de cet emploi vers la cinquante-cinquiéme Olympiade. Pamphila, qui recule sa promotion jusqu'à l'Olympiade suivante, assure, sur le témoignage de Soficrate, qu'il fut fait premier Ephore (1) pendant qu'Euthydeme étoit Archonte (2). Ce fut lui aussi qui donna les Ephores pour adjoints (3) aux Rois de Lacédémone. Satyrus attribue pourtant cela à Licurgue.

(1) Premier, non en date, mais en dignité. Il y en avoit cinq, *Ménage*, & *Laërce* même dit que le frere de Chilon avoit été Ephore.

(2) C'est-à-dire, pendant qu'Euthideme étoit Archonte à Athenes. *Ménage*.

(3) *Ménage* explique cela non de l'institution des Ephores, mais de quelque réunion de l'autorité des Ephores & de celle des Rois.

Hérodote au I. Livre de ſes *Hiſtoires*, raconte qu'ayant vû l'eau des Chaudiéres bouillir ſans feu pendant qu'Hippocrate ſacrifioit aux jeux Olympiques, il lui conſeilla de reſter dans le célibat; ou s'il étoit marié, de congédier ſa femme & de renoncer à ſes enfans. On raporte qu'ayant demandé à Eſope ce que faiſoit Jupiter, il en reçut cette réponſe: *Il abaiſſe les choſes hautes, & il éléve les baſſes.* Un autre lui ayant demandé quelle différence il y avoit entre les Sçavans & les ignorans. *Celle*, dit-il, *que forment les bonnes eſpérances.* Interrogé ſur ce qu'il y avoit de plus difficile, il répondit, que c'étoit de *taire un ſecret*, *de bien employer ſon tems, & de ſuporter les injures.* Il donnoit ordinairement ces préceptes. Qu'il faut retenir ſa langue, ſur-tout dans un feſtin; qu'on doit s'abſtenir de médiſance ſi on ne veut entendre des choſes déſobligeantes; qu'il n'apartient qu'aux femmes d'employer les menaces; que le devoir nous apelle plutôt chez nos Amis dans la mauvaiſe que dans la bonne fortune; qu'il faut faire un mariage médiocre; qu'on ne doit jamais flétrir la mémoire des morts; qu'il faut reſpecter la vieilleſſe; qu'on ne ſçauroit aſſez ſe défier de ſoi-même; qu'il eſt plus raiſonnable de s'expoſer à ſouffrir du dommage que de chercher du profit avec deshonneur, puiſque l'un n'eſt ſenſible que pour un tems, & que l'on ſe reproche l'autre toute ſa vie; qu'il ne faut point inſulter aux

malheurs d'autrui ; qu'un homme courageux doit être doux, afin qu'on ait pour lui plus de respect que de crainte ; qu'il faut sçavoir gouverner sa maison ; qu'il faut prendre garde que la langue ne prévienne la pensée ; qu'il importe beaucoup de vaincre la colére ; qu'il ne faut pas rejetter la Divination ; qu'on ne doit pas desirer des choses impossibles ; qu'il ne faut pas marcher avec précipitation, & que c'est une marque de peu d'esprit de gesticuler des mains en parlant ; qu'il faut obéïr aux Loix ; qu'il faut aimer la solitude. Mais la plus belle de toutes les sentences de Chilon est celle-ci, que, comme les pierres de touche servent à éprouver l'Or & en font connoître la bonté, pareillement l'Or répandu parmi les hommes fait connoître le caractére des bons & des méchans.

On dit qu'étant avancé en âge, il se réjouissoit de ce que dans toutes ses actions il ne s'étoit jamais écarté de la Raison, ajoutant qu'il avoit cependant de l'inquiétude au sujet d'un jugement qu'il avoit porté, & qui intéressoit la vie d'un de ses Amis : c'est qu'il jugea lui-même selon la Loi, mais qu'il conseilla à ses Amis d'absoudre le coupable, pensant ainsi tout à la fois sauver son Ami & observer la Loi (1). Il fut

(1) La Version Latine traduit qu'il conseilla à son Ami d'apeller de son Jugement. J'ai suivi la Note de *Mé-*

particuliérement estimé des Grecs pour la prédiction qu'il fit touchant Cythere, Isle des Lacédémoniens. Ayant apris la situation de cet endroit, il s'écria : *Plût aux Dieux que cette Isle n'eût jamais éxisté, ou qu'elle eût été engloutie par les vagues au moment de sa naissance !* Et il ne prévit pas mal : car Démarate s'étant enfui de Lacédémone, conseilla à Xerxès de tenir sa flotte sur les bords de cette Isle ; & il n'est pas douteux que la Gréce ne fût tombée au pouvoir de ses ennemis, s'il avoit pû faire goûter ce dessein au Roi. Dans la suite, Cythere ayant été ruinée durant la guerre du Péloponèse, Nicias y mit une garnison d'Athéniens, & fit beaucoup de mal aux Lacédémoniens. Chilon s'exprimoit en peu de paroles, façon de parler qu'Aristagore nomme Chilonienne, & qu'il dit avoir été celle dont se servoit aussi Branchus qui bâtit le temple des Branchiades. Il étoit déja vieux vers la cinquante-deuxiéme Olympiade (1) tems auquel Esope étoit renommé pour ses *Fables*. Hermippe écrit que Chilon mourut à Pise (2) en embrassant son fils qui avoit remporté le prix du Ceste

nage, qui fait ici une legere correction fondée sur la maniére dont *Aulu-Gelle* raporte cette histoire. L. I. c. 3.

(1) Il falloit donc qu'il fût bien vieux lorsqu'il devint Ephore, à moins qu'il n'y ait ici quelque faute dont les interprétes ne disent rien.

(2) Ville en Elide & la même qu'Olympie.

Ceste aux Jeux Olympiques. On attribue sa mort à l'excès de sa joie & à l'épuisement de l'âge. Toute l'Assemblée lui rendit les derniers devoirs avec honneur. Voici une Epigramme que j'ai faite sur ce sujet.

Je te rends graces, ô Pollux, qui répands une brillante lumiére, de la Couronne d'Olivier que le Fils de Chilon a remportée dans les Combats du Ceste! Que si un Pere, en voyant le front de son fils ceint si glorieusement, meurt après l'avoir touché, ce n'est point une mort envoyée par une fortune ennemie. Puissai-je avoir une fin pareille!

On mit cette Inscription au bas de sa Statue: *La victorieuse Sparte donna le jour à Chilon, qui fut le plus grand entre les sept Sages de Grece.*

On lui attribue cette courte maxime: *Celui qui se fait caution, n'est pas loin de se causer du dommage.* On a aussi de lui cette Lettre.

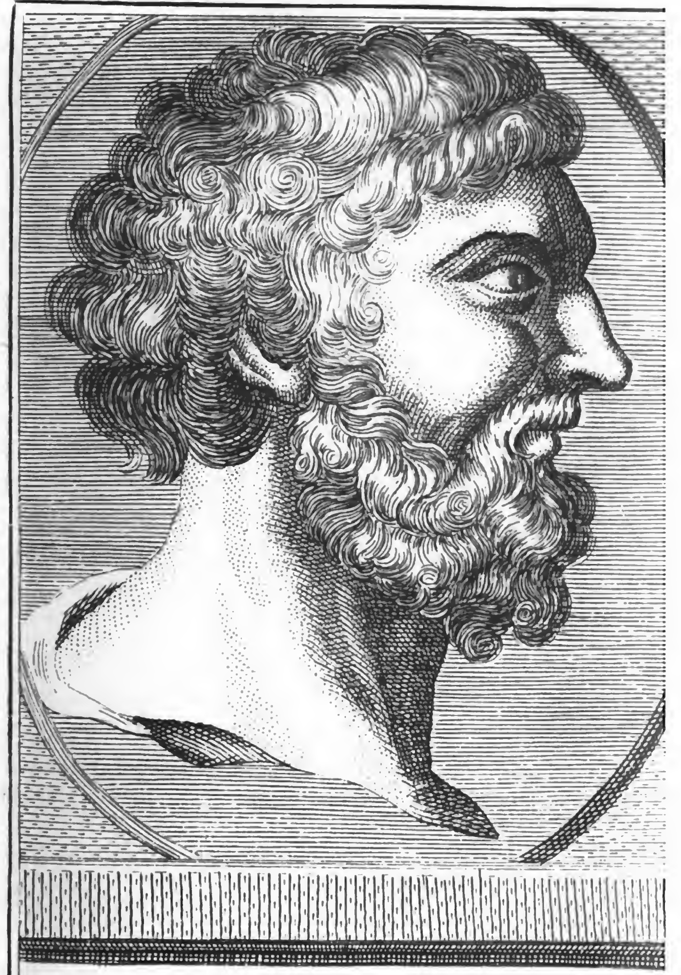
Chilon à Périandre.

„ Vous me dites que vous allez vous mettre „ à la tête d'une armée contre des Etrangers, „ pour avoir un prétexte de sortir du Pays; mais „ je ne crois pas qu'un monarque puisse s'assurer „ seulement la possession de ce qui est à lui; je pen- „ se même qu'on peut estimer heureux un Tyran „ qui a le bonheur de finir ses jours dans sa mai- „ son par une mort naturelle.

PITTACUS.

PIttacus de Mitylene eut pour Pere Hyrrhadius, originaire de Thrace, selon Duris; s'étant joint avec les freres d'Alcée, il défit les troupes de Mélanchre, Tyran de Lesbos. Ayant été chargé de la conduite de l'armée, dans une guerre entre ceux de son Pays & les Athéniens, avec qui ils disputoient la possession du territoire d'Achille, il résolut de terminer le différend par un combat singulier avec Phrynon Général des Athéniens, qui avoit eu le prix du Pancrace aux Jeux Olympiques (1). Pittacus, ayant envelopé son ennemi avec un filet qu'il tenoit caché sous son bouclier, le tua & se rendit maître du Champ. Cependant, comme le raporte Apolladore dans ses *Chroniques*, les Athéniens ne laissérent pas de le contester dans la suite aux Mityléniens, & la décision ayant été remise à Périandre, il ajugea le territoire aux Athéniens. Cet événement augmenta le crédit de Pittacus à Mitylene, & on lui donna le Gouvernement de la Ville qu'il garda

(1) L'Abbé *Gédoyn* sur le *Voyage de Pausanias*, T. 2. p. 4. §. 27. prétend qu'on apelloit ainsi un Combat où entroit la Lutte simple & la Lutte composée. Il y a eu une dispute à-dessus.



PITTACVS

dix ans, au bout desquels il déposa volontairement son autorité, ayant mis la République en bon ordre. Il survécut dix autres années à sa démission, & consacra le Champ dont ses Concitoyens lui avoient fait présent, & qu'on apelle encore le Champ de Pittacus. Sosicrate dit qu'il s'étoit retranché lui-même une partie de ce Champ, en disant que cette moitié qu'il gardoit, lui valoit plus que le tout. On dit aussi que, Crésus lui ayant envoyé de l'argent, il s'excusa de le prendre, parce que l'héritage de son frere qui étoit mort sans laisser de postérité, lui en avoit procuré deux fois plus qu'il n'auroit voulu. Pamphila, dans le II. Livre de ses *Commentaires*, raporte que Thyrrée son fils, se trouvant à Cumes (1) dans la boutique d'un Barbier, y fut tué par la faute d'un Forgeron, qui y jetta une hache; que les Cuméens se saisirent de l'homicide, & l'envoyérent garroté à Pittacus, qui ayant apris le cas, pardonna au criminel, en disant que la clémence étoit préférable aux remords de la vengeance.

Héraclite raporte que ce fut au sujet d'Alcée qu'il avoit fait prisonnier, & qu'il renvoya libre, qu'il dit qu'il valoit mieux pardonner que punir.

(1) Ville en Opique. *Voyage de Pausanias*, T. 2. p. 118. Selon la notte de l'Abbé *Gédoyn*, c'est le Pays qu'on a depuis apellé la Campanie.

il condamna les gens yvres, s'ils tomboient en quelque faute, à être doublement punis, & cela afin de prévenir l'ivrognerie; ce qui étoit d'autant plus nécessaire, que l'Isle abondoit en vin.

Une de ses maximes est, *qu'il est difficile d'être vertueux*. Simonide en a fait mention, en disant que c'est un mot de Pittacus, *qu'il est difficile de devenir véritablement bon* (1). Platon dans son *Protagoras* a aussi parlé de cette sentence.

Pittacus disoit encore que les Dieux mêmes ne résistent point à la nécessité, & que le gouvernement est la pierre de touche du cœur de l'homme. Interrogé sur ce qu'il y avoit de meilleur, il répondit, que c'étoit de s'acquiter bien de ce qu'on avoit actuellement à faire. Crésus, lui demandant quel Empire il regardoit comme le plus grand; il répondit en faisant allusion aux Loix: *Celui que forment différentes tablettes de bois*. Il ne reconnoissoit pour vraies victoires que celles qu'on remporte en épargnant le sang. Phocaïcus parlant de chercher un homme qui fût bien diligent,

(1) *Is. Casaubon* croit que Diogène a eu ici une erreur de mémoire, parce que Simonide critique la pensée de Pittacus, qu'il est difficile *d'être* vertueux, & que ce Poëte vouloit que Pittacus eût dit seulement qu'il est difficile de *devenir* vertueux. La différence qu'il y a entre ces deux pensées est, que Simonide a crû que Pittacus avoit voulu dire qu'il est difficile d'être *toujours* vertueux, ce que ce Poëte traite de supposition impossible. Voyez cette dispute dans le *Protagoras* de Platon. Voyez aussi *Ménage*.

vous chercherez long-tems, *lui dit-il*, ſans le trouver. Interrogé quelle choſe étoit la plus agréable, il répondit que c'étoit le Tems; la plus obſcure? que c'étoit l'avenir; la plus ſûre? que c'eſt la Terre; la moins ſûre? que c'eſt la Mer. Il diſoit que la Prudence doit faire prévoir les malheurs avant qu'ils arrivent pour tâcher de les détourner, & que lorſqu'ils ſont arrivés, le courage doit les faire ſoutenir; qu'on ne doit jamais dire d'avance ce qu'on ſe propoſe de faire, de crainte que ſi on ne réuſſit pas on ne s'expoſe à la riſée; qu'il ne faut point inſulter aux malheureux, de peur de s'attirer la vengeance des Dieux; que ſi on a reçu un dépôt, il faut le rendre; qu'on ne doit point médire de ſes amis, pas même de ſes ennemis. Pratiquez la piété, *diſoit-il*, aimez la tempérance, reſpectez la vérité, la fidélité, acquérez de l'expérience & de la dextérité, ayez de l'amitié & de l'exactitude.

Parmi les choſes qu'il a dites en vers, on loue entr'autres cette penſée.

Il faut avoir un Arc & un Carquois de flêches pour ſe faire jour, dans l'eſprit du méchant: car ſa bouche ne dit rien qui ſoit digne de foi, & ſes paroles cachent un double ſens au fond du cœur.

Il fit des Elégies juſqu'au nombre de ſix cens vers, & un diſcours en proſe ſur les Loix adreſſé à ſes Concitoyens. Il floriſſoit principale-

ment vers la XLII. Olympiade, & mourut la troisiéme année de la LII. sous Aristoméne, étant âgé de soixante & dix ans. On mit cette Epitaphe sur son Tombeau.

Pittacus! Lesbos la sainte qui t'a donné le jour, t'a mis en pleurant dans ce Tombeau. (1)

Outre ses Sentences raportées ci-dessus, il y a encore celle-ci: *Connoissez le Tems.* Phavorin dans le I. Livre de ses *Commentaires*, & Démétrius dans ses *Equivoques*, parlent d'un Législateur de même nom qu'on apella *Pittacus le petit.* Callimaque a décrit, dans ses *Epigrammes*, la rencontre que notre Sage fit d'un jeune homme qui vint lui demander conseil sur son mariage; voici son recit.

„ Un Etranger d'Atarné vint demander conseil „ à Pittacus de Mitylene fils d'Hyrrahadius. Mon „ Pere, *lui dit-il*, je puis épouser deux filles, l'une „ a une fortune assortie à la mienne, l'autre me „ surpasse en biens & en naissance; laquelle pren„ drai-je? dites-le-moi, je vous prie. A ces mots „ Pittacus, levant le bâton dont il se servoit pour se

(1) Mitylene étoit dans l'Isle de Lesbos. *Pausanias.* Au reste *Ménage* fait ici une correction ou une conjecture dont nous laissons le jugement aux Sçavans; nous ne la suivons pas, parce que *H. Etienne* regarde le mot que *Ménage* corrige, comme un mot qui signifie *Mere* dans de bons Auteurs, moyennant peut-être le changement d'une lettre.

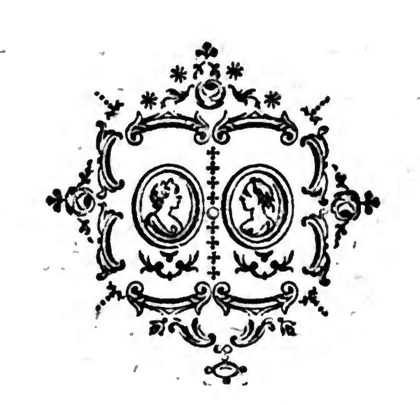
„ soutenir, lui fit remarquer des enfans qui fai-
„ soient tourner leurs toupies. Ils vous aprendront,
„ *dit-il*, ce que vous devez faire. Allez, faites
„ comme eux. Le jeune homme s'étant donc
„ aproché, entendit ces enfans qui se disoient
„ l'un à l'autre: prens une toupie qui soit ta pa-
„ reille; & comprenant là-dessus l'avis du Sage,
„ il s'abstint d'un trop grand établissement, &
„ épousa la personne qui étoit la plus assortie à son
„ état. Vous donc aussi, Dion, prenez votre
„ pareille." Il est vraisemblable que Pittacus en parloit ainsi par son propre sentiment: car il avoit épousé la sœur de Dracon fils de Penthile, femme dont l'extraction étoit au-dessus de la sienne, & qui le traitoit avec beaucoup de fierté.

Alcée donne à Pittacus plusieurs épithetes, l'une prise de ce qu'il avoit de grands pieds, l'autre de ce qu'il s'y étoit formé des ouvertures, une autre de l'orgueil qu'il lui attribuoit, d'autres de ce qu'il étoit corpulent, de ce qu'il soupoit sans lumiére, de ce qu'il étoit malpropre & mal arrangé. Au reste, si l'on en croit le Philosophe Cléarque, il avoit pour éxercice de moudre du blé. On a de lui cette Lettre.

Pittacus à Crésus.

„ Vous voulez que je me rende en Lydie pour
„ voir vos Tresors. Sans les avoir vus, je crois
„ aisément que le fils d'Alyattes surpasse en riches-

„ ſes tous les Rois de la Terre. D'ailleurs, à quoi
„ me ſerviroit de faire le voyage de Sardes ?
„ L'Argent ne me manque point, étant content
„ de ce dont j'ai beſoin pour moi & mes Amis.
„ Je viendrai cependant, engagé par votre hoſ-
„ pitalité pour jouir de votre commerce.





BIAS.

Bias de Priene fut fils de Teutame. Satyrus fait plus de cas de lui que d'aucun des autres Sages de la Gréce. Plusieurs croyent qu'il fut riche. Duris le dit Etranger ; & Phanodicus raporte qu'il racheta des filles de Messene captives, qu'il les éleva avec des soins de Pere ; qu'ensuite il les dota & les renvoya à Messene, auprès de leurs parens. Peu de tems après, le Trépied d'or ayant été trouvé à Athènes par des Pêcheurs, avec cette Inscription : *Au plus Sage*, ces filles vinrent dire que ce titre apartenoit à leur Libérateur ; c'est le recit de Satyrus ; mais Phanodicus & d'autres prétendent que ce fut leur Pere qui se presenta à l'Assemblée, & qu'après avoir rendu compte au Peuple de la générosité du Philosophe, il le nomma sage ; que là-dessus le Trépied fut envoyé à Bias, qui ayant regardé l'Inscription, dit qu'il n'y avoit qu'Apollon de sage, & refusa de le prendre. D'autres disent qu'il reçut le Trépied, mais qu'il le consacra à Hercule dans la Ville de Thèbes, en considération de ce qu'il étoit issu des Thébains, dont Priene étoit une Colonie, selon Phanodicus.

On raporte que Priene sa patrie étant assiégée par Alyattes, il engraissa deux Mulets qu'il chassa

ensuite vers le Camp ennemi ; & que le Roi, étonné de voir ces animaux en si bon état, envoya reconnoître la Place dans l'incertitude s'il leveroit le siége ; qu'informé du dessein, Bias couvrit de blé deux grands monceaux de sable qu'il fit voir à l'Espion ; qu'Alyattes, ayant entendu son raport, proposa des conditions aux Assiégés, & qu'après la conclusion de la paix il manda Bias, qui lui conseilla de manger des oignons, lui donnant à entendre qu'il avoit lieu de pleurer de sa crédulité. Il passe pour avoir été habile Jurisconsulte & ardent dans ses plaidoyés ; mais il n'employoit ce feu qu'à défendre de bonnes Causes. Par cette raison Démodicus de Léros (1) le donne pour modèle, en disant que *si on a des causes à juger, il faut imiter l'éxemple de Priene ;* & Hipponax ne fait pas moins son éloge, lorsqu'il dit que *si on est apellé à juger, il faut surpasser Bias de Priene.* Voici de quelle maniére il mourut. Il étoit fort avancé en âge, & plaidoit une Cause. S'étant tû pour se reposer, il apuya sa tête sur son petit-fils, pendant que son adversaire exposoit ses raisons. Les Juges ayant pesé les unes & les autres, prononcérent en faveur de Bias ; mais comme l'Assemblée se séparoit, on trou-

(1) Il y a dans le Grec *d'Alerie*, je suis la correction de *Ménage*, confirmée par *Erasme*, *Chiliades*, page 1112. Au reste il y a des Variantes sur le passage de Démodicus & d'Hipponax.

va qu'il avoit rendu l'ame dans l'attitude où il s'étoit mis. La Ville lui fit de magnifiques obſéques, & fit mettre cet éloge ſur ſon Tombeau.

Cette Pierre couvre Bias l'ornement de l'Ionie; il étoit né dans les contrées de la célébre Priene.

Nous avons fait auſſi cette Epigramme ſur ſon ſujet.

Ici repoſe Bias, que l'âge avoit blanchi quand Mercure l'emmena doucement chez les morts. Il plaidoit & il défendoit un Ami, lorſque s'étant panché dans les bras d'un enfant, il fut pris du dernier ſommeil. (1)

Il compoſa deux mille Vers ſur l'Ionie, dont le ſujet étoit le moyen par lequel on pouvoit rendre ce Pays plus heureux. Parmi ſes Sentences Poëtiques, on remarque celle-ci : Tâchez toujours de plaire à vos Concitoyens, & n'abandonnez point votre Ville affligée: car rien ne concilie plus de bienveillance, au lieu que des mœurs ſuperbes ſont ſouvent nuiſibles. Il diſoit auſſi que la force du corps eſt un don de la nature; mais que de ſçavoir conſeiller ce qui eſt utile à ſa patrie, eſt une qualité de l'ame & d'un bon jugement; que beaucoup de gens ne doivent leur opulence qu'au hazard; qu'on eſt malheureux de ne pas ſçavoir ſuporter l'infortune;

(1) Voyez le *Tréſor d'Etienne* ſur le ſecond mot du dernier vers de cette Epigramme; je ne ſçai pas pourquoi il y attribue ces vers à Antipater, on pourroit peut-être en trouver la raiſon dans *l'Anthologie*.

& que c'eſt une maladie de l'ame de convoiter des choſes impoſſibles, pendant qu'on oublie les maux d'autrui. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il y avoit de plus difficile à faire ; c'eſt, *répondit-il*, d'endurer courageuſement quelque revers de fortune. Un jour qu'il étoit ſur mer avec des gens d'un caractére impie, il s'éleva une tempête ſi furieuſe que ces gens mêmes ſe mirent à invoquer les Dieux. Taiſez-vous, *leur dit-il*, de crainte qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes ſur ce vaiſſeau. Un méchant homme lui ayant demandé ce que c'eſt que la piété, il ne lui répondit rien ; & comme cet homme lui demandoit la raiſon de ſon ſilence, je me tais, *lui dit-il*, parce que tu t'informes de choſes qui ne te regardent pas. Interrogé ſur ce qu'il y a de plus doux pour les hommes, il répondit que c'étoit l'Eſpérance. Il diſoit auſſi qu'il aimoit mieux être juge entre ſes ennemis qu'entre ſes amis ; parce que dans le premier cas il y en avoit un qui deviendroit ſon ami, & que dans le ſecond il y en avoit un qui ſeroit toujours ſon ennemi. Interrogé à quoi l'homme prenoit le plus de plaiſir ; au gain, *repliqua-t'il*. Il diſoit qu'il faut eſtimer la vie en partie comme ſi on devoit vivre peu, & en partie comme ſi on devoit vivre longtems ; & que puiſque le monde étoit plein de méchanceté, il falloit aimer les hommes comme ſi on devoit les haïr un jour. Il donnoit auſſi ces

conseils; soyez lents à entreprendre & fermes à exécuter ce que vous avez entrepris. La précipitation à parler marque de l'égarement. Aimez la prudence. Parlez sainement des Dieux. Ne louez point un malhonnête homme à cause de ses richesses. Faites-vous prier pour recevoir quelque chose, plutôt que de vous en emparer avec violence. Raportez aux Dieux tout ce que vous faites de bien. Prenez la sagesse pour votre compagne depuis la jeunesse jusqu'à la vieillesse: car c'est de tous les biens, qu'on peut posséder, celui qui est le plus assuré.

Nous avons vu qu'Hipponax a fait mention de Bias; & *Héraclite* même, cet homme si difficile à contenter, a parlé de lui d'une maniére avantageuse. Priene, *dit-il*, fut le lieu de la naissance de Bias, fils de Teutame, & celui de tous les Philosophes dont on parle le plus; ses Concitoyens lui dédiérent une Chapelle, qu'il nommérent Teutamium. On lui attribue cette sentence, *qu'il y a beaucoup d'hommes de méchant caractére.*



CLÉOBULE.

CLéobule fils d'Evagoras, nâquit à Linde ou en Carie, ſelon Duris. Quelques-uns font remonter ſon origine juſqu'à Hercule, & on le dépeint robuſte & bien fait. On dit qu'il ſe rendit en Egypte pour y aprendre la Philoſophie, & qu'il eut une fille nommée Cléobuline, qui compoſa des Enigmes, en vers hexametres, dont Cratinus fait mention dans un Poëme qui porte le nom de *Cléobulines* au plurier. On dit auſſi qu'il renouvella le Temple de Minerve, qui avoit été conſtruit par Danaüs. Cléobule compoſa auſſi des Chants & des Queſtions Enigmatiques juſqu'au nombre de trois mille vers. Il y a des gens qui le croyent auſſi auteur de ces vers qui ſont ſur le Tombeau de Midas.

„ Je ſuis la ſtatue qu'on a couchée ſur ce mo„ nument de Midas. Pendant que l'Eau ſera „ fluide, que les Arbres éléveront leurs ſom„ mets, que le Soleil levant & la Lune brillante „ éclaireront le Monde, que les Fleuves coule„ ront, & que la Mer lavera les rivages, je de„ meurerai ici, en arroſant de mes larmes cette „ pierre polie, & en annonçant aux Paſſans que „ Midas eſt renfermé dans ce ſépulchre.

Ceux qui ſont dans cette opinion, ſe fondent ſur le témoignage de Simonide dans le Poëme où il dit: *Qui peut raiſonnablement louer le Lindien Cléobule, d'avoir opoſé des ſtatues à des Riviéres intariſſables, aux fleurs du Printems, aux rayons du Soleil, à la clarté de la Lune & aux tournans de la Mer? Tout cela eſt au-deſſous des Dieux, & les mains des hommes peuvent briſer la pierre. Ce ſont les idées d'un homme peu ſenſé.* Au reſte, on remarque que cette Epitaphe ne peut point être d'Homere, qui vivoit long-tems avant Midas.

Pamphila dans ſes *Commentaires*, raporte cette Enigme qu'on attribue à Cléobule » Un Pere » a douze enfans qui ont chacun trente filles, » mais de beauté différente, les unes ſont bru- » nes, les autres blondes; & quoiqu'elles ayent » la vertu d'être immortelles, toutes ſe ſuccé- » dent, aucune n'eſt éxempte de la mort. C'eſt » l'Année.

Parmi ſes Sentences Poëtiques, voici les plus aprouvées. L'ignorance & l'abondance de paroles régnent parmi les hommes, mais le tems les inſtruit, (1.) Penſez à quelque choſe d'élevé. Ne vous rendez pas déſagréable ſans ſujet. Il diſoit qu'il faut marier les filles de maniére qu'elles ſoient jeunes pour l'âge, & femmes pour l'eſprit, inſi-

(1) Je ſuis ici une note de *Kühnius*, qui me paroît meilleure que celle de *Ménage*.

nuant par-là qu'il faut prendre ſoin de leur éducation. Il avoit pour maxime qu'on doit obliger ſes amis pour ſe les rendre plus intimes, & ſes ennemis pour en faire des amis, & que par ce moyen on évite les reproches de ſes amis & les mauvais deſſeins de ſes ennemis. Il diſoit encore qu'avant de ſortir de ſa maiſon, on doit éxaminer ce qu'on va faire, & à ſon retour éxaminer ce qu'on a fait. Il conſeilloit l'éxercice du corps, & recommandoit d'aimer plus à écouter qu'à parler; d'aimer mieux l'étude que l'ignorance; d'employer ſa langue à dire du bien; de ſe rendre la vertu propre, & de s'éloigner du mal; de fuir l'injuſtice; de ſuggérer à ſon Pays ce qui tend le plus à ſon bien; de réfréner la volupté; de n'employer la violence en quoi que ce ſoit; de pourvoir à l'éducation de ſes enfans; de renoncer à l'inimitié; de ne flatter ni gronder ſa femme, en preſence d'étrangers, l'un étant une petiteſſe & l'autre une indiſcrétion; de ne pas punir un Domeſtique pendant ſon yvreſſe, ſi on ne veut paſſer pour être yvre ſoi-même; de ſe marier avec ſon égale, de peur d'avoir ſes parens pour maîtres; de ne pas ſe moquer de ceux qui ſont injuriés, de peur de ſe les attirer pour ennemis; de ne pas s'énorgueillir dans la proſpérité & de ne point s'abbatre dans l'affliction; enfin, d'aprendre à ſuporter courageuſement les changemens de la Fortune.

Il mourut à l'âge de ſoixante & dix ans, ſon Epitaphe contient ſes louanges.

Linde

Linde que la Mer arrose de tous côtés, pleure la perte du sage Cléobule, dont elle fut la patrie.

Il est Auteur de cette courte Maxime, *la manière est ce qu'il y a de meilleur en toutes choses.* Il écrivit aussi cette Lettre à Solon.

Cléobule à Solon.

» Certainement vous avez beaucoup d'Amis » qui ont chacun leur maison. Je crois cependant que Linde est le séjour le plus commode » que Solon puisse se choisir. Outre l'avantage » qu'elle a d'être libre, cette Ville est située » dans une Isle. Si vous voulez y demeurer, » vous n'y aurez rien de fâcheux à craindre de » Pisistrate, & vos Amis se feront un plaisir d'y » accourir de tous côtés.





PÉRIANDRE.

PÉriandre de Corinthe étoit fils de Cypſele, & iſſu de la famille des Héraclides. Il épouſa Lyſis, à laquelle il donna le nom de Méliſſe. Elle étoit fille de Proclès, Tyran d'Epidaure, & d'Eriſthénée qui étoit fille d'Ariſtocrate, & ſœur d'Ariſtodeme, perſonnages qui, au raport d'Héraclide de Pont, dans ſon Livre du *Gouvernement*, commandoient alors à preſque toute l'Arcadie. Périandre eut de Lyſis deux fils, Cypſélus & Lycophron; l'aîné paſſoit pour idiot, mais le cadet avoit du génie. Dans la ſuite, Périandre ayant pris querelle avec ſa femme, ſe laiſſa aller à un ſi violent tranſport de colére, que, malgré ſa groſſeſſe, il la jetta du haut des dégrés & la tua à coups de pieds, étant porté à cela par les calomnies de ſes concubines, qu'il fit cependant brûler enſuite. Il bannit ſon fils Lycophron à Corcyre à cauſe de la triſteſſe où l'avoit plongé la mort de ſa Mere. Depuis ſe ſentant affoibli par l'âge, il le rapella pour lui remettre ſon autorité; mais les Corcyréens en étant avertis, ôtérent la vie au jeune homme. Cette nouvelle l'irrita tellement, qu'il envoya les enfans de ces inſulaires à Alyattes, pour

les faire Eunuques ; mais comme le vaisseau aprochoit de Samos, ils adressérent des vœux à Junon & furent délivrés par les habitans du lieu. Périandre en fut si mortifié, qu'il en mourut de douleur âgé de près de quatre-vingt ans. Sosicrate assure que sa mort arriva quarante ans avant la captivité de Crésus (1) & un an avant la XLIX. Olympiade. Hérodote dans le I. Livre de ses *Histoires*, dit qu'il fut quelque-tems chez Thrasybule, Tyran de Milet. Aristipe, dans son I. Livre des *Délices de l'Antiquité*, raconte que Cratée sa Mere, s'étant prise de passion pour lui, venoit secretement auprès de lui de son consentement, & que ce commerce étant devenu public, le déplaisir qu'il ressentit d'avoir été surpris, le rendit cruel. Ephore raconte aussi dans son *Histoire*, qu'il fit vœu de consacrer une statue d'or s'il étoit vainqueur dans la Course des Chars aux Jeux Olympiques; qu'il eut le succès qu'il souhaitoit; mais que n'ayant pas de quoi fournir à son vœu, il dépouilla, pour s'en acquiter, toutes les femmes des bijoux dont elles s'étoient parées dans une Fête publique. On dit encore que, voulant qu'après sa mort on ignorât ce que son Corps étoit devenu, il s'avisa de cet expédient; qu'il montra à

(1) Je suis la note de *Ménage*. Voyez aussi la remarque de *Jacques Capel* sur ce passage, *Hist. Sac. & Exot.* An du monde 3455. & 3415.

deux jeunes gens un chemin où ils devoient se trouver pendant la nuit, en leur ordonnant d'assassiner & d'enterrer le premier qui viendroit à leur rencontre ; qu'ensuite il en instruisit quatre autres qui devoient aussi tuer & enterrer ceux qu'ils trouveroient dans ce chemin; & enfin en nomma plusieurs autres qui devoient venir tuer ceux-là ; & qu'il fut tué ainsi, s'étant presenté à la rencontre des deux qu'il avoit envoyés les premiers. Les habitans de Corinthe mirent ces Vers sur son Tombeau.

Corinthe, contrée maritime, a reçu dans son sein Périandre dont elle étoit la patrie, & que ses richesses & sa Sagesse ont rendu illustre.

Voici une autre Epitaphe que j'ai faite pour lui.

Ne vous livrez point à la tristesse à cause que vous n'obtenez point ce que vous desirez; mais soyez contens de ce que Dieu vous donne. Ce fut l'abbatement où tomba le sage Périandre, de ce qu'il ne parvenoit point au sort qu'il desiroit, qui lui fit quitter la vie.

Il avoit pour maxime, qu'il ne faut rien faire pour l'amour de l'argent, parce qu'il faut gagner les choses qui procurent du gain. (1) Il écrivit

(1) Ce passage est obscur, & *Ménage* n'en dit qu'un mot. Le sens est, ce me semble, que le gain qu'on acquiert, en faisant pour de l'argent une chose qu'on devroit faire autrement, est un gain qu'on ne mérite pas, & qui n'est proprement pas gagné.

des préceptes jusqu'au nombre de deux mille vers. Il disoit que pour régner tranquillement, il falloit être gardé par la bienveillance publique plutôt que par les armes. On lui demandoit pourquoi il persistoit dans sa Tyrannie : parce, *dit-il*, qu'il est également dangereux d'y renoncer volontairement & d'être contraint à la quitter. On lui attribue aussi ces Sentences. Le repos est agréable, la témérité périlleuse ; le gain est honteux ; le Gouvernement Populaire vaut mieux que le Tyrannique ; la volupté est passagere & la gloire immortelle. Soyez modéré dans le bonheur & prudent dans les événemens contraires. Montrez-vous toujours le même envers vos amis, soit qu'ils soient heureux ou malheureux. Acquitez-vous de vos promesses, quelles qu'elles soient. Ne divulguez pas les secrets qui vous sont confiés. Punissez non-seulement ceux qui font mal, mais même ceux qui témoignent vouloir mal faire.

Périandre fut le premier qui soumit l'autorité de la Magistrature à la Tyrannie, & se fit escorter par des Gardes, ne permettant pas même de demeurer dans la Ville à tous ceux qui le vouloient, comme le raportent Ephore & Aristote. Il fleurissoit vers la XXXVIII. Olympiade, & se maintint pendant quarante ans dans sa Tyrannie. Sotion, Héraclide & Pamphila dans le V. Livre de ses *Commentaires*, distinguent deux Périandres,

l'un Tyran, & l'autre Philosophe qui étoit de la Ville d'Ambracie. Néanthe de Cyzique veut même qu'ils ayent été Cousins-Germains du côté de Pere. D'un autre côté, Aristote dit que celui de Corinthe étoit le sage, & Platon le nie. Il avoit coutume de dire, que le travail vient à bout de tout. Il voulut percer l'Isthme de Corinthe. On lui attribue ces Lettres.

Périandre aux Sages.

„ Je rends graces à Apollon Pythien de ce
„ qu'il a permis que je vous écrivisse dans un
„ tems où vous êtes tous assemblés en un même
„ lieu. J'espére que mes Lettres vous condui-
„ ront à Corinthe ; & je vous recevrai, comme
„ vous le verrez vous-mêmes, d'une maniére
„ toute-à-fait populaire. L'année derniére vous
„ fûtes à Sardes en Lydie ; venez, je vous prie,
„ celle-ci à Corinthe, dont les habitans vous
„ verront avec plaisir rendre visite à Périandre.

Périandre à Proclès.

„ Le crime que j'ai commis contre mon Epou-
„ se a été involontaire. (1) Mais vous ferez

(1) C'est-à-dire de l'avoir tuée. *Montagne*, *Essais*, Liv. 3. Ch. 5. p. 525. dit que Périandre donna à Mélisse, après sa mort, la marque de tendresse la plus extraordinaire qui soit possible ; il ne cite point d'Auteur, mais Hérodote avance ce fait, Livre V. vers la fin. Cependant *Coste* cite *Diogéne Laërce*, qui fait une histoire toute contraire.

„ une injuſtice, ſi vous me témoignez volontairement votre reſſentiment, en vous ſervant pour „ cela de mon fils. Faites donc ceſſer ſon inhumanité envers moi, ou je m'en vengerai „ ſur vous. J'ai vengé la mort de votre fille en „ condamnant mes Concubines au feu, & en faiſant brûler vis-à-vis de ſon Tombeau les vêtemens des femmes de Corinthe.

Il reçut de Thraſibule une Lettre conçue en ces termes.

Thraſibule à Périandre.

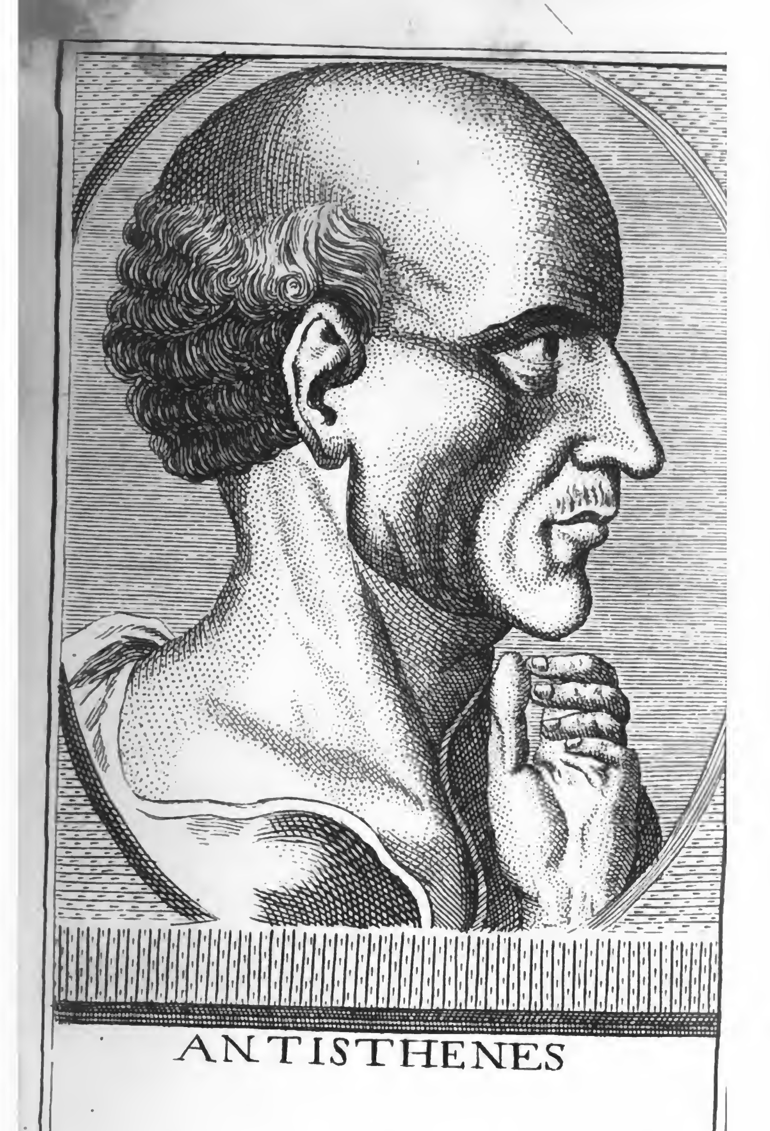
„ Je n'ai rien répondu aux demandes de votre „ Héraut. Je me ſuis contenté de le mener dans „ un champ ſemé de blé, où tandis qu'il me „ ſuivoit, j'abattois avec mon bâton les épis qui „ s'élevoient au-deſſus des autres, en lui recommandant de vous faire raport de ce qu'il „ voyoit. Faites comme moi. Et ſi vous voulez „ conſerver votre domination, faites périr les „ Principaux de la Ville, amis ou ennemis, il „ n'importe. L'Ami même d'un Tyran doit lui „ être ſuſpect.



ANACHARSIS.

ANacharsis, le Scythe, fils de Gnurus & frere de Caduidas, Roi de Scythie, eut pour Mere une Grecque ; aussi sçavoit-il les deux Langues. Il composa un Poëme d'environ huit cens vers sur les loix de son pays & sur celles des Grecs par raport à la maniére de vivre & à la frugalité, & sur la guerre. Sa hardiesse & sa fermeté à parler donnérent lieu au proverbe, *parler comme les Scythes*. Sosicrate prétend qu'il vint à Athènes vers la XLVII. Olympiade, pendant qu'Eucrate étoit Archonte.

Hermippe raporte qu'Anacharsis, étant venu à la maison de Solon, & lui ayant fait dire par un domestique qu'il souhaitoit de le voir & s'il pouvoit entrer avec lui en société d'hospitalité ; Solon lui fit répondre qu'on n'offroit l'hospitalité que dans son propre pays ; & que là-dessus Anacharsis étant entré, lui dit qu'il se regardoit comme étant dans sa patrie, & qu'il pouvoit par cette raison former les nœuds de cette amitié ; que Solon, surpris de sa presence d'esprit, le reçut chez lui & lia avec lui une grande amitié. Quelque-tems après, il retourna en Scythie, & ayant paru en vouloir changer les loix & introduire celles



ANTISTHENES

celles de Gréce, il fut tué d'un coup de fléche par ſon frere dans une partie de chaſſe; & en mourant, il ſe plaignit de ce qu'après être ſorti ſain & ſauf de la Gréce, par le moyen de l'Eloquence & de la Philoſophie, il étoit venu ſuccomber dans ſa patrie aux traits de l'Envie. D'autres diſent qu'il fut aſſaſſiné dans un Sacrifice où il pratiquoit les cérémonies Grecques. J'ai fait cette Epitaphe pour lui.

Anacharſis, de retour en Scythie, propoſe aux Scythes de régler leur conduite ſur les coutumes des Grecs. A peine ce malheureux vieillard lache-t'il cette parole, qu'une fléche lui coupe la voix & le ravit parmi les Immortels. On lui attribue cette ſentence, *que la vigne porte trois ſortes de fruits, le plaiſir, l'yvrognerie, & le repentir.* Il s'étonnoit de ce qu'en Gréce, les Maîtres en quelque Science, diſputant d'habileté, étoient jugés par des gens qui n'étoient point Maîtres eux-mêmes. Interrogé quel moyen il croyoit le plus propre à préſerver de l'yvrognerie, il répondit que c'étoit de ſe repreſenter les infamies que commettent les Yvrognes. Il ne pouvoit comprendre que les Grecs, puniſſant ceux qui injurioient quelqu'un, honoraſſent les Athlettes qui s'entretuoient. Ayant oui dire qu'un Vaiſſeau n'avoit que quatre doigts d'épaiſſeur, il n'y a donc, *dit-il*, pas plus de diſtance entre la vie & la mort de ceux qui voyagent ſur Mer. Il apelloit l'huile un re-

méde qui rendoit frénétique, parce que les Athlettes, après s'en être frottés le corps, étoient plus furieux qu'auparavant. Il demandoit pourquoi ceux qui interdisoient le mensonge, mentoient ouvertement dans les cabarets. Il trouvoit étrange que les Grecs se servissent de petits gobelets, au commencement d'un festin, & en prissent de plus grands à la fin. On lit ces mots au pied de ses statues : *Il faut régler la parole, la Gourmandise & l'Amour.* Quelqu'un lui demandant s'il se trouvoit des flûtes dans son Pays : non, *dit-il*, il ne s'y trouve pas même de vignes. Un autre lui demanda quels étoient les Vaisseaux les plus sûrs : ceux, *dit-il*, qu'on tire à terre. Une chose sur-tout lui paroissoit singuliére chez les Grecs, c'est qu'ils *laissoient la fumée du bois sur les Montagnes, se servant en ville de bois qui ne rendoit point de fumée.* (1) On lui demanda quel nombre l'emportoit, celui des vivans ou celui des morts. Parmi lesquels placez-vous ceux qui sont sur mer ? *répondit-il.* Un Grec lui reprochant qu'il étoit Scythe, je sçais, *repliqua-t'il*, que ma patrie ne me fait point d'honneur : mais vous faites honte à la vôtre. Interrogé sur ce que les hommes ont de bon & de mauvais, il répondit que c'étoit la langue. Il disoit qu'il aimoit mieux n'avoir qu'un Ami

(1) Cela regardoit le bois qu'on faisoit bouillir, pour qu'il ne rendît point de fumée. *Ménage.*

qui fût digne de l'eſtime de tout le monde, que d'en avoir pluſieurs qui ne méritaſſent l'eſtime de perſonne. On lui attribue encore d'avoir dit que les Marchés ſont des lieux deſtinés à autoriſer la ſupercherie. Un jeune homme lui ayant fait affront en pleine table ; mon ami, *lui dit-il*, ſi vous ne pouvez porter le vin à votre âge, vous porterez l'eau quand vous ſerez vieux. Il inventa pour l'utilité publique le crochet & la roue des Potiers ; c'eſt du moins le ſentiment de quelques perſonnes. Au reſte, il écrivit cette Lettre au Roi de Lydie.

Anacharſis à Créſus.

» Monarque des Lydiens, je ſuis venu en
» Gréce pour y aprendre les mœurs & les
» conſtitutions du peuple de cette Contrée. Il
» ne me faut, ni or, ni argent ; je ſerai trop ſa-
» tisfait, ſi j'ai le bonheur de retourner plus ver-
» tueux & plus éclairé dans ma patrie. Je ne
» viendrai donc à Sardes, que parce que je re-
» garde comme un grand avantage de mériter
» votre eſtime.

MYSON.

MYson, fils de Strymon, comme dit Soſicrate en expliquant Hermippe, & originaire de Chénée, Bourg du Mont Æta, ou de la Laconie, étoit du nombre des ſept Sages; on dit que ſon Perè avoit uſurpé la Tyrannie. Quelqu'un a écrit qu'Anacharſis, ayant conſulté Apollon Pythien, pour ſçavoir qui étoit plus ſage que lui, il reçut de la Prêtreſſe une réponſe pareille à celle qu'elle avoit faite à Chilon, & dont nous avons parlé dans la vie de Thalès.

Je te déclare que Myſon l'Ætéen, natif de Chénée, eſt plus ſage que toi. On ajoute qu'Anacharſis, s'étant mis là-deſſus à le chercher, vint à ſon Village, & que l'ayant trouvé qui accommodoit en Eté, le manche de ſa charrue, il lui dit: Myſon, ce n'eſt pas à preſent la ſaiſon de labourer; à quoi il répartit: c'eſt celle de s'y préparer. D'autres veulent que l'Oracle le nomma Etéen; & ſont en peine de ſçavoir qui ce terme déſigne. Parménide ſoupçonne qu'Etée eſt un Village où Myſon prit naiſſance. Soſicrate dans ſes *Succeſſions*, penſe qu'il étoit de race Ethéenne du côté de ſon pere, & de famille Chénéenne du côté de ſa mere. Eutyphron, fils d'Héraclide de Pont,

dit qu'il étoit né dans l'Isle de Créte, où il y a un Bourg nommé *Etea.* Anaxilas, au contraire, le fait sortir du fond de l'Arcadie. Hipponax parle de lui en se servant de ces termes: Myson, ce Philosophe dont Apollon éleva la sagesse au-dessus de celle de tous les hommes. Aristoxéne, dans ses différentes *Histoires*, dit qu'il ressembloit beaucoup à Timon & à Apémante du côté des mœurs, en ce qu'il étoit misanthrope, & qu'on l'entendit rire seul, dans un lieu écarté de Lacédémone. Celui qui le surprit dans ce moment, lui ayant demandé pourquoi il rioit, n'ayant personne avec lui; c'est justement, *dit-il*, pour cela que je ris. Aristoxene dit, que tant par cette raison, que parce qu'il étoit peu relevé par le lieu de sa naissance, qui n'étoit pas une Ville, mais un simple Bourg, il fut peu célébre; & cela fut cause que plusieurs attribuérent les choses qu'il a dites à Pysistrate le Tyran, excepté Platon le Philosophe qui a parlé de lui dans son *Protagoras*, & qui le met à la place de Périandre. Il disoit, que *ce n'est point par la science des paroles qu'il faut parvenir à la connoissance des choses, mais que c'est par l'étude des choses qu'il faut déterminer les paroles; parce que les mots sont pour les choses, & non pas les choses pour les mots.* Il finit sa vie la quatre-vingt-dix-septiéme année de son âge.



EPIMENIDE.

THéopompe & d'autres avec lui, disent, qu'Epiménide étoit fils de Pheſtius ; quelques-uns lui donnent pour pere Doſias, d'autres Agéſarque. Il étoit Crétois d'origine & nâquit à Gnoſſe ; mais, comme il laiſſoit croître ſes cheveux, il n'avoit pas l'air d'être de ce Pays. Un jour, ſon pere l'ayant envoyé aux champs pour en raporter une brebis, il s'égara à l'heure de midi, & entra dans une caverne où il s'aſſoupit & dormit pendant cinquante-ſept ans. A ſon réveil il chercha ſa brebis, comptant n'avoir pris qu'un peu de repos ; mais comme il ne la trouva plus, il retourna aux champs. Etonné de voir que tout avoit changé de face & de poſſeſſeur, il prit le chemin de ſon Village, où voulant entrer dans la maiſon de ſon Pere, on lui demanda qui il étoit ; à peine fut-il reconnu de ſon frere qui avoit vieilli depuis ce tems-là, & par les diſcours duquel il comprit la vérité.

Au reſte, ſa réputation ſe répandit tellement en Gréce, qu'on alla juſqu'à le croire particuliérement favoriſé du Ciel. Dans cette idée, les Athéniens étant affligés de la peſte, ſur la réponſe de l'Oracle qu'il falloit purifier la Ville, envoyérent

Nicias, fils de Nicérate en Créte, pour chercher Epiménide & l'amener à Athènes. Il s'embarqua la XLVI. Oympiade, purifia la Ville, & fit cesser la contagion. Il s'y étoit pris de cette maniére. Il choisit des brebis blanches & noires qu'il mena jusqu'au lieu de l'Aréopage, d'où il les laissa aller au hazard, en ordonnant à ceux qui les suivoient, de les sacrifier aux Divinités des lieux où elles s'arrêteroient. Ainsi cessa la peste; & il est certain, que dans tous les Villages d'Athènes, on rencontre encore aujourd'hui des autels sans dédicace, élevés en mémoire de cette expiation. Il y en a qui prétendent que la cause de cette peste fut le crime commis dans la personne de Cylon, voulant parler de la maniére dont il avoit perdu la vie (1); ils ajoutent que la mort de deux jeunes gens, Cratinus & Ctésibius, fit cesser la calamité. Les Athéniens, en reconnoissance du service qu'Epiménide leur avoit rendu, résolurent de lui donner un Talent, & le Vaisseau qui devoit le reconduire en Créte; mais il n'accepta aucun argent, & n'éxigea d'eux que de vivre en alliance avec les habitans de Gnosse. Peu de tems après son retour, il mourut la cent cinquante-septiéme année de son âge, selon *Phlégon*, dans

(1) C'étoit un Rebelle, ou un séditieux, qui s'étant refugié auprès de l'Autel des Euménides, en fut arraché. *Plutarque* dans *la vie de Solon*. trad. par *Amyot*, *H. VI.* Et l'Article *Epiménide du Dictionnaire* de M. *de Chaufepié*.

ſon Livre *de ceux qui ont vécu long-tems.* Ses compatriotes prolongent ſa vie juſqu'à deux cens quatre-vingt-dix-neuf ans, & Xénophane de Colophon raporte avoir entendu dire qu'il mourut dans ſa cent cinquante-quatriéme année.

Epiménide publia une généalogie des Curetes & des Corybantes, & une génération des Dieux en cinq mille vers; ſix mille cinq cens vers ſur la ſtructure du Vaiſſeau des Argonautes & ſur le voyage de Jaſon dans la Colchide; un diſcours en proſe ſur les Sacrifices, & ſur la République de Créte; & enfin un Ouvrage Poëtique de quatre mille vers touchant Minos & Rhadamante. Lobon d'Argos, dans ſon Livre *des Poëtes*, dit qu'il bâtit à Athènes un Temple à l'honneur des Euménides. Il eſt auſſi cenſé être le premier qui purifia les maiſons & les champs, & qui éleva des Temples. Quelques-uns, au lieu de croire qu'il dormit d'un ſi long ſommeil, penſent que pendant ce tems-là, il erra de côté & d'autre pour connoître les vertus des Simples. On a encore une de ſes lettres au Légiſlateur Solon, ſur la forme du gouvernement que Minos preſcrivit aux Crétois; mais Démétrius de Magnéſie, dans ſon Livre *des Poëtes & des Ecrivains qui ont porté les mêmes noms*, tâche de prouver qu'elle eſt moderne, & que tant s'en faut que ſon ſtyle ſoit celui de Créte, qu'au contraire, on y remarque la Diction Attique & même la nouvelle. La Lettre

qui lui eſt différente de cella-là, & m'eſt tombée entre les mains.

Épiménide à Solon.

» Prenez courage, mon cher Ami. Si Piſiſtrate avoit entrepris de ſoumettre un peuple » accoutumé à l'eſclavage ou dépourvû de bonnes » loix, il y auroit lieu de craindre que ſa » Tyrannie ſe perpétuât; mais il a ſoumis des » hommes courageux, qui, imbus des préceptes » de Solon, rougiſſent de leur ſervitude. Ils ne » ſouffriront pas patiemment cette Tyrannie; & » quoique Piſiſtrate ſoit maître de la Ville, j'eſpére » qu'il ne tranſmettra pas ſon autorité à ſes » enfans. Il eſt difficile que des hommes libres, » accoutumés à d'excellentes loix, ſe rendent » eſclaves. Pour vous que le ſoin de » votre conſervation ne vous oblige pas de paſſer » de lieu en lieu, venez me joindre en Créte, » où nous ſommes à couvert des véxations de la » Tyrannie: car s'il arrivoit que les partiſans de » Piſiſtrate vous rencontraſſent, vous pourriez » tomber dans quelque malheur.

Démétrius dit que quelques-uns racontent qu'Epiménide recevoit ſa nourriture des Nymphes, & la cachoit dans la corne d'un pied de bœuf; qu'il la prenoit peu à peu; que la nature ne faiſoit point en lui les fonctions ordinaires; & qu'on

ne le vit jamais manger. Timon parle aussi de cela dans ses *Œuvres.*

Il y en a qui disent que les habitans de Créte l'ont déïfié, & lui offrent des Sacrifices. On dit aussi qu'il étoit doué d'une connoissance extraordinaire ; & qu'ayant vû Munychie, Ville & Port de l'Attique, il dit que les Athéniens ignoroient combien de maux ce lieu leur causeroit, & que, s'ils le sçavoient, ils le détruiroient avec les dents. Il présageoit cela long-tems avant l'événement. On raporte encore qu'il fut le premier qui prit le nom d'Eacus (1) ; qu'il prédit aux Lacédémoniens qu'ils seroient soumis par les Arcadiens ; & qu'il se fit passer plusieurs fois pour être ressuscité. Théopompe, dans ses Livres *des choses admirables*, dit, qu'ayant bâti un Temple pour les Nymphes, une voix céleste lui dit : *Epiménide, ne le dédie point aux Nymphes, mais à Jupiter.* Il prédit aussi aux Crétois quelle seroit l'issue de la guerre entre les Lacédémoniens & les Arcadiens, c'est-à-dire, que les premiers seroient vaincus, comme ils le furent près d'Orchomene. Théopompe affirme, ce que disent quelques-uns,

(1) *Is. Casaubon* soupçonne cet endroit d'être corrompu. Le *Tresor* d'Etienne ne donne point de lumiéres sur le mot *d'Eacus*, apliqué comme il l'est ici. Je trouve pourtant dans *Cæl. Rhodiginus*, *Liv.* 22. *ch.* 19. *p.* 867, le mot d'*Æacée*, comme si c'étoit le titre d'un Collége dans la *Vie de Démosthene* par *Plutarque.*

qu'Epiménide vieillit en autant de jours qu'il avoit dormi d'années. Myronian, dans ses *Similitudes*, raporte que les Crétois l'apelloient Curete ; & Sosibe de Lacédémone dit, que les Lacédémoniens conservent son corps, ayant été avertis de le faire par un Oracle. Outre cet Epiménide, il y en a eu deux autres, l'un Généalogiste, l'autre Historien & Auteur de *l'Histoire de Rhodes*, écrite en Dialecte Dorique.



PHERECYDE.

PHérécyde, fils de Badys, étoit de Syrus (1), selon Alexandre dans ses *Successions*. Il fut disciple de Pittacus. Théopómpe lui donne la gloire d'avoir été le premier qui ait traité de la Nature & des Dieux. On raconte de lui des choses surprenantes ; entr'autres, que se promenant à Samos, le long du rivage, & apercevant un Vaisseau qui voguoit à pleines voiles, il présagea qu'il feroit bien-tôt naufrage, & qu'effectivement il échoua sous ses yeux ; qu'après avoir bu de l'eau tirée d'un puits, il pronostiqua qu'au bout de trois jours il y auroit un tremblement de terre, & que ce Phénoméne arriva ; qu'étant revenu d'Olympie à Messene, il conseilla à Périlaüs, chez qui il logeoit, de se retirer de là, avec toute sa famille le plutôt qu'il pourroit ; mais que Périlaüs ayant négligé de profiter de cet avis, fut témoin de la prise de Messene. Théopompe, dans ses *Merveilles*, dit aussi qu'Hercule lui ordonna en

(1) *Diogène*, lui-même, l'apelle plus bas l'Isle de Synus. *Cœlius Rhodiginus*, *Liv. XIV. ch.* 13. blâme ceux qui ont fait Phérécyde originaire de la Province de Syrie, & distingue l'Isle de Syrus sa patrie, qu'il dit être l'une des Cyclades ; & que *Stephanus* dit être une Isle dans l'Acarnanie, d'avec l'Isle de Scyros & d'avec Scyros, endroit dans l'Arcadie. Voyez *Pausanias*, *voyage de l'Attique*, *ch.* 20.


PHERECIDES



ſonge de recommander aux Lacédémoniens de ne faire cas ni d'or ni d'argent, & que cette même nuit Hercule ordonna aux Rois de Lacédémone de croire Phérécyde. Il y en a pourtant qui attribuent ces faits à Pythagore. Hermippe, dit que deſirant que la victoire ſe rangeât du côté des Epheſiens qui étoient en guerre avec les Magnéſiens, il demanda à un paſſant quelle étoit ſa patrie; qu'après avoir ſçu qu'il étoit Ephéſien, il le pria de le traîner par les pieds juſques ſur les terres des Magnéſiens, & d'engager ſes concitoyens, lorſqu'ils auroient gagné le Champ de Bataille, à enterrer ſon Corps dans le lieu où il l'auroit laiſſé; que celui-là en donna connoiſſance aux Ephéſiens la veille du jour que les Magnéſiens furent vaincus; & que les Vainqueurs trouvant que Phérécyde n'étoit plus, l'enſévelirent pompeuſement dans le même endroit. Quelques-uns veulent qu'étant allé à Delphes, il ſe précipita du haut du Mont Coryce. Ariſtoxene, dans la *Vie de Pythagore & de ſes amis*, raporte qu'il mourut de maladie, & que Pythagore l'inhuma dans l'Iſle de Délos. Il y en a même qui diſent qu'il fut conſumé de vermine; & que Pythagore s'étant rendu chez lui, pour s'informer de ſa ſanté, Phérécyde paſſa ſon doigt hors de la porte & lui dit, *la Peau le montre* (1). Paroles qui ſont

(1) Voyez *Cœl. Rhodig.* Liv. 14. ch. 13.

depuis paſſées en proverbe, qui ſe prend toujours en mauvaiſe part ; ceux qui le prennent en bonne part, ſe trompent. Phérécyde diſoit que les Dieux apelloient une Table d'un nom qui déſignoit les dons ſacrés qu'il falloit leur offrir.

Andron d'Ephèſe diſtingue deux Phérécydes, natifs de Syrus, l'un Aſtrologue, l'autre Théologien, fils de Badis, qui étoit celui qu'eſtimoit Pythagore. Eratoſthenes ſoutient qu'il n'y en eut qu'un de Syrus, & que l'autre qui étoit Généalogiſte étoit d'Athènes. On conſerve encore un petit Ouvrage du premier, qui commence par ces mots :

Jupiter & le Tems ſont permanens. La terre éxiſtoit auſſi ; mais elle reçut ſon nom de Jupiter, qui lui donna l'honneur qu'elle poſſéde.

On conſerve auſſi ſon Cadran Aſtronomique dans l'Iſle de Syrus. Duris, au II. Livre de ſes *Cérémonies ſacrées*, raporte l'Epitaphe qu'on mit ſur ſon Tombeau.

En moi finit la ſageſſe ; s'il y en a davantage, il faut la donner à Pythagore, que je reconnois pour le premier des Grecs.

Ion de Chio eſt l'Auteur de celle-ci.

Modeſte & rempli de vertus, ici repoſe, rongé de corruption, celui dont l'ame poſſéde une heureuſe vie. Pareil en ſageſſe à Pythagore, il ſonda les mœurs & étudia le génie des hommes.

J'ai fait auſſi cette Epitaphe pour lui, ſuivant la meſure Phérécratienne.

Une maladie de corruption défigura, dit-on, le célèbre Phérécyde, natif de Syrus. Il ordonne pourtant qu'on le conduise sur les terres des Magnésiens, afin de procurer la victoire aux Ephésiens ses courageux compatriotes. Un Oracle, dont il avoit seul la connoissance, l'avoit ainsi dit. Il meurt dans ce lieu. Il est donc vrai que le véritable Sage n'est pas seulement utile pendant sa vie; mais qu'il l'est encore après sa mort.

Il vivoit vers la LIX. Olympiade. Il répondit à une Lettre de Thalès, en ces termes:

Phérécyde à Thalès.

„ Je vous souhaite une heureuse fin quand „ vous aprocherez de votre derniére heure. J'é„ tois malade quand je reçus votre Lettre, la „ vermine infectoit mon corps, & la fiévre mi„ noit mes forces. Dans cette extrémité, j'ai „ prié quelques-uns de mes Amis, qu'après avoir „ eu soin de ma sépulture, ils vous fassent tenir „ mes écrits. Si vous trouvez qu'ils méritent „ d'être lûs, & si les autres Sages sont du même „ sentiment, je consens que vous les publiez; „ sinon suprimez-les, ils ne me satisfont pas „ moi-même. Il n'y a pas assez de certitude „ dans les choses que j'y dis; je ne la promets „ point, ni ne sçais ce qui est vrai. Quant aux „ points qui touchent la Théologie, il faut les

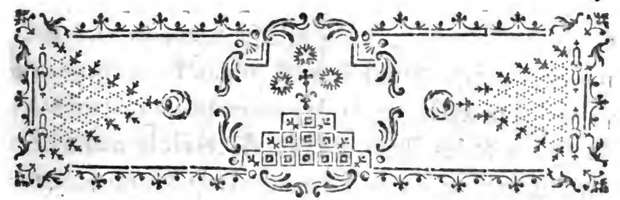
» comprendre, parce que je les traite tous obs-
» curément. Ma maladie empire de jour en
» jour & je ne reçois la compagnie d'aucun Mé-
» decin, ni d'aucun de mes Amis. Ceux qui ont
» soin de moi, se tiennent en dehors. Lors-
» qu'ils m'interrogent sur ma santé, je passe un
» doigt hors de la porte, pour leur montrer le
» mal que je souffre; & je les avertis de se pré-
» parer à faire, le lendemain, les funérailles de
» Phérécyde (1).

Ce furent-là ceux qu'on apella Sages, & parmi lesquels quelques-uns placent Pisistrate le Tyran. Venons aux Philosophes, en commençant par ceux de la Secte Ionienne, dont nous avons dit que Thalès, Maître d'Anaximandre, fut le Chef.

(1) *Saumaise* doit avoir prouvé *sur Solin*, que cette Lettre est suposée. *Ménage*.



LIVRE II.



LIVRE II.

ANAXIMANDRE.

PRAXIADES fut pere d'Anaximandre de Milet. Ce Philosophe reconnoissoit l'infini pour élément & principe de toutes choses ; sans s'expliquer, si par-là il entendoit l'air, l'eau, ou quelqu'autre chose. Il disoit que les parties de cet élément souffroient des altérations ; mais que le fond en étoit immuable ; que la terre occupe le milieu de son étendue & en est le centre ; qu'elle est de figure sphérique ; que la Lune n'a pas sa lumiére d'elle-même, mais qu'elle l'emprunte du Soleil, qui, selon lui, égale la Terre en grandeur, & est composé d'un feu très-pur (1) Il inventa le style des

(1) Voyez là-dessus & sur d'autres choses curieuses touchant ce Philosophe, l'Article *Anaximandre* du Dictionnaire de M. *de Chaufepie*, & les Commentaires de *Ménage*, avec le Tresor d'*Etienne*.

Cadrans Solaires, & le mit ſur ceux de Lacédémone, comme dit Phavorin, dans ſon *Hiſtoire diverſe*. Il fit auſſi des Inſtrumens pour marquer les Solſtices & les Equinoxes, decrivit le premier la circonférence de la Terre & de la Mer, & conſtruiſit la Sphére. Il écrivit une explication abregée de ſes opinions, qui eſt tombée entre les mains d'Apollodore Athénien. Cet Auteur dit, dans ſes *Chroniques*, qu'Anaximandre avoit ſoixante-quatre ans, la deuxiéme année de la LVIII. Olympiade ; & qu'il mourut peu après, ayant fleuri principalement ſous le régne de Polycrate, Tyran de Samos. On dit que des enfans l'ayant entendu chanter, & s'étant moqué de lui, il répondit, *il faut donc chanter mieux pour leur plaire*. Outre cet Anaximandre, il y en a eu un autre qui étoit auſſi de Milet ; il fut Hiſtorien, & écrivit en Langue Ionienne.



ANAXAMENE.

ANaximene de Milet, fils d'Euryſtrate, fut diſciple d'Anaximandre ; on aſſure qu'il eut auſſi Parménide pour Maître. Ce Philóſophe admit l'Air & l'infini pour principes de toutes choſes. Il croyoit que les Aſtres ne paſſent pas ſous la Terre (1), mais tournent autour d'elle. Il ſe ſervoit de la Langue Ionienne d'une maniére toute ſimple, & ſans employer d'inutilités. Apollodore dit qu'il nâquit dans la LXIII. Olympiade, & qu'il mourut environ le tems de la priſe de Sardes.

Il y a eu deux autres Anaximénes qui étoient de Lampſaque, l'un Orateur, & l'autre Hiſtorien. Celui-ci étoit neveu de l'Orateur, qui a écrit la vie d'Aléxandre. Anaximéne le Philoſophe, écrivit les Lettres ſuivantes.

Anaximene à Pythagore.

„ Thalès fils d'Examius, n'a pas eu dans ſa
„ vieilleſſe une fin heureuſe. Etant ſorti la nuit
» de chez lui, ſelon ſa coutume, pour contempler

(1) Nous ſuivons une correction de *Ménage*.

» les Aſtres, & ne prenant pas garde où il étoit,
» il tomba, pendant qu'il faiſoit ſes obſervations,
» dans un endroit profond; & ça été là la fin
» de l'Aſtronôme de Milet. Nous qui ſommes
» ſes diſciples, ſouvenons-nous de ce grand
» homme, auſſi-bien que nos enfans & nos diſ-
» ciples, & prenons ſa doctrine pour nous con-
» duire; que notre ſcience ſoit toute fondée
» ſur Thalès.

Anaximéne à Pithagore.

» Vous avez mieux penſé que moi en vous
» retirant de Samos à Crotone. Vous vivez là
» en paix; tandis que d'autres ſouffrent les
» maux que fait le deſcendant d'Eacus. Milet
» n'eſt pas non plus délivrée de la Tyrannie;
» outre cela, le Roi des Médes nous menace
» ſi nous ne devenons pas ſes tributaires (1).
» Les Ioniens veulent bien combattre pour
» la liberté générale, mais nous n'avons point
» d'eſpérance de ſalut. Comment donc Ana-
» ximéne pourroit-il s'occuper de la contem-
» plation des choſes céleſtes, ayant à apréhen-
» der la mort ou l'eſclavage? Il n'en eſt
» pas ainſi de vous, qui vous voyez conſi-
» déré des Crotoniates & des autres habi-

(1) Cyrus vainqueur de Créſus. *Aldobrandin.*

„ tans de la grande Gréce & qui recevez même
„ des disciples de la Sicile (1).

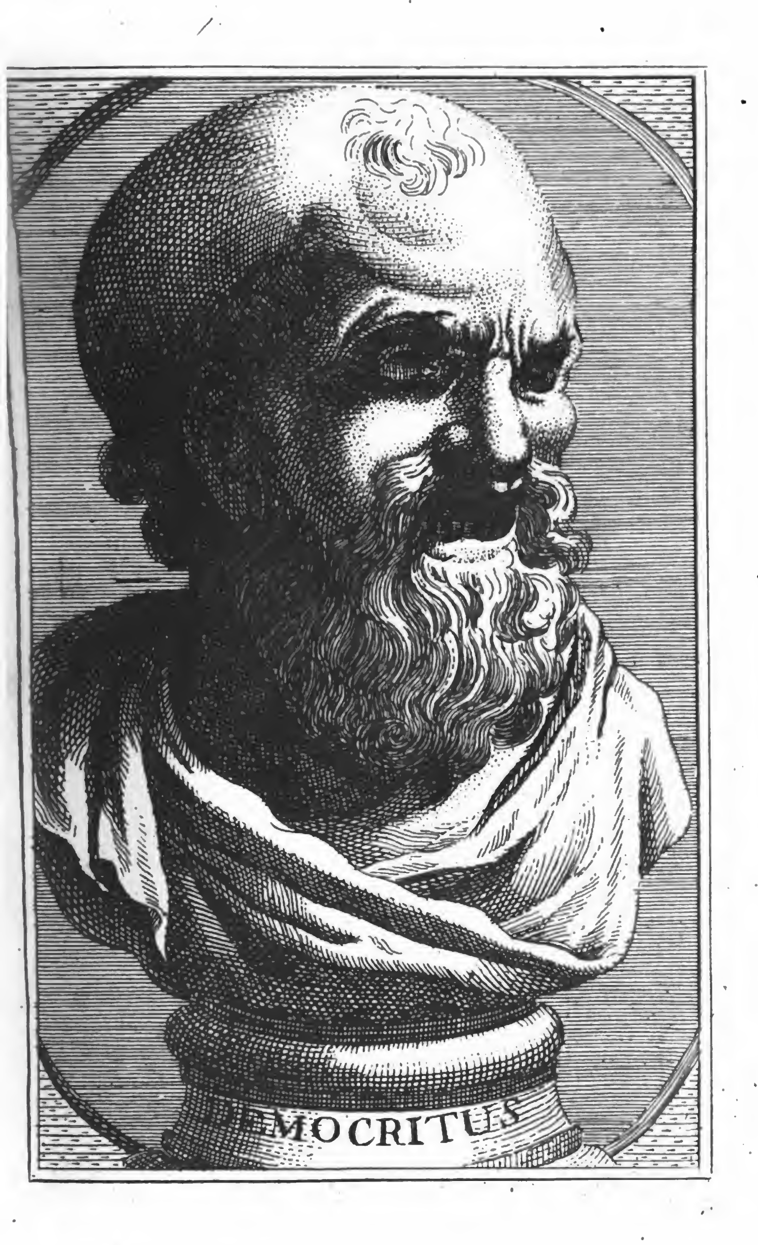
(1) M. *de Chaufepié* remarque dans l'Article *Anaximene* de son Dictionnaire, que le docte *Fabricius* a crû ces deux lettres suposées ; mais sans donner aucune raison de son sentiment, qui n'est pas confirmé par les Interprétes de *Diogène*. Au reste, *Ménage* reléve le texte sur le tems où naquit Anaximene.

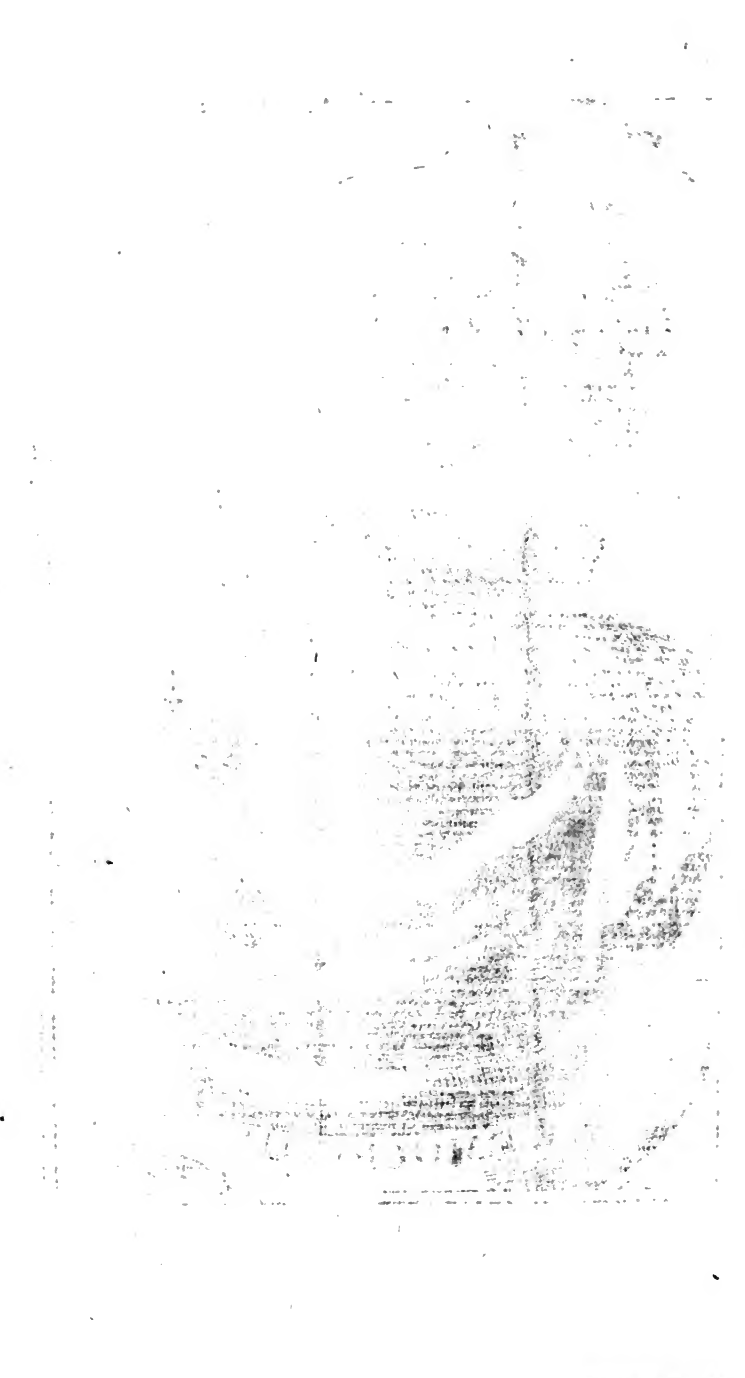


ANAXAGORE.

ANaxagore, Claroménien de naissance, & issu d'Hégésibule, ou Eubule, étudia sous Anaximene. Il fut le premier des Philosophes qui joignit un Esprit à la matiére. Il commence ainsi son élégant & bel Ouvrage. *Tout n'étoit autrefois qu'une Masse informe, lorsque l'Esprit survint & mit les choses en ordre;* de là vient qu'il fut surnommé *Esprit.* Timon convient de cette vérité, lorsqu'il demande dans ses Poësies Satyriques. *Où dit-on qu'est à present Anaxagore, cet excellent héros qu'on apella Esprit; parce que, selon lui, il y eut un Esprit, qui rassemblant subitement toutes choses, en arrangea l'amas auparavant confus?*

Non-seulement il brilla par la noblesse de son extraction & par ses richesses; mais encore par sa grandeur d'ame, qui le porta à abandonner son patrimoine à ses proches. Ceux-ci le blâmant du peu de soin qu'il avoit de son bien, *quoi donc*, dit-il, *est-ce que je ne vous en remets pas le soin*? Enfin il quitta ses parens pour ne s'occuper que de la contemplation de la Nature, ne voulant pas s'embarrasser des affaires publiques; & quelqu'un lui ayant reproché qu'il ne se soucioit point de sa patrie, il lui répondit en montrant


MOCRITUS



le Ciel : *Ayez meilleure opinion de moi, je m'intéresse beaucoup à ma patrie.*

On croit qu'il avoit vingt ans lorsque Xerxès passa en Gréce, & qu'il en vécut soixante & douze. Apollodore raporte, dans ses *Chroniques*, qu'il nâquit dans la LXX. Olympiade, & qu'il mourut la premiére année de la LXXVIII. (1). Démétrius de Phalére veut dans son *Histoire des Archontes*, qu'il commença dès l'âge de vingt ans à éxercer la Philosophie à Athènes, sous l'Archontat de Callias ; & on dit qu'il fit un séjour de trente ans dans cette ville.

Il disoit que le Soleil est une masse de feu plus grande que tout le Péloponese, d'autres attribuent cela à Tantale. Anaxagore pensoit aussi que la Lune est habitée, & qu'il y a des montagnes & des vallées ; que les principes des choses consistent en petites parties, toutes semblables les unes aux autres ; que, comme l'or est composé de parties très-subtiles, semblables à des raclures, de même l'Univers fut formé des corpuscules de parties menues & conformes entr'elles ; que l'esprit est le principe du mouvement ; que les corps pesans se fixérent en bas, comme la terre, & que les legers occupérent le haut, comme le feu ; mais que l'air & l'eau tinrent le milieu ; que

(1) Comme cela ne fait pas soixante & douze ans de vie, *Ménage* corrige d'après *Meursius* & *Petau* ; & croit qu'il mourut dans la LXXVIII. Olympiade.

ſuivant cette diſpoſition la Mer s'étend ſur la ſurface de la Terre, & que le Soleil convertit l'humidité en vapeur ; qu'au commencement les Aſtres ſe mouvoient en maniére de voute, de ſorte que le Pôle viſible tournoit toujours au-deſſus du même point de la Terre mais qu'enſuite il acquit une inclinaiſon ; que la Voïe Lactée eſt une réfléxion des rayons du Soleil qui n'eſt point interceptée par des Aſtres ; que les Cométes ſont un aſſemblage d'Etoiles errantes qui jettent des flammes, & que l'air élance comme des étincelles ; que les Vents viennent de l'Air rarefié par le Soleil ; que le Tonnerre eſt produit par le choc des Nues, l'Eclair par leur frottement, & le Tremblement de Terre par l'Air qui pénétre dans la Terre ; que les Animaux furent d'abord produits d'un mêlange d'Eau & de Terre, échauffées à un certain dégré ; que les mâles vinrent du côté droit & les femelles du côté gauche de la matrice.

On raconte qu'il prédit la chute de la pierre qui tomba près d'Egeſpotame (1) & qu'il avoit dit qu'elle tomberoit du Soleil ; on ajoute que ce fut pour cette raiſon qu'Euripide, ſon diſciple, dans ſa piéce de Phaëton, apella le Soleil, *lingot d'or.*

(1) Je traduis ce mot comme l'Abbé Gédoyn, *Pauſanias, voyage de la Phocide*, Ch. IX. Egeſpotame, étoit une ville de l'Helleſpont. Voyez la note de Ménage & le Treſor d'Etienne.

d'or. On dit qu'Anaxagore étant parti pour Olympie dans un beau tems, mit un habit de peau, comme s'il avoit prévu qu'il pleuvroit bien-tôt, & que son pressentiment se trouva juste. A la question que lui fit quelqu'un, si la mer couvriroit un jour les montagnes de Lampsaque, il répondit qu'oui, si le tems ne finissoit pas. On lui demanda pour quelle fin il étoit né? Pour contempler, dit-il, le Ciel, le Soleil & la Lune. Et sur ce qu'on lui demanda s'il étoit banni par les Athéniens, il répondit, nullement; ce sont eux qui le sont à mon égard. Ayant vu le sépulchre de Mausole, il dit qu'un beau monument representoit des richesses transformées en pierres. Voyant un homme qui s'affligeoit de ce qu'il mouroit dans un pays étranger, consolez-vous, lui-dit-il; le chemin pour aller vers les Morts est le même par-tout.

Au reste, suivant ce que dit Phavorin dans son *Histoire diverse*, il paroît avoir été le premier qui a crû que le sujet du Poëme d'Homére étoit de recommander la vertu & la justice; opinion qui fut fort étendue par Métrodore de Lampsaque, l'un de ses Amis, qui se servoit aussi beaucoup d'Homére pour l'étude de la nature. Anaxagore fut encore le premier qui publia une description par écrit (1); & Silene, dans le I. Livre de

(1) Voyez le Tresor d'Etienne sur le mot original.

ses *Histoires*, raporte qu'une pierre étant tombée du Ciel sous l'Archontat de Dimylus, ce Philosophe dit que tout le firmament étoit pierreux, & que, sans le mouvement du tourbillon qui l'affermissoit, il s'écrouleroit.

Les sentimens sont partagés pour ce qui regarde sa condamnation. Sotion, dans la *Succession des Philosophes*, dit que Cléon l'accusa d'impiété, pour avoir défini le Soleil une masse ardente ; mais que Périclès son disciple ayant pris sa défense, Anaxagore fut condamné à une amende de cinq Talens & envoyé en éxil. Satyre, dans ses *Vies*, taxe Thucydide de s'être rendu son accusateur par esprit de parti, contre Périclès, que Thucydide contrecarroit dans les affaires du gouvernement, & dit qu'il ne chargea pas seulement Anaxagore d'impiété, mais encore de trahison. Il ajoute qu'il fut condamné à mort pendant son absence ; & que, comme on lui eut annoncé en même-tems qu'il avoit perdu ses fils & qu'on l'avoit condamné à mourir, il dit que quant au dernier article il y avoit long-tems que la Nature l'avoit soumis lui & ses accusateurs à cet arrêt, & qu'à l'égard de ses enfans, il sçavoit qu'il les avoit engendrés mortels. Il y en a qui attribuent cette réponse à Solon le Législateur, d'autres à Xénophon. Démétrius de Phalére dans son Livre *de la Vieillesse*, nous aprend qu'il enterra lui-même ses enfans. Et Hermippe prétend, dans

ſes *Vies*, qu'il fut mis en priſon & jugé coupable de mort ; que Périclès là-deſſus ayant demandé ſi quelqu'un avoit quelque crime capital à lui imputer à lui-même, & perſonne ne répondant, il ajouta ; *or cet homme eſt mon Maître : ainſi ne vous laiſſez pas prévenir par la calomnie pour le perdre, & ſuivez mon avis en le renvoyant abſous ;* qu'Anaxagore obtint là-deſſus ſon élargiſſement, mais qu'il ne put ſuporter cet affront & s'ôta la vie. Mais Jérome, au II. Livre de ſes *Commentaires divers*, dit que Périclès le fit comparoître dans un tems qu'il étoit ſi chancelant & ſi exténué de maladie, qu'il fut abſous plutôt par pitié que juridiquement ; tant on eſt peu d'accord ſur la condamnation de ce Philoſophe. D'autres ont crû encore qu'il étoit devenu ennemi de Démocrite, parce que celui-ci lui avoit refuſé ſa converſation.

Enfin Anaxagore alla mourir à Lampſaque. Les principaux de la ville ayant envoyé chez lui, pour ſçavoir s'il n'avoit rien à ordonner avant ſa mort, il pria qu'il fût permis aux enfans de ſe divertir tous les ans, le jour du mois qu'il ſeroit décédé ; coutume qui eſt encore en uſage aujourd'hui. Les habitans de Lampſaque rendirent à ſa mémoire tous les honneurs poſſibles, & l'enſévelirent dans un tombeau ſur lequel ils mirent cette Epitaphe :

Ici repoſe Anaxagoras, étant arrivé au Monde

céleste & ayant atteint avec la fin de la carrière la connoissance entière de la Vérité. En voici une autre que j'ai faite pour lui. *Anaxagore est condamné à mort, pour avoir soutenu que le Soleil est une masse ardente ; Périclès son ami le sauve, & lui-même s'ôte la vie dans une langueur de sagesse.* Il y a eu trois autres personnages du même nom, mais tous peu considérables. Le premier étoit Orateur & disciple d'Isocrate, le second Statuaire duquel Antigone a parlé, le troisiéme Grammairien & disciple de Zénodote.




ARCHYTAS

ARCHELAUS.

ARchélaüs d'Athènes ou de Milet, fils d'Apollodore ou de Mydon, selon quelques-uns, fut disciple d'Anaxagore & maître de Socrate; il fut le premier qui aporta la Physique, de l'Ionie à Athènes; de là vient qu'on l'apella Physicien, outre une autre raison, c'est que cette partie de la Philosophie s'éteignit avec lui, en même-tems que Socrate introduisit la Morale; il paroît pourtant avoir touché aussi à la Morale, puisque les loix, le juste & l'honnête avoient souvent fait la matiére de ses discours; Socrate fut son disciple en cela, & ayant étendu cette science, il eut le nom de l'avoir inventée.

Ce Philosophe assignoit deux causes à la génération, le chaud & le froid; il soutenoit que les Animaux furent formés du limon; & il disoit que ce qu'on apelle juste & injuste n'est pas tel par lui-même, mais en vertu des loix.

Voici quel étoit son raisonnement: il disoit que l'eau qui tient sa fluidité de la chaleur, produit la Terre lorsqu'elle est condensée par le Feu, & qu'elle demeure jointe à ses principes; & que lorsqu'elle s'écoule autour des principes du Feu, elle produit l'Air; de sorte que l'Air sert à la

conservation de la Terre & le Feu par son mouvement à celle de l'Air. (1)

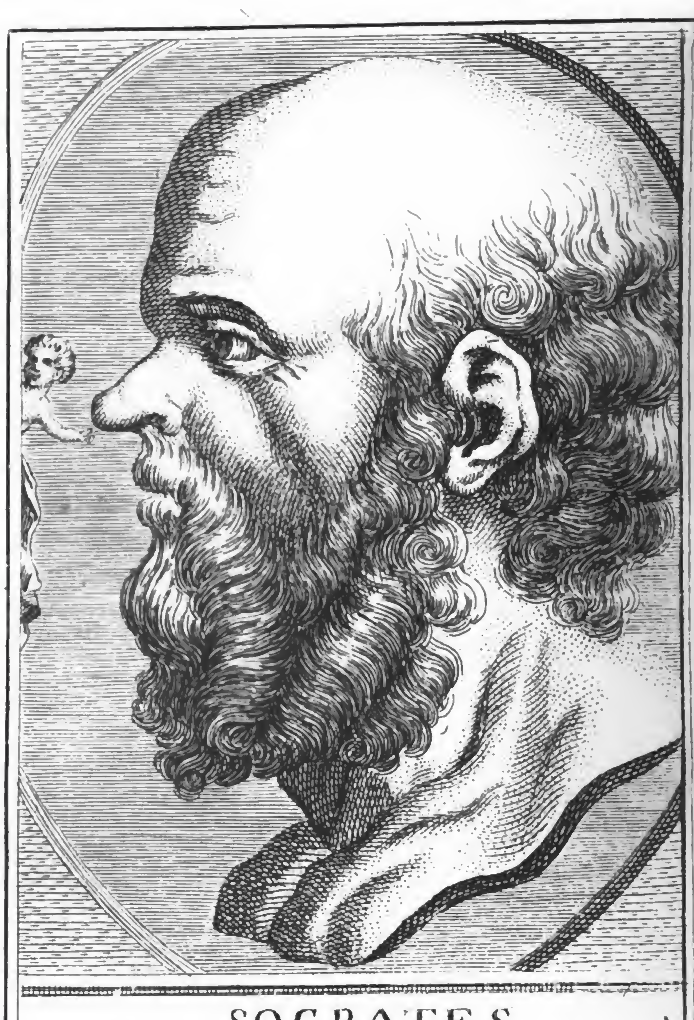
Il croyoit que les Animaux proviennent de ce que la Terre étant échauffée, distilla une sorte de boue qui ressembloit au lait, ajoutant que c'est de la même maniére que les hommes ont été formés ; il fut le premier qui dit que la voix étoit un effet de la percussion de l'Air ; il disoit que la Mer est contenue dans les cavités de la Terre par laquelle elle est comme tamisée ; il croyoit que le Soleil est le plus grand de tous les Astres, & que l'Univers est infini.

On distingue trois autres Archélaüs, un Géographe qui a décrit les Provinces qu'Alexandre a parcourues, un Naturaliste qui a parlé en vers des choses qui semblent avoir deux natures (2) & un Orateur qui a donné des préceptes sur l'Eloquence.

(1) Plutarque raporte ainsi le sentiment d'Archélaüs: *Que le principe de l'Univers étoit l'Air infini & la raréfaction & condensation d'icelui, dont l'un est le Feu & l'autre est l'Eau.* Opinions des Philosophes. Liv. 1. ch. 3. Trad. d'Amyot.

(2) Je suis une correction de Ménage.





SOCRATES

SOCRATE.

PLaton dans ſon *Théætete* dit, que Socrate nâquit d'un Tailleur de pierre, nommé Sophroniſque, & de Phanarete qui faiſoit le métier de Sage-femme. Athènes fut ſa patrie & le village d'Alopece ſon lieu natal. Il y en a qui croyent qu'il aida Euripide à compoſer ſes piéces, du moins Mnéſiloque dit-il là-deſſus :

Les Phrigiens (1) *ſont une nouvelle piéce d'Euripide, ſous laquelle Socrate a mis les ſarmens.*

Ailleurs il dit auſſi, que Socrate *mettoit les clous aux piéces d'Euripide.*

Pareillement Callias, auteur d'une piéce intitulée, les *Captifs*, y parle ainſi :

Te voilà grave, & tu fais paroître de grands ſentimens ! Je le puis, Socrate en eſt l'Auteur.

Ariſtophane, dans ſes *Nuées*, accuſe auſſi Euripide d'être aidé dans ſes Tragédies par *celui qui proféroit à tout propos des diſcours de ſageſſe.*

(1) Je ſuis la verſion Latine. Ménage ne ſe ſouvient pas qu'il ſoit parlé ailleurs de cette piéce d'Euripide. Je voulois traduire, *les Rôtis* ; voyez le Tréſor d'Etienne, & cela s'accorderoit avec ce qui ſuit ; mais j'ai penſé qu'il y avoit peut-être un jeu de mots dans ce que dit Mnéſiloque.

Socrate fut disciple d'Anaxagore, selon quelques-uns, & de Damon aussi, suivant le témoignage d'Alexandre dans ses *Successions des Philosophes*. Après la condamnation d'Anaxagore, il fréquenta l'école d'Archélaüs le Physicien, qui, au raport d'Aristoxene, eut un attachement particulier pour lui (1). Duris prétend qu'il se mit en service & qu'il fut Tailleur de pierrre; & quelques-uns ajoutent que c'est lui qui fit les Graces qui sont representées habillées dans la forteresse d'Athènes; c'est ce qui donna lieu à Timon de le dépeindre ainsi dans ses vers satyriques.

De ces Graces est venu ce Tailleur de pierre, ce Raisonneur sur les loix, cet Enchanteur de la Gréce, cet Imposteur, ce Railleur, ce demi Athénien & cet Homme dissimulé !

Socrate, comme le remarque Idoménée, étoit fort habile dans la Réthorique; mais les trente Tyrans, dit Xénophon, lui défendirent de l'enseigner. Aristophane le blâme d'avoir abusé de son habileté en ce que d'une mauvaise cause il en faisoit une bonne. Phavorin, dans son *Histoire diverse*, assure que ce fut lui avec Æschine, son disciple, qui les premiers enseignérent la Réthorique. Idoménée confirme cela dans ce qu'il a écrit des

(1) On cite le Scholiaste d'Aristophane & Budé, pour preuver que le terme de l'original se prend ainsi; voyez le Tresor d'Etienne.

Disciples de Socrate. Il est encore le premier qui a traité la Morale & le premier des Philosophes qui est mort condamné. Aristoxene, fils de Spinthare, raconte qu'il faisoit valoir son argent & rassembloit le gain qu'il retiroit de ses prêts; & cela étant dépensé, le prêtoit de nouveau à profit. Démétrius de Bysance dit que Criton le tira de sa boutique & qu'il s'apliqua à l'instruire; étant charmé des dispositions de son esprit. (1). Mais Socrate voyant que la Physique n'intéresse pas beaucoup les hommes, commença à raisonner sur la Morale & en parloit dans les boutiques & sur les marchés, exhortant chacun à penser *à ce qu'il y avoit de bon ou de mauvais chez lui*. Souvent il s'animoit en parlant jusqu'à se fraper lui-même & à se tirer les cheveux, cela faisoit qu'on se moquoit de lui; mais il souffroit le mépris & la raillerie, jusques-là que, comme le raporte Démétrius, quelqu'un lui ayant donné un coup de pied, il dit à ceux qui admiroient sa patience, si un Ane m'avoit donné une ruade, irois-je lui faire un procès?

Il n'eut pas besoin pour éclairer son esprit de voyager, à l'éxemple de beaucoup d'autres; & excepté lorsque la guerre l'a apellé hors de chez

(1) Voici un éxemple que le mot de l'original ne se doit pas toujours prendre au sens que lui donnent plusieurs Interprétes, & qu'il signifie souvent estime, admiration, intime amitié.

lui, il se tenoit dans le même lieu, ayant des conversations avec ses amis, moins dans le dessein de combattre leur opinion que dans la vue de démêler la vérité. On dit qu'Euripide lui ayant donné à lire un ouvrage d'Héraclite, lui demanda ce qu'il en pensoit: ce que j'en ai compris, lui répondit-il, est fort beau, & je ne doute pas que le reste que je n'ai pu concevoir ne soit de la même force; mais pour l'entendre, *il faudroit être un Nageur de Délos.* (1) Socrate étoit d'une bonne constitution & avoit beaucoup de soin de s'exercer le Corps; il fut à l'expédition d'Amphipolis; & dans une bataille qui se donna près de Délium, il sauva la vie à Xénophon qui étoit tombé de son cheval; & quoique le mauvais succès du combat eût obligé les Athéniens de prendre la fuite, il se retira au petit pas, regardant souvent derrière lui, pour faire face à ceux qui auroient pu vouloir le surprendre. Il servit aussi sur la flotte qu'on avoit équipée pour réduire la ville de Potidée, la guerre ne permettant pas aux troupes d'y aller par terre. On dit que ce fut alors qu'il resta toute une nuit dans la même posture. Il fit voir son courage dans cette expédition, & céda volontairement le prix des belles actions qu'il

(1) Il étoit difficile d'aborder à l'Isle de Délos en nageant; de là est venu ce proverbe pour exprimer une chose difficile: il faisoit allusion à l'obscurité d'Hippocrate. Adages d'Erasme, p. 1379.

avoit faites à Alcibiade qu'il aimoit beaucoup ; comme le raporte Ariſtippe, dans ſon IV. Livre des *Délices Anciennes*. Ion de Chio dit que dans ſa jeuneſſe il fit un voyage à Samos avec Archélaüs. Il alla auſſi à Pytho (1), au raport d'Ariſtote, & fut voir l'Iſthme, à ce que dit Phavorin dans le I. Livre de ſes *Commentaires*.

Socrate avoit des ſentimens fermes & républicains ; il en donna des preuves lorſque Critias (2) & ſes Collegues, ayant ordonné qu'on leur amenât Léonte de Salamine, homme fort riche, pour le faire mourir, il ne voulut pas le permettre & fut le ſeul des dix Capitaines de l'armée qui oſa l'abſoudre. Lui-même, lorſqu'il étoit en priſon & qu'il pouvoit s'évader, n'eut point d'égard aux prieres & aux larmes de ſes amis, & les reprit en termes ſévéres & pleins de grands ſentimens. La frugalité & la pureté des mœurs caractériſoient encore ce Philoſophe ; Pamphila dans ſes *Commentaires*, Livre VII. nous aprend qu'Alcibiade lui donna une grande place pour y bâtir une maiſon, & que Socrate le remercia, en lui diſant : ſi j'avois beſoin de ſouliers & que vous me donnaſſiez du cuir pour que je les fiſſe moi-même, ne ſe-

(1) C'eſt Delphes. Note de Ménage. Pauſanias, voyage de la Phocide. trad. de Gédoyn. T. 2. p. 330.

(2) L'un des 30 Tyrans.

roit-il pas ridicule à moi de le prendre ? Quelquefois il jettoit les yeux sur la multitude des choses qui se vendoient à l'enchére, en pensant en lui-même : que de choses dont je n'ai pas besoin ! Il recitoit souvent ces vers : L'Argent & la Pourpre sont plutôt des ornemens pour le Théâtre que des choses nécessaires à la vie. Il méprisa généreusement Archélaüs de Macédoine, Scopas de Cranon, & Euryloque de Larisse, refusa leur argent, & ne daigna pas même profiter des invitations qu'ils lui firent de les aller voir. D'ailleurs il vivoit avec tant de sobriété, que quoiqu'Athènes eût souvent été attaquée de la peste, il n'en fut jamais atteint.

Aristote dit qu'il épousa deux femmes, la premiére Xantippe dont il eut Lamproclès, l'autre Myrton, fille d'Aristide le Juste, qui ne lui aporta rien en dot & de laquelle il eut Sophronisque & Ménéxene. Quelques-uns veulent qu'il épousa Myrton en premiéres noces ; d'autres, comme en particulier Satyrus & Jerôme de Rhodes, croyent qu'il les eut toutes deux à la fois. Ils disent que les Athéniens, ayant dessein de repeupler leur ville épuisée d'habitans par la guerre & la contagion, ordonnérent qu'outre que chacun épouseroit une citoyenne, il pourroit procréer des enfans du commerce qu'il auroit avec une autre personne, & que Socrate pour se conformer à cette ordonnance contracta un double mariage.

Socrate avoit une force d'eſprit qui l'aidoit à ſe mettre au-deſſus de ceux qui le blâmoient; il faiſoit profeſſion de ſçavoir ſe contenter de peu de nourriture & n'exigeoit aucune récompenſe de ſes ſervices. Il diſoit qu'un homme qui mange avec apétit ſçait ſe paſſer d'aprêt, & que celui qui boit avec plaiſir prend la premiére boiſſon qu'il trouve; & qu'on aproche d'autant plus de la condition des Dieux, qu'on a beſoin de moins de choſes. Il n'y a pas même juſqu'aux Auteurs Comiques, qui, ſans y prendre garde, l'ont loué par les choſes mêmes qu'ils ont dites pour le blâmer. Ariſtophane, parlant de lui, dit: *O toi, qui aſpires à la plus ſublime ſageſſe, que ton ſort ſera glorieux à Athènes & parmi les Grecs!* Il ajoute: *Pourvu que tu ayes de la mémoire & de la prudence, & que tu ne faſſes conſiſter les maux que dans l'opinion, tu ne te fatigueras pas, ſoit que tu te tiennes debout ou que tu marches; tu ne ſens, ni le froid, ni la faim; tu n'aimes ni le vin, ni les feſtins, ni toutes les choſes inutiles.*

Amipſias l'a repreſenté couvert d'un manteau commun & lui adreſſe ce diſcours: *Socrate, toi qui es la meilleure d'entre peu de perſonnes & la plus vaine d'entre pluſieurs, quel ſujet t'amène enfin dans notre compagnie & depuis quand peux-tu nous ſouffrir? Mais à propos de quoi portes-tu cette robe d'hyver? C'eſt ſans doute une méchanceté de ton Corroyeur.*

Lors même que Socrate ſouffroit la faim, il ne

put se résoudre à devenir flatteur ; Aristophane en rend témoignage lorsque, pour exprimer le mépris que ce Philosophe avoit pour la flatterie, il dit: *Enflé d'orgueil, tu marches dans les rues en jettant les yeux de tous côtés, & quoique tu ailles nuds pieds & que tu souffres plusieurs maux, tu parois toujours avec la gravité peinte sur le visage.*

Il n'étoit pourtant pas tellement attaché à cette maniére de vivre, qu'il ne s'accommodât aux circonstances ; il s'habilloit mieux selon les occasions, comme lorsqu'il fut trouver Agathon, ainsi que le raporte Platon dans son *Banquet*. Il possédoit au même dégré le talent de persuader & de dissuader ; jusques-là que Platon dit que dans un discours qu'il prononça sur la science, il changea Théætetes qui y étoit present & en fit un homme extraordinaire. Eutyphon poursuivit son Pere en justice pour le meurtre d'un Etranger ; il le détourna de son dessein, en traitant de quelques devoirs relatifs à la justice & à l'amour filial. Il inculqua à Lysis une grande pureté de mœurs. Enfin il avoit un génie tout-à-fait propre à faire naître ses discours des occasions. Xénophon raporte que par ses conseils il adoucit son fils Lamproclès qui se conduisoit mal envers sa Mere, & qu'il engagea Glaucon, frere de Platon, à ne point se mêler des affaires publiques pour lesquelles il n'avoit point de talent ; tandis qu'au contraire il y portoit Charmidas qui avoit la capacité requise,

Il releva le courage d'Iphycrates par l'exemple des Animaux, lui faisant remarquer les coqs du Barbier Midas qui osoient attaquer ceux de Callias ; Glauconides le jugeoit digne d'être regardé comme le protecteur de la ville, & le comparoit à un oiseau rare.

Socrate remarquoit avec étonnement, qu'il est facile de dire les biens qu'on possede ; mais difficile de dire les amis qu'on a : tant on néglige de les connoître. Voyant l'assiduité d'Euclide au Barreau, il lui dit : mon cher Euclide, vous sçaurez vivre avec des Sophistes, & point avec des Hommes. En effet, il regardoit ces sortes d'affaires comme inutiles & peu honorables ; pensée que lui attribue Platon dans son Enthydeme. Charmides lui ayant donné des esclaves, pour qu'il en fît son profit, il refusa de les prendre. Il y en a qui veulent qu'il méprisa Alcibiade à cause de sa beauté. Il regardoit le repos comme le plus grand bien qu'on pût posséder, dit Xénophon dans son *Banquet*. Il prétendoit que la science seule est un bien & l'ignorance un mal ; que les richesses & les grandeurs ne renferment rien de recommandable, mais qu'au contraire elles sont les sources de tous les malheurs qui arrivent. Quelqu'un lui disant qu'Antisthéne étoit fils d'une femme originaire de Thrace : est-ce que vous pensiez, dit-il, qu'un si grand homme devoit être issu de Pere & Mere Athéniens ? La condition d'escla-

ve obligeoit Phédon de gagner de l'argent avec deshonneur, il détermina Criton à le racheter & en fit un grand Philosophe. Il employoit ses heures de loisir à aprendre à jouer de la Lyre, disant qu'il n'y avoit point de honte à s'instruire de ce qu'on ne sçavoit pas. La Danse étoit encore un exercice qu'il prenoit souvent, comme le raporte Xénophon dans son *Banquet*, parce qu'il croyoit qu'il contribue à conserver la santé. Il disoit qu'un Génie lui annonçoit l'avenir; que l'on devoit compter pour beaucoup, de bien commencer; qu'il ne sçavoit rien, sinon cela même qu'il ne sçavoit rien; & que ceux qui achetoient fort cher des fruits précoces étoient des gens qui désespéroient de vivre jusqu'à la saison où ils sont mûrs. On lui demanda un jour quelle étoit la principale vertu des jeunes gens; il répondit que c'étoit celle de n'embrasser rien de trop. Il conseilloit de s'apliquer à la Géométrie jusqu'à ce qu'on sçût donner & recevoir de la terre par mesure & en égale quantité. Euripide ayant osé dire sur la vertu, dans sa piéce intitulée *Auge*, qu'il étoit bon de s'en dépouiller hardiment, il se leva & sortit en disant ces paroles: *Quel ridicule n'est-ce point de faire des recherches sur un Esclave qui s'est enfui, & de permettre que la vertu périsse!* Interrogé s'il valoit mieux se marier ou non, *lequel des deux que l'on choisisse*, dit-il, *le repentir est certain*. Il s'étonnoit fort de ce que les Sculpteurs

teurs en pierre ſe donnoient tant de peine pour imiter la Nature, en tâchant de rendre leurs copies ſemblables aux originaux, & de ce qu'ils prenoient ſi peu de ſoin pour ne pas reſſembler eux-mêmes à la matiére dont ils faiſoient leurs ſtatues. Il conſeilloit aux jeunes gens de ſe regarder ſouvent dans le miroir afin de ſe rendre dignes de leur beautés s'ils en avoient, ou de réparer la difformité de leur corps en s'ornant l'eſprit de ſcience.

Un jour il invita à ſouper des perſonnes riches; & comme Xantippe avoit honte du régal que ſon mari ſe préparoit à leur donner, il lui dit, ne vous inquiétez pas : ſi mes conviés ſont ſobres & diſcrets, ils ſe contenteront de ce qu'il y aura; ſi au contraire ils ſont gourmands, mocquons-nous de leur avidité. Il diſoit qu'il mangeoit pour vivre, au lieu que d'autres ne vivoient que pour manger. Il comparoit l'action de louer la multitude à celle d'un homme qui rejetteroit une piece de quatre drachmes, comme de nulle valeur, & qui recevroit enſuite pour bon argent une quantité de ces mêmes eſpéces. Æſchine lui ayant dit, je ſuis pauvre & je n'ai rien en mon pouvoir que ma perſonne, diſpoſez-en; Socrate lui répondit, ſongez-vous bien à la grandeur du préſent que vous me faites? Un homme s'affligeoit du mépris où il étoit tombé depuis que les Tyrans avoient uſurpé le gouvernement, il lui répondit; qu'y a-t'il

en cela qui ſoit proprement le ſujet de votre chagrin ? On vint lui dire que les Athéniens avoient prononcé ſa ſentence de mort ; ils ſont dans le même cas, dit-il, la Nature a prononcé a leur ; d'autres attribuent cette réponſe à Anaxagore. Sa femme ſe plaignoit de ce qu'il devoit mourir innocent, il lui demanda ſi elle aimoit mieux qu'il mourût coupable. Ayant rêvé qu'une voix lui diſoit, *dans trois jours tu ſeras dans les champs fertiles de Phthie*, (1) il avertit Æſchine qu'il mourroit le troiſiéme jour ſuivant. Le jour où il devoit boire le jus de la ciguë étant arrivé, Apollodore lui offrit un riche manteau en le priant de s'en enveloper pour mourir ; ſi le mien, dit-il, ma ſervi pour vivre, ne me ſervirat'il pas bien auſſi pour mourir ? On lui dit que quelqu'un le chargeoit de malédictions ; il faut le ſouffrir, dit-il, il n'a point apris à mieux parler. Antiſthéne s'étoit fait une déchirure à ſon manteau & la montroit à tout le monde ; Socrate lui dit qu'au travers de ſa déchirure il voyoit ſa vaine gloire. On lui demanda, n'eſt-il pas vrai que voilà un homme qui médit cruellement de

(1) C'eſt un vers d'Homére ; Phthie étoit la Patrie d'Achille qui menaçant Ulyſſe de ſe retirer chez lui, ſe ſert de ces mots : dans trois jours j'arriverai à la fertile Phthie. Socrate vouloit dire que la mort le raméneroit dans ſa patrie. Note de Dacier ſur les Dialogues de Platon, Tom. 2. *Le Criton.*

vous? non, dit-il, car je ne mérite pas les médisances dont il me charge. Il disoit qu'il lui étoit avantageux de s'exposer à la censure des Poëtes Comiques; parce que si leurs critiques étoient fondées, c'étoit à lui à se corriger de ses défauts; comme au contraire il ne devoit pas s'embarrasser de ceux qu'ils pouvoient lui suposer. Une fois Xantippe, non contente de l'avoir accablé d'injures, lui jetta de l'eau sale sur le corps; j'ai bien crû, lui dit-il, qu'un si grand orage ne se passeroit pas sans pluïe. Alcibiade lui parlant de cette humeur insuportable de sa femme, Socrate lui dit: je suis accoutumé à ces vacarmes comme on se fait à entendre le bruit d'une poulie; & vous qui parlez de ma femme, ne suportez-vous pas les cris de vos Oïes? oui, dit Alcibiade; mais elles me pondent des œufs & en font éclorre des petits; & Xantippe, reprit Socrate, me donne des enfans. Un jour ses amis lui conseilloient de la fraper pour lui avoir coupé son habit en plein marché; quel conseil me donnez-vous là, dit Socrate? C'est donc pour rendre tout le monde témoin de nos querelles, & pour que vous-mêmes nous excitiez & nous disiez: courage, Socrate; courage, Xantippe. Il disoit qu'il falloit tirer parti des méchantes femmes, comme les Ecuyers font des chevaux ombrageux; que comme après en avoir dompté de difficiles ils viennent plus aisément à bout de ceux qui sont souples, de même si lui

savoit vivre avec Xantippe, il auroit moins de peine à se faire au commerce des hommes. Toutes ces maximes qu'il proposoit & qu'il confirmoit par son éxemple furent cause que la Pythonisse loua sa conduite & rendit à Chéréphont cet oracle connu.

De tous les hommes Socrate est le plus sage. Cet oracle excita la jalousie contre lui; comme si tous ceux qui avoient bonne opinion d'eux-mêmes étoient accusés par-là de manquer de sagesse. Platon, dans son *Ménon*, met Anytus au nombre des envieux de Socrate; comme il ne pouvoit souffrir que Socrate se moquât de lui, il indisposa d'abord Aristophane contre lui, ensuite il suborna Mélitus qui l'accusa devant les Juges d'être un Impie & de corrompre la jeunesse. Phavorin, dans son *Histoire diverse*, raporte que Polieucte plaida le procès. Hermippe dit que Polycrate le Sophiste, dressa la harangue, d'autres veulent que ce fut Anytus; mais que l'Orateur Lycon prépara le tout. Au reste Antisthène, dans la *Succession des Philosophes*, & Platon, dans son *Apologie*, nomment trois accusateurs de Socrate, Anytus, Lycon, & Mélite, le premier agissant pour les Chefs du peuple & les Magistats, le second pour les Orateurs, & le troisiéme pour les Poëtes, autant de classes de personnes qui avoient à se plaindre des censures de Socrate. Phavorin au I. Livre de ses *Commentaires*, dit que la harangue qu'on attri-

bue à Polycrate contre ce Philoſophe eſt ſupoſée ; parce qu'il y eſt parlé des murs rebâtis par Conon, ce qui n'arriva que ſix ans après la mort de Socrate. Voici quels furent les chefs d'accuſation qui furent atteſtés par ferment, Phavorin dit qu'on les conſerve encore aujourd'hui dans le Temple de la Mere des Dieux.

„ Mélitus, fils de Mélitus de Lampſaque, charge » Socrate, natif d'Alopece, fils de Sophroniſ- » que, des crimes ſuivans. Il viole la ſainteté des » loix en niant l'exiſtence des Dieux reconnus par » la ville & en en mettant de nouveaux à leur » place. Il corrompt auſſi la jeuneſſe. Il ne peut » expier ſes crimes que par la mort.

Lyſias lui ayant recité une Apologie qu'il avoit faite pour lui ; mon Ami, lui dit le Philoſophe, la piéce eſt bonne, mais elle ne me convient pas. En effet le ſtyle en étoit plus propre à l'uſage du Barreau que ſortable à la gravité d'un Philoſophe. Lyſias ſurpris d'entendre en même-tems louer & rejetter ſon Apologie le pria de s'expliquer. Il ne ſeroit pas impoſſible, répondit-il, que des habits & des ſouliers fuſſent bien faits, quoiqu'ils ne puſſent me ſervir. Juſte Tibérien dit, dans ſa *Généalogie*, que pendant qu'on plaidoit la cauſe de Socrate, Platon monta à la tribune & dit ces paroles : *Athéniens, quoique je ſois le plus jeune de tous ceux qui ſe ſont preſentés pour parler dans cette occaſion* ; mais les Juges ſe récriérent là-deſſus, & lui impoſérent ſilence.

Socrate fut donc condamné à la pluralité de deux cens quatre-vingt-une voix; mais comme les Juges délibéroient pour sçavoir s'il falloit le condamner au suplice ou à une amende, il se taxa lui-même à vingt-cinq drachmes, quoiqu'Eubulide prétende qu'il promit d'en payer cent; cependant voyant que les Juges balançoient & n'étoient pas d'accord entr'eux, *vû les actions que j'ai faites*, dit-il, *je crois que la peine à laquelle il faut me condamner, est de m'entretenir dans le Prytanée.* (1) A peine eut-il dit cela que quatre-vingt nouvelles voix se joignirent à celles qui opinoient à la rigueur. Il fut jugé digne de mort, conduit en prison, & peu de jours après il but la ciguë. Avant ce moment il fit un discours élégant & solide, que Platon a raporté dans son *Phédon*. Plusieurs croyent qu'il composa même un Hymne qui commence par ces mots. (2)

Je vous salue, Apollon de Délos, & toi Diane, enfans illustres. Mais Dyonisodore prétend que cet hymne n'est point de lui. Il fit aussi un fa-

(1) Edifice public à Athènes & dans d'autres villes de la Gréce où les Orphelins & ceux qui avoient rendu des services à la Patrie étoient entretenus. Pausanias, trad. de Gédoyn, voyage d'Athènes, T. 1. p. 55. & 92.

(2) C'est Platon qui attribue positivement à Socrate un Hymne à Apollon, Phédon, trad. de Dacier, p. 156. 158. Le terme de l'original désigne ces hymnes qu'on chantoit à Apollon après une victoire. Voyez le Trésor d'Etienne.

ble à l'imitation de celles d'Esope, mais assez mal conçue; elle commence de cette maniére :

Esope recommanda au Sénat de Corinthe de ne point juger la vertu par les avis du peuple.

Telle fut la fin de Socrate; mais les Athéniens en eurent bien-tôt tant de regret, qu'ils firent fermer les lieux où on s'exerçoit à la Lutte & aux Jeux Gymniques; ils éxilérent les ennemis de Socrate, & pour Mélitus ils le condamnérent à mort. Ils élevérent à la mémoire de Socrate une statue d'airain qui fut faite par Lysippus, & la placérent dans le lieu apellé Pompée. Les habitans d'Héraclée chassérent Anytus de leur ville le même jour qu'il y étoit entré.

Au reste ce n'est pas seulement envers Socrate que les Athéniens en ont mal agi; ils ont maltraité plusieurs autres Grands Hommes; ils traitérent Homére d'insensé & le mirent à une amende de cinquante Drachmes, comme le dit Héraclide; ils accusérent Tyrtée de folie & condamnérent Astydamas le plus illustre imitateur d'Eschyle, à une amende de vingt piéces de cuivre; aussi Euripide leur adressa-t'il ce reproche dans son *Palaméde*, sur la mort de Socrate.

Vous avez ravi la vie au plus grand des Sages; à cette Muse agréable qui n'affligeoit personne.

Voilà ce qui arriva à Socrate; Philochore date pourtant la mort d'Euripide avant celle de Socrate. Apollodore, dans ses *Chroniques*, place la

naiſſance du dernier ſous l'Archontat d'Apſéphion à la quatriéme année de la LXXVII. Olympiade, le ſixiéme jour du mois Thargélion, (1) jour dans lequel les Athéniens avoient coutume de purifier leur ville, & auquel ceux de Délos diſent que Diane nâquit. Il mourut la premiére année de la VC. Olympiade âgé de ſoixante & dix ans. Démétrius de Phalére ſemble en convenir; mais d'autres le diſent mort dans la ſoixantiéme année de ſon âge. Lui & Euripide furent tous diſciples d'Anaxagore. Euripide nâquit ſous Callias, la premiére année de la LXXV. Olympiade. Si je ne me trompe, Socrate a traité des choſes naturelles; ce qui me donne lieu de le croire, c'eſt qu'il a parlé de la Providence, quoique Xénophon qui le raporte, diſe qu'il s'eſt borné à ce qui regarde les mœurs. D'un autre côté, Platon dans ſon Apologie, en faiſant mention d'Anaxagore & d'autres Phyſiciens, avance des choſes que Socrate combat, nonobſtant qu'il lui attribue tout ce qu'il dit du ſien. Ariſtote raconte qu'un certain Mage étant venu de Syrie à Athènes, reprit Socrate ſur différens ſujets, & lui prédit qu'il auroit une fin tragique. J'ajoute ici l'Epitaphe que j'ai faite ſur la mort de notre Philoſophe.

Socrate, tu bois aujourd'hui le nectar à la table des

(1) Avril.

des Dieux ; Apollon vante ta sageſſe ; & ſi Athènes méconnoît tes ſervices, elle s'empoiſonne elle-même avec la ciguë qu'elle te donne.

Ariſtote, au III. Livre de ſon Art Poëtique, dit que Socrate eut avec un nommé Antioloque de Lemnos & avec Antiphon Interpréte des prodiges, quelque différend, comme eurent Pythagore avec Cydon & Onatas : Homére & Héſiode l'un avec Sagaris, l'autre avec Cécrops pendant leur vie, & tous les deux avec Xénophane de Colophon après leur mort : Pindare avec Amphiméne de Cos : Thalès avec Phérécyde : Bias avec Salare de Priene : Pittacus avec Antiménide & Alcée ; Anaxagore avec Soſibe, & Simonide avec Timocréon.

Entre les Sectateurs de Socrate, qui s'apellérent Socraticiens, les principaux furent Platon, Xénophon & Antiſthène. Dans le nombre des dix, comme on les nomme, il y en eut quatre plus fameux que les autres, Eſchine, Phédon, Euclide & Ariſtippe. Premiérement, nous parlerons de Xénophon, & renverrons Antiſthène à la claſſe des Philoſophes Cyniques. Enſuite nous traiterons des Socraticiens & de Platon, chef des dix Sectes, & inſtituteur de la premiére Académie. C'eſt l'ordre que nous nous propoſons de ſuivre dans la ſuite de cet ouvrage.

Au reſte, il y a eu pluſieurs autres Socrates ; un Hiſtorien qui a donné une deſcription du

Pays d'Argos, un Philoſophe Péripatéticien, de Bithynie, une Epigrammatiſte, & enfin un Ecrivain de Cos, qui a composé un Livre des ſurnoms des Dieux.



XENOPHON





XENOPHON.

Xénophon, fils de Gryllus, nâquit à Enchia, village du territoire d'Athènes. Il étoit modeste & fort bel homme. On dit que Socrate l'ayant rencontré dans une petite rue, lui en barra le passage avec son bâton, en lui demandant où étoit le marché; qu'après que le jeune homme eût satisfait à sa question, il lui demanda où est-ce que les hommes se formoient à la vertu; & que, comme Xénophon hésitoit à lui répondre, il lui dit de le suivre & qu'il le lui aprendroit; & que depuis ce tems-là, il devint un des disciples de Socrate. Il est le premier qui ait donné au public, en forme de Commentaires, les choses dont il tenoit notice, & le premier qui se soit occupé à écrire l'Histoire des Philosophes. Aristippe dans le IV. Livre *des Délices des Anciens*, raporte qu'il avoit un amitié particuliére pour Clinias, & qu'il le lui dit en ces termes: *Je prens plus de plaisir à voir Clinias que tout ce que les hommes ont de plus rare. Je voudrois perdre la vue & n'avoir des yeux que pour voir Clinias. La nuit je m'afflige de son absence, le matin je remercie le Soleil du bonheur que j'ai de revoir Clinias.*

Il s'insinua dans l'amitié de Cyrus, & voici

comment il s'y prit. Il avoit un Ami, nommé Proxène, Béotien d'origine, disciple de Gorgias de Léonte, & qui vivoit à la Cour de Cyrus, qui lui faisoit part de son amitié. Proxene écrivit à Athènes une lettre à Xénophon dans laquelle il le prioit de venir à Sardes & de s'apliquer à gagner l'affection du Roi. Xénophon montra la lettre à Socrate & lui demanda son avis, qui fut qu'il iroit consulter l'oracle de Delphes sur le parti qu'il devoit prendre. Il obéït : mais au lieu de demander à Apollon s'il devoit se rendre auprès de Cyrus, il lui demanda de quelle maniére il feroit le voyage de Sardes. Socrate, quoique fâché de la tromperie de son disciple, lui conseilla cependant de partir ; & Xénophon étant arrivé à la Cour de Cyrus, sçut tellement lui plaire, qu'il entra aussi avant que Proxene dans ses bonnes graces. Et de là vient qu'étant à portée de tout voir & de tout connoître, il nous a si bien détaillé les circonstances de l'arrivée & de la descente de Cyrus en Gréce.

Il eut une haine mortelle pour Ménon, qui étoit Capitaine d'une Compagnie de Soldats étrangers, lorsque les Perses vinrent en Gréce. Entr'autres choses deshonorantes qu'il lui reproche, il l'accuse d'avoir eu des amours illégitimes. Il blâma aussi un certain Apollonide de s'être fait percer les oreilles. Après la déroute de Pont, & la rupture de l'alliance avec Seuthus, Roi des Odrys-

ſiens, Xénophon ſe retira en Aſie, auprès d'Agéſilas, Roi de Lacédémone. Il lui fit avoir à ſa ſolde des troupes de Cyrus, ſe dévoua entiérement à ſon ſervice, & noua avec lui une amitié parfaite; ce qui porta les Athéniens à le condamner à un éxil, dans la penſée qu'il s'étoit engagé avec les Lacédémoniens. De là, il paſſa à Ephèſe où il mit en dépôt, juſqu'à ſon retour, la moitié de l'argent qu'il avoit avec lui entre les mains de Mégabyſe, un des Prêtres de Diane, auquel il permit de l'employer à faire une ſtatue pour la Déeſſe, ſupoſé qu'il ne revint plus dans le pays. Il dépenſa l'autre moitié en préſens qu'il envoya à Delphes. La guerre contre les Thébains l'ayant rapellé en Gréce avec Agéſilas, il en reprit le chemin, muni de proviſion de bouche que lui fournirent les Lacédémoniens. Enſuite il ſe ſépara d'Agéſilas & vint juſqu'à Scillunte, dans la campagne d'Elée, pas loin de la ville.

Il avoit avec lui, dit Démétrius de Magnéſie, une femme nommée Philéſia, qui le ſuivoit avec deux enfans, que Dinarque, dans ſon Livre *de la Répudiation de Xénophon*, apelle Gryllus & Diodore, freres jumeaux. Le hazard voulut que Mégabyſe, ſon dépoſitaire, vint dans ce pays à l'occaſion d'une réjouiſſance publique. Xénophon retira l'argent de ſes mains; en acheta une portion de terre, à travers de laquelle coule le fleuve Sélinus, de même nom que celui qui baigne la ville d'E-

phèſe & la conſacra à la Déeſſe. Il y paſſa le tems à la chaſſe, à régaler ſes amis, & à écrire l'Hiſtoire. Dinarque prétend que les Lacédémoniens lui firent préſent de cette terre avec la maiſon. Il y en a même qui veulent que Pélopidas de Lacédémone y envoya les priſonniers qu'on avoit amenés de Dardanie pour qu'il en diſpoſât à ſa volonté; mais qu'enſuite les Eliens, étant venus attaquer Scillunte, & les Lacédémoniens ayant tardé à y envoyer du ſecours, ravagérent le pays qu'occupoit Xénophon. Ses enfans ſe ſauvérent alors à Léprée, avec un petit nombre d'eſclaves; & lui-même ſe rendit d'abord à Eles, puis à l'endroit où étoit ſa famille; & de là il partit avec elle pour Corinthe où il fixa ſon ſéjour. Cependans les Athéniens réſolurent de ſecourir les Lacédémoniens que leurs ennemis avoient reduits à une fâcheuſe ſituation : Xénophon envoya ſes fils à Athènes combattre pour les Lacédémoniens chez leſquels ils avoient été élevés, à ce que dit Dioclès dans les *Vies des Philoſophes*. L'un d'eux, nommé Diodore, revint du combat ſans avoir fait aucune action de marque, & eut un fils qui porta le même nom que ſon frere. Pour Gryllus il combattit avec beaucoup de courage parmi la Cavalerie, & mourut glorieuſement dans la bataille qui ſe donna près de Mantinée, ſous la conduite de Céphiſodore qui étoit Général de la Cavalerie, & ſous les ordres d'Agéſilas qui com-

mandoit l'armée en Chef, ſelon le raport d'Ephore, au XXV. Livre de ſes *Hiſtoires.* On raconte que Xénophon faiſoit un ſacrifice avec une couronne ſur la tête, lorſqu'on vint lui aprendre le ſuccès de cette bataille où Epaminondas, Général des Thébains, avoit auſſi perdu la vie ; qu'à la nouvelle du malheur arrivé à ſon fils, il ôta ſa couronne ; mais qu'il la reprit lorſqu'on lui eut dit le courage avec lequel il avoit combattu. On aſſure même, que bien loin de répandre des larmes, il dit d'un œil ſec ; je ſçavois que je l'avois mis au monde pour mourir. Ariſtote cite pluſieurs Ecrivains qui ont fait l'Eloge & l'Epitaphe de Gryllus, en partie pour faire plaiſir à ſon Pere. Hermippe, dans la vie de Théophraſte, dit que Socrate a auſſi compoſé le Panégyrique de Gryllus ; ce qui porta Timon à le blâmer en diſant, *qu'il avoit fait deux ou trois livres ou un plus grand nombre, de la même eſpéce que les ouvrages peu propres à perſuader qu'ont fait Xénophon & Eſchine.*

Ainſi vécut Xénophon, dont la réputation s'accrut ſur-tout la IV. année de la XCIV. Olympiade. Il ſuivit Cyrus en Gréce, pendant l'Archontat de Xénénete, un an avant la mort de Socrate. Stéſiclide d'Athènes, dans ſa *Deſcription des Archontes & des Vainqueurs Olympiques*, fixe ſon décès à la I. année de la CV. Olympiade, ſous Cal-

limade, & lorſque Philippe, fils d'Amyntas, régnoit ſur les Macédoniens. Démétrius de Magnéſie dit qu'il mourut à Corinthe, étant déja fort avancé en âge. Au reſte, on doit avouer qu'à tous égards, il avoit beaucoup de mérite & de probité. Il aimoit les chevaux, la chaſſe & la diſcipline militaire; genre de ſcience qu'il poſſédoit, comme le prouvent ſes ouvrages. Il étoit d'ailleurs pieux, attentif à honorer les Dieux par des Sacrifices, fort verſé dans la connoiſſances des victimes propres à leur être immolées, & ſcrupuleux imitateur de Socrate.

Ses œuvres contiennent quarante livres qu'on diviſe de différentes maniéres. Il a fait l'arrivée de Cyrus en Gréce, ſans éxorde pour tout l'ouvrage, mais avec des ſommaires pour chaque livre en particulier. Il a traité de l'éducation de Cyrus, & l'hiſtoire des Grecs. Il a fait des Commentaires, un livre apellé Banquet, & un autre ſur les choſes Domeſtiques. Il a écrit auſſi de l'art de monter à cheval, des devoirs d'un Général de Cavalerie & de la chaſſe. Il a fait l'Apologie de Socrate & laiſſé quelque choſe ſur les qualités des ſemences, ſur Hiéron le Tyran, ſur Agéſilas & le gouvernement d'Athènes & de Lacédémone. Démétrius de Magnéſie dit pourtant que ce dernier ouvrage n'eſt point de lui. On dit qu'ayant

en ſa poſſeſſion les Livres égarés de Thucydide, & pouvant ſe les attribuer, il les mit au jour à l'honneur de cet Hiſtorien. On lui donnoit le nom de Muſe Attique, à cauſe de la douceur de ſon éloquence. Auſſi y avoit-il quelque jalouſie entre lui & Platon; j'en dirai davantage ailleurs. Voici les vers que j'ai faits à ſa louange.

L'Amour de la Vertu, qui eſt le chemin du Ciel, apella Xénophon en Perſe, plutôt que l'amitié de Cyrus. En nous peignant les faits des Grecs, ce Philoſophe nous dévelope ſon génie, formé ſur l'eſprit ſublime de Socrate.

J'ai fait auſſi cette Epigramme ſur ſa mort.

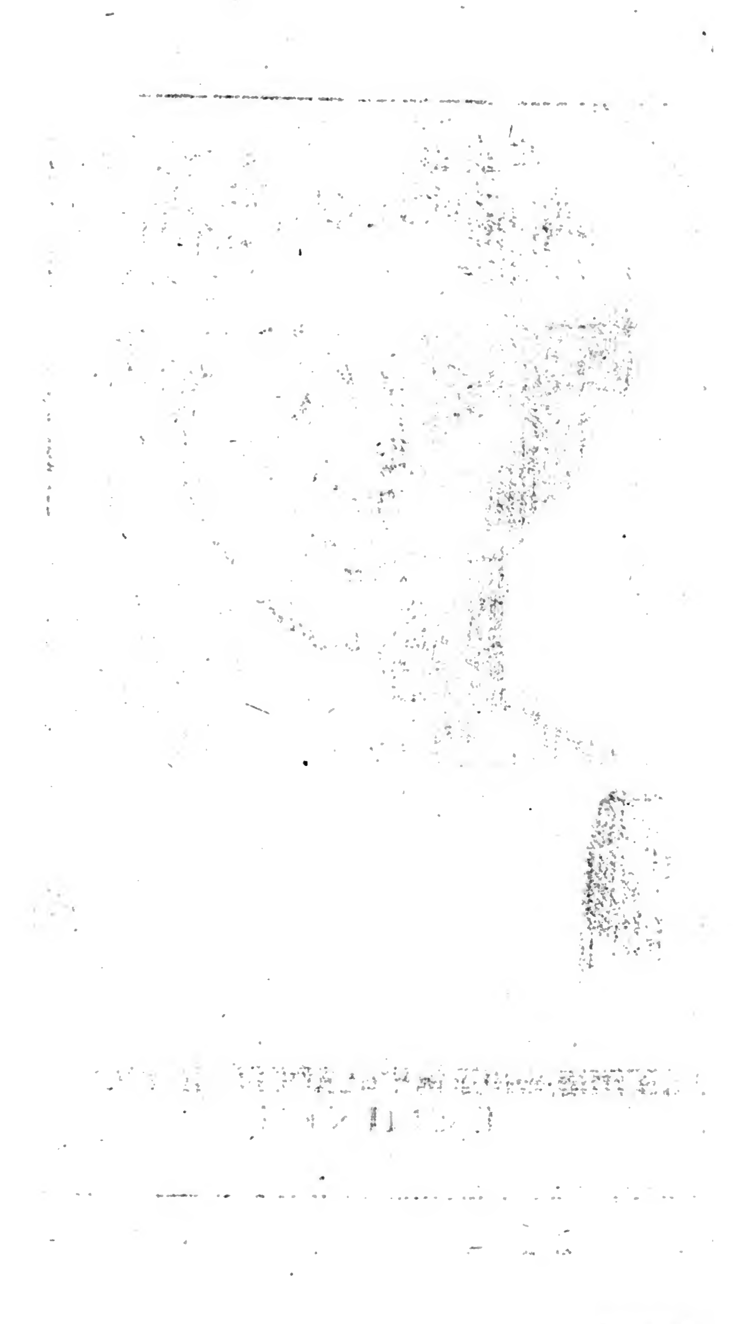
Xénophon, parce que Cyrus te reçoit dans ſon amitié, les Athéniens ſoupçonneux te banniſſent de leur ville; mais la bienfaiſante Corinthe t'ouvre un aſile dans ſon ſein, où tu ſçais vivre heureux.

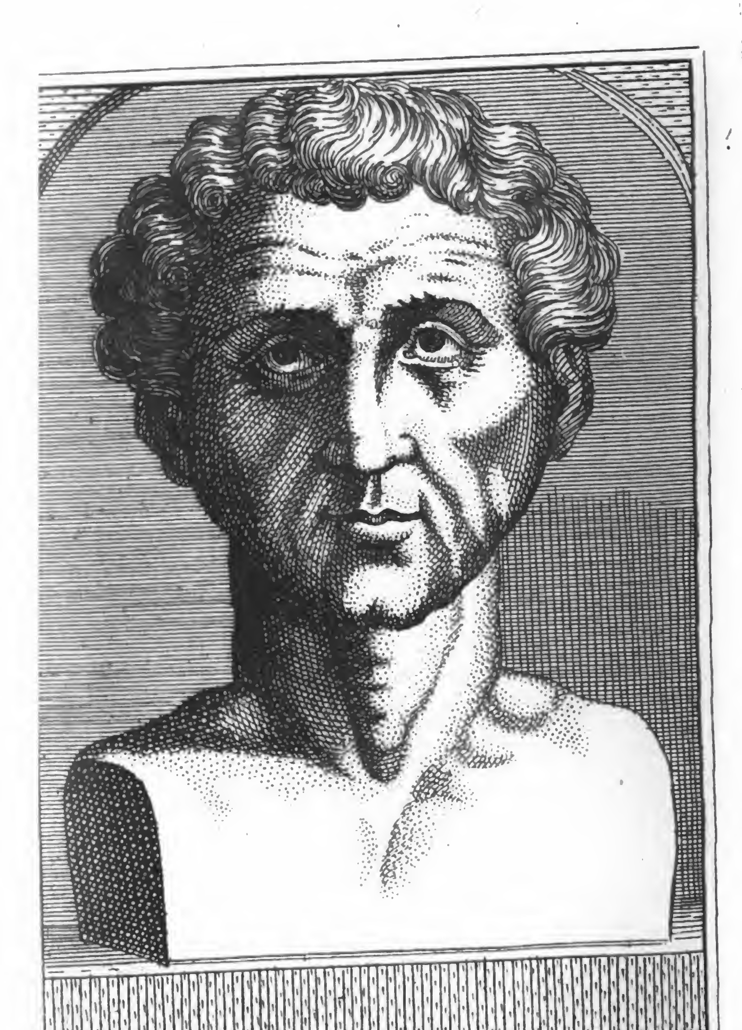
J'ai lû quelque part qu'il fleuriſſoit avec les autres diſciples de Socrate vers la XCI. Olympiade. Iſtrus dit qu'il fut éxilé par ordre d'Eubule & rapellé par ſon avis. Au reſte, il y a eu ſept Xénophons. Celui dont nous parlons. Le ſecond Athénien, & frere de ce Pythoſtrate qui fut Auteur du Poëme de Théſéïs, des vies d'Epaminondas, de Pélopidas & de quelqu'autres ouvrages. Le troiſiéme né à Cos, &

Médecin de profession. Le quatriéme Historien d'Annibal. Le cinquiéme qui a traité des prodiges fabuleux. Le sixiéme natif de Paros, & faiseur de statues. Le septiéme, Poëte de l'ancienne Comédie (1).

(1) On distinguoit la Comédie Ancienne, Moyenne & Nouvelle. La premiére étoit fort satyrique. Voyez le *Tresor* d'Etienne & le P. Brumoy, Théâtre des Grecs, Tom. 5. pag. 198.







ÆCHINES.



ESCHINE.

ESchine, fils du Charentier Charinus, ou de Lyfanius, nâquit à Athènes. Extrêmement laborieux dès fa jeuneffe, il s'attacha tellement à Socrate qu'il ne le quittoit jamais ; ce qui faifoit fouvent dire à ce Philofophe, que le fils d'un Charentier étoit le feul qui fçût véritablement faire cas de lui. Idoménée raporte que ce fut Efchine & non Criton, qui confeilla à Socrate de s'enfuir de fa prifon ; mais que Platon attribua ce confeil à Criton, parce qu'Efchine étoit plus ami d'Ariftippe que de Platon.

Efchine fut en butte aux traits de la Calomnie : Ménédeme d'Erétrée fur-tout, l'accufa de s'être aproprié plufieurs Dialogues de Socrate que Xantippe fa veuve lui avoit donnés. Ceux qu'on apelle imparfaits font trop négligés ; ils n'ont rien de l'éloquence & de l'énergie des expreffions de Socrate. Pififtrate d'Ephèfe, affure qu'Efchine n'en eft pas non plus l'Auteur, & Perfée, qui les croit fortis de la plume de Pafiphon d'Erétrée, ajoute que ce fut auffi lui qui les inféra dans les Oeuvres d'Efchine, & qui fupofa pareillement le *petit Cyrus*, le *petit Hercule*, & l'*Alcibiade d'Antifthène*, & d'autres ouvrages;

Les vrais Dialogues d'Eſchine & qui aprochent de la maniére d'écrire de Socrate, ſont au nombre de ſept; ſçavoir, Miltiade, Ion dont le ſtyle eſt moins nerveux que celui du premier, Callias, Axioque, Aſpaſie, Alcibiade, Thélauges & Rhinon.

On prétend que la pauvreté obligea Eſchine d'aller en Sicile auprès de Denys, que Platon le mépriſa, mais qu'Ariſtippe le recommanda au Tyran, que lui ayant recité quelques-uns de ſes Dialogues, le Philoſophe eut part à ſes libéralités; qu'enſuite il revint à Athènes, mais qu'il n'oſa y enſeigner la Philoſophie à cauſe de la grande réputation de Platon & d'Ariſtippe; que cependant il y ouvrit une Ecole, ſe faiſant payer de ſes Diſciples, juſqu'à ce qu'à la fin il ſe mit à plaider: ce qui fit dire à Timon, qu'il *n'étoit pas dépourvu du don de perſuader*. Ceux qui parlent de lui ajoutent, que Socrate le voyant dans la diſette, lui dit qu'il falloit qu'il prît à uſure ſur lui-même, en ſe retranchant une partie de ſa nourriture.

Il n'y eut pas juſqu'à Ariſtippe qui ne le ſoupçonnât de mauvaiſe foi, au ſujet de ſes Dialogues; à la lecture qu'Eſchine lui en fit à Mégare, on raconte qu'il lui dit d'un ton railleur: *Plagiaire, où as-tu pris cela?* Polycrite de Mendes, Livre I. des *Actions de Denys*, écrit qu'il vécut avec Carinus le Comique à

la Cour du Tyran, jusqu'à ce qu'il déchut de sa puissance & jusqu'au retour de Dion à Syracuse. On a encore une lettre d'Eschine à Denys. Il étoit aussi grand Orateur : sa harangue, en faveur du pere du Capitaine Phénix, en est une preuve ; il imita l'éloquence de Gorgias de Léonte. Lysias répandit aussi contre lui un Libelle qu'il intitula la Calomnie. Certainement on ne sçauroit rejetter les témoignages qui prouvent qu'il étoit bon Orateur. Il avoit un ami dans la personne d'un certain Aristote, nommé autrement Mythus. De tous les Dialogues de Socrate, Panétius croit ne devoir admettre pour véritables que ceux de Platon, de Xénophon, d'Antisthene & d'Eschine ; il doute de ceux de Phédon & d'Euclide ; il rejette tous les autres.

Il y a eu huit différens Eschines ; le premier est le Philosophe dont nous donnons la vie ; le second a traité de l'éloquence ; le troisiéme imita l'Orateur Démosthène ; le quatriéme, natif d'Arcadie, fut disciple d'Isocrate ; le cinquiéme, surnommé le fléau des Orateurs, nâquit à Mitylene ; le sixiéme, qui étoit de Naples, embrassa la Secte Académicienne sous Mélanthe de Rhodes qui fut son ami particulier ; le septiéme, né à Milet, écrivit sur la Politique ; le huitiéme, fut

Sculpteur

ARISTIPPE.

ARistippe étoit Cyrénéen d'origine. Eschine dit, qu'attiré par la réputation de Socrate, il vint à Athènes. Selon Phanias d'Erese, Philosophe Péripatéticien; il fut le premier des sectateurs de Socrate qui enseigna par intérêt, & qui éxigea un salaire de ses Ecoliers; ayant un jour envoyé vingt mines à son maître, elles lui furent renvoyées avec cette réponse, que le Dieu de Socrate ne lui permettoit pas d'accepter de l'argent: en effet cela déplaisoit au Philosophe. Xénophon n'aima pas Aristippe, & ce fut par une suite de cet éloignement qu'il publia un livre contre la volupté, dont Aristippe étoit défenseur, faisant Socrate juge de leur différend. Théodore, dans son ouvrage *des Sectes*, déclame aussi contre lui: & Platon, dans son Traité *de l'Ame*, ne le maltraite pas moins que les autres.

Aristippe étoit d'un naturel qui s'accommodoit aux lieux, aux tems & au génie des personnes; il prenoit avec les uns & les autres, des maniéres qui convenoient à leur humeur: aussi plaisoit-il le plus à Denys, parce qu'il sçavoit se gouverner comme il faut en toute occasion, prenant le plaisir quand il se presentoit, & sçachant aussi s'en passer. C'est pourquoi Diogène l'apelloit le Chien



ARISTIPPUS.

Royal. Timon le pique fort vivement ſur ſa friandiſe; *ſemblable*, dit-il, *à l'efféminé Ariſtippe, qui peut au ſeul attouchement diſtinguer le vrai du faux.* On dit qu'un jour il ſe fit acheter une perdrix, pour cinquante drachmes, en répondant à quelqu'un qui l'en blâmoit; je gage que vous n'en payeriez pas une obole. Celui-là reprit qu'en effet il ne les donneroit pas; & moi, continua Ariſtippe, je ne mets aucune différence dans la valeur de l'argent. Un jour Denys lui fit amener trois Courtiſannes, en lui diſant de choiſir celle qui lui plaiſoit le plus; Ariſtippe les garda toutes trois, diſant pour s'excuſer, que Pâris n'avoit pas été plus heureux pour avoir préféré une ſeule femme à toutes les autres. Il mena enſuite ces filles juſqu'à ſa porte, où il les congédia: tant il lui étoit aiſé de prendre de l'amour & de s'en guérir. On prétend que Straton, ou, ſelon d'autres, Platon lui dit, qu'entre tous les Philoſophes il n'apartenoit qu'à lui de porter un bel habit & une veſte déchirée. Denys lui ayant craché au viſage, il le ſouffrit ſans ſe plaindre, & répondit à quelqu'un qui en étoit choqué: *Les pêcheurs vont ſe mouiller d'eau de Mer pour prendre un mauvais petit poiſſon, & moi pour prendre une Baleine ne ſouffrirois-je pas qu'on me mouille le viſage de ſalive?* Comme il paſſoit un jour, pendant que Diogène lavoit des herbes, le Cynique lui adreſſa ce reproche: ſi tu avois apris à préparer ta nourri-

ture, tu ne fréquenterois pas la Cour des Tyrans? Et toi, lui repliqua Ariſtippe, ſi tu ſçavois converſer avec des hommes, tu ne t'amuſerois pas à nétoyer des légumes. Interrogé ſur l'utilité qu'il retiroit de la Philoſophie, celle, dit-il, de pouvoir parler à tout le monde avec aſſurance. S'entendant blâmer de ce qu'il vivoit avec trop de ſomptuoſité & de délicateſſe, ſi c'étoit-là, repliqua-t'il, une choſe honteuſe, elle ne ſeroit pas en uſage dans les fêtes ſolemnelles. Qu'eſt-ce que les Philoſophes ont de plus extraordinaire que les autres hommes, lui dit-on? C'eſt, répondit-il, que ſi toutes les loix venoient à s'anéantir, leur conduite n'en ſeroit pas moins uniforme. Pourquoi, lui dit Denys, voit-on les Philoſophes faire la cour aux riches, & ne voit-on pas les riches la faire aux Philoſophes? C'eſt que ceux-ci, répondit-il, ſçavent de qui ils ont beſoin, & que les autres ignorent ceux qui leur ſont néceſſaires. Platon lui reprochoit qu'il vivoit ſplendidement. Que penſez-vous de Denys, lui demanda Ariſtippe, eſt-il homme de bien? Platon ayant pris l'affirmative. Or, pourſuivit-il, Denys ſe traite beaucoup mieux que moi; rien n'empêche donc qu'on ne puiſſe vivre honnêtement en vivant délicatement.

Quelle différence, lui dit-on, y a-t'il entre les Sçavans & les Ignorans? La même, repliqua-t'il, qui eſt entre des chevaux domptés & d'autres qui ne

le ſont pas. Etant entré un jour dans la chambre d'une Proſtituée, & voyant rougir un de ceux qui l'accompagnoient, il n'y a point de honte, dit-il, d'entrer dans un lieu de débauche; mais il eſt honteux de ne pouvoir en ſortir. Quelqu'un lui propoſa une énigme, & le preſſa de la deviner, Inſenſé, lui dit-il, pourquoi veux-tu que je débrouille une choſe qui eſt obſcure par la maniére même dont elle eſt embrouillée? Il croyoit que la pauvreté valoit mieux que l'ignorance, puiſque celle-là n'eſt qu'une privation de richeſſes, au lieu que celle-ci eſt un défaut d'entendement. Etant pourſuivi par quelqu'un qui l'outrageoit de paroles, il doubloit le pas. Pourquoi fuis-tu, lui cria cet homme? Parce que tu as le droit de dire des injures, répondit-il, & que moi j'ai celui de ne les point entendre. Un autre ſe déchaînoit contre les Philoſophes qui aſſiégeoient les portes des Grands. Les Médecins, lui dit Ariſtippe, ſont aſſidus auprès de leurs malades; cependant il n'y a perſonne qui aime mieux perdre la ſanté que guérir d'une maladie. Faiſant voile pour Corinthe, par un gros tems, il s'émut; ce qui donna lieu à quelqu'un de lui dire: Nous autres, pauvres ignorans, nous n'apréhendons pas le naufrage; mais vous, Philoſophes, vous tremblez à la vûe du péril; c'eſt, répondit-il, que vous & nous n'avons pas la même vie à conſerver. Un autre ſe vantoit d'avoir apris beaucoup de choſes. De même

dit-il, que ceux qui mangent avec avidité & qui ſe donnent beaucoup d'éxercice, ne ſe portent pas mieux que d'autres qui ſe contentent ſimplement du néceſſaire ; ainſi ne doit-on pas regarder comme Sçavans ceux qui ont parcouru quantité de volumes, mais ceux qui ſe ſont apliqués à la lecture des livres utiles. Un Orateur l'ayant ſervi dans une Cauſe qu'il avoit plaidée & gagnée, lui demanda à quoi lui profitoient les leçons de Socrate ; il lui répondit, à vous avoir fait dire la vérité dans la harangue que vous avez prononcée pour moi.

Il inſpiroit de grands ſentimens à ſa fille Arete, & lui enſeignoit à mépriſer tout excès. Un pere le conſulta ſur l'avantage que ſon fils retireroit de l'étude des Sciences ; ſi elle ne lui aporte d'ailleurs aucune utilité, reprit Ariſtippe, au moins il aura aſſez de jugement pour ne pas s'aſſeoir au Théâtre comme une pierre ſur l'autre. Un autre lui recommanda ſon fils, pour l'inſtruction duquel le Philoſophe éxigea cinq cens drachmes. Un eſclave ne me coûteroit pas davantage, lui répondit le pere. Achetez, achetez, interrompit Ariſtippe, vous en aurez deux au lieu d'un. Il diſoit qu'il prenoit de l'argent de ſes amis, non pour s'en ſervir, mais afin qu'ils apriſſent à l'employer utilement. Quelques perſonnes lui reprochant qu'il avoit eu recours à un Rhéteur pour défendre ſa cauſe ; pourquoi non ? leur dit-il, je

prens bien un Cuiſinier pour m'aprêter à manger. Un jour Denys vouloit le faire parler ſur la Philoſophie. Il eſt ridicule, lui dit-il, que vous me demandiez le raiſonnement même, &que vous me preſcriviez le tems où il faut que je raiſonne. Denys, choqué de cette réponſe, lui ordonna d'aller ſe placer au bas bout de la table; aparemment, continua Ariſtippe, que vous avez voulu faire honneur à cette place. Il mortifia la vanité d'un homme qui ſe piquoit de ſçavoir bien nager, en lui demandant s'il n'avoit pas honte d'être en concurrence pour l'agilité avec les poiſſons? Un autre lui demandoit en quoi le ſage différe de l'inſenſé; envoyez-les, dit-il, tous deux, nûs, chez ceux qui ne les connoiſſent pas, & ils vous l'aprendront. Un buveur s'aplaudiſſoit de ce qu'il ſçavoit beaucoup boire ſans s'enyvrer; le Mulet en fait autant, lui répondit-il. Quelqu'un le cenſurant de ce qu'il avoit commerce avec une Débauchée. N'eſt-ce pas la même choſe, dit-il, que vous habitiez une maiſon après pluſieurs autres, ou que vous en habitiez une que perſonne n'a occupée avant vous? Non, répondit l'autre. Quoi! reprit Ariſtippe, il n'eſt pas indifférent que je m'embarque dans un vaiſſeau qu'on aura ſouvent équipé, ou dans un navire neuf & qui n'aura fait aucune courſe? D'accord, repartit le Cenſeur. Tout de même, répondit le Philoſophe, il ne m'importe pas d'avoir

commerce avec une femme qui a servi à plusieurs, ou avec une femme encore novice sur la volupté. Comme il aprit qu'on lui donnoit un mauvais renom de ce qu'étant disciple de Socrate, il avoit l'ame mercenaire ; j'ai raison, dit-il, de vouloir être payé de mes Disciples : il est vrai que Socrate retenoit peu de chose pour son usage du blé & du vin dont quelques-uns de ses amis lui faisoient présent, & qu'il renvoyoit le superflu ; mais les principaux d'Athènes subvenoient à ses besoins par les provisions qu'ils lui envoyoient, & moi, je n'ai qu'un Esclave qui est Eutychide, encore ne m'apartient-il qu'à titre d'achat. Sotion dans le II. Livre de ses *Successions*, raporte qu'il entretenoit la Courtisane Laïs. Comme on se moquoit de lui à ce sujet ; oui, répondit-il, je posséde Laïs, mais je ne suis pas posséde de ses agrémens, & il est beau de résister à la sensualité, sans cependant se sévrer des plaisirs. Il ferma la bouche à un homme qui lui reprochoit qu'il aimoit les bons repas, en lui disant ; pour vous, je suis sûr que vous n'en donneriez pas trois oboles. Non, dit-il. Cela étant, reprit Aristippe, convenez que je suis moins gourmand que vous n'êtes avare. Simus, Trésorier de Denys, homme de mauvais caractére, & qui étoit Phrygien de naissance, lui faisant voir la richesse des ameublemens & du pavé de sa maison, Aristippe lui cracha au visage,

Le Tréſorier s'en irrita. Pardonnez-moi, lui dit le Philoſophe, je ne voyois pas où je puſſe cracher plus décemment. Charondas ou Phédon, ſelon d'autres, lui demandant qui étoient ceux que ſe ſervoient d'onguens. Moi, répondit-il, & le Roi de Perſe, qui eſt plus miſérable encore que je ne ſuis. Au reſte, prenez garde qu'il en eſt des hommes comme de tous les animaux qui ne perdent rien par les onguens; mais malheur aux gens impurs qui nous reprochent que nous nous oignons de parfums. Quelqu'un, voulant ſçavoir comment Socrate étoit mort, le pria de lui en faire le recit. *Plût à Dieu*, dit-il, que j'euſſe une même fin.

Le Sophiſte Polixéne entra un jour chez lui, où, trouvant une compagnie de femmes ajuſtées & un ſomptueux repas, il ſe mit à déclamer contre le Luxe. Ariſtippe l'écouta quelque-tems, juſqu'à ce qu'il l'interrompit, en lui demandant s'il vouloit être de la partie. Polixéne y ayant conſenti, quelle raiſon avez-vous donc de vous plaindre, lui dit-il? Il ſemble que vous aprouvez les bonnes tables & que vous ne blâmez que la dépenſe. On lit, dans les *Exercices* de Bion, qu'étant en voyage il dit à ſon valet de jetter une partie de l'argent dont il étoit chargé & de ne garder que ce qu'il pourroit porter commodément. Dans un autre tems qu'il voyageoit ſur Mer, ſi-tôt qu'il ſçut que le vaiſſeau apartenoit à un Corſai-

re, il compta son argent qu'il laissa glisser de ses mains dans l'eau, comme par accident, en déplorant son infortune. D'autres lui font dire, il vaut mieux que l'argent périsse pour Aristippe, qu'Aristippe pour l'argent. Denys lui ayant demandé quel sujet l'amenoit à sa Cour : j'y suis venu, répondit-il, pour vous faire part de ce que j'ai, & afin que vous me fassiez part de ce que vous avez & de ce que je n'ai pas. Au lieu de cette réponse, d'autres lui font dire : autrefois qu'il me falloit de la science, j'allois chez Socrate ; à present que j'ai besoin d'argent, je viens auprès de vous. Il blâmoit beaucoup les hommes, de ce que dans les ventes publiques ils regardoient avec soin les effets qu'ils vouloient acheter, & n'éxaminoient que superficiellement la conduite de ceux avec qui ils vouloient former des liaisons. D'autres prétendent que cette réfléxion est de Diogène. Denys ayant donné un festin, ordonna que tous les conviés danseroient en robe de pourpre. Platon s'en défendit, en disant qu'il ne convenoit point à son caractére de prendre un air efféminé. Aristippe, au contraire, se revêtit de cet habillement, & entrant en danse dit que jamais la pudeur ne couroit risque de se corrompre dans les réjouissances de Bacchus. Il avoit un ami, en faveur duquel il intercédoit auprès du Tyran ; & comme il ne pouvoit obtenir ce qu'il lui demandoit, il se jetta à genoux ;

on lui reprocha cette bassesse, mais il répondit: ce n'est pas ma faute, c'est celle de Denys qui a les oreilles aux pieds. Aristippe demeuroit en Asie, lorsqu'il fut pris par Artapherne, Gouverneur de la Province. Quelqu'un lui ayant demandé, si après cette disgrace il se croyoit en sûreté? Vous n'y pensez pas, dit-il, je n'eus jamais plus de confiance qu'à present que je dois parler à Artapherne. Il comparoit ceux qui négligeoient de joindre la Philosophie à la connoissance des Arts Libéraux, aux Adorateurs de Pénélope qui espéroient plus de conquérir le cœur de Mélantho, de Polydore, & des autres servantes, que d'épouser leur Maîtresse. On dit qu'il tint un discours pareil à Ariste en lui disant, qu'Ulisse étant descendu aux Enfers, s'y avoit eu des entretiens avec presque tous les Morts; mais que pour leur Reine, il n'avoit jamais pû la voir. On lui demanda ce qu'il croyoit qu'il étoit le plus néceſſaire d'enseigner aux jeunes gens. Des choses, dit-il, qui puissent leur être utiles, quand ils auront atteint l'âge viril. Un autre lui faisoit des reproches de ce que, de l'Ecole de Socrate il étoit allé à la Cour du Tyran de Syracuse. Je fréquente, dit-il, la compagnie de Socrate, quand j'ai besoin de préceptes, & celle de Denys, lorsque j'ai besoin de relâche. Etant revenu à Athènes, avec une assez bonne somme d'argent, où avez-vous pris tout cela, lui

dit Socrate ? Et vous, repartit Ariſtippe, où avez-vous pris ſi peu de choſe ? Une femme de mauvaiſe vie l'accuſoit d'être enceinte de lui ; vous n'en êtes pas plus ſûre, dit-il, que ſi, après avoir marché à travers d'un buiſſon, vous m'aſſuriez que telle épine vous a piquée. Quelqu'un le blâmant de ce qu'il abandonnoit ſon fils comme s'il n'en étoit pas le pere ; il répondit : la pituite & la vermine ne s'engendrent-elles pas de nos corps ? cependant nous les jettons comme des ordures. Un autre trouvoit mauvais qu'il eût obtenu une ſomme d'argent de Denys, au lieu que Platon n'en avoit reçû qu'une livre ; il lui dit, l'argent m'eſt néceſſaire, & Platon a beſoin de livres. Comme on lui demanda le ſujet pour lequel Denys étoit mécontent de lui ; il répondit, que c'étoit par cela même que tout le monde étoit mécontent de lui. Un jour qu'il prioit ce Tyran de lui ouvrir ſa bourſe, Denys lui fit avouer que le Sage n'avoit pas beſoin d'argent, & voulut ſe prévaloir de cet aveu ; donnez-m'en toujours, inſiſta Ariſtippe, & puis nous vuiderons la queſtion. Sur quoi Denys lui ayant mis quelques piéces dans la main ; à preſent, lui dit le Philoſophe, je n'ai plus beſoin d'argent. Denys lui dit une fois, que celui qui alloit chez un Tyran, d'homme libre devenoit eſclave. Non, lui répondit Ariſtippe, s'il y eſt venu libre il ne change point de condition. C'eſt Dioclès, qui dans la *Vie des Philoſophes*,

Philosophes, lui attribue cette réponse, mais d'autres prétendent qu'elle est de Platon. Ayant eu une dispute avec Eschine, il lui dit peu de tems après: Ne nous racommoderons-nous point, & ne cesserons-nous point de manquer de raison? Attendez-vous que quelque bouffon se moque de nous dans les cabarets & nous remette en bonne intelligence? Soyons amis, dit Eschine, j'y consens. Et moi aussi, reprit Aristippe. Mais souvenez-vous que, quoique je sois le plus âgé, je n'en ai pas moins fait les premiéres avances. En vérité, lui dit Eschine, vous avez raison, & votre cœur est meilleur que le mien; j'ai été la principale cause de notre querelle, & vous êtes l'Auteur de notre réconciliation.

Voilà ce qu'on dit de ce Philosophe. Il y a eu trois autres Aristippes. Un Ecrivain qui a donné l'*Histoire d'Acadie*. Un autre qui étoit petit-fils du Philosophe, & qui, pour avoir été instruit par sa Mere, fut nommé Métrodidactus. Le troisiéme sortit de la nouvelle Académie. On attribue à Aristippe trois Livres de l'*Histoire de Lybie*, dédiés à Denys, écrits partie en langue Attique & partie en langue Dorique, & l'un desquels contient vingt-cinq Dialogues. On lui attribue aussi les Ecrits suivans, *Artabaze*, *le Naufrage*, *les Fugitifs*, *le Mendiant*, *Laïs*, *Porus*, *Laïs & son miroir*, *Hermias*, *le Songe*, *l'E-*

chanson, *Philomele*, *les Domestiques*, *les Critiques*, touchant ceux qui le blâmoient de boire du vin vieux, & d'entretenir des femmes ; *les Censeurs*, touchant ceux qui trouvoient à redire à sa friandise ; une Lettre à sa fille Arete ; une autre à quelqu'un qui s'apliquoit aux éxercices pour les Jeux Olympiques ; deux Interrogations ; différens Ecrits sentencieux, un à Denys, un touchant la representation, le troisiéme à la fille du Tyran, le quatriéme à un homme qui se croyoit méprisé du Public, & le dernier à un autre qui faisoit le donneur de conseils. Plusieurs disent qu'il a composé six Livres sur divers sujets ; mais d'autres, & Sosicrates de Rhodes en particulier, soutiennent qu'il n'a rien écrit. Sotion & Panœtius disent que ses œuvres consistent en un Traité *sur la Discipline*, un discours *sur la vertu*, des Exhortations, des Dialogues *sur Artabaze*, *sur le Naufrage* & *sur les Fugitifs*, six Livres *sur les Ecoles*, trois Livres de Sentences, des Entretiens *sur Laïs*, *Porus*, & *Socrates*, & des Réfléxions *sur la fortune*.

Aristippe définissoit la Volupté, qu'il établissoit pour derniére fin, un mouvement agréable que l'Ame communique aux sens. Après avoir décrit sa vie, parlons avec ordre des Philosophes Cyrénéens, ses sectateurs. Les uns se sont apelés Hégésiaques, les autres Annicériens, d'autres Théodoriens. Nous comprendrons dans cette

classe ceux qui sont sortis de l'Ecole de Phédon, & qui, sous le nom d'Erétréens, ont passé pour les plus célébres. Arete, fille d'Aristippe, étudia sous son Pere avec Ethiops de Ptolémaïs & Antipater de Cyrene. Aristippe, surnommé Métrodidactus fut disciple d'Arete & Maître de Théodore, surnommé Athéos, & dont on changea le nom en celui de Théos. Epitideme de Cyréne aprit sa science d'Antipater, & l'enseigna à Parébates, qui instruisit Hégésias, nommé Pisithanate, & celui-ci fut docteur d'Annicéris qui racheta Platon.

Ceux qui ont suivi les dogmes d'Aristippe se sont nommés Cyrénéens, à cause de Cyréne qui étoit la patrie de ce Philosophe; ils croyent que l'homme est sujet à deux passions, au plaisir & à la douleur; ils apellent le plaisir un mouvement agréable qui satisfait l'Ame, & la douleur un mouvement violent qui l'accable; ils prétendent que tous les plaisirs sont égaux, & que l'un n'a rien de plus sensible que l'autre; que tous les animaux le recherchent & fuient la douleur. Panœtius, dans son Livre *des Sectes*, dit qu'ils veulent parler en cela du plaisir corporel dont ils font la fin de l'homme, & non de celui qui consiste dans la tranquillité qui est l'effet de la santé & de l'exemption de la douleur : plaisir qui est celui dont Epicure a pris la défense & qu'il établit pour fin. Cependant il semble que ces Phi-

osophes distinguent cette fin du souverain bien; puisqu'ils apellent la fin un plaisir particulier, & font consister la vie heureuse ou le bonheur dans l'assemblage de tous les plaisirs particuliers, tant de ceux qui sont passés, que de ceux qu'on peut recevoir encore ; ils disent que le plaisir particlier est desirable pour lui-même, & qu'au contraire la félicité n'est point à souhaiter pour elle-même, mais à cause des plaisirs particuliers qui en résultent. Ils ajoutent, que le sentiment nous prouve que le plaisir doit être notre fin, puisque la Nature nous y porte dès l'enfance: que nous nous y laissons entraîner sans jugement: & que, lorsque nous le possédons, nous ne souhaitons rien outre la jouissance que nous en avons, au lieu que nous avons pour la douleur une répugnance naturelle qui nous porte à l'éviter. Ils disent encore, comme le raporte Hippobote, dans son Livre *des Sectes*, que le plaisir est un bien, lors même qu'il naît d'une chose deshonnête, & que le caractére honteux de la cause qui le produit n'empêche pas qu'on ne doive le regarder comme un bien. Au reste ils ne croyent pas, comme Epicure, que la privation de la douleur soit un bien, ni la privation du plaisir un mal: parce que le plaisir & la douleur consistent dans un mouvement de l'Ame, (1) & qu'être sans

(1) Autrement, dans les Sensations.

douleur, c'eſt être comme dans l'état d'un homme qui dort. Ils diſent qu'il ſe peut qu'il y ait des perſonnes qui, dans une aliénation d'eſprit, n'ont aucun goût pour le plaiſir. Ils ne font pourtant pas conſiſter tout plaiſir & toute douleur dans des ſenſations corporelles, convenant qu'un homme peut concevoir de la joïe, ou d'un bonheur qui arrivera à ſa patrie, ou à cauſe de quelque avantage qui le regardera perſonnellement; mais il ne conviennent pas que le ſouvenir ou l'attente d'un bien puiſſe créer du plaiſir, ce qui eſt l'opinion d'Epicure, & ils ſe fondent ſur ce que le tems diſſipe le mouvement de l'Ame. Outre cela, ils diſent que le plaiſir & la douleur ne peuvent venir des ſeuls objets qui frapent les organes de l'ouie & de la vue, puiſque nous écoutons volontiers les plaintes de ceux qui contrefont les malheureux, & que nous entendons avec répugnance ceux qui ſe plaignent de leurs propres maux. Ils donnoient le nom de ſituation mitoyenne à cette privation de contentement & de douleur. Ils mettoient les plaiſirs du corps fort au-deſſus de ceux de l'Ame, & regardoient les maux corporels comme pis que ceux de l'eſprit, diſant que c'eſt par cette raiſon que les Criminels ſont punis par les maux du Corps. Ils apelloient la douleur un état rude & la joïe une choſe plus naturelle, & de là vient qu'ils aportoient plus de ſoin à gouverner

la joie que la douleur ; parce que, quoique le plaisir soit à rechercher par lui-même, il se trouve souvent que les causes qui le produisent sont désagréables ; & c'est ce qui leur faisoit dire que l'assemblage de tous les plaisirs particuliers, qui constituent le bonheur, est difficile à faire.

Une de leurs opinions est que le sage n'est pas toujours heureux, ni l'Insensé toujours dans la douleur ; mais que cela a lieu la plûpart du tems, & qu'il suffit aussi, pour être heureux, qu'on éprouve du plaisir à quelque égard. Ils disent que la sagesse est un bien qu'il ne faut pas desirer relativement à elle-même, mais en considération des avantages qui en reviennent ; qu'on ne doit chérir un ami que par nécessité, à peu près comme on aime ses membres, aussi long-tems qu'ils sont unis au corps ; qu'il y a des vertus qui sont communes aux sages & aux extravagans ; que l'éxercice du corps est utile à la vertu ; que l'envie n'a aucune prise sur le Sage ; qu'il est à l'épreuve de l'impétuosité des passions ; & que la superstition ne peut avoir d'empire sur son esprit, parce que tous ces maux dérivent d'un vain préjugé ; qu'il peut cependant ressentir de la crainte & de la douleur comme étant des sentimens de la Nature ; que quoique les richesses engendrent la volupté, on ne doit pas les souhaiter par raport à ce qu'elles sont en elles-mêmes. Ils convenoient que l'esprit humain

peut comprendre les qualités des passions, mais ils lui refusoient la capacité d'en connoître l'origine. Ils ne s'attachoient point à la recherche des choses naturelles, parce qu'ils étoient dans l'opinion que c'est inutilement qu'on s'efforce d'y parvenir. Pour la Logique, ils la cultivoient à cause de son utilité. Méléagre dit pourtant dans le II. Livre de ses *Opinions*, aussi-bien que Clitomaque, dans le I. Livre des *Sectes*, qu'ils méprisoient également la Physique & la Dialectique, dans la persuasion qu'un homme, qui a apris à connoître le bien & le mal, peut, sans le secours de ces sciences, bien raisonner, se dépouiller de superstition & s'armer contre les craintes de la mort. Ils disoient que rien n'est de sa nature juste, honnête, ou honteux, mais que la coutume & les loix avoient introduit ces sortes de distinctions; que cependant un homme de probité ne laisse pas de se garder de faire mal, ne fût-ce que pour éviter le dommage & le scandale qui en peuvent arriver, & que c'est-là ce qui fait le Sage. Ils ne lui ôtent pas non plus les progrès dans les Siences & les beaux Arts. Enfin, ils disent que les hommes sont plus sensibles à la douleur les uns que les autres, & que nos sens ne sont pas toujours de sûrs garans de la vérité de ce que nous pensons.

Les Sectateurs d'Aristippe, qui s'apeloient *Hégésiaques*, ont été dans les mêmes sentimens

que les Cyrénéens sur le plaisir & la douleur. Ils disoient que l'amitié, la bonté & la bénéficence ne sont rien par elles-mêmes, parce que nous les recherchons à cause du fruit qui nous en revient, & non à cause d'elles-mêmes, & que dès qu'elles ne nous sont plus utiles, nous n'en faisons plus de cas. Ils croyoient qu'une vie tout à fait heureuse n'est pas possible, parce que plusieurs maux viennent du Corps, & que l'Ame partage tout ce qu'il éprouve; que d'ailleurs la fortune nous ravit souvent les biens que nous espérons, & que tout cela est cause qu'un vrai bonheur est impossible à trouver, de sorte que la mort est préférable à la vie (1). Ils disoient encore que rien n'est agréable ou fâcheux par sa nature, mais que la rareté ou la nouveauté, ou la satiété des choses réjouissent les uns & attristent les autres; que la pauvreté & l'opulence ne contribuent point à former le plaisir, & que les riches n'en goûtent pas plus que les pauvres; que l'esclavage ou la liberté, la naissance relevée ou obscure, la gloire ou le deshonneur, ne font rien pour le dégré du plaisir; que la vie est

(1) Nous suivons, en traduisant ainsi, la correction de Casaubon qu'éclarcit un trait d'Histoire cité par quelques Modernes; c'est que le fondateur de cette secte qui est Hégésias, dont Diogéne a parlé ci-dessus, faisoit des peintures si fortes des miséres de la vie humaine, que ses Auditeurs se donnoient la mort au sortir de ses leçons. Voyez entre les Anciens, Cicéron, Liv. 1. des Tusc. Valere Max. L. 8. 9. ex. 7.

un bien pour l'insensé, mais non pour le sage, & qu'il fait tout pour l'amour de lui-même, n'estimant personne plus excellent que lui, & regardant les plus grands avantages comme inférieurs aux biens qu'il posséde. Ces Philosophes anéantissoient l'usage des sens par raport au jugement, comme ne donnant point une éxacte notion des objets ; & ils établissoient pour régle de la vérité ce qui paroît le plus raisonnable. Ils prétendoient que les fautes sont pardonnables, parce que personne n'en commet volontairement, mais qu'on y est conduit par les suggestions de quelque passion ; qu'au lieu de haïr quelqu'un, on doit lui enseigner ses devoirs ; que le sage pense moins à se procurer des biens qu'à se préserver des maux, se proposant pour fin d'éviter également la peine & la douleur, ce qui demande qu'on soit indifférent par raport aux choses qui produisent la volupté.

Les Annicériens recevoient la plûpart de ces opinions & ne s'en écartoient qu'en ce qu'ils ne détruisoient point l'amitié, la faveur, le respect qu'on doit à ses parens, & l'obligation de servir sa patrie, disant même que ces sentimens sont cause que le Sage, quoiqu'affligé & peu avantagé des plaisirs de la vie, peut être heureux. Ils disent que le bonheur qui naît de la possession d'un Ami n'est point à rechercher en lui-même, parce que les autres n'en peuvent pas juger, &

que notre raiſon eſt trop foible pour nous fier uniquement ſur nous-mêmes & nous perſuader que nous jugeons plus ſainement que les autres. Ils diſent encore que la coutume nous eſt utile, à cauſe des défauts de notre diſpoſition. Ils penſent qu'on ne doit pas avoir des amis uniquement pour l'utilité qu'on en peut retirer, en ſorte qu'on s'éloigne d'eux lorſqu'on n'a plus d'intérêts à les ménager; mais qu'on doit auſſi leur être attaché par l'affection même qu'on a priſe pour eux, & qui doit porter juſqu'à ſouffrir pour leur ſervice; en ſorte que, quoiqu'on ait le plaiſir pour fin & qu'on ſoit affligé d'en être privé, on ſuporte cela volontiers par l'affection qu'on a pour ſes amis.

Quant aux *Théodoriens*, ils ont pris leur nom de ce Théodore dont nous avons parlé, & ont ſuivi ſes dogmes. Ce Philoſophe rejetta toutes les opinions qu'on avoit des Dieux. J'ai lu un Ouvrage dont il étoit Auteur, intitulé *des Dieux*, qui n'eſt pas à mépriſer, & d'où l'on penſe qu'Epicure a tiré beaucoup de choſes. Antiſthène, dans ſes *Succeſſions des Philoſophes*, dit que Théodore fut diſciple d'Annicéris & de Denys le Logicien. Il poſoit pour fins le plaiſir & la triſteſſe, c'eſt-à-dire, le plaiſir qui provient de la ſageſſe, & la triſteſſe qui naît de l'ignorance; il apeloit la prudence & la juſtice des biens, les

habitudes contraires des maux, & le plaisir & la douleur des sentimens qui tiennent le milieu entre le bien & le mal. Il n'estimoit point l'amitié, parce qu'elle n'est ni réelle dans ceux qui manquent de sagesse & chez qui elle s'éteint, si on leur ôte l'intérêt qu'ils en retirent, ni d'aucun service aux sages qui se passent d'autant plus aisément d'amis, qu'ils se suffisent à eux-mêmes. Il trouvoit raisonnable qu'on refusât de se sacrifier pour le salut de ses concitoyens, apelant cela renoncer à la sagesse pour l'avantage des ignorans. Il disoit que le Monde est notre patrie ; que dans l'occasion le Sage peut commettre un vol, un adultére, un sacrilége : parce qu'en tout cela il n'y a rien d'odieux, excepté dans l'opinion du vulgaire à qui on éxagére l'énormité de ces actions pour le contenir dans le devoir. Il pensoit aussi que le Sage peut sans honte avoir ouvertement commerce avec des prostituées, ce qu'il établissoit par ce raisonnement ; puisqu'on peut se servir d'une femme en tant qu'elle est sçavante, & d'une jeune personne en tant qu'elle est habile, on peut aussi se servir d'une femme, ou d'une jeune personne en tant qu'elle est belle, &, par conséquent, on s'en peut servir pour la fin pour laquelle elle a été faite belle, c'est-à-dire, pour l'amour ; d'où il concluoit que ceux qui, dans l'amour ont l'utilité en vue, ne pé-

chent point (1); c'eſt par de ſemblables raiſons qu'il ſurprenoit ceux qui l'écoutoient. Il y a aparence qu'on l'apella Théos depuis la réponſe qu'il fit à Stilpon. Celui-ci lui ayant demandé s'il étoit réellement ce que ſon nom ſignifioit, il répondit qu'oui; vous êtes donc Dieu, repliqua Stilpon. Théodore, recevant cela en plaiſantant, répartit: vous prouveriez par un raiſonnement pareil que vous n'êtes qu'une corneille ou quelqu'autre animal ſemblable. Un jour qu'il étoit aſſis auprès d'Euryclide d'Hiéraphante, il lui demanda qu'il falloit regarder comme impies ſur les myſtéres de la religion; ce ſont ceux, répondit Euryclide, qui les découvrent à d'autres qui n'y ſont pas encore initiés. En ce cas-là, repliqua Théodore, vous êtes vous-même coupable de ce crime, puiſque vous expliquez ce qu'il y a de plus ſecret dans la religion à des perſonnes qui ne la profeſſent pas encore. Il courut riſque d'être cité à l'Aréopage, & peu s'en fallut qu'il n'éprouvât la ſévérité de ce Tribunal; mais Démétrius de Phalere le tira d'embarras

(1) Ceux qui goûtérent ce raiſonnement auroient pu également goûter celui-ci: s'il eſt permis de ſe ſervir d'un bâton pour marcher, il eſt permis de s'en ſervir auſſi pour les autres uſages auſquels il eſt propre, & par conſéquent, pour faire du mal en vue de quelque profit.

Amphicrate, dans ses *Vies des Hommes Illustres*, raporte pourtant qu'il fut condamné à boire de la ciguë. Pendant qu'il étoit à la Cour de Ptolomée, fils de Lagus, ce Prince l'envoya en ambassade auprès de Lysimaque qui lui demanda fort librement s'il n'avoit pas été chassé d'Athènes ? On vous a parfaitement bien informé, lui répondit Théodore. Les Athéniens m'ont banni de leur ville, parce qu'ils étoient comme Sémele qui fut trop foible pour porter Bacchus. Lysimaque poursuivit : prenez garde de ne pas revenir ici une autre fois. Je n'y reviendrai point, répliqua Théodore, à moins que Ptolomée ne trouve bon de m'y renvoyer. Myrthus, Trésorier de Lysimaque, qui étoit présent à cette audience lui dit là-dessus : il me semble, que non-seulement vous ne sçavez pas l'honneur qui apartient aux Dieux, mais que vous ignorez même le respect qui est dû aux Rois. Je sçai si bien, reprit le Philosophe, ce qui est dû aux Dieux, que je vous regarde comme leur ennemi.

On dit qu'étant un jour venu à Corinthe, suivi de beaucoup de disciples, Métrocle le Cynique qui nettoyoit des légumes lui dit : tu n'aurois pas une si grande suite, si tu nettoyois des légumes. Et toi, répondit Théodore, tu ne ferois pas si mauvaise chére, si tu sçavois converser avec le monde ; nous avons raporté quelque chose de pareil au sujet de Diogéne & d'Aristippe.

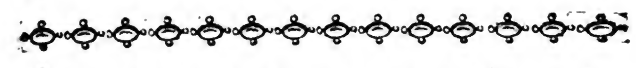
Voilà ce qu'on sçait de la vie & des mœurs de ce Philosophe, qui enfin partit pour Cyréne où il demeura long-tems estimé de Marius. (1) On dit que, lorsqu'on l'obligea d'en sortir, il dit, vous avez grand tort de m'éxiler de Lybie en Gréce.

Il y a eu vingt Théodores. Le premier, qui étoit de Samos & fils de Rhœcus, conseilla que, pour affermir les fondemens du Temple d'Ephèse, on y semât du charbon : parce que l'endroit étoit humide & qu'il prétendoit que le bois brûlé à ce degré acquiert une solidité qui empêche que l'eau ne puisse le pourrir. Le second, natif de Cyréne, fut Géométre & maître de Platon. Le troisiéme, est le Philosophe dont nous avons parlé. Le quatriéme, a donné un ouvrage sur la maniére d'éxercer la voix. Le cinquiéme, a écrit sur la Poësie Lyrique en commençant par Terpander. Le sixiéme, étoit Soïcien. Le septiéme, a fait une Histoire Romaine. Le huitiéme, Syracusain de naissance, a publié un Traité de l'Art Militaire. Le neuviéme, né à Bysance, a passé pour grand Jurisconsulte. Le dixiéme, aussi habile dans le même genre, est cité par Aristote dans son abregé des plus fameux Orateurs. L'onziéme, Citoyen de Thèbes, éxerça la Sculpture. Le douziéme, qui fut Peintre, & celui dont Polémon

(1) On a quelque soupçon que ce dernier mot est fautif.

fait mention dans ses œuvres. Le treiziéme, fut un autre Peintre d'Athènes, il étoit connu de Ménodote. Le quatorziéme, aussi Peintre d'Ephèse, est allégué par Théophane, dans son Livre *de la Peinture.* Le quinziéme, fut Poëte Epigrammatiste. Le seiziéme, fut auteur d'un ouvrage sur la Poësie. Le dix-septiéme, Médecin & disciple d'Athénée. Le dix-huitiéme, étoit natif de Chio & Philosophe Stoïcien. Le dix-neuviéme, Stoïcien aussi, étoit de Milet. Le vingtiéme, s'est fait connoître par ses Piéces Tragiques.





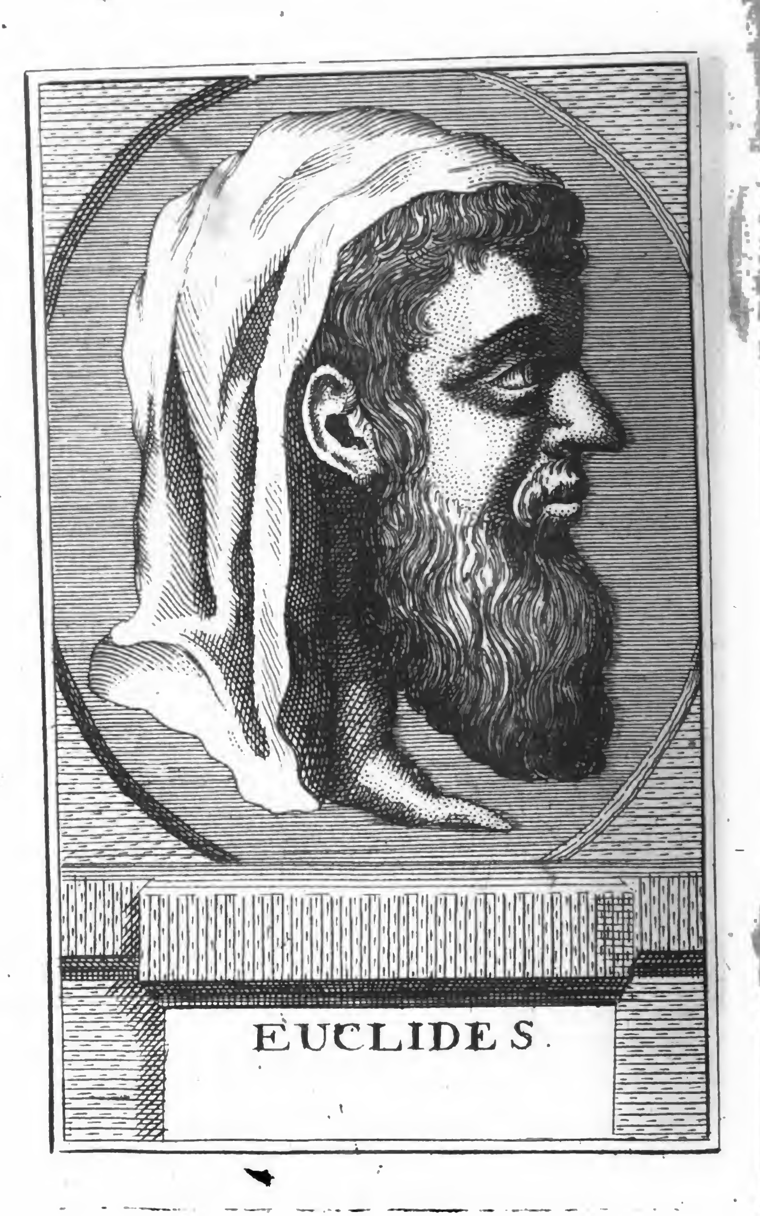
PHEDON.

PHédon, issu d'une noble maison d'Elée; fut pris lorsque sa patrie se soumit aux ennemis, & contraint de faire un honteux trafic dans une chambre ouverte. Etant Parvenu à avoir le commerce de Socrate, Alcibiade, ou Criton, le racheta à la requisition du Philosophe. L'usage qu'il fit de sa liberté fut de donner tout son tems à l'étude de la Philosophie. Jérôme, dans son Livre *du souvenir des Epoques*, le dit esclave. Phédon a composé deux Dialogues, intitulés *Zopire & Simon*, que personne ne lui conteste; mais on doute qu'il soit l'auteur de celui qui porte le titre de *Nicias*. Quelques-uns pensent que celui qui s'apelle *Médus* est d'Eschines; d'autres croyent qu'il vient de Polyene. On hésiste encore à prononcer sur l'Ouvrage intitulé *les Vieillards*; & il y en a même qui veulent que les Discours intitulés *des Tanneurs*, soient l'ouvrage d'Eschine.

Phédon eut pour successeur Plistan d'Elée; & celui-ci Ménédeme Erétrien & Asclépiade Phliasien. Ces Philosophes, tous éleves de Stilpon, furent apelés Eléens, & prirent le nom d'Erétréens depuis Ménédeme. Comme celui-ci a été chef de secte, nous en parlerons plus amplement dans la suite.

EUCLIDE.




EUCLIDES.



EUCLIDE.

EUclide nâquit à Mégare, ville voisine de l'Isthme, ou à Géloüs, comme dit, entr'autres Ecrivains, Alexandre, dans ses *Successions*. Il prit beaucoup de goût pour les Œuvres de Parménide. C'est de lui que les Philosophes Mégariens prirent leur nom. On les apella ensuite Disputeurs, jusqu'à ce qu'on leur donna le nom de Dialecticiens; Denys de Carthage leur donna le premier cette qualité, parce qu'ils composoient leurs discours & leurs autres ouvrages par demandes & par réponses. Hermodore raconte qu'après la mort de Socrate, Platon & les autres Philosophes, craignant la cruauté des Tyrans, se retirérent à Mégare auprès d'Euclide. Il n'admettoit qu'un seul bien qui reçoit différens noms, tantôt celui de sagesse, tantôt celui de Dieu, celui d'esprit, ou d'autres pareils. Il n'admettoit point, comme réelles les choses contraires à ce bien, & nioit qu'elles éxistassent. Ses démonstrations consistoient principalement à tirer des conclusions. Il ôta l'usage des comparaisons dans les disputes, disant que, si elles convenoient au sujet, il valoit mieux s'occuper du sujet même que de sa ressemblance, & que si elles n'y convenoient

point, elles n'étoient d'aucun usage. Cela donna occasion à Timon de l'attaquer lui & les autres Sectateurs de Socrate, en disant qu'il ne se soucioit point de ces disputeurs ni d'aucun d'eux en particulier, qu'il *s'embarrassoit peu de Phédon, quel qu'il pût être, aussi-bien que du pointilleux Euclide qui avoit inspiré aux Mégariens la fureur de disputer.*

Il a fait six Dialogues intitulés : le *Lampria*, l'*Eschine*, le *Phénise*, le *Criton*, l'*Alcibiade* & l'*Amoureux*. A Euclide succéda Eubulide de Milet, qui inventa dans la Dialectique plusieurs sortes de questions Syllogistiques, apelées, à cause de la maniére dont elles étoient conçues, (1) Menteuses, Trompeuses, Electre, Envelopées, Sorites, Cornues, Chauves, par où il fournit matiére à la plume des Poëtes Comiques. *Eubulide qui interroge injurieusement, & ébloüit les Rhéteurs par des expressions ampoulées, les trompant par des mensonges méthodiques*, part avec une fluidité de paroles qui égale celle de Démosthènes. Selon toute aparence, Démosthènes fut son disciple; & comme il prononçoit difficilement la lettre R, il vint à bout de corriger ce défaut;

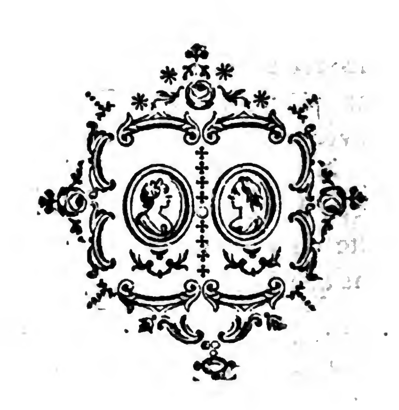
(1) Comme tout cela ne sont que des propositions captieuses, nous n'avons point cru devoir charger cet endroit d'une longue explication de ces noms qui se trouvent dans les notes de Ménage.

Eubulide haïssoit Aristote, & il parla mal de lui à plusieurs égards. Entre ceux qui ont étudié sous ce Philosophe, on compte Aléxinus d'Elée, violent disputeur ; ce qui lui fit donner le nom de Critique. Il étoit ennemi de Zénon. Hermippe raporte qu'il vint d'Elée à Olympie & qu'il s'y érigea en Philosophe ; que ses Disciples lui ayant demandé pourquoi il s'arrêtoit dans ce lieu, il répondit qu'il se proposoit d'y former une Secte qu'il nommeroit Olympique. Mais ses Disciples desertérent son École à cause de la disette qui régnoit dans cet endroit & du mauvais air qui altéroit leur santé. Il continua cependant d'y demeurer avec un Domestique ; enfin s'étant allé baigner dans la riviére d'Alphée, il fut blessé par un roseau & mourut de cet accident. J'ai pris de cette circonstance de sa mort, le sujet de l'Epigramme que j'ai faite pour lui.

Ce n'est pas un faux bruit que quelqu'un s'est percé le pied en nageant. Aléximus, pendant qu'il passe à la nage, d'une rive à l'autre, rencontre un roseau & s'ensévelit dans les eaux de l'Alphée.

On a quelques Ouvrages d'Aléxinus outre des lettres à Zénon le Philosophe & à Ephore l'Historien. Un autre Sectateur d'Eubulide est Euphante d'Olynthe qui a fait l'Histoire de son tems & plusieurs Tragédies fort aprouvées. Il

fut chargé de l'éducation du Roi Antigone à qui il dédia un Traité *ſur la Royauté*, auſſi curieux qu'utile. Euphante mourut de vieilleſſe. Il eut un grand nombre de Condiſciples, entr'autres Apollonius Cronos.



DIODORE.

Diodore d'Iasus, fils d'Amene, fut surnommé Cronos, ce qui donna occasion à Callimaque de le tourner en ridicule. Momus lui-même, dit-il, dans ses Epigrammes, n'a pas manqué d'afficher aux carrefours que Cronos est doué de sagesse. Quelques-uns croyent que ce Dialecticien inventa la maniére d'argumenter, qu'on apella *cornue* & *embarrassante*. Dans le tems qu'il vivoit à la Cour de Ptolomée Soter, Stilpon lui proposa quelques difficultés dans la Dialectique dont il ne put donner la solution sur le champ. Le Roi, à qui il avoit déplu sur quelqu'autre chose, lui en témoigna du mécontentement & l'apella Cronos (1) par moquerie. Diodore quitta là-dessus la compagnie, se mit à écrire sur la proposition de Stilpon, & prit la chose si à cœur, qu'il en mourut de chagrin. Voici l'Epigramme que j'ai faite pour lui.

Diodore Cronos, quel esprit malin te porte à abreger tes jours? Tu hésites sur les énigmes de Stilpon. On te blâme d'être vaincu sur la doctrine &

(1) Cronos en grec signifie le tems; c'étoit pour lui reprocher qu'il lui en falloit beaucoup pour répondre.

tu te laisses vaincre à la douleur. Cronos tu es à juste titre ce que signifie ton nom, si on en ôte les lettres C & R. (1)

De l'Ecole d'Eubulide sortirent encore Ichthyas, fils de Métallus & homme de mérite, à qui Diogène le Cynique adressa un Dialogue; Clinomaque de Thurium qui écrivit le premier des *propositions*, des *prédicames* & des autres parties de la Logique; Stilponde de Mégare, célébre Philosophe, dont nous allons donner la vie.

(1) En ôtant du mot Cronos le C & l'R, il reste Onos qui signifie Ane, & qui étoit une Epithéte qu'on donnoit à ceux qui, à un certain jeu de boule, ne sautoient pas assez legérement. Voyez le Tresor d'Etienne.



STILPON.

STilpon, natif de Mégare, ville de Gréce, fut disciple de quelques Philosophes, Sectateurs d'Euclide. On dit même qu'il eut Euclide pour Maître & après lui Thrasymaque de Corinthe, l'ami d'Ichthias, selon Héraclide. Il étoit si inventif & si éloquent, qu'il surpassa tous ses compagnons d'étude, & peu s'en fallut que toute la Gréce ne fût surnommée Mégarienne. Philippe, le Mégarien, parle de lui à peu près en ces termes : *Il enleva à Théophraste, Métrodore, ce grand contemplateur, & Timagoras de Géloüs; à Aristote de Cyréne, Clitarque & Simmias; aux Dialecticiens, Pœonius qu'il détacha d'Aristide; & Diphile de Bosphore, avec Myrmex d'Exénete, qu'il ôta à Euphante. Ils vinrent disputer dans son école & s'attachérent à lui.* Il attira aussi Phrasidéme Péripatéticien & habile Physicien, ainsi qu'Alcime le plus fameux des Orateurs Grecs de son tems, Cratès, Zénon de Phénicie & plusieurs autres.

Stilpon étoit naturellement honnête & obligeant; Onétor dit aussi, que quoiqu'il fût marié, il entretenoit une concubine nommée Nicarete. Il eut une fille de peu de vertu qu'il maria avec Simmias de Syracuse, son ami. Quelqu'un l'ayant

averti qu'elle le deshonoroit par sa conduite, il répondit qu'il lui procuroit plus d'honneur qu'elle ne pouvoit lui causer de honte. On raporte que Ptolomée-Soter le reçut avec de grands témoignages de respect & d'estime, & qu'après avoir réduit sous sa puissance la ville de Mégare qui étoit la patrie du Philosophe, il lui donna de l'argent & le pria de s'embarquer avec lui pour l'Egypte ; mais que Stilpon n'accepta qu'une petite partie de ce présent, en priant le Roi de le dispenser de ce voyage, & qu'il se retira à Egine où il resta jusqu'au départ de ce Prince. Dans une autre occasion, Démétrius, fils d'Antigone, ayant aussi pris Mégare, ordonna non-seulement qu'on épargnât sa maison, mais aussi qu'on lui restituât ce qu'on lui avoit enlevé ; & afin que tout lui fût rendu, il voulut se faire donner une liste de ce qu'il avoit perdu. On ne m'a rien pris, répondit Stilpon, on n'a point touché à ce qui m'apartient ; je possede encore mon éloquence & ma science ; & à cette occasion, il exhorta le Roi à se montrer généreux envers les hommes, ce qu'il fit avec tant de force, que Démétrius se conduisit en tout par ses conseils.

On dit qu'en parlant de la Minerve de Phidias, il demanda à quelqu'un si Minerve, fille de Jupiter, n'étoit pas un Dieu ? Et celui-là ayant répondu qu'oui, il répliqua : or cette Minerve n'est pas la Minerve de Jupiter, mais de Phidias ;

de

de quoi l'autre étant encore convenu, il en tira cette conſéquence, donc elle n'eſt point un Dieu. Cela fût cauſe qu'on le mena à l'Aréopage, où, bien loin de ſe rétracter, il ſoutint qu'il avoit raiſonné juſte : puiſque Minerve n'eſt pas un Dieu, mais une Déeſſe. Ce jeu de mots ne diminua pourtant point la ſévérité des Juges qui le condamnérent à ſortir de la ville. Théodore, celui qu'on ſurnommoit Théos, demanda par dériſion comment Stilpon ſçavoit que Minerve étoit une Déeſſe, & s'il l'avoit vûe pour en pouvoir juger. Ces deux Philoſophes étoient d'un caractére bien différent. Théodore affectoit une grande hardieſſe, Stilpon, au contraire, avoit beaucoup de modeſtie & étoit d'une humeur enjouée. Cratès lui ayant demandé ſi les priéres étoient agréables aux Dieux; imprudent, lui dit-il, ne me fais point de pareilles queſtions en public, attens que nous ſoyons ſeuls. On dit auſſi que Bion fit cette réponſe à un homme qui lui demandoit s'il y avoit des Dieux : malheureux Vieillard, écarte la foule, ſi tu veux que je t'en inſtruiſe. Stilpon étoit d'un caractére ſimple & éxempt de diſſimulation, pouvant s'accommoder à l'eſprit le plus commun. Un jour qu'il parloit à Cratès le Cynique, celui-ci, au lieu de lui répondre, lâcha un vent; je me doutois bien, lui dit-il, que tu ferois toute autre réponſe que celle qu'il falloit faire. Un autre jour Cratès lui ayant preſenté

une figue en lui adressant la parole, il la mangea d'abord. J'ai perdu ma figue, lui dit là-dessus Cratès; à quoi Stilpon répartit: & votre demande aussi dont cette figue étoit le gage. Ils se rencontrérent une fois pendant l'hyver; & comme Stilpon vit l'autre à moitié mort de froid, Cratès, lui dit-il, il me semble que vous auriez besoin d'un manteau neuf, lui donnant à entendre qu'il avoit autant besoin d'esprit que d'habillemens; (1) cette raillerie rendit le Cynique confus, & lui fit faire cette réponse. *Autrefois, étant à Mégare où habitoit Typhée, j'ai vû Stilpon en proye à mille maux, disputer au mileu d'une foule de jeunes gens, & ne leur enseigner d'autre science qu'une sagesse superficielle.*

On dit qu'étant à Athènes, il gagna tellement l'affection de tout le monde, que chacun sortoit de sa maison pour le voir; quelqu'un lui dit là-dessus: on vous admire comme un animal de rare espéce; point du tout, reprit-il, on me regarde seulement parce que je soutiens bien la qualité d'homme.

Il étoit subtil dans la dispute, & il en bannit l'usage des Espéces, se fondant sur cette raison, que celui qui parle de *l'homme* en général ne parle de personne, puisqu'il ne dé-

(1) Cela est fondé sur un jeu de mots qu'on ne sçauroit rendre en François.

ſigne point d'individu. Il alleguoit encore cet autre éxemple ; *l'Herbe* fut il y a mille ans : donc cette Herbe qu'on montra n'eſt pas l'Herbe en général. On dit qu'étant en converſation avec Cratès, il ſe hâtoit de la finir pour aller acheter du poiſſon, & que l'autre ayant voulu le rètenir, ſous prétexte qu'il rompoit le fil du diſcours, Stilpon répondit : non, non, je l'emporte avec moi, c'eſt vous que je quitte ; le ſujet de nos Diſcours reſte, mais les proviſions ſe vendent & s'emportent.

Il a laiſſé neuf Dialogues ; mais écrits avec aſſez peu de grace ; ils ſont intitulés, Le Moſchus, L'Ariſtippe ou le Callias, Le Ptolomée, Le Chœrécrate, Le Métrocle, L'Anaximène, L'Epigène, L'Ariſtote, enfin celui qui eſt adreſſé à ſa fille. Héraclide nous aprend qu'il fut Maître de Zénon, chef de la Secte Stoïcienne. Hermippe dit qu'il mourut fort vieux, & qu'il prit du vin pour accélérer ſa mort. Voici l'Epitaphe que je lui ai faite.

Vous connoiſſez ſans doute Stilpon de Mégare, qui étant affligé de vieilleſſe & de maladie, a trouvé dans le vin un Conducteur habile qui l'a délivré de cet attelage incommode.

Sophile Poëte Comique, a repris Stilpon dans une de ſes piéces intitulée, les Noces, où il l'accuſe d'avoir puiſé ſa doctrine dans les diſcours de Charinus.

CRITON.

CRiton d'Athènes, fut de tous les disciples de Socrate celui qui eut le plus d'amitié pour son maître; il avoit tant de soin de lui qu'il prévenoit ses besoins & que jamais il ne permit qu'il manquât du nécessaire. Il lui confia aussi l'éducation de Critobule, d'Hermogène, d'Epigene & de Ctesippe ses enfans; on a de ce Philosophe dix-sept Dialogues en un Volume. En voici les titres; de la Probité où il fait voir qu'elle ne dépend pas des préceptes, de l'Abondance, de la Capacité ou le Politique, de l'Honnêteté, du Crime, de l'Arrangement, de la Loi, de la Divinité, des Arts, de l'Amour, de la Sagesse, le Protagore ou le Politique, des Lettres, de la Science ou de la Doctrine, où il recherche ce que c'est qu'en avoir.



SIMON.

SImon étoit d'Athènes, & Tanneur de profession; il recevoit quelquefois les visites de Socrate, & il mettoit en écrit tout ce qu'il se souvenoit de lui avoir oui dire; de là vint qu'on apella ses ouvrages des Dialogues de Tanneurs, parce qu'ils rouloient entre les mains de gens de sa profession. Il y en a trente-trois, tous contenus en un volume; ils sont intitulés, des Dieux, du bien, de l'honnête, de la nature, de l'honnêteté; deux Dialogues du juste, de la vertu, où il fait voir qu'elle ne se peut enseigner; trois sur le courage, de la Loi, du caractére populaire, de l'honneur, de la Poësie, de la vie voluptueuse, de l'Amour de la Philosophie, de la Science, de la Musique, de la Poësie, de ce que c'est que l'honnête, de la doctrine, du raisonnement, du jugement, de ce qui est, du nombre, de la diligence, du travail, de l'amour du gain, de la vanterie, de l'honnête. Quelques-uns ajoutent ceux-ci, de la maniére de donner des conseils, de la raison ou de la capacité, de la méchanceté.

On dit que Simon fut le premier qui répandit les discours de Socrate. Périclès lui ayant pro-

mis de l'entretenir s'il vouloit venir auprès de lui, il répondit qu'il ne vouloit pas vendre sa franchise.

Il y a eu aussi un Simon qui a traité de la Rhétorique, un autre qui a été Médecin & contemporain de Séleucus & de Nicanor, enfin un quatriéme qui a été Sculpteur.



GLAUCON.

GLaucon d'Athènes, a composé neuf Dialogues qui sont réduits en un volume ; ils sont intitulés le Phidyle, l'Euripide, l'Amynthicus, l'Euthias, le Lysithede, l'Aristophane, le Céphale, l'Anaxipheme, & le Ménéxene. On lui en attribue encore trente-deux autres ; mais ils sont suposés.





SIMMIAS.

SImmias nâquit à Thèbes. Ses Œuvres renferment en un volume vingt-trois Dialogues qui ſont intitulés, de la ſageſſe, du raiſonnement, de la Muſique, des vers, du courage, de la Philoſophie, de la vérité, des Lettres, de la doctrine, de l'Art, du Gouvernement, de la décence, de ce qu'il faut rechercher & éviter, des Amis, de la Science, de l'Ame, de la vie heureuſe, de ce qui eſt poſſible, de l'argent, de la vie, de l'honnête, de la diligence, de l'Amour.

CEBES.

CEbès, autre Philoſophe de Thèbes, a écrit trois Dialogues, intitulés, la Table, la Semaine, & le Phrynicus.





CARNEADES CYRENEVS

MENEDEME.

MÉnédeme, Philosophe de la Secte de Phédon, étoit fils de Clisthène, qui descendoit de la famille des Théopropides, & étoit illustre par sa naissance, mais Architecte & pauvre; d'autres disent, que le pere de Ménédeme s'occupoit encore à coudre des tentes, & qu'il aprit lui-même cette profession, aussi-bien que celle d'Architecte; & cela fut cause qu'ayant proposé un decret au peuple, un nommé Aléxinius le blâma, en disant, qu'il ne convenoit au sage ni de faire des tentes, ni de proposer des decrets. Ayant été envoyé par les Erétriens à Mégare, il alla à l'Académie de Platon, qui n'eut pas de peine à lui persuader de quitter les armes pour l'étude. Il se laissa ensuite attirer par Asclépiade le Phliasien qui l'arrêta à Mégare, & ils s'attachérent tous les deux à Stilpon. De là, passant à Elis, ils firent société avec Anchipylle & Moschus, deux disciples de Phédon, dont les Sectateurs s'apeloient encore Eléens, comme nous l'avons remarqué ailleurs; dans la suite ils furent nommés Erétréens, d'Eréthrée, la patrie du Philosophe dont nous parlons.

Ménédeme avoit beaucoup de gravité, ce qui

donna occaſion à Cratès de plaiſanter ſur ſon ſujet, en ſe ſervant de ces termes : *Aſclépiade de Phliaſie & le Taureau d'Erétrée.* Timon le cenſure auſſi de l'air ſérieux qu'il affectoit, & de la rudeſſe de ſes railleries. Il inſpiroit tant de retenue par ſa gravité, qu'Euriloque de Caſſandrie n'oſa obéïr à Antigone qui l'avoit mandé avec Cleippide, jeune homme de Cyzique, de crainte que Ménédeme n'en fût inſtruit : parce qu'il reprenoit avec beaucoup de hauteur & de franchiſe. Un jour qu'il entendoit un jeune homme parler avec inſolence, il ne dit rien ; mais ayant ramaſſé une petite branche, il traça ſur le pavé une figure honteuſe qui fixa les regards des aſſiſtans, & le jeune homme comprenant que cet affront le regardoit, ſe retira. Hiérocle, revenant avec lui du Pyrée au temple d'Amphiaraüs, lui parloit beaucoup de la deſtruction d'Erétrée ; il répondit ſeulement, en lui demandant pourquoi il ſouffroit qu'Antigone le deshonorât ? Entendant un adultére qui ſe réjouiſſoit de ſon crime, il lui dit : ne ſçais-tu pas que le Raifort eſt auſſi bon que le Chou ? Un jeune garçon criant avec beaucoup de force, il lui dit : prens garde qu'il n'y ait derriére toi quelque choſe à quoi tu ne penſes pas. Antigone lui ayant fait demander s'il lui conſeilloit d'aſſiſter à un feſtin diſſolu, il lui fit dire ſeulement, qu'il ſe ſouvint qu'il étoit fils de Roi. Un homme de peu d'eſprit l'étourdiſſoit par des

discours hors de saison ; avez-vous une métairie, interrompit-il ? Oui, répondit l'autre, & de grands biens. Continuez, reprit Ménédeme, & ayez-en soin, de peur qu'en les négligeant, il ne vous arrive de les perdre avec une honnête simplicité. Un autre lui demanda s'il convenoit au sage de se marier. Que vous semble, demanda-t'il à son tour, suis-je sage ? & ayant reçû pour réponse qu'oui, il ajouta, & je suis marié. On disoit en sa presence qu'il y a plusieurs sortes de biens. Quel en est le nombre, dit-il ? Croyez-vous qu'il y en ait plus de cent ? Il n'aimoit point la somptuosité dans les repas, & il auroit voulu corriger de ce défaut ceux qui l'invitoient à leur table ; s'étant trouvé un jour à un repas de ce genre, il ne dit rien, mais il en blâma tacitement la profusion, en ne mangeant que des olives.

Sa franchise faillit à le perdre en Cypre, chez Nicocréon, lui & son ami Asclépiade. Ce Prince les ayant invités avec d'autres Philosophes à la fête qui se célébroit tous les mois, Ménédeme dit, que si ces conviés formoient une compagnie honorable, il falloit renouveller la fête tous les jours, sinon que c'étoit même trop d'une fois. Le Tyran répondit, qu'il avoit coutume de donner ce jour à la conversation avec les Philosophes. Ménédeme persista dans son opinion, & fit voir que la conversation des sages étoit utile en tout tems comme les sacrifices, & poussa la

chose si loin, que si un Trompette ne les eût avertis de leur départ, ils auroient peut-être laissé la vie en Cypre; on ajoute que, quand ils furent sur mer, Asclépiade dit : que les airs doux du Trompette les avoit sauvés, & que la hardiesse de Ménédeme les avoit perdus.

On dit qu'il enseignoit simplement, & qu'on ne remarquoit autour de lui aucun des arrangemens ordinaires dans les écoles. Il n'y avoit ni bancs, ni siéges disposés en rond ; mais chacun écoutoit ses leçons, selon qu'il trouvoit place assis ou debout. On raporte cependant que Ménédeme étoit timide & glorieux, jusques là que dans les commencemens de sa liaison avec Asclépiade, comme ils aidoient conjointement à bâtir une maison & que son ami portoit tout nû du mortier au toît, il se cachoit, lorsqu'il appercevoit un passant, de peur de partager le deshonneur. Quand il fut parvenu au maniement des affaires de la République, il étoit si craintif & si distrait, qu'une fois, au lieu de poser l'encens dans l'encensoir, il le mit à côté. Cratès l'ayant blâmé de s'être chargé du gouvernement, Ménédeme ordonna qu'on le conduisît en prison ; sur quoi le Cynique, en le regardant fixement, lui reprocha qu'il s'érigeoit en nouvel Agamemnon & en gouverneur de la ville.

Ménédeme avoit du panchant à la superstition : un jour qu'il étoit dans une Auberge avec

ſon Ami, on leur ſervit de la viande d'une bête morte d'elle-même ; l'ayant remarqué, le cœur lui en ſouleva & il pâlit. Aſclépiade l'en reprit & lui dit : ce n'eſt pas la viande qui vous fait du mal, c'eſt l'idée que vous en avez. A cela près, Ménédeme avoit l'ame grande & généreuſe; quant à ſa compléxion, quoique déja vieux, il étoit auſſi vigoureux que dans ſa jeuneſſe, & auſſi ferme qu'un Athléte. Il avoit le teint baſané, de l'embonpoint & la taille médiocre, témoin ſa ſtatue qu'on voit encore dans l'ancien ſtade d'Erétrée, & où il eſt repreſenté ſi découvert, qu'il ſemble que le Sculpteur ait voulu qu'on pût remarquer preſque toutes les parties de ſon corps.

Il rempliſſoit tous les devoirs de l'amitié envers ceux qu'il avoit choiſis pour amis ; & comme Eréthrée étoit une ville mal ſaine, il donnoit quelquefois des repas dans leſquels il s'égayoit avec des Poëtes & des Muſiciens. Il aimoit beaucoup Aratus, Lycophon, Poëte tragique, & Antagore de Rhodes, mais Homére plus que tous les autres. Après ceux-ci, il faiſoit cas des Poëtes Lyriques, & eſtimoit Sophocle. Entre les Satiriques, il aimoit Achée, après Eſchyle à qui il donnoit le premier rang. De là vient qu'il citoit ces vers contre ceux qui penſoient autrement que lui ſur le gouvernement de la république. *Autrefois l'animal le plus leger fut ſur-*

pris par le plus pesant, & la Tortue devança l'Aigle. Cela est tiré d'Omphale, ouvrage satyrique d'Achée. Ainsi on se trompe de croire que Ménédeme n'a lû que la Médée d'Euripide qui est insérée dans les Poësies de Néophron de Sycione.

Il n'estimoit point Platon, Xénocrate, ni Parébate de Cyréne, mais il admiroit beaucoup Stilpon ; & étant interrogé sur le mérite de ce Philosophe, il n'en dit pas autre chose que ces mots : c'est un homme d'un bon naturel. Il employoit des expressions si obscures, qu'on avoit de la peine à les entendre, & il étudioit ce qu'il disoit avec tant de soin, qu'il étoit difficile de disputer avec lui ; il traitoit toutes sortes de sujets & avoit la parole aisée. Antisthène, dans ses *successions*, dit qu'il étoit plein de force & d'ardeur dans les assemblées publiques & dans ses harangues. Il faisoit ordinairement des argumens courts, comme par éxemple celui-ci. *Deux choses différentes ne sont pas les mêmes. Or, l'utile est autre chose que le bien. Donc le bien n'est point utile.* Il rejettoit les propositions négatives & n'admettoit que les affirmatives, aprouvant surtout les simples, & condamnant les autres qu'il apelloit conjointes & compléxes. Héraclide dit, qu'il suivoit les opinions de Platon, excepté qu'il n'estimoit point la Dialectique ; ce qui fut cause qu'Alexinus lui demanda s'il continuoit de battre

ſon Pere ; à quoi il répondit, je n'ai ni commencé, ni ceſſé de le faire. Expliquez cette ambiguité, reprit Alexinus, & dites oui ou non ; il ſeroit abſurde, repliqua Ménédeme, qu'on obéït à vos loix, tandis qu'il eſt permis de violer celles de Pyles. (1) Il dit à Bion qui recherchoit les devins, qu'il égorgeoit les morts. Entendant dire à un autre, que le ſouverain bien conſiſtoit à parvenir à la poſſeſſion de tout ce qu'on deſiroit, il dit qu'il ſçavoit un bonheur plus grand encore ; c'eſt de ne deſirer que ce qu'on doit. Selon Antigone de Caryſte, il n'a rien écrit ni composé, n'a été l'auteur d'aucun dogme ; il ajoute qu'il étoit ſi ardent dans la diſpute, qu'on le remarquoit dans ſes yeux. Cependant, quoiqu'il fût tel dans ſes diſcours, il étoit fort modéré dans ſes actions ; & quoiqu'il ſe moquât d'Alexinus, il lui rendit ſervice, en conduiſant de Delphes à Chalſis, la femme de ce Philoſophe qui craignoit les dangers de la route.

Il avoit beaucoup de goût pour l'amitié ; comme le prouve celle qu'il eut pour Aſclépiade, qui égala celle de Pylade & d'Oreſte. Il

(1) C'eſt-à-dire, celle des Amphyctions qui s'aſſembloient aux Thermophyles, que par abbréviation on apelloit auſſi Pyles. Voyez le Treſor d'Etienne. En traduiſant ainſi, je ſupoſe qu'il faut une legére correction dans le Grec, & je l'ai hazardée. Il n'y a ni note dans les interprétes, ni ſens clair dans les verſions.

étoit moins âgé que ſon Ami, de ſorte qu'on apelloit Aſclépiade le Poëte, & Ménédeme l'Acteur. Archépolis leur ayant fait compter trois mille piéces, chacun d'eux s'obſtina à ne pas être le premier à les accepter, de ſorte qu'ils les refuſérent tous deux. On dit qu'ils ſe mariérent tous deux dans la même famille, Ménédeme à la mere, & Aſclépiade à la fille. On ajoute, que celui-ci ayant perdu ſa femme, prit celle de Ménédeme, qui en épouſa une autre plus riche après qu'il fut entré dans les charges de l'Etat. Cependant, comme ils vivoient en commun, Ménédeme remit le ſoin du ménage à ſa premiére femme. Aſclépiade mourut le premier à Eréthrée, dans un âge avancé : effet de la frugalité, dans laquelle il vécut avec Ménédeme, quoique dans l'abondance. On dit que quelque-tems après, un Ami d'Aſclépiade étant venu à un repas chez Ménédeme, les Domeſtiques lui fermérent la porte; mais Ménédeme le fit entrer, en diſant qu'Aſclépiade devoit avoir chez lui la même autorité qu'il y avoit pendant ſa vie. Ces deux Amis eurent deux protecteurs, Hipponicus de Macédoine & Agétor de Lamia; celui-ci leur fit préſent à chacun de trente mines, & Hipponicus donna deux milles dragmes à Ménédeme pour doter ſes filles; il en avoit trois d'Orope ſa femme, à ce que dit Héraclide.

Voici comment il régloit les repas qu'il don-

noit

noit à ses amis. Il dînoit d'abord avec deux ou trois personnes jusqu'à la fin du jour. Ensuite il faisoit apeller ceux qui étoient venus & qui avoient eux-mêmes aussi mangé ; de sorte que si quelqu'un arrivoit avant le tems, il s'informoit en se promenant, de ceux qui sortoient, de ce qu'on avoit servi sur la table, & comment elle étoit en ce tems-là. Lors donc qu'il n'y avoit qu'un plat de petites herbes ou de poisson salé, on se retiroit ; mais s'il y avoit de la viande, on entroit. Pendant l'Eté, les lits étoient couverts de nattes, & pendant l'hyver, de peaux. Chacun devoit se fournir d'un coussin pour s'apuyer. Le gobelet dans lequel on buvoit à la ronde n'étoit pas grand ; les desserts consistoient en féves & en pois, quelquefois en poires, en grenades, & souvent en figues, selon les saisons. Nous aprenons tout cela de Lycophron dans ses satyres intitulées, Ménédeme, où faisant l'éloge de ce Philosophe, il dit, entr'autres choses, que *le vin s'y boit à petite mesure, & que c'est l'érudition qui est le dessert des sages.*

Ménédeme essuya d'abord beaucoup de mépris ; les Eréthréens le traitoient de chien & de visionnaire ; mais dans la suite ils l'estimérent tant, qu'ils lui confiérent l'administration de leur ville. Il reçut beaucoup d'honneur de Ptolomée & de Lysimaque dans les Ambassades dont il fut chargé auprès d'eux. Etant envoyé auprès de Démé-

trius, la ville lui payoit deux cens talens d'apointemens; mais il en fit retrancher cinquante. Ayant été accuſé auprès de Démétrius d'avoir fait un complot pour livrer la ville à Ptolomée, il ſe purgea de cette calomnie par une lettre dont voici le commencement.

Ménédeme au Roi Démétrius, ſalut.

J'aprens qu'on vous a fait des raports ſur mon ſujet, & ce qui ſuit. Par cette lettre il l'avertit d'être ſur ſes gardes contre un de ſes ennemis nommé Eſchyle.

Au reſte, il eſt certain qu'il ſe chargea malgré lui de cette négociation qui regardoit la ville d'Orope, comme le raporte Euphante dans ſes *Hiſtoires*. Antigone avoit beaucoup d'amitié pour ce Philoſophe & ſe glorifioit d'être ſon diſciple : ce prince ayant mis en déroute des nations barbares près de Lyſimachie, Ménédeme fit à ſa louange un decret ſimple & ſans flatterie dont le commencement étoit : *En conſéquence des témoignages rendus par les généraux d'armée & les principaux membres du conſeil, que le Roi Antigone eſt rentré victorieux dans ſes états, après avoir dompte des peuples barbares & qu'il gouverne ſon Royaume raiſonnablement, le Sénat & le peuple ont trouvé bon d'ordonner*, & ce qui ſuit. Ces égards qu'il avoit pour Antigone le rendirent ſuſpect.

Ariſtodéme l'accuſa de trahiſon, ce qui lui fit prendre le parti de ſe retirer à Orope, où il demeura dans le temple d'Amphiaraüs, juſqu'à ce que les vaſes d'or du temple s'étant trouvés perdus, comme le raporte Hermippe, les Béotiens lui enjoignirent de ſe retirer. Il obéït avec douleur, & étant retourné ſecrétement dans ſa patrie, il en emmena ſa femme & ſes filles & ſe réfugia auprès d'Antigone où il mourut de triſteſſe. Héraclide en parle tout différemment; il dit que Ménédeme, étant le premier du Sénat d'Erétrée, la préſerva pluſieurs fois de la Tyrannie, en éludant les efforts de ceux qui vouloient la livrer à Démétrius; qu'il fut fauſſement chargé d'avoir voulu la trahir pour les intérêts d'Antigone; qu'il alla même trouver ce Roi, pour l'engager à affranchir ſa patrie de ſervitude; & que n'ayant pû l'y engager, il ſe priva de nourriture pendant ſept jours, au bout deſquels il mourut. Ce recit d'Héraclide eſt conforme à celui d'Antigone de Caryſte.

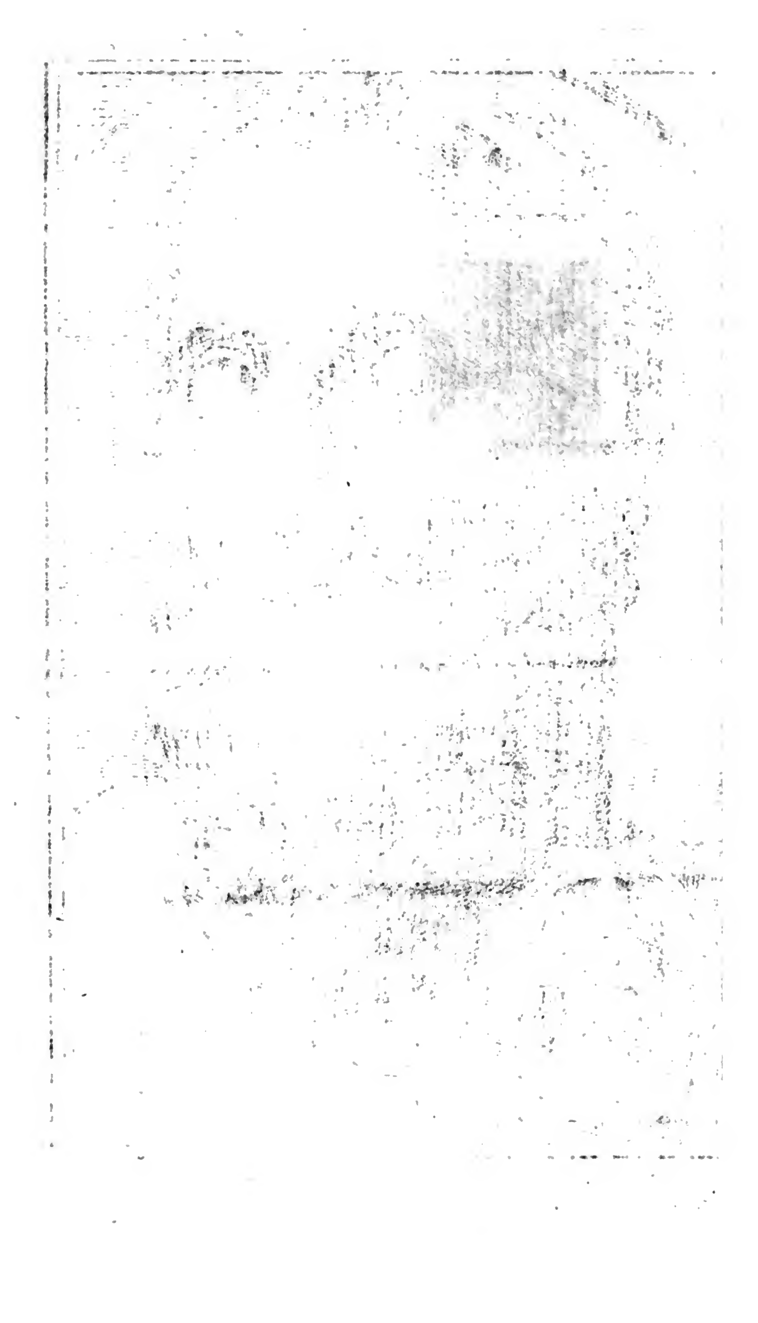
Perſée fut le ſeul contre qui Ménédeme eut toujours de la haine, parce qu'Antigone ayant voulu par conſidération pour Ménédeme rétablir l'état républicain dans Erétrée, perſée l'en empêcha; c'eſt pour cela que Ménédeme s'emportant dans un feſtin contre Perſée, ſe ſervit, entr'autres, de ces termes: *Il peut bien être Philoſophe, mais il eſt le plus méchant des hommes qui furent & ſeront jamais*

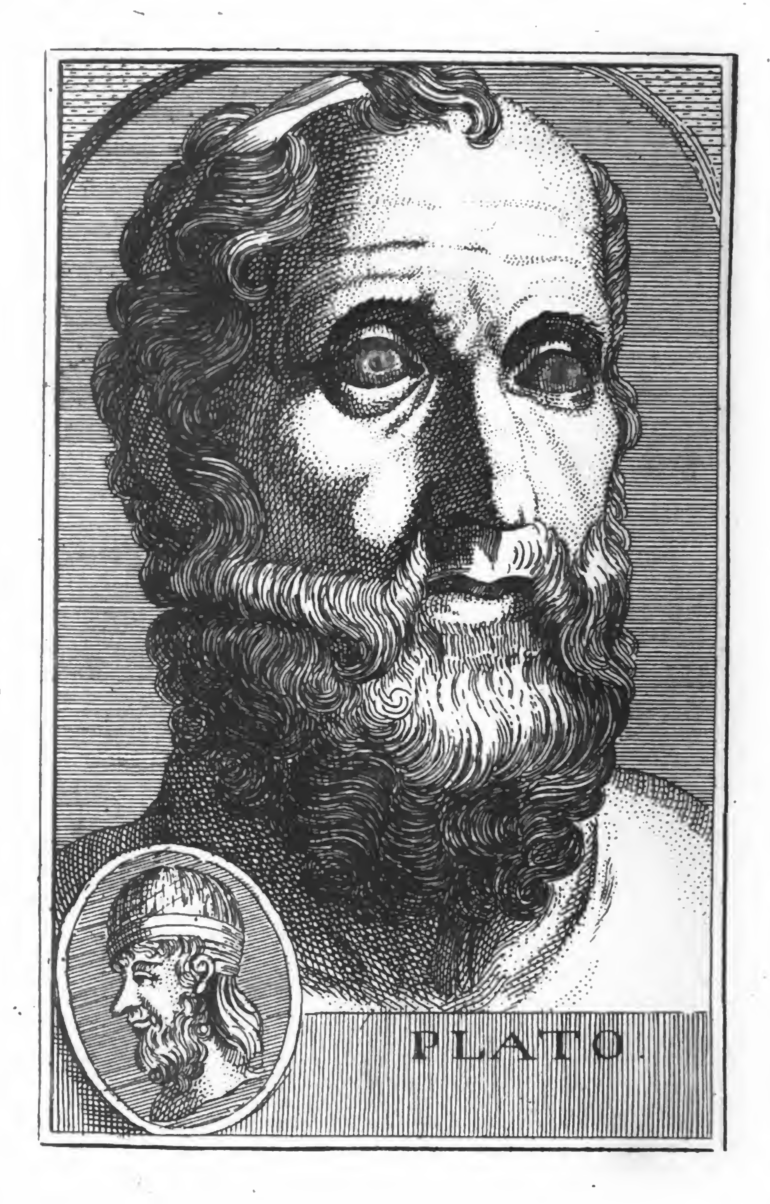
ſur la terre. Héraclide dit qu'il mourut dans la ſoixante-quatorziéme année de ſon âge. J'ai fait cette Epitaphe pour lui.

Ménédeme, ton amour pour Eréthrée t'engage à faire une entrepriſe qui cauſe ta mort; trop foible pour y réuſſir & pour ſuporter le malheur de la manquer, tu refuſes tout aliment à ton corps, & tu meurs le ſeptiéme jour.

Nous avons parcouru les vies des Philoſophes qui ont ſuivi les dogmes de Socrate; nous allons décrire à preſent celle de Platon qui fonda l'Académie & parler de ceux de ſes diſciples qui ſe ſont fait un nom dans le monde.






PLATO

LIVRE III.

PLATON.

PLATON, fils d'Ariston & de Périctione, ou de Potone, nâquit à Athènes; sa mere descendoit de Solon par Dropides, frere du Législateur & pere de Critias, qui eut pour fils Caleschrus. De ce dernier descendit un autre Critias qui fut un des trente Tyrans, & qui eut un fils nommé Glaucon, duquel nâquirent Charmides & Périctione, mere de Platon, qui étoit ainsi descendant de Solon au sixiéme dégré, & Solon tiroit son origine de Nélée & de Neptune. On croit même qu'Ariston, pere de Platon, raportoit la sienne à Codrus, fils de Mélanthe, que Thrasile dit être descendu de Neptune. En effet, Speusippe, dans son livre intitulé, les *Soupers de Platon*, & Cléarque dans l'éloge de Platon, aussi-bien qu'Anaxi-

lide, dans son II. Livre des Philosophes, disent que le bruit couroit à Athènes qu'Ariston fut obligé de différer son union avec Périctione, & qu'ayant eu une vision d'Apollon en songe, il n'aprocha point d'elle jusqu'à ce qu'elle fût accouchée. Apollodore dit, dans ses *Chroniques*, qu'elle mit Platon au monde la VII. Olympiade, le même jour que les habitans de Délos croyent qu'Apollon nâquit. Hermippe raporte qu'il mourut la premiére année de la XIXC. Olympiade, dans sa CVIII. année, étant à des noces; si cela est, il avoit six ans de moins qu'Isocrate, puisque celui-ci nâquit sous celui d'Aminias, pendant le gouvernement duquel Péricles mourut.

Antiléon dit, dans son II. Livre, que Platon étoit du bourg de Collyre; d'autres le font naître à Egine, dans la maison d'un certain Phidiadas, fils de Thalès selon Phavorin, dans son *Histoire diverse*, le pere de Platon ayant été envoyé avec d'autres pour former une Colonie dans cet endroit, d'où il revint à Athènes, lorsque les habitans d'Egine, secourus par les Lacédémoniens, chasserent cette Colonie, il (1) donna aussi aux Athéniens des jeux dont Dion fit les frais com-

(1) Il paroît y avoir quelque équivoque dans le Grec qu'on peut expliquer d'Ariston ou de Platon; suivant la lettre il me semble pourtant qu'il s'agit d'Ariston.

me le raporte Athénodore dans le VIII. Livre de ses *Promenades*.

Platon eut deux freres nommés Adimante & Glaucon, & une sœur nommée Potone qui fut mere de Speusippe ; il eut pour maître de ses études, Denis dont il parle dans ses *Rivaux* ; & il fit ses éxercices chez Ariston d'Argos, maître de Lutte, qui lui donna le nom de Platon, à cause de la bonne disposition de son corps, au lieu qu'auparavant on l'apelloit Aristoclès, du nom de son ayeul, comme le raporte Aléxandre, dans ses *Successions* ; d'autres croyent qu'on lui donna ce surnom pour son éloquence, ou parce que, selon la remarque de Néanthe, il avoit le front fort large. Il y en a aussi qui disent avec Dicéarque, dans le I. Livre de ses *Vies*, qu'il combattit dans les jeux Istmiques pour le prix de la Lutte. Il s'apliqua aussi à la peinture & à la Poësie, ayant composé d'abord des Hymnes bachiques & ensuite des Chants & des Tragédies. Timothée d'Athènes dit dans ses *Vies*, qu'il avoit la voix foible, & en raporte que Socrate ayant songé qu'il tenoit sur ses genoux un jeune cygne, à qui il vint tout-d'un-coup des aîles, & qui s'envola avec un doux ramage, Ariston vint le lendemain lui recommander Platon ; sur quoi Socrate dit au Pere que son fils étoit le cygne dont il avoit rêvé la nuit précédente.

Platon commença à enseigner la Philosophie

dans l'Académie, & ensuite dans un jardin près de Colones, suivant ce que raporte Alexandre, dans ses *Successions*, qui cite Héraclite. Comme il étoit sur le point de disputer l'honneur de la tragédie au théâtre Dyonisien, il brûla ses poësies, après avoir entendu Socrate. *Vulcain*, dit-il, *Pere du feu, aproche, Platon a besoin de ton secours dans cette occasion.* On dit qu'il avoit à peu près vingt ans, lorsqu'il devint disciple de Socrate. Après sa mort il s'attacha à Cratyle disciple d'Héraclite & à Hermogéne qui enseignoit les dogmes de Parménide. A trente-deux ans, il se rendit à Mégare avec quelques disciples de Socrate pour entendre Euclide. De là il fut à Cyréne, d'où après avoir pris les leçons de Théodore le Mathématicien, il passa en Italie pour entendre Philolaüs & Euryte, Philosophes Pythagoriciens. Après cela il fut voir les Prêtres d'Egypte, & on dit qu'il fit ce voyage avec Euripide, & que pendant leur séjour dans ce pays, Platon tomba malade, qu'il fut guéri par les Prêtres d'Egypte qui le lavérent d'eau de Mer; ce qui lui donna occasion de dire que la Mer lave tous les maux des hommes, & lui fit aprouver ce que dit Homere, que tous les Egyptiens sont Médecins. Platon avoit encore dessein d'aller voir les Mages; mais la guerre qui étoit allumée en Asie l'en empêcha. A son retour à Athènes, il se fixa

dans

dans l'Académie qui est un Collége situé près de la ville & entouré de bois; il est ainsi nommé à cause d'Académus, demi-Dieu. Eupolis en parle à l'occasion de Platon : *il donnoit ses leçons*, dit-il, *sous l'ombrage des allées du Dieu Académus.* Timon pareillement, en parlant de ce Philosophe, dit, que c'est-là que présidoit Platon, de la bouche duquel sortoient des accens aussi doux que ceux dont les cigales faisoient retentir les bocages d'Hécadémus : car il faut remarquer qu'autrefois ce nom s'écrivoit avec un E, de sorte que l'endroit s'apeloit Hécadémie.

Platon étoit ami d'Isocrate, & Paréxiphane a couché par écrit une dispute touchant les Poëtes qui se tint à la campagne chez Platon, où Isocrate étoit logé. Aristoxene raporte qu'il porte les armes dans trois expéditions, celle de Tanagre, celle de Corinthe, & celle de Délium, où il remporta la victoire.

Platon fit un mêlange des opinions d'Héraclite, de Pythagore & de Socrate, aprouvant la doctrine d'Héraclite dans ce qui concerne les sens; celle de Pythagore sur ce qui regarde l'entendement, & celle de Socrate en ce qui touche la Politique. Satyre, & d'autres disent qu'il écrivit à Dion en Sicile, pour le prier de lui acheter de Philolaüs trois Livres de Pythagore pour cent mines; il étoit en état de faire cela, ayant reçu de Denys plus de quatre-vingt talens, suivant ce

que dit Onétor dans son ouvrage qui porte pour Titre, *s'il convient au sage d'être riche*. Les œuvres d'Epicharme, Auteur comique, ont été d'un grand secours à Platon, qui en a extrait plusieurs choses, comme dit Alcime dans les Livres qu'il dédia à Amynthas, & qui sont au nombre de quatre. Il dit dans le premier, que Platon a beaucoup profité d'Epicharme, & que c'est de lui en particulier qu'il a pris les opinions, que les choses sensibles ne sont permanentes ni dans leur qualité ni dans leur quantité, mais qu'elles varient à chaque instant, & s'écoulent à peu près comme une somme dont on retrancheroit quelque nombre, ne seroit plus la même, ni dans la qualité des chiffres, ni dans la quantité totale; que de plus, ce sont des choses qui s'engendrent continuellement & n'ont jamais de subsistence; qu'au contraire, les choses intelligibles sont celles qui n'acquiérent & ne perdent rien, & que telles sont les choses éternelles dont la nature est toujours semblable & ne change jamais. Telles sont aussi les idées d'Epicharme, touchant les choses sensibles & intelligibles; voici comment il s'exprime.

» A. Les Dieux furent de tout tems & ne cesférent jamais d'être; or, ce qui est toujours est uniforme, étant par lui-même.

» B. On dit pourtant que le Chaos est le premier des Dieux qui a été engendré.

» A. Comment cela se peut-il? Car il est impossible qu'une chose soit la premiére, si elle est engendrée. A ce compte, aucune ne sera la premiére ni même la seconde (1). Quant aux hommes en particulier, voici ce qui en sera: supposez un nombre pair ou impair, si on y ajoute ou qu'on en retranche, sera-ce le même nombre?

» B. Il ne me le paroît pas.

» A. Ou si on allonge ou qu'on diminue une mesure d'une coudée, sera-ce la même mesure qu'auparavant?

» B. Non certainement.

» A. A present considérez les hommes dont l'un croît & l'autre décline; ils changent tous d'un moment à l'autre. Or, ce qui change dans sa nature & ne demeure pas dans le même état est différent de ce qu'il étoit. Vous & moi ne sommes point ce que nous étions hier, & ne serons pas demain ce que nous sommes aujourd'hui, ni dans aucun tems tels que nous aurons été dans un autre.

A cela Alcime ajoute encore que les Philosophes veulent qu'il y ait des choses que l'Ame connoît par le moyen du corps, comme par les yeux & les oreilles, & d'autres qu'elle connoît par

(1) La version Latine porte, que *rien ne peut se faire premiérement de rien.*

elle-même, ſans le ſecours du corps & à cette occaſion ils diſtinguent les choſes en ſenſibles & en intelligibles. De là, Platon inféroit que pour parvenir à la connoiſſance des principes de l'Univers, il faut d'abord diſtinguer les idées que l'Ame connoît par elle-même, comme ſont celles de la Reſſemblance, de l'Unité, de la Multitude, de la Grandeur, du Repos, & du Mouvement; qu'enſuite, il faut conſidérer auſſi en elle-même l'idée de l'honnête, du bon & du juſte; qu'enfin, il faut avoir égard aux idées qui renferment quelque relation, comme la ſcience, ou la grandeur, ou la puiſſance, & ſe ſouvenir que les choſes qui ont raport à nous-mêmes, reçoivent leur nom de leur participation avec les idées générales: par exemple, nous apelons juſtes les choſes qui conviennent avec les idées du juſte, & honnêtes les choſes qui conviennent avec l'idée de l'honnête. Chacune de ces eſpéces de choſes eſt éternelle & ſpirituelle; ce qui fait qu'il ne peut y arriver de confuſion. Auſſi Platon diſoit-il que les idées étoient dans la Nature, comme des modèles dont les autres choſes ſont des copies.

Voici auſſi de quelle maniére Epicharme raiſonnoit ſur le Bien & ſur les Idées.

» A. Le ſon d'un inſtrument n'eſt-il pas quel-
» que choſe de réel?

» B. Oui ſans doute.

» A. Eſt-ce que l'homme eſt pourtant un ſon ?

» B. Non.

» A. Qu'eſt donc celui qui joue de cet inſ-
» trument ? n'eſt-ce point un homme ?

» B. Certainement.

» A. Ne vous ſemble-t'il pas qu'il en eſt de
» même par raport au bien, que le bien eſt
» tel par lui-même, que celui qui le pratique
» devient bon, & qu'il en eſt de lui comme de
» ceux qui ont apris à jouer de quelque inſtru-
» ment, à danſer, à manier la navette, ou
» quelqu'autre éxercice pareil, c'eſt-à-dire,
» qu'aucun d'eux n'eſt l'Art même qu'il éxerce,
» mais ſeulement Artiſan ?

Platon, dans ſon *Opinion touchant les Idées*, dit que la mémoire prouve que les choſes qui éxiſtent reſſortiſſent à des idées, vû que la Mémoire ſupoſe un objet qui ſubſiſte, & eſt toujours dans le même état; or, rien n'eſt conſtant de cette maniére que les idées. Comment, dit-il encore, feroit-il poſſible que les animaux veillaſſent à leur conſervation, s'ils n'en avoient l'idée, & ſi la Nature ne leur en avoit pas donné l'inſtinct? Il allégue pour éxemple leur avidité, pour tout ce qui reſſemble à la nourriture à laquelle ils ſont accoutumés; par où il montre qu'ils ont tous une idée naturelle de la reſſemblance qui fait qu'ils connoiſſent les choſes qui ſont du même genre. Ecoutons encore là-deſſus Epicharme. « Eu-

» mée, dit-il, la ſageſſe n'eſt pas particuliére à
» l'homme ſeul, tout ce qui vit en a quelque
» connoiſſance. La Poule ne produit pas des
» Poulets vivans, elle couve ſes œufs & les
» anime par la chaleur. La Nature ſeule connoît
» cette ſageſſe, & c'eſt elle qui l'enſeigne à cet
» animal. *Il ajoute*, ne vous étonnez pas de
» ce que je dis que cette poule ſe plaît à voir
» ſes pouſſins, & qu'elle les trouve beaux : car
» un chien paroît beau à un chien, & il en
» eſt de même du bœuf, de l'âne, & du porc.

Alcime parle de tout cela & d'autres choſes ſemblables dans ſes IV. Livres, en faiſant remarquer ſur combien de choſes Platon a profité des ouvrages d'Epicharme, & il n'ignoroit pas lui-même le profit qu'on en pouvoit faire ; cela paroît par ce qu'il dit ſur ceux qui pourroient dans la ſuite marcher ſur ſes traces. *Je crois & je prévois même qu'on ſe ſouviendra de mes diſcours, que quelqu'un mettra mes vers en proſe, & qu'après les avoir embellis d'expreſſions fleuries, il s'en prévaudra & ſurpaſſera les autres.*

Sophron le Comique, eſt encore un Auteur dont Platon paroît avoir fait uſage, en ſe ſervant pour les mœurs des préceptes qu'il y trouva ; ces Livres avoient été juſqu'alors inconnus à Athènes, & on dit que lorſque Platon mourut, il les avoit ſous ſon chevet.

Ce Philosophe fut trois fois de Gréce en Sicile. La curiosité de voir l'Isle & les soupiraux du mont Æthna, fut le motif de son premier voyage. Denys le Tyran, fils d'Hermocrate, ayant souhaité d'avoir un entretien avec lui, Platon parla de la Tyrannie, & dit qu'une chose qui n'étoit avantageuse qu'à celui qui en jouissoit ne pouvoit pas passer pour la meilleure, à moins qu'ils ne surpassât en même-tems les autres par sa vertu: Denys irrité lui dit que c'étoient-là des discours de vieillards; Platon lui répondit que les siens étoient ceux des Tyrans, & Denys se livrant à sa colére, forma le dessein de le faire mourir il se laissa pourtant fléchir par les priéres de Dion & d'Aristoméne & se contenta de le livrer à Polide, Envoyé de Lacédémone à sa Cour, afin qu'il le vendît à tel prix qu'il voudroit. Celui-ci le mena à Egine où il le vendit comme un esclave. Alors Charmander, fils de Charmandride, accusa Platon de crime capital, en vertu d'une loi du pays qui condamnoit à mort sans forme de procès le premier Athénien qui aborderoit dans cette Isle. Phavorin, dans son *Histoire*, fait Charmander lui-même auteur de cette loi. Au reste, quelqu'un ayant dit par raillerie que Platon étoit Philosophe, on le renvoya absous. D'autres disent qu'il fut presenté aux Juges qui voyant qu'il se taisoit & qu'il paroissoit résigné à ce qui pourroit lui arriver, changérent la peine

de mort en servitude, & le condamnérent à être vendu comme les esclaves; un nommé Annicéris de Cyréne se trouvant là par hazard, le racheta pour vingt mines, ou pour trente, selon quelques-uns, & le renvoya à Athènes auprès de ses amis, qui envoyérent d'abord à Annicéris la somme qu'il avoit payée; mais il ne voulut pas la recevoir & dit, qu'ils n'étoient pas les seuls qui fussent dignes de s'intéresser à la personne de Platon. Il y en a qui disent que Dion envoya aussi de l'argent qui ne fut point ajouté à la somme de son rachat, & que Platon employa à s'acheter un petit jardin dans l'Académie. Quant à Polide, on dit qu'après avoir été vaincu par Chabris, il se noya dans l'Hélice par la malignité d'un esprit qui le persécutoit à cause du Philosophe; & cela est entr'autres raporté par Phavorin, dans le I. Livre de ses *Commentaires*. Denys n'eut pas l'ame plus tranquille: ayant apris ce qui étoit arrivé, il écrivit à Platon pour le prier de ne pas mal parler de lui; le Philosophe lui répondit, qu'il n'avoit pas assez de loisir pour penser à lui.

Le but de son second voyage en Sicile étoit d'obtenir de Denys le jeune, de pouvoir former dans quelque endroit de sa domination, une Colonie qu'il feroit vivre selon les loix de la Politique qu'il avoit conçue; on lui promit ce qu'il demandoit, mais on ne lui tint point parole;

outre cela, ſelon quelques Hiſtoriens, il fut ſoupçonné d'exciter Dion & Théotas à procurer la liberté de l'Iſle; Archytas, Philoſophe Pythagoricien, écrivit en ſa faveur une lettre à Denys qui le ſauva, de ſorte qu'il revint à Athènes. Voici cette Lettre.

Archytas à Denys, Salut.

« Nous, les amis de Platon, vous avons » envoyé Lamiſcus & Photidas, dans l'eſpérance » que vous leur rendrez ce Philoſophe, auſſi li» bre qu'il étoit lorſqu'il arriva en Sicile. L'é» quité veut que vous vous ſouveniez de l'em» preſſement que vous aviez pour lui, des inſ» tances que vous nous aviez faites pour que » nous l'engagions à ſe rendre auprès de vous, » promettant d'éxécuter tout ce que nous vous » propoſions à ſon ſujet, & de lui laiſſer la liber» té de reſter auprès de vous ou de s'en retour» ner. Rapellez-vous encore la joye que vous » eûtes de le voir, & l'eſtime que vous lui avez » accordée par-deſſus tous les autres Philoſo» phes; ſi quelque ſujet de mécontentement » vous a indiſpoſé contre lui, il convient que » vous tempériez cela par la douceur, & que » la raiſon vous porte à nous rendre ſa perſonne » ſans lui faire de mal. En faiſant cela vous » agirez avec juſtice & vous nous obligerez.

Enfin, la disgrace de Dion obligea Platon de passer dans cette Isle pour la troisiéme fois; il travailla à le faire rentrer en grace auprès de Denys; mais voyant que ses efforts étoient inutiles, il revint dans sa patrie. Il ne voulut point avoir part au gouvernement, quoiqu'il entendît la Politique, comme on le voit par ses ouvrages; & la raison qui l'en empêcha est que le peuple étoit accoutumé à d'autres régles que celles qu'il auroit voulu faire suivre. Pamphila dans le XXV. Livre de ses *Commentaires*, raporte que les Arcadiens & les Thébains, ayant bâti une grande ville, le priérent de lui donner des loix; mais ayant apris qu'ils ne vouloient point consentir à l'égalité des conditions, il refusa d'y aller. On dit qu'il fut le seul qui osa tenir compagnie à Chabrias, lorsque ce Général s'enfuit pour éviter d'être condamné à mort. Pendant qu'il montoit à la forteresse avec lui, un Délateur nommé Cobryle, lui dit: tu viens ici pour secourir un autre, comme si tu ne sçavois pas que tu dois t'attendre au même suplice qu'a subi Socrate. Platon lui répondit: quand je combattois pour la défense de ma patrie, je m'exposois aux dangers par devoir, à present je le fais par amitié pour un homme qui reclame mes bons offices.

Phavorin dans le VIII. Livre de son *Histoire*, dit, qu'il est le premier qui ait mis les Dialogues

en crédit. Il enseigna à Léodamas de Tasse, la maniére de connoître les choses en faisant l'analyse. Il fut le premier qui se servit en Philosophie des noms d'Antipodes, d'Elément, de Dialectique, de qualité (1), de longueur dans le Nombre, de la superficie plane, de l'horison, de la Providence divine. Il fut aussi le premier des Philosophes qui contredit le discours de Lysias, fils de Céphale, qu'il raporte tout entier dans son *Phédre*, & qui a senti l'usage qu'on pouvoit faire de la Grammaire; mais comme il a critiqué la plûpart de ceux qui l'ont précédé, on demande souvent pourquoi il n'a rien dit de Démocrite.

Néanthe de Cyzique dit, qu'étant venu aux Jeux Olympiques, il s'attira les regards des Grecs, & que ce fut là qu'il eut une conversation avec Dion, qui se préparoit à faire la guerre à Denys. On trouve, dans le I. Livre des *Commentaires* de Phavorin, que Mithidrate de Perse fit élever une statue à ce Philosophe dans l'Académie, avec cette inscription: *Mithridate Persan, fils de Rhodobate, a dédié aux Muses cette Image de Platon, qui est l'ouvrage de Silanion.*

Héraclide dit que Platon étoit si retenu & si posé dans sa jeunesse, qu'on ne le vit jamais rire

(1) Je suis une conjecture de Ménage.

que des lévres. Cependant sa modestie ne la garantit pas des traits des Poëtes Comiques ; Théopempte dans son *Authochare*, le raille en ces termes : *Un ne fait pas un, & à peine, selon Platon, deux font-ils un.* Anaxandride dans son *Thésée* en parle ainsi. *Lorsque semblable à Platon il avale goulument des olives.* Timon fait un jeu de mots sur son nom en disant ces paroles ; *adroit comme Platon à forger des prodiges. Tu viens à propos*, dit Alexis, dans sa *Méropide ; mais moi je vais & je viens en me promenant. Aussi morne que Platon, je ne trouve rien de sage & je ne fais que me fatiguer les genoux.* Le même Auteur dit, dans son *Ancylion : Tu nous aprens des mystéres en courant à la maniére de Platon ; tu connois sans doute les oignons & le salpêtre.* Amphis, dans son *Amphicrate*, lui donne ce trait *S. Mais ce bien que vous espérez d'obtenir par elle m'est moins connu que celui de Platon. Ah ! mon Maître, qu'il est beau ! H. Prens-y donc garde.* Dans le *Dexidemis*, il dit encore, *Platon, tu ne sçais qu'avoir l'humeur sombre, ton front est toujours aussi ridé que la coquille d'un escargot.* Cratinus, dans sa piéce intitulée, *la Supposition*, l'attaque en ces termes : *Vous êtes homme, & vous avez une ame, selon Platon ; je ne le sçai pas bien, mais je le crois.* Pareillement Alexis, dans son *Olympiodore : Mon Corps étoit ce qu'il y avoit en moi de mortel ; ce qu'il y avoit en moi d'immortel s'est*

élevé dans l'air. Ne voilà-t'il pas les chiméres qu'on aprend de Platon? Et, dans son *Parasite: Ou de parler comme Platon qui s'entretient avec lui-même.* Anexilas se moque aussi de lui dans ses piéces intitulées, *Botrylion*, *Circé* & les *Femmes riches.*

Aristippe, dans son IV. Livre des *Délices des Anciens*, dit que Platon eut beaucoup d'amitié pour un jeune homme nommé Aster, qui s'apliquoit avec lui à l'Astrologie, & pour Dion dont nous avons parlé plus haut; quelques-uns y ajoutent Phédre. Les épigrammes qu'il composa sur leur sujet, sont des preuves des sentimens qu'il avoit pour eux. Voici celles qu'il fit pour Aster.

Cher Aster, je voudrois être le Ciel lorsque tu en considére l'étendue, & te regarder avec autant d'yeux qu'il y a d'étoiles.

Aster, étoile du matin, autrefois tu brillois ici-bas; à present, étoile du soir, tu reluis dans les champs Elisées.

Voici celle qu'il fit pour Dion.

Les Destinées firent verser des torrens de larmes à Hécube & aux Troyennes, au lieu que les Dieux t'ont accordé, Dion, les plus belles espérances avec les plus glorieux triomphes. Ta patrie t'aime & tes concitoyens te comblent d'honneur; mais de quel trait, hélas! perces-tu mon cœur?

On dit que cette Epigramme sert d'Epitaphe à Dion, & fut mise à Syracuse sur son Tombeau.

Nous avons remarqué que Platon eut aussi de l'amitié pour Phédre ; & on dit qu'il eut aussi beaucoup d'attachement pour Alexis ; il parle d'eux dans ces vers.

A present qu'on ne voit plus rien qui soit digne d'attachement qu'Alexis, & que les regards de tout le monde se tournent sur lui ; pourquoi est-ce que je veux tantôt confier mes sentimens, & tantôt les cacher ? (1) *N'est-ce pas ainsi que nous avons perdu Phédre ?*

Platon aima Archéanasse de Colophon ; voici comment il parle d'elle.

J'aime Archéanasse, malgré sa vieillesse & ses rides ; vous qui la servîtes les premiers, que vous dûtes souffrir de l'attachement que vous aviez pour elle, lorsqu'elle étoit moins âgée !

Il fit aussi ces vers pour Agathone. *Tandis que j'étois auprès d'Agathone, mon ame étoit prête à me quitter* (2).

Ceux-ci regardent Xantippe.

Je vous donne cette orange, recevez-la, & répondez aux sentimens que j'ai pour vous ; sinon, prenez-la toujours, & voyez le peu de tems qu'il faut à ce fruit pour perdre sa bonté ; pensez qu'il

(1) Ce passage assez obscur renferme un proverbe grec qu'on peut voir dans Erasme. Adages, 146.

(2) Ce vers qui passe pour célébre & le passage suivant, pourroient être traduits plus littéralement.

en est ainsi de moi, & que bien-tôt vous & moi flétrirons également.

On dit qu'il fit aussi cette Epitaphe pour les Erétriens, lorsqu'ils furent surpris par une embuscade.

Nous étions, Erétriens, originaires d'Eubée; mais nos corps reposent près de Suze, loin de notre patrie & des tombeaux de nos Ancêtres.

On lui attribue encore les vers suivans. *Vénus disoit un jour aux Muses : Nimphes, redoutez-moi, ou l'Amour vous fera la guerre. Finissez ces discours, répondirent les Muses, cet enfant ne passe point par ici.*

Enfin, on lui attribue ceux-ci.

Un homme ayant trouvé un tresor, laissa à la place une corde qu'il avoit aportée; celui à qui étoit le tresor, ne trouvant point l'or qu'il avoit mis dans cet endroit, prit la corde qu'il y trouva (1).

Molon haïssoit Platon, & dit un jour qu'il n'étoit pas si étonnant de voir Denys à Corinthe que Platon en Sicile. Il paroît aussi que Xénophon n'a pas été de ses amis; & par une espéce de jalousie, ils ont écrit sur les mêmes sujets, comme le *Banquet*, *la défense de Socrate*, & des *Commentaires sur la Morale*; outre cela Platon a traité de la République, & Xénophon de l'éduca-

(1) Il y a, dans ces vers, un retour des mêmes mots qu'on ne peut guéres rendre avec agrément.

tion de Cyrus, que Platon dans son discours sur les loix nomme un conte fait à plaisir, taxant d'imaginaire le portrait qu'il donne du caractére de ce Prince; enfin, quoiqu'ils parlent l'un & l'autre de Socrate, on ne trouve nulle part dans leurs ouvrages qu'ils fassent mention l'un de l'autre, excepté dans le III. Livre des *Commentaires de Xénophon*, où le nom de Platon se rencontre. On dit qu'Antisthène se proposant de lire en public quelque chose qu'il avoit composé, il pria Platon d'y être present; que celui-ci lui demanda quel étoit le sujet de son ouvrage; & qu'Antisthène ayant répondu qu'il rouloit sur ce qu'il ne faut pas être contredisant, Platon lui dit: comment avez-vous traité cette matiére? Qu'alors Antisthène comprenant qu'il n'étoit pas dans ses idées, en fut offensé jusqu'à publier contre lui un Dialogue, sous le titre de *Sathon;* ce qui fut cause que, depuis ce tems-là, ils ne furent point amis. On dit encore que Socrate ayant entendu le *Lysis* de Platon, s'écria: *que de choses ce jeune homme me prête!* En effet, il lui faisoit tenir des discours qui n'étoient jamais sortis de la bouche de ce Philosophe.

Platon avoit quelqu'éloignement pour Aristippe; cela paroît au sujet de la mort de Socrate à laquelle il lui fait un crime, dans son Traité *de l'Ame*, de ne s'être pas trouvé present, quoiqu'il fût à Egine, lieu peu éloigné d'Athènes.

Il

Il n'étoit pas non plus ami d'Eſchine qu'il blâmoit de s'être rendu en Sicile pour recevoir de l'aſſiſtance de Denys qui faiſoit cas de lui : au contraire, Ariſtippe l'en louoit. Idoménée dit que celui qui voulut perſuader à Socrate de s'enfuir de priſon, ne fut pas Criton, mais Eſchine ; & que Platon n'attribua cela au premier, que parce qu'il n'aimoit pas Eſchine. Il ne parle pas ſeulement de lui dans ſes ouvrages, excepté en paſſant dans ſon Traité de l'*Ame*; & dans la *défenſe de Socrate*, Ariſtote remarque que ſa maniére d'écrire a quelque choſe du Poëme & de la Proſe. Phavorin dit quelque part, que lorſque Platon lut ſon *Traité de l'Ame*, il n'y eut qu'Ariſtote, de tous les aſſiſtans, qui l'écouta avec attention, tous les autres s'étant levés & retirés. Quelques-uns diſent que Philippe d'Opes tranſcrivit ſes Loix qui étoient écrites ſur des tablettes enduites de cire, on attribue auſſi au même l'*Epinomis*. Euphorion & Panœtius diſent qu'on a ſouvent trouvé l'éxorde de ſes Livres *de la République* changé, & Ariſtoxéne croit que cet ouvrage eſt inſéré preſque tout entier dans les *Contradictions* de Protagore. Le Phédre paſſe pour avoir été ſon coup d'eſſai, & il eſt vrai que cet ouvrage n'a pas beaucoup de force ; Dicéarque en trouve auſſi le ſtyle rude.

Platon ayant vu quelqu'un jouer aux dés, le reprit ; le joueur dit qu'il le reprenoit pour peu de choſe. L'habitude n'eſt pas peu de cho-

ſe, reprit Platon. On lui demanda s'il croyoit que ſa doctrine acquît autant de crédit que celle des autres Philoſophes ; il répondit qu'il falloit premiérement qu'il établît ſa réputation, & qu'alors pluſieurs de ſes dogmes ſeroient eſtimés. Xénocrate étant un jour entré chez lui, il lui dit : je vous prie, châtiez cet eſclave, je ne puis le faire parce que je ſuis irrité. Un autre fois, il dit à un de ſes Domeſtiques qu'il le puniroit s'il n'étoit pas en colére. Etant à cheval, il en deſcendit par la penſée qui lui vint que cet animal lui donnoit un air de fierté. Il recommandoit aux ivrognes de ſe regarder dans le miroir, afin que la honte qu'ils auroient de leur état leur inſpirât de l'averſion pour ce vice : & il ne vouloit point qu'on bût au-delà de ce qu'on pouvoit porter, excepté dans les fêtes de Bacchus. Il blâmoit ceux qui aimoient le ſommeil & dormoient trop. De-là vient qu'il dit dans ſes *Loix*, qu'un Dormeur eſt un homme ſans mérite. Il diſoit que la vérité eſt la choſe la plus agréable qu'on puiſſe entendre ; d'autres croyent qu'il ne parloit pas de la vérité que diſent les autres, mais de celle qu'on dit ſoi-même. Voici une ſentence de ſon Livre des *Loix* : la vérité, mon cher hôte, eſt belle & durable ; mais qu'il paroît difficile de perſuader aux hommes de la ſuivre !

Platon ſouhaitoit beaucoup de perpétuer la

mémoire de ſon nom, ou par ſes ouvrages, ou par la bouche ; & c'eſt pour cela qu'il faiſoit ſouvent des voyages.

Il mourut, ſelon Phavorin au III. Livre de ſes *Commentaires*, la treiziéme année du Roi Philippe, de qui Théopompe dit qu'il reçut des réprimandes. Myronian, dans ſon Traité *des choſes ſemblables*, cite Philon ſur le Proverbe auquel la vermine de Platon donna lieu, comme ſi ce Philoſophe étoit mort de cette maladie. On l'enterra dans l'Académie où il avoit long-tems enſeigné la Philoſophie & d'où ſa Secte prit le nom d'Académique. Il fut enterré avec beaucoup de ſolemnité. Voici ſon Teſtament.

« Platon laiſſe & légue ce qui ſuit. La Métairie d'Epheſtiade qui a au ſeptentrion le » chemin qui vient du temple de Céphiſiade, » au midi Héraclée des Hepheſtiades, à l'orient » Archeſtrate de Phréare & à l'occident Philippe de Cholide : il ne ſera point permis de la » vendre ou de l'aliéner, mais elle apartiendra » à mon fils Adimante qui en jouira abſolument. » Je lui tranſporte auſſi la Métairie des Enéréſiades, ſituée entre les fonds de Démoſtrate Xipétaron vers le midi, d'Eurymédon de Myrrhina du côté du levant, de Céphiſe au couchant & de Callimaque au nord, de qui je » l'ai acquiſe par achat. Je lui donne de plus » trois mines en eſpéces, un vaſe d'argent du

» poids de cent soixante & cinq drachmes, une
» coupe de même métal qui en pese soixante &
» cinq, un anneau & un pendant d'oreille d'or
» pesant ensemble quatre drachmes & trois obo-
» les, avec trois mines qui me sont dues par Eu-
» clide le Tailleur de Pierre. Je dégage Diane
» de toute servitude; mais pour Tychon, Bic-
» tas, Apolloniade & Denys, ils continueront
» d'être esclaves d'Adimante, mon fils, à qui je
» laisse aussi tous mes meubles & les autres ef-
» fets spécifiés dans l'inventaire qui est entre les
» mains de Démétrius. Je n'ai aucune dette, &
» j'institue, pour Curateurs & Administrateurs
» du present délaissement, Speusippe, Démétrius,
» Hégias, Eurymédon, Callimaque & Thrasippe.

On mit plusieurs Epitaphes sur son tombeau, en voici une.

Ici repose le Devin Aristoclès, dont la prudence & les mœurs furent dignes d'éloge. Si jamais la sagesse a honoré les hommes, celui-ci est couvert de gloire & au-dessus de l'envie.

En voici une autre.

Cette terre couvre le corps de Platon. Le Ciel contient son Ame bienheureuse. Tout honnête homme doit respecter sa vertu.

Celle-ci est plus moderne que les autres.

Aigle, dis-moi pourquoi tu voles sur ce sépulcre & à quelle demeure de l'Empirée tu vas? Je suis l'Ame de Platon qui s'éléve au Ciel, tandis que

le Pays d'Athènes conserve son corps.

Voici aussi une Epitaphe que je lui ai faite.

Qu'eût-ce été, Phœbus, si tu n'eusses donné Platon aux Grecs pour guérir les ames des hommes par les Lettres? car il est pour les maux de l'ame ce qu'Esculape, ton fils, est pour les maladies du corps.

En voici encore une qui porte en particulier sur sa mort.

Pour le bonheur des hommes Apollon a donné le jour à Esculape & à Platon, afin que le premier procurât le bien de leur corps, & le second celui de leur ame; Platon est allé assister à un festin nuptial dans la ville dont il avoit formé l'idée & qu'il a fondée dans le Ciel.

Platon eut, pour disciples, Speusippe d'Athènes, Xénocrate de Chalcédoine, Aristote de Stagira, Philippe d'Opus, Hestiée de Périnthe, Dion de Syracuse, Amycle d'Héraclée, Eraste & Corisque de Scepse, Timolaüs de Cyzique, Ævéon de Lampsaque, Pithon & Héraclide d'Ænia, Hippotale & Callippe d'Athènes, Démétrius d'Amphipolis, Héraclide de Pont & quantité d'autres, outre deux femmes, Lasthénie de Mantinée & Axiothée de Phlias, qui, comme le raporte Dicéarque, s'habilloit en homme. Il y en a qui comptent aussi Théophraste parmi ses Auditeurs. Chaméléon y ajoute l'Orateur Hypéride avec Lycurgue. Polémon donne aussi Démosthène pour un de ses disciples; & Sabin, dans ses *mélanges de*

Méditations, Livre IV. dit la même chose de Mnésistrate de Thasse, non sans aparence de vérité. Mais puisque vous chérissez avec raison la mémoire de Platon (1) & qu'à l'estime que vous avez pour lui, vous joignez le desir de connoître ses dogmes, j'ai crû devoir décrire la nature de ses Discours, l'ordre de ses Dialogues, & la maniére dont il faisoit ses inductions, en ne touchant cependant les choses que sommairement & sans distinguer toutes les parties qui entrent dans l'assemblage de sa doctrine : car ce seroit, comme on dit *envoyer des hiboux à Athènes*, s'il falloit vous donner les détails de tout (2).

On prétend donc que le premier qui fit des Dialogues fut Zénon d'Elée ; Aristote dans le I. Livre *des Poëtes*, & Phavorin, dans ses *Commentaires*, disent que ce fut Aléxaméne de Styra ou de Teïum. Mais Platon a tellement perfectionné ce genre d'écrire, que non-seulement on lui est redevable de l'élégance qu'il y a répandue, mais qu'on ne peut aussi lui en refuser l'invention. Le Dialogue est un discours composé de demandes & de réponses sur un sujet de Philosophie ou de Politique, exprimées d'une maniére

(1) L'ouvrage de Diogène Laërce étoit adressé à une femme nommée *Arria*. Voyez la note de Ménage.

(2) Proverbe pareil à celui de porter de l'eau à la Mer. Il y avoit beaucoup de hiboux à Athènes & une monnoie sur laquelle étoit empreinte le hibou, oiseau de Minerve. Erasme, Adages, page 805.

convenable aux personnes qu'on y introduit. La Dialectique est l'art d'établir ou de détruire quelque proposition par demandes & par répliques.

Il y a deux caractéres généraux dans les Dialogues de Platon. Les uns sont apellés Dialogues d'explication ou d'instruction (1). Les autres Dialogues de recherche (2). Ceux d'explication ou d'instruction se divisent différemment, selon qu'ils roulent sur la spéculation ou sur l'action. Ceux qui ont la spéculation pour objet se partagent en Physiques & Logiques. Ceux qui regardent l'action sont ou Politiques ou Moraux. Les Dialogues apellés de recherche se divisent en deux classes, les uns sont destinés à s'éxercer sur quelque sujet, les autres à combattre quelque idée. Les premiers se distinguent en Dialogues apellés mœutiques & en Dialogues d'essai (3). Les seconds en Dialogues de démonstration ou d'accusation & en Dialogues apellés destructifs (4).

(1) Qui traitent de vérités connues.

(2) Qui traitent de vérités inconnues qu'on tâche de découvrir.

(3) Les Dialogues mœutiques sont ceux dans lesquels Socrate faisoit trouver à ceux qu'il enseignoit les vérités dont il vouloit les faire convenir. Dans ceux d'essai il ne faisoit que toucher les vérités dont il les instruisoit.

(4) Les Dialogues de démonstration sont satyriques ; les destructifs sont destinés à réfuter des erreurs. Voyez la vie de Platon par Dacier, *p.* 125, 126.

Je n'ignore pas qu'il y a des Auteurs qui distinguent autrement les Dialogues de Platon. Ils disent que les uns sont Dramatiques, les autres Narratifs, & d'autres qu'ils apellent Mixtes; mais cette distinction sent plutôt le style du Théâtre que celui de la Philosophie. Parmi ces Dialogues, il y en a qui roulent sur la Physique, comme le *Timée*, d'autres sur la Logique, comme le *Politique*, le *Cratyle*, le *Parménide* & le *Sophiste*. Sur la morale, comme l'*Apologie*, le *Criton*, le *Phédon*, le *Phédre*, le *Banquet*, le *Ménéxéne*, le *Plitophon*, les *Lettres*, le *Philebe*, l'*Hipparque*; & les *Rivaux*. Sur la Politique, comme la *République*, les *Loix*, le *Minos*, l'*Epinomis & l'Atlanticus*.

Platon se sert de la méthode mœutique dans les deux *Alciades*, le *Théagéne*, *Lysis* & *Lachès*; de la méthode d'essai dans l'*Eutyphron*, le *Ménon*, l'*Ion*, le *Charmide* & le *Thœétete*; de la méthode de démonstration, dans le *Protagore*; de la méthode de destruction dans l'*Euthydème*, les deux *Hippias* & le *Gorgias*. Cela suffit sur la nature du Dialogue & sur ses différences; mais comme on dispute beaucoup si cette partie des œuvres de Platon contient des dogmes, il faut dire quelque chose de cette question.

On apelle Dogmatiste un homme qui établit des dogmes, comme on nomme Législateur celui qui fait des loix. On donne le nom de dogme

à un ſentiment, & à l'opinion qu'on en a. Or Platon explique certaines choſes comme véritables, en critique d'autres comme fauſſes, & ne définit point ce qui lui paroît incertain. Sur les choſes qu'il croit lui-même, il introduit quatre Interlocuteurs, qui ſont Socrate, Timée, l'Etranger d'Athènes, & l'Etranger d'Elée; ces Etrangers ne ſont pas, comme quelques-uns le préſument, Platon & Parménide, ce ſont des perſonnages ſupoſés. Quand Platon enſeigne des Dogmes, il fait parler Socrate & Timée; quand il combat des erreurs, il fait venir ſur la ſcène Thraſimaque, Callicle, Polus, Gorgias, Protagore, Hippias, Euthydeme & d'autres ſemblables. Dans les raiſonnemens, il ſe ſert beaucoup de l'induction, non de la ſimple, mais de celle qui eſt double. L'Induction eſt un diſcours dans lequel, de quelques vérités on en infére une autre. Il y en a de deux ſortes: l'une qu'on peut apeller du contraire, l'autre qu'on peut apeller de conſéquence. La premiére eſt celle dans laquelle, quelque réponſe que faſſe celui qui eſt interrogé, il en ſuit le contraire de ce qui eſt.
» Par éxemple: mon Pere eſt, ou autre que le
» vôtre, ou le même; ſi donc votre Pere eſt
» autre que mon Pere, il ne ſera point Pere,
» étant autre qu'un Pere; que s'il eſt le même
» que mon Pere, il ſera mon Pere, étant le mê-
» me que le mien. Autre éxemple: ſi l'homme

» n'eſt pas un animal, il ſera du bois ou de la » pierre. Mais il n'eſt point du bois ou de la » pierre : car il eſt animé & il a des mouvemens » ſpontanés. Il eſt donc un animal, & ſi cela » eſt, & qu'un bœuf & un chien ſoient des ani- » maux auſſi, l'homme ſera tout enſemble un » animal, un bœuf & un chien «. Platon ſe ſervoit de cette Induction dans la diſpute, non pour établir des vérités, mais pour réfuter des objections. L'autre eſpéce d'induction qui ſe fait par conſéquence eſt auſſi de deux ſortes; dans l'une on conclut du particulier au particulier, dans l'autre du particulier au général; la premiere ſert aux Orateurs, la ſeconde aux Dialecticiens. Dans la premiére on demande, par éxemple, ſi cet homme a commis l'homicide dont il s'agit; & la raiſon qu'il avoit les mains ſanglantes dans ce tems-là, eſt une conſéquence de laquelle on infére qu'il a commis le meurtre. J'ai dit que cette eſpéce d'Induction ſert aux Orateurs, parce que la Rhétorique ſe borne aux choſes particuliéres & ne s'étend point aux générales, n'entrant point, par éxemple, dans l'éxamen de ce qui regarde la juſtice même, & ſe bornant à celui des choſes juſtes en particulier. Dans l'eſpéce d'Induction que j'ai dit être propre aux Dialecticiens, on prouve le général par le particulier, comme ſur la queſtion, ſi l'ame eſt immortelle, & ſi les morts conſervent quelque

vie ; Platon prouve cela dans ſon *Traité de l'ame*, par la propoſition générale, que les contraires ſe font des contraires ; & cette propoſition générale il la prouve par des cas particuliers ; comme, que le ſommeil naît de la veille, & la veille du ſommeil ; que le plus grand naît du moindre, & le moindre du plus grand. Cette ſorte d'Induction étoit celle qu'employoit Platon pour établir ſes propres opinions.

Au reſte, de même qu'autrefois le Chœur repreſentoit ſeul la Tragédie, juſqu'à ce que Theſpis inventa un Acteur pour donner au Chœur le tems de ſe repoſer, Eſchyle un ſecond, & Sophocle un troiſiéme, ce qui eſt la manière dont la Tragédie ſe perfectionna, de même la Philoſophie fut longtems reſtrainte à la Phiſique, juſqu'à ce que Socrate y ajouta la Morale, & Platon la Dialectique; ce qui mit la derniére main à cette Science.

Thraſylle dit qu'il écrivit ſes Dialogues ſur le modèle du Quadriloque tragique, à la maniére des Acteurs qui parloient en vers Dyoniſiens, Lénœens, Panathénœens, & Chytréens. La derniére eſpéce étoit ſatyrique, & toutes enſemble formoient ce qu'on apelloit le Quadriloque. Thraſylle dit donc que tous les Dialogues authentiques de Platon ſe montent à cinquante-ſix. Sa République eſt diviſée en dix Livres qui ſe trouvent preſque tous entiers dans les Contradictions de Protagore, ſelon Phavorin, au deuxiéme

Livre de son *Histoire diverse*. Son Traité des Loix est divisé en douze Livres. Il y a neuf Quadriloques, & le Traité de la République y tient la place d'un Livre, & celui des Loix pareillement. Le premier Quadriloque roule sur un sujet commun à tous les Dialogues qui y entrent, le but que Platon s'y propose étant de faire voir quelle doit être la vie d'un Philosophe ; il distingue chaque Livre par un double titre, l'un est pris du principal Interlocuteur, l'autre du sujet dont il parle. Ainsi le premier Quadriloque contient l'Eutyphron ou de la sainteté, dialogue d'essai ; la défense de Socrate ; le Criton ou ce que l'on doit faire ; le Phœdon ou de l'Ame, qui sont des Dialogues moraux. Le second Quadriloque contient le Cratyle ou de la justesse des noms, matiére de Logique ; le Théetete ou de la science, entretien d'essai ; le Sophiste ou de ce qui est, discours de Logique ; le Politique ou du Gouvernement, aussi dialogue de Logique. Le troisiéme Quadriloque contient le Parménide, ou des idées, sujet de Logique ; le Philebe ou de la Volupté ; le Banquet ou du bien ; le Phedre ou de l'Amour, dialogues moraux. Le quatriéme comprend, le premier Alcibiade ou de la nature de l'homme, entretien selon la méthode mœutique ; le second Alcibiade ou de la priére, selon la même méthode ; l'Hipparque ou de l'amour du gain ; les Rivaux ou de la Philosophie, dialo-

gues de Morale. Le Cinquiéme renferme le Théages ou de la Philosophie, selon la méthode mœutique; le Carmide ou de la valeur; Lysis ou de l'amitié, selon la méthode mœutique. Le sixiéme contient l'Euthydeme, où le Disputeur, dialogue destructif; Protagore ou les Sophistes, démonstratif; Gorgias ou de la Rhétorique, destructif; Ménon ou de la vertu, dialogue d'essai. Dans le Septiéme Quadriloque se trouvent les deux Hippias dont le premier traite de l'honnête, & le second du mensonge, tous les deux du genre destructif; l'Ion ou de l'Iliade, dialogue d'essai; le Ménexe ou l'Epitaphius, du genre moral. Le huitiéme est composé du Clitophon ou celui qui fait des exhortations, discours moral; de la République ou de la justice, entretien politique; du Timée ou de la Nature, discours physique; du Critias ou Atlanticus, moral. Enfin le neuviéme contient Minos ou de la Loi; les Loix ou de la maniére d'en faire; Epinomis ou l'assemblée nocturne, autrement le Philosophe, dialogues politiques.

Il y a treize Epîtres morales de Platon dont l'inscription est *Bonne vie;* au lieu qu'Epicure, dans les siennes, mettoit *Bonheur*, & Cléon se servoit du mot de *Salut*. Il y a une de ces Epîtres adressée à Aristodème, deux à Archytas, quatre à Denys, une à Hermias, Eraste & Corisque, une à Léodamas, une à Dion, une à Perdicas, deux aux amis de Dion. Voilà quelle est

la diſtinction des Ouvrages de Platon, ſelon Thraſyllus, & pluſieurs Auteurs l'admettent.

D'autres, entre leſquels eſt Ariſtophane le Grammairien, diviſent les Dialogues de Platon en Triloques, plaçant dans le premier, la République, le Timée, le Critias; dans le ſecond, le Sophiſte, le Politique, le Cratyle; dans le troiſiéme, les Loix, le Minos, l'Epinomis; dans le quatriéme, le Thééte, l'Eutyphron, la défenſe de Socrate; dans le cinquiéme, le Phédon, le Criton, les Lettres. Les autres ouvrages ils les rangent un à un & ſans ordre. Quelques-uns, comme nous l'avons dit, commencent l'énumération des Œuvres de Platon par ſa République, d'autres par le premier Alcibiade, ou par le Théages, par l'Eutyphron, par le Clitophon, le Timée, le Phedre, le Thééte, enfin par la défenſe de Socrate.

Il ne faut point regarder comme étant de Platon, les Ouvrages ſuivans qu'on lui a attribués, le Midon ou l'Hippoſtrophe, l'Eryxias ou l'Eraſiſtrate, l'Alcyon, l'Acéphale ou le Syſiphe, l'Axiocus, le Phéacus, le Démodocus, le Chélidon, la Semaine, l'Epiménide. Phavorin dans le cinquiéme Livre de ſes *Commentaires*, dit que l'Alcyon eſt l'ouvrage d'un certain Léonte.

Platon a emprunté à deſſein différens noms, pour empêcher que des gens non lettrés entendiſſent facilement ſes ouvrages. Il croit que la

ſageſſe conſiſte proprement dans la connoiſſance des choſes qui ſont ſpirituelles, & qui éxiſtent véritablement, lui donnant pour objet Dieu & l'ame ſéparée du corps. Lorſqu'il prend le mot de Sageſſe dans ſon ſens propre, il entend par là, la Philoſophie, comme étant un deſir de la Sageſſe divine ; mais dans le ſens commun il aplique le mot de Sageſſe à toute ſorte de talens, donnant par éxemple le nom de ſage à un Artiſan. Souvent il ſe ſert des mêmes termes pour ſignifier différentes choſes ; par éxemple, il met le mot de *négligé* pour *ſimple*, à la maniére d'Euripide qui, en parlant d'Hercule dans ſon Lycimnius, dit qu'il étoit *négligé ſans ajuſtement, ne penſant qu'à faire bien, faiſant conſiſter toute la ſageſſe à en faire les actions & ne mettant point d'ornemens dans ſes diſcours.* Quelquefois Platon ſe ſert de ce même mot pour déſigner ce qui eſt beau, & d'autrefois ce qui eſt petit. Il donne la même ſignification à divers termes, apellant l'idée, eſpéce, genre, modèle, principe & cauſe. Il ſe ſert auſſi de termes contraires pour déſigner la même choſe, comme quand il aplique aux choſes ſenſibles les mots d'éxiſtence & de non-éxiſtence, diſant que ce qui eſt ſenſible éxiſte entant qu'il a été produit & n'éxiſte point entant qu'il eſt ſujet à des changemens continuels ; & quand il dit que l'idée n'eſt ni une choſe qui ſe meut, ni une choſe en repos, qu'elle eſt la même,

qu'elle eſt une & qu'elle eſt pluſieurs. Cet uſage de Platon ſe remarque en divers endroits de ſes Ouvrages.

Ils demandent trois ſortes d'explications: il faut voir premiérement ce qu'il dit ; ſecondement, s'il le dit dans la vue d'atteindre le but qu'il s'eſt propoſé, ou par voie de comparaiſon, & ſi c'eſt pour établir quelque vérité, ou pour réfuter des objections ; en troiſiéme lieu s'il parle à la lettre.

Comme on trouve certaines marques dans différens paſſages des Œuvres de Platon, il eſt bon d'en donner une explication. On marque les expreſſions & les figures uſitées aux Platoniciens par un X. Cette double ligne = déſigne les dogmes & les opinions particuliéres de Platon. Les maniéres de parler & les élégances de ſtile ſont marqués avec un .X. entre deux points. Cette figure > marque les endroits que quelques Auteurs ont corrigés; celle-ci ÷ les choſes inutiles qui doivent être ôtées; cette autre .ɔ. déſigne les endroits dont il faut changer l'ordre, & ceux qui peuvent recevoir deux ſens. Celle qu'on apelle foudre ↓ déſigne l'ordre & la liaiſon des vérités Philoſophiques; l'Etoile ✻ des idées qui ſe reſſemblent ; & cette marque — des choſes qu'on rejette.

Voilà pour ce qui regarde le nombre des Livres de Platon, & les marques qui s'y trouvent. Antigone de Cariſte, dans ſon ouvrage ſur

Zénon, dit qu'après l'édition de ces Livres, ceux qui ſouhaitoient d'en ſçavoir le contenu, payoient pour cela ceux qui les avoient.

Quant à ſes ſentimens, il croyoit que l'Ame eſt immortelle, & qu'elle eſt revêtue (1) de pluſieurs corps; qu'elle a un principe numéral & le corps un principe géométrique; il la définiſſoit une idée de l'eſprit qui eſt diſtribué par-tout, (2) & croyoit qu'elle eſt elle-même, le principe de ſon mouvement. Il la diviſoit en trois parties, plaçant la partie raiſonnable dans la tête, l'iraſcible dans le cœur, & la concupiſciple dans le foïe. Il diſoit que du milieu du corps elle l'embraſſe de toutes parts circulairement; qu'elle eſt compoſée des élémens & partagée par des intervalles harmoniques, qui lui font former deux cercles conjoints, dont l'intérieur, coupé en ſix autres, forme en tout ſept cercles.

Il plaçoit cet orbe-ci le long du Diamétre à la gauche intérieurement, & l'autre de côté à la droite, ſupoſant que c'eſt le plus excellent, par-

(1) Il ne me paroît pas qu'il s'agit ici de la Métempſycoſe, comme le ſupoſe la verſion latine, mais de l'opinion que l'Ame, en deſcendant dans le Corps, prend diverſes qualités dans les Sphéres par où on croyoit qu'elle paſſoit, & revêt d'abord un Corps Æthérien, enſuite un corps Aérien, &c.

(2) C'eſt-à-dire, une portion ou une production de l'Ame du monde; le reſte de ce paſſage eſt fort obſcur. On peut voir ſur quelques unes des idées qui y entrent, Macrobe *Songe de Scipion*, & Plutarque *de la Création de l'Ame*.

ce qu'il eſt unique, au lieu que le premier eſt diviſé intérieurement. Il diſoit que le cercle unique eſt de la nature du *Même* & celui qui eſt diviſé de la Nature de l'*Autre* (1), apellant celui-là le mouvement de l'Ame, & celui-ci le mouvement de l'Univers & des Etoiles errantes (2). Il ajoutoit que cette diviſion, depuis le milieu, étant telle qu'elle ſe joint vers les extrémités, l'Ame aperçoit les choſes qui ſont & les joint enſemble, parce qu'elle a en elle-même l'harmonie des élémens ; connoiſſance qui n'eſt qu'une ſimple opinion, lorſqu'elle eſt acquiſe par l'élévation du Cercle qui eſt de la nature de l'*Autre*, & une ſcience, lorſqu'elle eſt acquiſe par le Cercle qui eſt de la nature du *Même*.

Il établit deux principes de toutes choſes ; Dieu & la Matiére ; & apelle auſſi le premier Eſprit & Cauſe, définiſſant la matiére une maſſe informe & infinie de laquelle ſe font les

(1) Platon apelloit la nature matérielle *l'Autre*, & la nature ſpirituelle *le Même*. Plutarque, de la Création de l'Ame, au commencement.

(2) Je ne ſçai ſi par ces deux Cercles il ne faut point entendre les deux mouvemens de l'Ame que ſupoſoient les Platoniciens ; le premier eſt celui par lequel elle ſe meut elle-même & a raport aux choſes ſpirituelles ; le ſecond eſt celui par lequel elle meut le corps & a raport aux choſes ſenſibles. Et il me ſemble qu'ils regardoient ce ſecond mouvement comme produit ou dirigé par le mouvement de l'Ame du monde, ou de ce qu'ils apelloient ainſi. Plutarque, du *mouvement ſelon le côté & ſelon le diamétre. Opuſc.* 27. G.

Etres composés. Auparavant, dit-il, elle se mouvoit sans ordre; mais Dieu ayant jugé que l'ordre valoit mieux que la confusion, l'a rassemblée dans un lieu. Son essence se change en quatre sortes d'élémens qui sont le Feu, l'Eau, l'Air & la Terre, élémens dont est composé le monde même, & tout ce qu'il renferme : la Terre seule est éxempte de transmutation. Il donne pour raison de cela la différence qu'il y a entre la figure des parties dont elle est composée & la figure des parties des autres élémens qui sont toutes homogènes, comprenant dans la conformation un triangle oblong. Au lieu que les parties de la terre ont leur figure particuliére; celles de l'élément du Feu sont Pyramidales, celles de l'Air ont huit côtés, & celles de l'Eau en ont vingt; mais celles de la Terre sont de forme cubique, & cela empêche que la Terre ne se change dans les autres élémens, & que ceux-là ne puissent se changer en terre. Ils ne sont pas séparés par une situation différente de lieu pour chacun : parce que la circonférence qui les comprime & les pousse vers le milieu, unit les petites parties & sépare les grandes, de sorte que le changement d'espéces emporte aussi changement de lieu.

Il croyoit que tout fait partie d'un seul monde, le monde sensible étant aussi l'ouvrage de Dieu qui lui a donné une ame : parce qu'un monde doué d'une ame est plus excellent que celui

qui n'en a point, & que celui-ci eſt l'ouvrage de la cauſe la plus excellente. Il inféroit encore qu'il eſt un, & qu'il n'y a pas de Mondes infinis : parce que le modèle ſur lequel il a été fait eſt unique. Il croyoit qu'il eſt de figure ſphérique : parce que ſon Auteur a une forme ſemblable, (1) & que, comme le Monde renferme en ſoi tous les autres animaux, la forme ſphérique renferme toutes les autres formes. Il le croit leger & ſans organes à l'entour, parce qu'il n'en a pas beſoin. Il croit auſſi que le monde eſt incorruptible, parce que Dieu ne le diſſoudra pas (2) ; que Dieu eſt la Cauſe de toute la génération des choſes, parce qu'il eſt de la nature du Bon d'être Bienfaiſant, & que le Ciel devant être la production de la Cauſe la plus excellente (parce que ce qu'il y a de plus beau doit avoir pour cauſe ce qu'il y a de meilleur parmi les Etres intelligibles, ce qui eſt Dieu, & que le Ciel eſt fait à la reſſemblance de ce qu'il y a de meilleur, puiſqu'il eſt ce qu'il y a de plus beau, il s'enſuit qu'il ne reſſemble à aucun Etre créé, mais à Dieu.

Platon dit que le monde eſt composé de Feu, d'Eau, d'Air, de Terre ; de Feu, afin qu'il

(1) Iſaac Caſaubon cite un paſſage de Proclus qui prouve que cela doit s'entendre d'une analogie entre la forme ſphérique & le mouvement de la penſée.

(2) Iſaac Caſaubon explique ainſi ce paſſage, & ſe fonde ſur Plutarque.

fût visible; de Terre afin qu'il fût solide; d'Eau & d'Air, afin qu'il fût proportionné, parce que les vertus des Solides se proportionnent à l'aide de deux milieux qui servent à unir le tout; enfin ces élémens réunis rendent le monde parfait & incorruptible.

Selon ce Philosophe, le Tems a été produit & est une image de l'Eternité; celle-ci est permanente, au lieu que le Tems est l'effet de la circulation du Ciel, les nuits, les jours, les mois, & autres divisions semblables étant des parties du Tems; de sorte que, sans cette constitution du Monde, il n'y auroit point de Tems. En un mot que le Monde & le Tems éxistent ensemble. Il croit aussi que le Soleil, la Lune & les Etoiles ont été créés pour former le Tems; que Dieu a allumé les rayons du Soleil pour former le nombre des heures & en donner la connoissance aux Animaux; que la Lune est immédiatement au-dessus de l'orbe de la Terre, le Soleil dans l'orbe suivant, & les Etoiles dans les orbes situés au-dessus de ceux-là. Il suposoit le Monde animé, parce qu'il est lié ensemble par un mouvement animé, & disoit que les autres Animaux ont été créés, afin que le Monde fût parfait & semblable à un Animal intelligent; que comme le Monde renferme des Animaux, le Ciel en renferme aussi; que les Dieux sont principalement de la nature du Feu, & que les autres Animaux sont de trois

genres, volatiles, aquatiques, & terreſtres. Il penſoit que la Terre eſt plus ancienne que les Dieux qui ſont dans le Ciel; qu'elle a été conſtruite pour former les jours & les nuits, & qu'étant ſituée au milieu de l'Univers elles ſe meut autour du centre du monde. Il croyoit encore qu'y ayant deux ſortes de cauſes, il y a des choſes qui ſe font avec délibération, & d'autres qui ſe font par des raiſons de néceſſité; il mettoit dans ce nombre l'Air, le Feu, la Terre & l'Eau, qui, à proprement parler, n'étoient point des élémens, mais étoient propres à le devenir, étant compoſés de triangles joints dans leſquels ils ſe réſolvent; il ſupoſe que le principe des élémens eſt le triangle oblong & le triangle iſoſcele.

Il établit donc les deux principes & cauſes, dont nous avons parlé, & dont il dit que Dieu & la Matiére ſont l'éxemplaire qui doit néceſſairement être ſans forme, ainſi que par raport aux autres choſes qui reçoivent les qualités qu'elles ont. La cauſe qui les produit agit par néceſſité: car elle produit les eſſences dont elle reçoit les idées, & étant miſe en mouvement par les effets différens de la puiſſance qui agit ſur elle, elle contrecarre par ſon mouvement les choſes auſquelles elle l'a communiqué. Auparavant ces cauſes ſe mouvoient ſans ordre, ni régle; mais lorſqu'elles commencérent à former le Monde par la vertu qu'elles reçurent de Dieu, elles ac-

quirent de l'ordre & de l'harmonie : car avant la création du Ciel il y avoit deux causes, & une troisiéme, sçavoir, la génération, mais elles n'étoient pas manifestes ; ce n'étoient que des traces, & elles n'avoient point d'ordre ; ce ne fut que lorsque le Monde fut créé, qu'elles furent arrangées.

Platon croit que le Ciel a été fait de l'assemblage de tous les corps, & que Dieu est incorporel, aussi-bien que l'ame, disant que c'est-là ce qui fait qu'il est éxempt de corruption & de passion. Quant aux idées, comme nous avons dit, il les regardoit comme des principes & des causes qui font que les choses sont par leur nature telles qu'elles sont. (1)

Sur le bien & le mal, il croyoit que l'homme doit se proposer pour fin de devenir semblable à Dieu ; que la vertu lui suffit pour être heureux, mais qu'il a besoin aussi d'autres biens, comme de force, de santé, de bonne disposition des sens, & d'autres avantages corporels, aussi-bien que de richesse, de noblesse & de gloire ; que cependant quoique ces biens lui manquent, le sage n'en vit pas moins heureux. Il croit que le

(1) Nous avons traduit ce morceau du mieux qu'il nous a été possible ; nous convenons qu'il y a des endroits dont le sens est difficile à comprendre. Un traducteur n'est pas responsable de l'obscurité de son original.

ſage peut ſe mêler du gouvernement, qu'il doit ſe marier, & obſerver fidèlement les conſtitutions établies, procurer à ſa patrie tout le bien qu'il peut, & affermir ſa conſtitution par de bonnes ordonnances, à moins qu'il ne prévoye que la trop grande dépravation du public rendroit ſes bons deſſeins inutiles.

Il penſoit que les Dieux voyent les actions des hommes, qu'ils veillent aux choſes de ce Monde; & qu'ils ſont de purs eſprits. Il diſoit que l'honnête n'eſt point différent de ce qu'on apelle louable, raiſonnable, utile, beau, & convenable: parce que tout cela ſert à exprimer ce qui eſt dicté par la Nature & la Raiſon.

Il a traité des noms des choſes & a établi la Science d'interroger & de répondre; Science dont il a fait lui-même un grand uſage. On remarque dans ſes Dialogues qu'il parloit de la juſtice comme d'une loi établie de Dieu, afin de perſuader plus fortement aux hommes de ſe conduire avec équité, de peur qu'après leur mort ils ne fuſſent punis des iniquités qu'ils auroient commiſes pendant leur vie; on lui donna auſſi à cette occaſion le nom de fabuleux, parce que quoi qu'incertain de ce qui ſe paſſoit dans l'autre Monde, il mêloit ſes écrits d'hiſtoires pareilles pour intimider les hommes & les empêcher de violer les loix. Voilà pour ce qui regarde ſes Dogmes.

Selon

Selon Ariſtote, il diſtribuoit les biens de la vie en biens de l'Ame, biens du Corps, & biens qui ſont hors de nous. Il range au nombre des premiers la juſtice, la prudence, la magnanimité, la frugalité & les autres vertus de ce genre; dans la ſeconde claſſe, il place la beauté, la bonne mine, la force; & dans la troiſiéme, les amis, la proſpérité de la patrie & les richeſſes.

Il diviſe l'Amitié en trois eſpéces, la Naturelle, la Sociale, & celle d'Hoſpitalité: l'amitié naturelle eſt cette tendreſſe que les Peres & les Meres ont pour leurs enfans, & ce panchant qui porte les proches & même les animaux à s'entr'aimer les uns les autres; l'amitié ſociale, qui n'eſt formée par aucun lien du ſang, naît d'une liaiſon formée par habitude, comme celle de Pylade & d'Oreſte; l'amitié d'Hoſpitalité eſt un attachement qui ſe contracte avec des perſonnes qu'on reçoit chez ſoi ou chez qui on eſt reçu, ſoit par lettres, ſoit par recommandation. A ces trois ſortes d'amitié, quelques-uns en ajoutent une quatriéme eſpéce, ſçavoir celle qui naît de l'Amour.

Il partage le Gouvernement civil en cinq Etats: le Démocratique, l'Ariſtocratique, l'Oligarchique, le Monarchique, & le Tyrannique; le Démocratique a lieu dans les villes où le peuple commande, élit les Magiſtrats & fait les loix; l'Ariſto-

cratique est celui où ni les riches, ni les pauvres, ni les nobles, ni d'autres qui se sont acquis de la gloire, mais les plus gens de bien, ont l'administration publique ; l'Oligarchique a lieu lorsque les riches, toujours inférieurs en nombre aux pauvres, nomment les Magistrats. L'Etat Monarchique est de deux sortes : l'un est fondé sur les loix, comme celui de Carthage ; l'autre sur la naissance, comme ceux de Lacédémone & de Macédoine, où les descendans de la race des Princes succédent à la Royauté. On apelle un Etat Tyrannique, quand un peuple reçoit la loi de quelqu'un qui s'est emparé de l'autorité souveraine par artifice ou par violence.

Platon admettoit trois genres de justice, l'une qui s'exerce envers les Dieux, la seconde envers les Hommes, & la troisiéme envers les Morts. Faire des sacrifices, suivant les cérémonies établies, & révérer les choses sacrées, c'est rendre aux Dieux le culte qui leur est dû. Restituer un dépôt au Prochain, est un acte de justice à l'égard de la Société. Assister aux obséques des Morts, & respecter leurs sépulchres, c'est remplir la troisiéme partie de la justice.

Il distingue trois espéces de Science : la premiére, qui a l'action pour objet, se nomme science pratique ; l'autre qui a pour objet l'effet de l'action, se nomme efficiente ; la troisiéme, qui regarde la spéculation, porte le nom de théorique.

Par éxemple, la ſcience de bâtir une maiſon, ou de conſtruire un vaiſſeau apartient à l'action, puiſque nous voyons réſulter de ce travail un édifice ou un navire; au contraire, l'art de gouverner, l'adreſſe de jouer de la flute, de toucher du luth & d'autres inſtrumens, ſe référent à la pratique, vu qu'après qu'on a fini il ne reſte rien que l'œil puiſſe apercevoir & que le tout demeure dans l'action même de gouverner ou de jouer de quelque inſtrument. Quant à la Géométrie, la Muſique & l'Aſtrologie, elles ſont du reſſort de l'Entendement & purement ſpéculatives, n'ayant ni action ni ſuite d'action; le Géométre conſidére le raport que les lignes ont les unes avec les autres; le Muſicien juge de la juſteſſe des ſons par la meſure; l'Aſtrologue contemple le Ciel & les Aſtres.

Platon diſtinguoit cinq parties dans la Médecine, la Pharmaceutique, la Chirurgique, la Diéthétique, la Noſognomique & la Boéthétique: on apelle Pharmaceutique cette partie de la Médecine qui rétablit la ſanté par l'uſage des médicamens; Chirurgie celle qui rend la ſanté par l'opération de la main; la Diéte eſt un régime de vivre; la Noſognomique eſt la connoiſſance des maladies, jointe à l'art; la Boéthétique eſt le ſoulagement prompt des douleurs par la vertu des Spécifiques.

Dans ſa diviſion de la loi, il entend par la loi

écrite le gouvernement civil, & par loi non écrite cette répugnance, par éxemple, que la Nature & la Coutume inſpirent à ſe preſenter nû en public, ou à y paroître vêtu en habits de femme: car lors même qu'aucune loi écrite ne défend ces actions en termes exprès, la loi naturelle les interdit tacitement.

Il établit cinq genres de Diſcours ou d'Oraiſon: celui dont ſe ſervent, dans leurs harangues, ceux qui rempliſſent des charges publiques, ſe nomme Politique; celui qu'employent les Orateurs dans la démonſtration, lorſqu'ils louent, ou blâment, ou accuſent quelqu'un, s'apelle Rhétorique; le troiſiéme uſité dans les entretiens privés, eſt apellé Idiotique; le quatriéme qui conſiſte en raiſonnemens par courtes demandes & réponſes, porte le nom de Dialectique; le cinquiéme qui conſiſte dans la converſation des gens de quelque métier, lorſqu'ils parlent de leur profeſſion, eſt dit Technique.

Il compte trois ſortes de Muſique: la premiére s'éxécute par la voix, qui eſt le Chant; la ſeconde par quelque inſtrument joint à la voix; la troiſiéme, par les inſtrumens ſans la voix.

Il enviſage la nobleſſe ſous quatre faces, & reconnoît pour nobles ceux dont les ancêtres ont donné des marques de probité, de courage, & d'équité, ceux qui deſcendent de race de Prin-

ces & de grands Seigneurs, ceux dont les ancêtres ont illuſtré leur nom par des triomphes dans la guerre & des couronnes dans les jeux, ceux enfin qui ſe diſtinguent par leur grandeur d'ame, & qui ne doivent leur élévation qu'à leurs belles qualités.

Il compte trois ſortes de beautés : l'une eſtimable comme celle du viſage ; l'autre, comme une maiſon meublée, qui, outre qu'elle eſt belle eſt de ſervice ; la derniére, avantageuſe comme l'étude & les loix, qui tendent principalement au bien de la Société.

Il diſtingue trois parties dans la nature de l'Ame, la raiſonnable, la concupiſcible & l'iraſcible ; attribuant à la partie raiſonnable les penſées, les deſſeins, les réfléxions, les conſeils & autres actions de l'eſprit ; à la partie concupiſcible l'apétit des alimens, le plaiſir charnel, & ce qui y a raport ; à l'iraſcible la ſécurité, la volupté, la douleur & la colére.

Il établit quatre eſpéces de vertus conſommées, la Prudence, la Juſtice, la Force, & la Tempérance : la Prudence fait qu'on agit en tout comme il faut ; la Juſtice empêche que dans la Société civile, on ne viole le droit de perſonne ; la Force encourage à perſévérer malgré la crainte & les dangers dans ce qu'on a entrepris ; la Tempérance amortit les paſſions, rend invincible

à la volupté & contient dans les bornes d'une vie réguliére.

Il comprend les différentes eſpéces de Gouvernement ſous ces cinq dénominations, le légitime, le naturel, celui de coutume, l'héréditaire, le violent ou le tyrannique : le Gouvernement eſt légitime, lorſque celui dont le peuple a fait choix gouverne ſelon les régles; il eſt naturel quand, à l'éxémple de la ſupériorité que la Nature a donnée aux hommes ſur les femmes, on confie l'autorité aux hommes; le Gouvernement de coutume eſt celui des Maîtres & des Précepteurs à l'égard de leurs diſciples; le Gouvernement eſt héréditaire, s'il paſſe des mains d'un deſcendant dans celles d'un autre, comme cela ſe pratique dans la perſonne des Princes de Lacédémone & de Macédoine que la ſucceſſion apelle au trône, en vertu des loix : enfin le Gouvernement tyrannique eſt celui où la force l'emporte ſur la raiſon, & auquel on n'obéït qu'avec peine & avec contrainte.

Platon compte ſix eſpéces de Rhétorique; il apelle Exhortation un diſcours dans lequel l'Orateur invite à entreprendre une guerre ou à donner du ſecours contre quelqu'ennemi; Diſſuaſion, lorſqu'au lieu de propoſer l'une ou l'autre de ces entrepriſes, il ſuggére le parti de la neutralité; Accuſation, s'il repreſente le tort qu'on a fait d'un côté & le dommage ſouffert de l'autre;

Défenſe, ſi on produit des preuves qu'on n'a ni violé les droits, ni offenſé la raiſon ; Louange ou éloge, quand l'Orateur n'a que du bien à dire ; Cenſure, lorſqu'il fait voir la honte & les ſuites d'une mauvaiſe action. A ces diſtinctions il ajoute quatre obſervations ſur le Diſcours : premiérement, il veut qu'on conſidére ce qu'on doit dire ; en ſecond lieu, combien il faut parler ; en troiſiéme lieu, à qui l'on parle ; & enfin quand il eſt à propos de parler. Il faut dire des choſes également utiles à celui qui parle & à celui qui écoute. Il faut parler autant qu'il eſt néceſſaire, ni trop, ni trop peu. Il faut employer des expreſſions proportionnées à l'âge de ceux avec qui on parle, uſer de ménagement avec des vieillards qui s'obſtinent dans leur ſentiment, & prendre un ton plus ferme avec de jeunes gens. Enfin le tems de parler eſt de ne le faire, ni avant que l'occaſion s'en preſente, ni après que la raiſon le vouloit. S'écarter de ces régles, c'eſt retomber en faute.

Il compte quatre différentes maniéres d'obliger : par ſa bourſe, par ſa perſonne, par les talens, ou par la parole ; on rend ſervice par ſa bourſe en faiſant du bien à ceux qui en ont beſoin ; par ſa perſonne, lorſqu'on ſe protége mutuellement, & qu'on ſauve quelqu'un des mains de ſes ennemis ; par ſes talens, en inſtruiſant les ignorans, ou en contribuant par ſon expérience

à la guériſon des maladies ; enfin par la parole ; lorſqu'on plaide pour un ami qui eſt mis en juſtice.

Il diſtingue autant de différentes ſortes de Fins : fin d'inſtitution , comme lorſqu'on rend un édit dans l'intention qu'il aura déſormais force de loi ; fin naturelle, comme quand les jours finiſſent & que les années expirent naturellement : fin d'art, comme quand un Edifice eſt achevé ou qu'on a mis la derniére main à la conſtruction d'un vaiſſeau ; fin de hazard, comme un événement inattendu.

Il diſtingue pareillement quatre eſpéces de Puiſſances : l'une eſt la faculté que nous avons de penſer & de réfléchir ; la ſeconde, celle de pouvoir remuer notre corps, d'aller & de venir, de donner, de prendre & de faire d'autres actions ſemblables ; la troiſiéme conſiſte dans l'abondance d'argent & la multitude de troupes ; la quatriéme, eſt celle de faire le bien & de ſuporter le mal, puiſque nous pouvons devenir ſçavans, malades, infirmes ; être convaleſcens, & ainſi du reſte.

Il remarque principalement trois marques de civilité : la premiére conſiſte à ſe ſaluer & à ſe toucher la main, lorſqu'on ſe rencontre ; la ſeconde, à rendre de bons offices à ceux qui en ont beſoin ; la troiſiéme, à recevoir amicalement ſes amis.

Il

Il compte divers degrés de félicité : le premier est de sçavoir bien se conseiller soi-même, le second, d'avoir l'usage de tous ses sens & la santé; le troisiéme, de réussir dans ses desseins; le quatriéme, de surpasser les autres en crédit & en réputation; le cinquiéme, d'avoir tout ce qui est nécessaire à la vie. Les bons conseils qu'on suit naissent de la science, de la capacité & de l'expérience dans l'usage du monde. La bonne disposition des sens dépend de l'organisation du corps; c'est avoir la vûe perçante, l'ouie fine, l'odorat subtil, le goût fin & délicat. Les succès viennent de la sagesse des entreprises & du courage avec lequel on les éxécute. La bonne renommée naît de l'opinion qu'on a de notre probité. L'abondance est une affluence de biens dont on employe une partie à ses propres besoins & le reste à ceux de ses amis. Quiconque jouit de tous ces avantages peut se dire parfaitement heureux.

Il range les Arts sous trois Classes; dans la premiére, il place ceux qui consistent à manier le fer & les autres métaux, à tailler & à préparer les matiéres; dans la seconde, les Arts qui font former des ouvrages, comme des armes & des instrumens de Musique, qui se font de fer ou de bois, les unes par l'Armurier, les autres par l'Artisan; dans la troisiéme, il met les Arts qui consistent à faire usage de ces ouvrages, par

éxemple, les Cavaliers ſe ſervent de brides, les Soldats d'épées, les Muſiciens d'inſtrumens.

Platon diviſoit le bien en quatre genres : premiérement, dit-il, nous apelons homme de bien celui qui a de la vertu ; en ſecond lieu nous donnons le nom de bien à la vertu même & à la juſtice ; troiſiémement, nous apelons ainſi les alimens, l'éxercice du corps & les médicamens ; en quatriéme lieu, l'harmonie des inſtrumens, l'Art Poëtique, l'Art Comique & autres choſes ſemblables. Il y a d'ailleurs des choſes que nous déſignons par les titres de bonnes, de mauvaiſes, & d'indifférentes. Nous apelons mauvaiſes celles qui ſont toujours nuiſibles, comme l'intempérance, la folie, l'injuſtice, & autres excès pareils. Les bonnes ſont celles qui ſont utiles. Enfin, on apelle indifférentes celles qui n'aportent ni utilité ni perte.

Il fait conſiſter la bonté du Gouvernement en trois choſes : ſi les loix ſont bonnes, ſi le peuple y eſt bien ſoumis, ſi les coutumes & les maximes ſupléent au défaut des loix. Il y a auſſi autant de ſources du mauvais Gouvernement : ſi les loix ne ſont utiles, ni aux naturels du pays, ni aux étrangers ; ſi on les tranſgreſſe impunément ; s'il n'y a point de loi & que la licence ſoit la ſeule régle de conduite.

Il diſtingue les contraires de trois maniéres : d'abord, l'opoſition du bien au mal, comme la

justice & l'injustice, la sagesse & la folie, & ainsi des autres. Ensuite l'oposition du mal au mal, comme la prodigalité & l'avarice, la sévérité outrée & l'indulgence excessive. Enfin, celle du leger & du pesant, de la lenteur & de la promptitude, du blanc & du noir. Ces derniers contraires ne sont, ni du bien au mal, ni du mal au mal; ils sont oposés comme des choses neûtres à d'autres choses neûtres.

Il compte aussi trois sortes de biens : les uns qu'on peut posséder comme la justice & la santé; les autres ausquels on ne fait que participer, comme le bien même qu'on ne posséde pas, mais auquel on participe. La troisiéme sorte est de ceux qui subsistent comme l'honnête, le bon, & le juste; ce sont des biens qu'on ne peut avoir même par participation, quoiqu'ils doivent être nécessairement, mais dont il suffit qu'on acquiére les qualités.

Il donne trois objets à la réfléxion, le passé, le present & l'avenir. Le passé nous retrace les éxemples des maux que chaque nation a soufferts, tels sont ceux que les Lacédémoniens se sont attirés par leur trop grande sécurité; afin que faisant attention à leurs fautes, nous évitions de les commettre; & que prenant garde à celles de leurs mesures qui ont été justes, nous marchions sur leurs traces. Les réfléxions sur le present nous ouvrent les yeux sur ce qui se passe devant nous

elles nous ſont voir les foibles remparts des hommes timides, la cherté des vivres & autres ſemblables avantages ou deſavantages, afin de nous aprendre ce que nous devons tantôt eſpérer, tantôt craindre. Les réfléxions ſur l'avenir nous avertiſſent de ne rien hazarder témérairement; d'avoir égard à notre réputation, & de ne pas nous livrer à des ſoupçons qui nous conduiſent à violer le droit des gens, par éxemple, dans la perſonne des Ambaſſadeurs, ce qui terniroit notre gloire, comme il eſt arrivé aux Grecs qui ſe deshonorérent par cet endroit.

Platon diſtingue la voix en animée qui eſt celle des Animaux, & en inanimée qui eſt le bruit & le ſon des choſes muettes. La premiére eſt ou articulée qui eſt celle des hommes, ou non articulée qui eſt le cri des bêtes.

Il diſtingue encore les choſes diviſibles d'avec les indiviſibles: celles-ci ſont les choſes ſimples qui n'admettent point de compoſition, comme l'unité, le point, & le ſon; les diviſibles ſont celles qui renferment quelque compoſition, comme les ſyllabes, les conſones, les animaux, l'eau, & l'or. Cette compoſition eſt ou de parties ſimilaires, de maniére que le tout ne diffère de la partie que par le nombre des parties, comme l'eau, l'or, & autres choſes ſemblables, ou bien cette compoſition eſt de partie diſſimilaires comme une maiſon & autres choſes pareilles.

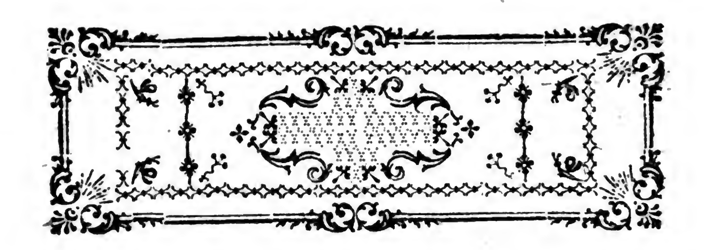
Enfin, Platon dit qu'en tout ce qui éxiſte, il y a des choſes qui ſont par elles-mêmes, & des choſes qui ont relation à d'autres : les premiéres, on les connoît ſans explication, comme l'idée d'homme, de cheval, ou de tout autre animal ; les ſecondes ont beſoin d'interprétation pour être compriſes ; comme lorſqu'on dit *plus grand*, *plus prompt*, *meilleur*, parce que cela ſe dit relativement à ce qui eſt plus petit, plus lent, moins bon, & ainſi du reſte.

Selon Ariſtote, il diviſoit auſſi de même les premiéres notions (1).

Outre Platon, on compte quatre autres perſonnes qui ont porté ce nom : un Philoſophe de Rhodes, diſciple de Panœtius, dont Séleucus fait mention dans le premier Livre de ſa *Philoſophie* ; un ſecond qui étoit Philoſophe Péripatéticien, diſciple d'Ariſtote ; un troiſiéme qui étoit éleve de Praxiphane, & un Poëte de l'ancienne Comédie.

(1) Le terme de l'original eſt un terme Philoſophique, qui ſignifie les premiers ſentimens que la Nature nous donne. Aulu-Gelle. Liv. 12. Ch. 5.





LIVRE IV.



SPEUSIPPE.

AUTANT qu'il nous a été possible, nous avons dit de Platon tout ce que divers Auteurs, ont rédigé sur la vie & l'érudition de ce grand Philosophe.

Speusippe, né d'Eurymédonte & de Potone à Myrrhina, un des bourgs du territoire d'Athènes, succéda à Platon, son oncle maternel, qu'il remplaça pendant huit ans, à compter depuis la CVIII. Olympiade. Il mit les statues des Graces dans l'Ecole que ce Philosophe avoit fondée. Speusippe suivit les dogmes de Platon, mais il n'en prit pas les mœurs : car il étoit colére & voluptueux. On dit que la colére lui fit une fois jetter un petit chien dans un puits, & que la volupté le fit aller en Macédoine, exprès pour assister aux noces de Cassandre. Lasthénie

de Mantinée & Axiothée de Philas, paſſent pour avoir étudié ſous ce Philoſophe ; de là vient que Denys lui dit dans une lettre ſatyrique: *Nous pouvons aprendre la Philoſophie d'une femme d'Arcadie qui eſt votre écoliére ; Platon enſeignoit gratuitement, mais vous, vous rendez vos diſciples tributaires ; vous recevez également & de ceux qui vous donnent de bon gré, & de ceux qui vous payent à contre-cœur.*

Diodore, dans le premier Livre de ſes *Commentaires*, dit : Speuſippe fut le premier qui éxamina ce que les ſciences ont de commun les unes avec les autres ; il les réunit & en fit une enchaînure, du moins autant qu'il eſt poſſible. Cœnéus lui donne le nom d'avoir mis au jour les choſes myſtérieuſes qu'Iſocrate debitoit en ſecret ; & il a encore celui d'avoir trouvé la maniére de faire de petits tonneaux arrondis avec des douves fort minces.

Quand Speuſippe eut le corps perclus d'un accès de paralyſie, il manda Xénocrate & le pria de vouloir bien ſe charger du ſoin de ſon Ecole. Comme il ſe faiſoit mener dans une voiture à l'Académie, on dit qu'il rencontra Diogène & le ſalua ; mais que celui-ci lui répondit, *Je ne rends pas le ſalut à un homme qui aime encore aſſez la vie pour la traîner dans l'état où tu es.* On dit pourtant que l'âge & le deſeſpoir le portérent à ſe

donner la mort ; ce qui eſt le ſujet de l'Epigramme que j'ai faite pour lui.

Si je n'avois apris que Speuſippe eſt mort de cette maniére, je ne croirois pas qu'un parent de Platon pût mourir ainſi : ce Philoſophe n'eût pas attendu à mourir qu'il eût perdu tout eſpoir ; il ſeroit mort pour un beaucoup moindre ſujet.

Plutarque, dans la vie de Lyſandre & de Sylla, dit qu'il mourut de la vermine qui ſortoit de ſon corps ; & Timothée, dans ſes *vies des Philoſophes*, dit qu'il étoit d'une complexion délicate. On raconte qu'un homme riche ayant pris de l'amour pour une perſonne laide, Speuſippe lui dit : *qu'avez-vous beſoin de vous arrêter à cette femme ? je vous en trouverai une plus belle pour dix talens.*

Il a laiſſé beaucoup de Commentaires & pluſieurs Dialogues, parmi leſquels ſe trouve celui qui eſt intitulé *Ariſtippe*. Il y en a eu un ſur l'*Opulence*, un ſur la *Volupté*, un ſur la *Juſtice*, un ſur la *Philoſophie*, un ſur l'*Amitié*, un ſur les *Dieux*, un intitulé *Philoſophe*, un adreſſé à *Céphale*, un intitulé *Céphale*, un qui porte le nom de *Clinomaque* ou de *Lyſias*, un intitulé le *Citoyen*, un ſur l'*Ame*, un adreſſé à *Gulaüs*, un qui a pour titre *Ariſtippe*, un intitulé *Argument ſur les Arts* ; des Dialogues en forme de *Commentaires*, dont un s'apelle *Artificiel* ; dix

autres sont sur la maniére de traiter les *Choses semblables*; des divisions & des argumens sur les choses semblables ; un Dialogue sur les éxemplaires *des Genres* & des *Espéces* (1), un à *Amartyrus* sur l'*éloge de Platon*; des Lettres à Dion, à Denys & à Philippe ; un Dialogue *sur l'établissement des Loix*; le *Mathématicien*, le *Mandrobule*, le *Lysias*; des *définitions*, suites de *Commentaires*, faisant ensemble quarante-trois mille quatre cent septante-cinq versets.

C'est à lui que Simonide adresse ses histoires des faits de Dion & de Bion. Phavorin, dans le deuxiéme Livre de ses *Commentaires*, dit qu'Aristote acheta les Oeuvres de ce Philosophe pour trois talens.

Il y a eu aussi un autre Speusippe d'Alexandrie, qui étoit Médecin & disciple d'Hérophile.

(1) Je prens ici le mot de gens pour un terme d'Art; voyez le Tresor d'Etienne. Ceux qui le prennent dans un sens moral & qui traduisent, *Dialogue sur les genres & les espéces d'éxemples*, ne donnent point de raison de leur traduction.





XÉNOCRATE.

XÉnocrate, fils d'Agathénor, étoit de Chalcédoine. Il fréquenta l'école de Platon dès ſa jeuneſſe & le ſuivit en Sicile. Il avoit la conception ſi lente, que Platon diſoit en le comparant avec Ariſtote, que l'un avoit beſoin d'éperon & l'autre de frein. Comment, diſoit-il encore, atteler un Ane ſi lourd avec un Cheval ſi prompt ? Xénocrate avoit l'air ſévére & retenu ; ce qui donna occaſion à Platon de lui dire qu'il devoit prier les Graces de le rendre plus agréable. Il vécut la plûpart du tems dans l'Académie ; & on dit que, lorſque quelque raiſon l'obligeoit d'aller à la ville, les gens turbulens & débauchés s'écartoient de ſon chemin pour le laiſſer paſſer. Phrynée, fameuſe débauchée, l'accoſta un jour, dit-on, ſous prétexte qu'elle étoit pourſuivie par des Libertins : par bonté il la fit entrer chez lui, & n'y ayant qu'un lit elle le pria de lui en céder la moitié, ce qu'il fit ; enfin après qu'elle l'eut tenté inutilement, elle ſe retira en diſant qu'elle ne ſortoit pas d'auprès d'un homme, mais d'une ſtatue. On dit auſſi que les diſciples de Xénocrate ayant conduit Laïs auprès de lui, il aima

mieux endurer des bleſſures que de manquer de continence.

Il avoit la réputation de poſſéder tant de bonne-foi, que quoique perſonne à Athènes ne fût admis à rendre témoignage ſans le confirmer par ſerment, on le diſpenſa de cette loi.

Il ſe contentoit de ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de la Nature. Alexandre lui ayant envoyé une grande ſomme d'argent, il n'en garda que trois mille drachmes, & lui renvoya le reſte, en diſant que c'étoit celui qui avoit beaucoup de monde à nourrir qui avoit beſoin de beaucoup d'argent. Myronian, dans ſon *Traité des choſes ſemblables*, dit auſſi, qu'il n'accepta point l'argent qu'Antipater lui envoya. Denys lui ayant donné une couronne d'or qu'il avoit propoſée pour prix à ſes conviés dans le feſtin d'une fête de Bacchus, il la mit en ſortant au pied de la ſtatue de Mercure, où il avoit auſſi coutume de poſer des couronnes de fleurs. On dit auſſi qu'il fut envoyé en Ambaſſade avec d'autres auprès de Philippe; que ſes collégues, amollis par les préſens de ce Prince, aſſiſtérent à ſes feſtins, ce qui fit qu'ils eurent des conférences avec lui; mais que Xénocrate fut inſenſible à ſes faveurs, ce qui fut cauſe que ce Prince ne voulut point le reconnoître. Lorſqu'ils fûrent de retour à Athè-

nes les autres se plaignirent que Xénocrate ne les avoit point aidés, & on étoit prêt de le condamner à une amende; mais lorsqu'on eut apris & qu'il eut fait voir la nécessité de redoubler de vigilance pour la République, en disant que ses Collégues avoient été gagnés, mais que Philippe n'avoit pu le tenter, cela le fit estimer davantage, & Philippe même dit à sa louange, qu'il étoit le seul de ceux qu'on lui avoit envoyés que ses présens n'avoient pu corrompre. Pendant sa négociation avec Antipater pour la restitution des Soldats qui avoient été pris dans la Guerre Lamiaque, il fut invité chez lui, mais il lui fit cette réponse en vers tirés d'Homére.

O Circé, serois-je sage de boire & de manger avec plaisir, tant que mes Compagnons ne sont pas en liberté? Cette maniére d'agir plut tant à Antipater, qu'il élargit les prisonniers.

Un Moineau, poursuivi par un Eprevier, vint se réfugier dans le sein du Philosophe; il lui sauva la vie, en disant qu'il ne falloit pas trahir un supliant. Bion l'ayant offensé de parole, il lui dit: je ne vous répondrai pas non plus que la Tragédie ne juge la Comédie digne de réponse, lorsqu'elle en est attaquée. Un homme qui ne sçavoit ni Géométrie, ni Musique, ni Astronomie, ayant souhaité de se rendre son disciple, il le refusa, en lui disant qu'il n'avoit pas les anses qui servent à prendre la Philoso-

phie ; d'autres disent qu'il lui répondit : on ne carde pas de la laine chez moi. Denys disant à Platon que quelqu'un pourroit lui faire couper la tête ; avant cela, dit Xénocrate qui étoit present, il faudra que quelqu'un fasse couper la mienne. On dit aussi qu'Antipater étant venu à Athènes & l'ayant salué, il ne voulut pas lui répondre avant d'avoir achevé le discours qu'il avoit commencé. Il étoit éxempt de gloire, il méditoit plusieurs fois le jour, & donnoit tous les jours une heure au silence.

Il a laissé plusieurs ouvrages & des poësies, avec des discours d'exhortation : en voici le catalogue. Six livres *de la Nature*, six livres *de la Sagesse*, un de la *Richesse*, un intitulé *Arcas*, un de l'*Indéfini*, un de l'*Enfance*, un de la *Continence*, un de l'*Utile*, un de la *Liberté*, un de la *Mort*, un de la *Volonté*, un de l'*Amitié*, un de l'*Equité*, deux des *Contraires*, deux de la *Félicité*, un de la *Maniére d'écrire*, un de la *Mémoire*, un du *Mensonge*, un intitulé *Calliclès*, deux de la *Prudence*, un de l'*Économie*, un de la *Frugalité*, un du *Pouvoir de la loi*, un de la *République*, un de la *Sainteté*, un où il prouve qu'on peut enseigner la vertu, un de l'*Existence*, un du *Destin*, un des *Passions*, un des *Vies*, un de la *Concorde*, un de la *Discipline*, un de la *Justice*, deux de la *Vertu*, un des *Espéces*, deux de la *Volupté*, un de la *Vie*, un de la *Force*,

un de la *Science*, un de la *Politique*, un des *Hommes ſçavans*, un de la *Philoſophie*, un de *Parménide*, un d'*Archidame* ou de la *Juſtice*, un du *Bien*, huit de ce qui regarde la penſée, onze de *queſtions ſur le Diſcours*, ſix touchant la *Phyſique*, un intitulé *Chapitre*, un des *Genres* & des *Eſpéces*, un des *Dogmes de Pythagore*, deux de *Solutions*, huit de *Diviſions*, trente-trois de *Thèſes*, quatorze de la *Science de diſcuter*, après cela quinze autres livres, & encore ſeize autres (1), neuf ſur les *queſtions de la Logique*, ſix ſur les *Préceptes*, deux ſur la *Penſée*, cinq ſur les *Géométres*, un de *Commentaires*, un des *Contraires*, un des *Nombres*, un de la *Théorie des Nombres*, un des *Intervalles*, ſix de l'*Aſtrologie*, *Elémens ſur la Royauté*, *adreſſés à Alexandre*, un autre adreſſé à *Arybas*, & un autre à *Héphestion*, deux ſur la *Géométrie*. Trois cens quarante-cinq *Vers*.

Cependant, quelque grand que fût Xénocrate, les Athéniens le vendirent, parce qu'il ne pouvoit payer le tribut impoſé aux Etrangers. Démétrius de Phalére l'acheta, paya le tribut qu'il devoit, & lui rendit la liberté ; c'eſt ce que nous aprend Myronian d'Amaſtris, dans ſes Chapitres *des Hiſtoires ſemblables*, au Livre premier.

(1) Aparemment ſur le même ſujet, cela n'eſt pourtant pas diſtingué.

Xénocrate tint pendant vingt-cinq ans l'école que Speusippe lui avoit remise. Il y donna ses premiéres leçons sous Lysimachide, la seconde année de la CX. Olympiade. Il étoit âgé de quatre-vingt deux ans lorsqu'il mourut la nuit, d'une blessure qu'il se donna contre un bassin. Je lui ai fait cette Epitaphe.

Xénocrate se blesse à la tête contre un bassin ; un seul cri fut toute la plainte de cet homme qui se consacra tout entier aux autres.

Il y a eu six autres Xénocrates. Le premier qui a écrit de l'Art militaire, est fort ancien & fut parent & concitoyen de notre Philosophe ; il écrivit aussi un Discours, intitulé *Arsinoëtique*, sur la mort d'Arsinoë. Le quatriéme (1) étoit Philosophe, & fit des Elégies qui furent peu goûtées ; ce qui est naturel : car les Poëtes peuvent bien réussir à écrire en prose, mais les écrivains en prose ne réussissent pas si bien à écrire en vers; parce que la Poësie est un don de la Nature, au lieu que l'autre genre d'écrire est un effet de l'Art. Le cinquiéme fut Statuaire. Le sixiéme a écrit des Odes, comme le raporte Aristoxène.

(1) Ménage corrige ici les mots *quatriéme* en *troisiéme*, *cinquiéme* en *quatriéme*, & *sixiéme* en *cinquiéme*, ne comptant que cinq Xénocrates. Fougerolle corrige autrement.

POLEMON.

POlémon étoit fils de Philostrate & Athénien, natif du bourg d'Oia. Il étoit si débauché dans sa jeunesse, qu'il portoit toujours de l'argent sur lui, pour pouvoir satisfaire ses passions, à toutes les occasions qui s'en presentoient ; il en cachoit même dans les carrefours & jusques dans l'Académie. On en trouva qu'il avoit caché pour cet usage près d'une colomne.

Un jour qu'il étoit yvre, il se mit une couronne sur la tête, & entra ainsi avec ses compagnons dans l'école de Xénocrate ; mais ce Philosophe n'en fut point déconcerté, & cela ne fit que l'animer à poursuivre son discours qui rouloit sur la tempérance, & qui fut d'une telle efficace, que Polémon rentrant en lui-même, renonça à ses vices, surpassa ses compagnons d'étude, & succéda à son Maître, la CXVII. Olympiade. Antigone de Caryste dit, dans ses *Vies*, que son Pere étoit le principal habitant du lieu de sa naissance, & qu'il entretenoit des attelages de chevaux. On dit aussi qu'il fut accusé par sa femme en justice, comme corrupteur de la jeunesse. Il devint si attentif à lui-même, dès qu'il eut commencé à enseigner la Philosophie, qu'il avoit toujours le même extérieur & la même voix ; cela le rendit fort ami de Crantor. On dit même qu'un chien enragé l'ayant mordu à la jambe, on ne

ne l'en vit pas ſeulement pâlir, & qu'un trouble s'étant excité dans la ville après avoir demandé ce que c'étoit, il ne bougea pas de ſa place. Rien ne pouvoit auſſi l'émouvoir au Théâtre, & Nicoſtrate, qu'on ſurnommoit Clitemneſtre, liſant un jour quelque choſe d'un Poëte devant lui & Cratès, celui-ci en fut attendri, mais Polémon demeura comme s'il n'avoit rien entendu. Il étoit auſſi tout-à-fait tel que dit Mélanthius, le Peintre, dans ſon *Traité de la Peinture*. Il veut que, comme il faut répandre quelque choſe de hardi & de ferme dans les Ouvrages de l'Art, la même choſe ait lieu pour les mœurs. Polémon diſoit qu'il faut s'éxercer à faire des actions bonnes, & non pas ſe borner aux ſpéculations de la Dialectique, qu'on ſe mette dans l'eſprit comme un ſimple Syſtême artificiel, de ſorte qu'en ſe faiſant admirer dans la diſpute, on ſe combatte ſoi-même quant à la diſpoſition dont on parle. Il étoit honnête, & avoit les ſentimens nobles, évitant les défauts qu'Ariſtophane blâme dans Euripide, & qu'il apelle des aprêts & des fineſſes recherchées, qu'on peut comparer ſelon moi aux rafinemens des gens débauchés. On dit même que Polémon n'étoit pas ſeulement aſſis lorſqu'il répondoit aux queſtions qu'on lui propoſoit, mais qu'il faiſoit ſes raiſonnemens en ſe promenant. Il étoit fort eſtimé à Athènes, à

cause de son amour pour la probité. Il se promenoit le plus souvent hors du chemin fréquenté, passant son tems dans un jardin, auprès duquel ses disciples s'étoient fait de petits logemens, où ils habitoient près de son école.

Il paroît avoir imité Xénocrate ; & Aristippe, dans son quatriéme Livre des *Délices des Anciens*, dit, qu'il eut pour lui une amitié particuliére. Il parloit souvent de lui, vantoit sa pureté de mœurs & sa fermeté, & l'imitoit comme dans la Musique on préfére le mode Dorique aux autres. Il estimoit aussi beaucoup les ouvrages de Sophocle, sur-tout ces endroits violens, où, pour parler avec un Poëte comique, il semble qu'il ait eu un chien Molosse pour aide dans ses Poësies. Il n'admiroit pas moins le style de ce Poëte, dans ces autres endroits, où selon Phrynicus, il n'est ni ampoulé, ni confus, & coule naturellement & avec grace ; aussi disoit-il qu'Homére étoit un Sophocle Epique, & Sophocle un Homére Tragique.

Il mourut d'éthisie dans un âge avancé, & laissa un assez grand nombre d'Ouvrages. Je lui ai fait cette Epitaphe.

Passant, ici repose Polémon, consumé d'éthisie ; ou plutôt ce n'est pas proprement lui, puisque ce n'est que son corps que la corruption a rongé. Pour lui il est monté au-dessus des Astres.



CRATES.

CRatès, fils d'Antigène, nâquit à Thria, bourg d'Athènes. Il fut disciple de Polémon qui l'aima beaucoup, & il lui succéda dans son école. Ils étoient si attachés l'un à l'autre, que non-seulement ils eurent les mêmes études pendant leur vie, & se formérent l'un sur l'autre, mais qu'ils furent aussi ensévelis dans le même tombeau; de là vient qu'Antagore a fait leur éloge dans une Epitaphe commune à tous les deux.

Ici reposent Polémon & Cratès qui furent unis de sentimens pendant leur vie : Passant, publie leur éloquence, & raconte qu'alliant avec elle l'austérité des mœurs, ils furent l'ornement de leur siécle.

On dit aussi qu'Arcésilas, après avoir passé de l'école de Théophraste à la leur, dit qu'ils étoient des Dieux ou des restes de l'âge d'or. En effet, ils n'avoient point l'ame avide des faveurs du peuple, mais on pouvoit leur apliquer ce que disoit Dyonisodore, le joueur de flute, qui se glorifioit de n'avoir jamais, ni à bord des galéres, ni le long des ruisseaux, entendu rien de si mélodieux sur cet instrument que le jeu d'Isménias. Antigone dit que Cratès mangeoit ordinairement chez Crantor; & quoiqu'Arcésilas s'y trouvât, la jolousie ne causoit aucun refroidissement entre

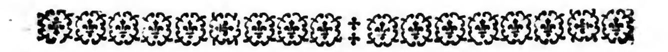
les deux amis. Arcésilas demeuroit avec Crantor; & Polémon avec Cratès & Lysiclès, citoyens d'Athènes; & comme il y avoit une grande amitié entre Polémon & Cratès, il y en avoit une pareille entre Arcésilas & Crantor.

Selon Apollodore, dans ses *Chroniques*, Livre III. Cratès laissa en mourant des ouvrages Philosophiques & Comiques, outre des harangues dont il prononça les unes devant le peuple, les autres étoient des discours d'Ambassade.

Il a formé des disciples de grande réputation; entr'autres Arcésilas, dont nous parlerons dans la suite, Bion le Borysthénite; & Théodore, chef de la Secte qui porta son nom. Nous parlerons de tous les deux après Arcésilas.

Il y a eu dix personnes qui ont porté le nom de Cratès; le premier, étoit un Poëte de l'ancienne Comédie; le second, Orateur, natif de Tralles & disciple d'Isocrate; le troisiéme, étoit un des Pionniers d'Aléxandre; le quatriéme fut Philosophe Cynique, nous parlerons de lui; le cinquiéme, fut Philosophe Péripatéticien; & le sixiéme, dont nous venons de parler Académicien; le septiéme, étoit natif de Mallos & Grammairien; le huitiéme, a écrit sur la Géométrie; le neuviéme, fut Poëte & a fait des Epigrammes; le dixiéme, étoit de Tarse & fut Philosophe Académicien.





CRANTOR.

QUoique Crantor fût en estime à Solès sa patrie, il la quitta pour aller à Athènes, où il eut Xénocrate pour Maître, & Polémon pour Condisciple. Il a composé des Commentaires qui contiennent jusqu'à trente mille versets. Il y a des Auteurs qui en attribuent une partie à Arcésilas. On dit que, sur ce qu'on lui demanda pourquoi il s'étoit attaché à Polémon, il répondit qu'il n'avoit jamais entendu personne parler avec plus de force & de gravité.

Etant tombé malade, il se retira dans le Temple d'Esculape & s'y promenoit. A peine y fut-il qu'on y courut de toutes parts, dans l'opinion qu'il s'étoit choisi cette retraite, non tant par raport à sa maladie, qu'à dessein d'y établir une Ecole; Arcésilas y vint aussi pour le prier de le recommander à Polémon, malgré la profession qu'Arcésilas faisoit d'être attaché à Crantor, comme nous le dirons en parlant de lui; & Crantor lui-même étant rétabli fut étudier sous Polémon; ce qui ne contribua pas peu à augmenter l'estime qu'on avoit pour lui. On dit que Crantor laissa tout son bien à Arcésilas, il montoit à la valeur de douze talens, & Arcésilas lui ayant deman-

dé où il vouloit être enterré, il lui répondit. *Il convient d'être mis dans le sein de la terre notre amie* (1).

On dit aussi qu'il a composé des ouvrages poëtiques & qu'il les mit cachetés dans le Temple de Minerve, dans sa patrie. Le Poëte Théœtete a fait son éloge en ces termes :

Agréable aux Dieux & plus agréable encore aux Muses, Crantor mourut avant sa vieillesse ; Toi, Terre, reçois le dépôt sacré de son corps & le conserve en paix dans ton sein.

Crantor admiroit Homére & Euripide plus que tous les autres Poëtes, & disoit qu'il est fort difficile d'écrire dans le genre propre & d'exciter en même-tems la terreur & la pitié, citant là-dessus ce vers de la Tragédie de Bellérophon.

O Malheur ! Quel malheur ! Que de maux doivent souffrir les mortels !

Antagoras raporte aussi ces vers d'un Poëte sur l'Amour, comme s'ils avoient été faits par Crantor.

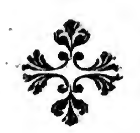
Mon esprit incertain ne sait que décider, Amour ; dis-moi quelle est ton origine ? Es-tu le premier de ces Dieux que l'ancien Erébe & la majestueuse Nuit engendrérent sous les flots de l'Océan ? T'apellerai-je le fils de Vénus, de l'Air ou de la Terre ?

(1) Vers d'Euripide, If. Casaubon.

Tu apertes aux hommes des biens & des maux ; la Nature t'a donné une double forme.

Ce Philoſophe avoit un génie propre à inventer des termes. Il diſoit que la voix des Acteurs tragiques n'étoit point rabotée & ſentoit l'écorce ; que les vers d'un certain Poëte étoient pleins d'étoupes ; & que les queſtions de Théophraſte étoient écrites ſur des écailles d'huître. On fait cas d'un ouvrage qu'il a écrit ſur le deuil. Il mourut d'hydropiſie, avant Polémon & Cratès ; voici l'Epitaphe que je lui ai faite.

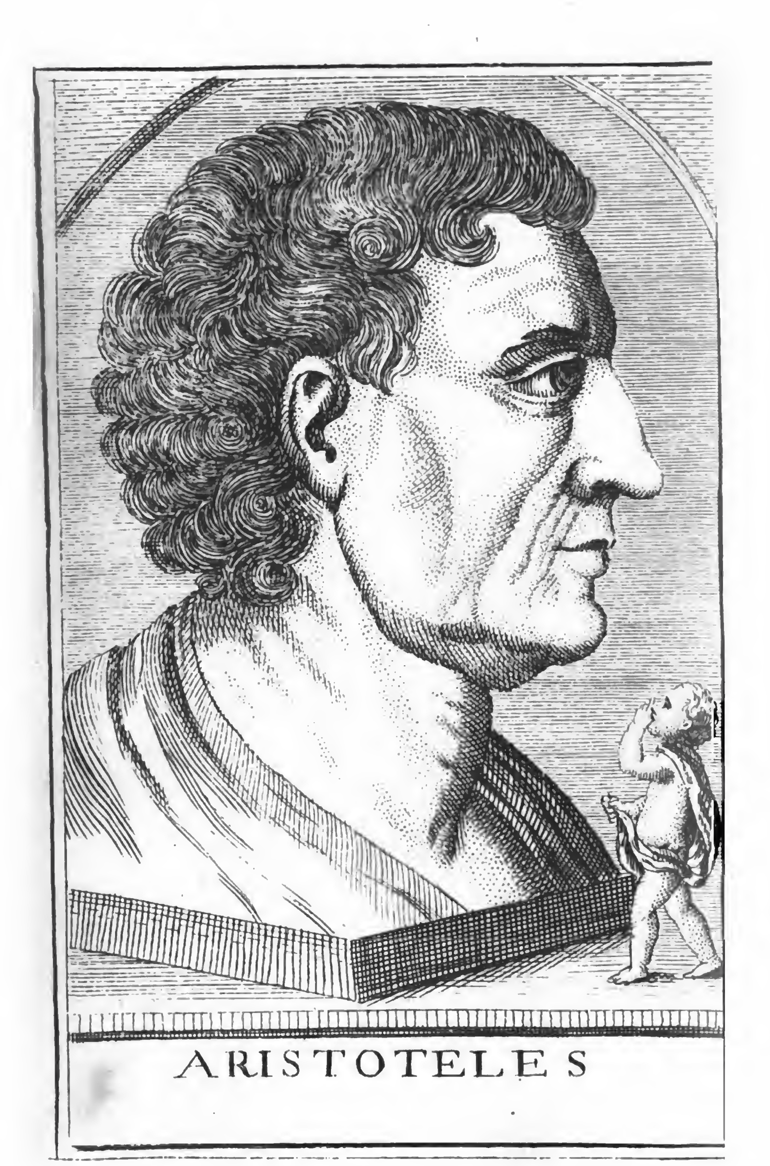
Crantor, tu meurs du plus triſte des maux, & tu deſcends dans les gouffres de Platon. Tu te repoſes heureuſement dans ce ſéjour ; mais tu laiſſes ton Ecole veuve, auſſi-bien que ta patrie.



ARCESILAS.

ARcésilas, fils de Seuthus, selon Apollodore, dans ses *Chroniques*, Livre III. nâquit à Pitane ville de l'Eolie. Ce Philosophe fonda la moyenne Académie & admit le principe du doute à cause des contradictions qui se rencontrent dans les opinions. Il fut le premier qui disputa sur les mêmes choses pour & contre, & qui établit dans les Ecoles la maniére de raisonner par demandes & par réponses, que Platon avoit introduit; mais que personne n'avoit encore mis en vogue.

Voici comment il s'attacha à Crantor : ils étoient quatre freres dont il étoit le plus jeune, deux étoient freres de pere & deux freres de mere ; l'aîné de ceux-ci s'apeloit Pylade, & l'aîné des deux autres s'apeloit Mœréas, qui étoit le tuteur de notre Philosophe ; Arcésilas fut donc d'abord auditeur d'Antiloque, Mathématicien & son concitoyen, avant que de venir à Athènes ; il fut avec lui à Sardes, ensuite il devint disciple de Xanthus, Musicien d'Athènes, puis de Théophraste, après quoi il devint celui de Crantor, contre le gré de son frere Mœréas qui lui conseilloit de s'apliquer à la Rhétorique ;



ARISTOTELES

torique, mais il avoit déja pris le goût de la Philosophie. Crantor qui prit pour lui un attachement particulier, lui ayant à cette occasion récité ce vers de l'Androméde d'Euripide,

Fille, si je vous sauve, quelle récompense en aurai-je?

Arcésilas répondit en lui citant le vers suivant.

Vous me prendrez pour servante; ou, si vous l'aimez mieux, pour vous tenir compagnie.

Depuis ce tems-là ils vécurent dans une amitié fort étroite; & on dit que Théophraste fut sensible à la perte qu'il avoit faite de ce disciple, & qu'il le témoigna en disant: *Quel jeune homme plein d'esprit & de sçavoir a quitté mon Ecole!* En effet, Arcésilas s'énonçoit avec gravité & composoit avec goût. Il avoit aussi de la disposition pour la Poësie, & il fit des Epigrammes sur Attale: en voici une.

On ne loue pas seulement Pergame pour ses faits héroïques, on la met aussi souvent pour la bonté des chevaux au-dessus de Pise la sainte; mais si un mortel peut pénétrer dans l'avenir, je prévois que sa réputation s'accroîtra davantage encore.

Il fit pareillement ces vers sur Ménodore fils d'Eudame, qui aimoit un de ses condisciples.

Quoique la Phrigie soit loin d'ici, aussi-bien que Thyatire la sainte, ta patrie, ô Ménodore! dont la

mort a depuis long-tems séché le cadavre (1); *tous les lieux ont pour arriver au sombre Acheron, des chemins où passe continuellement une foule d'humains. Eudame, à qui, entre plusieurs autres serviteurs, tu fus le plus cher, t'a fait élever ce monument remarquable.*

Il estimoit particuliérement Homére, & il avoit tant d'attachement pour ce Poëte, qu'il en lisoit toujours quelques lignes avant que de se coucher, & le matin en se levant, il disoit, lorsqu'il alloit reprendre sa lecture, qu'il alloit voir son ami. Il regardoit Pindare comme propre à instruire sur le choix des grandes expressions, & à donner une heureuse fécondité de termes. Il fit aussi étant jeune un éloge critique du Poëte Ion.

Il fut auditeur d'Hipponicus le Géométre, dont il avoit coutume de se moquer, parce que, quoi qu'il fût lent & qu'il bâillât toujours, il avoit fort bien compris cette science; & il disoit de lui que la Géométrie lui étoit tombée en bâillant dans la bouche. Il le reçut cependant dans sa maison lorsqu'il tomba en démence, & il eut soin de lui jusqu'à ce qu'il fût rétabli.

Cratès étant venu à mourir, Arcésilas lui suc-

(1) Je hazarde ici une correction qui consiste à distinguer trois mots qui me paroissent confondus en un par une erreur d'impression ou de copiste. Fougerolles fait de ce mot un peuple qu'il apelle Caldénadois. Ménage & les autres Interprétes n'en disent rien.

céda dans ſon école, avec l'agrément d'un nommé Socratide, qui s'en déſiſta en ſa faveur. On prétend qu'il n'a rien écrit à cauſe du principe de douter dans lequel il étoit ; d'autres diſent qu'il fut trouvé rectifiant quelque choſe que les uns croyent qu'il publia, d'autres qu'il ſuprima.

Il avoit beaucoup de reſpect pour Platon dont il liſoit ſouvent les livres avec plaiſir. Il y a des Auteurs qui lui attribuent d'avoir imité Pyrrhon. Il entendoit la Logique & connoiſſoit les opinions des Philoſophes Erétréens ; ce qui fit dire à Ariſton, qu'il reſſembloit *à Platon par devant, à Pyrrhon par derriére, & à Diodore par le milieu.* Timon a dit de lui quelque choſe de pareil, l'apelant *un Ménédeme à poitrine de plomb, un Pyrrhon tout couvert de chair, ou un Diodore ;* & peu après il lui fait dire : *j'irai en nageant vers Pyrrhon ou vers le tortueux Diodore.*

Il étoit fort ſententieux & ſerré dans ſes diſcours, & coupoit ſes mots en parlant, étant d'ailleurs ſatyrique & hardi ; ce qui donna occaſion à Timon de le reprendre en ces termes : *n'oublie point qu'étant jeune tu méritois de recevoir les cenſures que tu fais.* Un jeune homme parlant devant lui avec plus d'effronterie qu'il ne lui convenoit, *n'y a-t'il ici perſonne*, dit Arcéſilas, *qui réprime ſa langue par la punition qu'il mérite?* Un

autre qui s'abandonnoit à des plaisirs défendus lui ayant demandé pour s'excuser s'il croyoit que, parmi ceux qu'on pouvoit prendre, l'un fût plus grand que l'autre ; il lui répondit qu'oui, tout comme une mesure est plus grande que l'autre (1). Un nommé Emon de Chio qui avoit coutume de se parer, & qui se croyoit beau malgré sa laideur, lui ayant demandé s'il pensoit qu'on ne pourroit pas plaire à quelque Sage : pourquoi non, repartit-il, quand même on seroit moins beau & moins orné que vous l'êtes ? Un débauché offensé de sa gravité lui ayant dit : vénérable personnage, est-il permis de vous demander quelque chose, ou faut-il se taire ? Il lui répondit, *Femme, qu'as-tu de désagréable & d'étrange à m'aprendre?* Il fit taire un homme qui parloit beaucoup & disoit de mauvaises choses, en lui disant que les enfans des esclaves ne sçavoient que tenir des discours obscènes. Il dit aussi à un autre qui faisoit la même chose, vous me paroissez avoir sucé le lait d'une bonne nourrice.

A d'autres, il ne répondoit quelquefois rien. Un usurier qui cherchoit à s'instruire lui ayant dit : il y a une chose que j'ignore ; il lui répondit, l'oiseau ne fait pas les trous par où passe le

(1) Cela pourroit être traduit plus littéralement.

vent, à moins qu'il ne soit avec sa nichée (1); ces paroles sont prises de l'Oenomaus de Sophocle. Un Dialecticien, disciple d'Alexinus, avoit voulu raporter un trait de son Maître; mais comme il ne pouvoit en venir à bout, Arcésilas lui dit que Philoxene ayant entendu des faiseurs de brique reciter ses vers à rebours, foula leurs briques aux pieds, & dit, que puisqu'ils corrompoient son ouvrage], il étoit juste qu'il détruisît le leur. Il blâmoit ceux qui négligeoient l'étude des sciences, dans l'âge où ils y sont propres. Il avoit coutume d'insérer dans ses discours ces mots: je le pense, ou, un tel ne consentira pas à cela, en nommant en même-tems son nom; la plûpart de ses disciples l'imitoient, non-seulement à cet égard, mais ils s'efforçoient encore de parler à sa maniére & d'employer les mêmes tours d'expression que lui. Il inventoit avec succès, prévenoit les objections qu'on pouvoit lui faire, & ramenoit ses raisons au principal point du discours. Il sçavoit s'accommoder aux circonstances, & persuadoit ce qu'il vouloit. Malgré la sévérité avec laquelle il reprenoit ses disciples, son école étoit nombreuse, parce qu'on suportoit volontiers son humeur pour profiter de ses préceptes: car c'étoit un homme de fort bon carac-

(1) Il y a ici un jeu de mots qui consiste en ce que le mot qui signifie ici des petits, signifie aussi l'usure.

tére qui donnoit de bonnes espérances à ses disciples. Il étoit libéral de son bien, prêt à rendre de bons offices, & cachoit les services qu'il avoit rendus, détestant l'ostentation dans les bienfaits. Un jour étant entré chez Ctésibe qui étoit malade, & voyant qu'il étoit dans le besoin, il glissa sous son chevet un sac d'argent. Ctésibe l'ayant trouvé, dit : c'est un tour d'Arcésilas. Une autre fois il lui envoya encore mille drachmes ; & il procura beaucoup de crédit à Archias Arcadien, en le recommandant à Eumene.

Comme il étoit généreux & fort éloigné d'aimer l'argent, il étoit le premier à satisfaire aux contributions, & surpassoit celles d'Archécrate & de Callicrate, aimant à racheter ceux qui étoient en quelque servitude, aidant beaucoup de gens & faisant plusieurs charités (1). Quelqu'un lui avoit emprunté des vases d'argent pour recevoir ses amis ; & comme il étoit pauvre, Arcésilas ne les redemanda point, & ne tâcha point de les ravoir. On croit même qu'il

(1) Comme le commencement de cette période, parle du détachement d'Arcésilas pour l'argent, je n'ai pu goûter la version latine sur ce qui suit ; je l'explique des contributions que faisoient les riches pour les pauvres & d'autres besoins publics. Voyez Harpocration, p. 170. 326. & les notes de Valois, p. 114. If. Casaubon croit qu'il s'agit d'un usage inconnu de l'Antiquité. Ménage dit que Saumaise a expliqué ce passage dans son livre sur l'Usure, que je n'ai point.

fit ce prêt à dessein, & que celui à qui il l'avoit fait étant pauvre, il lui fit présent de ces vases. Il avoit du bien à Pitane dont Pylades son frere avoit soin de lui envoyer les revenus; outre cela Eumene, fils ce Philetere, lui faisoit des présens. Aussi étoit-il le seul Roi pour qui il avoit du dévouement (1). Plusieurs autres Philosophes faisoient leur cour à Antigone, mais il fuyoit les occasions d'être connu de ce Prince. Il entretenoit amitié avec Hiérocles, Gouverneur de Munychie & du Pyrée; ordinairement il alloit le voir les jours de fête; & quoique cet ami lui conseillât de rendre ses devoirs à Antigone, il ne voulut point avoir cette complaisance pour lui; & s'étant une fois contraint jusqu'à venir à l'entrée du Palais, il retourna sur ses pas. Après une bataille navale, plusieurs s'étant empressés d'écrire des lettres de consolation à Antigone, il ne les imita point; & ayant été envoyé pour les intérêts de sa patrie en Ambassade auprès de lui, à Démétriade, il ne réussit point. Il passa sa vie dans l'Académie avec un grand éloignement pour les charges de l'Etat, faisant cependant de tems en tems quelque séjour à Athènes; sçavoir, au

(1) Il y a des interprétes qui traduisent, *le seul à qui il dédia ses livres*; mais il ne me semble pas que cela s'accorde avec ce qui est dit plus haut, qu'Arcésilas n'a rien écrit, ou peu de chose.

Pirée, où il répondoit aux queſtions qu'on lui propoſoit, car il avoit l'amitié d'Hiéroclès; ce qui le faiſoit même blâmer par quelques-uns.

Il étoit magnifique, & on peut dire qu'il étoit un autre Ariſtippe; il faiſoit ſouvent des parties avec ſes amis, & ils s'invitoient réciproquement. Il ne cachoit point ſes liaiſons avec Théodete & Philétre, fameuſes débauchées d'Elée, & repouſſoit la médiſance en ſe couvrant des ſentences d'Ariſtippe. Il étoit porté à l'amour, & avoit même des inclinations plus vicieuſes, juſques-là qu'Ariſton de Chio, Stoïcien, le traitoit de corrupteur de la jeuneſſe & d'impudique éloquent & téméraire. Les reproches qu'on lui fait là-deſſus regardent Démétrius, lorſqu'il s'embarqua pour Cyréne, & Léocharès de Myrléa, auſſi-bien que Démocharès & Pythoclès, le premier fils de Lachès, & le ſecond de Bugelus. (1) Ayant remarqué les ſentimens des deux derniers pour lui, il dit qu'il y cédoit par un principe louable; cela fut cauſe que ſes cenſeurs l'accuſérent encore de rechercher l'amitié du peuple & la gloire.

On l'attaqua ſur-tout chez Jérôme le Péripatéticien, lorſque celui-ci invita ſes amis pour

(1) Ce paſſage pourroit être traduit plus littéralement.

célébrer le jour de naiſſance d'Alcyon, fils d'Antigone, fête dont Antigone faiſoit la dépenſe, par les préſens qu'il envoya. Arcéſilas évitant d'entrer en diſpute à table fut provoqué par un nommé Aridéle qui lui propoſa une queſtion qui méritoit d'être un ſujet de converſation; mais il répondit que la principale qualité d'un Philoſophe étoit de ſçavoir faire chaque choſe en ſon tems. Timon le raille ſur ſon goût pour les aplaudiſſemens du vulgaire. *A peine*, dit-il, *achéve-t'il de parler, qu'il perce la foule à droite & à gauche; on le contemple comme des oiſeaux nigauds admirent le hibou. Voilà le fruit qui te revient de la faveur du peuple; mais, homme vain, cela vaut-il la peine de t'en glorifier ?*

Arcéſilas étoit d'ailleurs ſi modéré & ſi peu plein de lui-même, qu'il exhortoit ſes diſciples d'aller entendre d'autres maîtres que lui. Un Jeune homme de Chio ayant témoigné qu'il préféroit l'école de Jérôme, le Péripatéticien à la ſienne, il le prit par la main, l'y conduiſit, le recommanda au Philoſophe, & exhorta le jeune homme à être docile. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi quantité de diſciples quittoient les ſectes de leurs Maîtres pour embraſſer celle d'Epicure, tandis qu'aucun Epicurien n'abandonnoit la ſienne pour en embraſſer une autre, il répondit: *parce que des hommes on fait bien des Eunu-*

ques, mais que des Eunuques on ne fait point des hommes.

Etant près de mourir il diſpoſa de ſes biens en faveur de Pylades, ſon demi-frere, en reconnoiſſance de ce qu'il l'avoit mené à Chio, à l'inſçu de Mœréas, ſon frere aîné, & de là à Athènes. Il ne fut jamais marié & ne laiſſa point d'enfans. Il fit trois teſtamens, l'un à Erétrée, qu'il mit entre les mains d'Amphicrite ; le ſecond il le dépoſa à Athènes chez un de ſes amis, & envoya le troiſiéme à un de ſes parens nommé Thaumaſias, en le priant de le conſerver ; il lui écrivit auſſi cette lettre.

Arcéſilas à Thaumaſias, ſalut.

» J'ai donné mon teſtament à Diogène qui » vous le remettra, étant ſouvent malade & va- » létudinaire ; j'ai pris cette précaution, afin que » s'il m'arrivoit de mourir inopinément, je ne » m'en aille pas en vous faiſant quelque tort, » après avoir reçu tant de marques de votre af- » fection pour moi ; vous fûtes toujours le plus » fidèle de mes amis, ſoyez-le encore par ra- » port au dépôt que je vous confie ; je vous en » prie, tant en conſidération de mon âge que de » notre conſanguinité ; ſouvenez-vous donc de » la confiance que je mets dans votre bonne foi, » & ſoyez juſte envers moi, afin qu'autant qu'il

» se peut, mes affaires soient en bon état. J'ai
» deux autres testamens, l'un à Athènes chez un
» de mes amis, l'autre est chez Amphicrite à
» Erétrée.

Selon Hermippe, il mourut d'une fiévre chaude dont il fut attaqué pour avoir bu trop de vin, dans la soixante & quinziéme année de son âge; les Athéniens lui firent plus d'honneur qu'ils n'en avoient fait à personne. J'ai fait ces vers sur son sujet.

Arcésilas, pourquoi bois-tu jusqu'à perdre la raison? Je suis moins affligé de ta mort, que de l'affront que ton excès fait aux Muses.

Il y a eu trois autres Arcésilas: le premier fut Poëte de l'ancienne Comédie; le second Poëte Elégiaque; le troisiéme Sculpteur sur lequel Simonide composa cette Epigramme.

Cette Statue de Diane coûta deux cens drachmes de Parium, de celles qui portent la marque d'Aratus; l'Artiste Arcésilas, fils d'Aristodicus, l'a faite avec le secours de Minerve.

On lit dans les *Chroniques* d'Apollodore, qu'Arcésilas le Philosophe, fleurissoit vers la CXX. Olympiade.





B I O N.

BIon, originaire de Borysthène, (1) dit lui-même à Antigone quels étoient ses parens & comment il devint Philosophe. Car ce Prince lui ayant fait cette question, dis-moi d'où tu es, quelle est ta ville, & qui sont tes Parens ? Bion qui s'aperçut qu'il le méprisoit, lui tint ce discours. » Mon pere étoit un affranchi qui se » mouchoit du coude (voulant dire qu'il vendoit » des choses salées) & qui tiroit son origine de » Boristhène ; il n'avoit point de visage, c'est-» à-dire qu'il l'avoit cicatrisé de caractéres, em-» preintes de la dureté de son maître. Ma me-» re, femme telle que mon Pere en pouvoit épou-» ser, gagnoit sa vie dans un lieu de débauche. » Mon Pere, ayant ensuite fraudé le péage en » quelque chose, fut vendu avec sa maison ; un » Rhéteur m'acheta, parce que j'étois jeune & » assez agréable ; il mourut & me laissa tout son » bien ; je brûlai ses écrits, & ayant tout ra-» massé, je vins à Athènes & je devins Philo-» sophe. Voilà mon origine dont je me glorifie,

(1) Ville ainsi nommée du fleuve Borysthène. Ménage.

» & comme c'eſt là ce que j'avois à dire de moi-
» même, j'eſpére que Perſée & Philonide n'en
» feront point une hiſtoire. Pour ce qui regar-
» de ma perſonne, vous pouvez en juger en me
» voyant.

Quant au reſte, Bion ne laiſſoit pas d'être ſouple & fertile, & avoit pluſieurs fois ſuggéré des ſubtilités à ceux qui ſe plaiſoient à embarraſſer les Philoſophes ; en d'autres occaſions il étoit civil, & ſçavoit mettre la vanité à côté.

Il a laiſſé beaucoup de Commentaires & des ſentences ingénieuſes & utiles, entr'autres celles-ci. On lui diſoit, pourquoi ne gagnez-vous pas l'amitié de ce jeune homme ? parce qu'on ne peut pas, répondit-il, prendre du fromage moû à l'hameçon. Quelqu'un lui ayant demandé quel eſt de tous les hommes le plus inquiet ? celui, dit-il, qui veut être le plus heureux & le plus en repos. On dit qu'ayant été conſulté s'il convenoit de ſe marier, il répondit : ſi vous épouſez une femme laide, elle fera votre ſuplice ; ſi vous la prenez belle, elle ſera à vos voiſins autant qu'à vous. Il diſoit que la vieilleſſe eſt le port où abordent tous les maux ; que la gloire eſt la mere des années ; que la beauté eſt un bien pour les autres : que la richeſſe eſt le nerf de toutes choſes. Il reprocha à un prodigue qui avoit vendu & diſſipé ſes fonds, qu'autrefois la Terre s'ouvrit & engloutit Amphiaraüs, mais que pour lui

il avoit englouti la Terre. Il soutenoit que l'impatience dans la douleur étoit un mal plus grand que de l'endurer. Il blâmoit ceux qui, tandis qu'ils brûloient les morts comme insensibles, les pleuroient comme s'ils avoient du sentiment. Il croyoit qu'il valoit mieux perdre sa beauté que d'abuser de celle d'autrui : parce que c'étoit offenser le corps & l'esprit tout à la fois. Il blâmoit Socrate au sujet d'Alcibiade : il étoit foû, disoit-il, s'il se passoit de lui, & qu'il lui fût nécessaire; & il n'a pas fait un grand effort sur lui-même, s'il n'en avoit pas besoin. Il estimoit que le chemin depuis ce monde jusqu'en enfer, étoit facile, puisqu'on y descendoit les yeux fermés. Il blâmoit Alcibiade d'avoir débauché les maris de leurs femmes dans sa puberté, & enlevé les femmes à leurs maris dans sa jeunesse. Il enseignoit à Rhodes la Philosophie aux Athéniens qui y étudioient la Réthorique; & comme on l'en blâmoit, il répondit : j'ai aporté du froment, ne vendrois-je que de l'orge? Une de ses maniéres de parler étoit, qu'en enfer on souffroit beaucoup plus de porter de l'eau dans de bonnes cruches que dans des Vases percés. Un homme qui parloit beaucoup l'importunoit pour qu'il lui rendît un service; si tu veux, lui dit-il, que je te serve en quelque chose, envoïe-m'en prier par un autre. Etant sur mer avec des gens impies, le vaisseau tomba entre les mains des Corsaires : c'est fait de nous, s'écriérent-ils, si nous sommes recon-

nus ; & moi, dit Bion, je ſuis perdu ſi on ne me re connoît pas. Il regardoit la préſomption comme mettant obſtacle aux progrès dans les ſciences. Il diſoit d'un riche avare, qu'au lieu de poſſéder ſes richeſſes, il en étoit poſſédé ; & que les avares qui gardent avec ſoin leurs tréſors, n'en jouiſſent pas plus que s'ils n'étoient pas à eux. Il avoit encore coutume de dire, que quand nous ſommes jeunes, nous nous apuyons ſur nos forces ; & que lorſque nous commençons à vieillir, nous nous réglons par la prudence ; que cette vertu eſt auſſi différente des autres que la vue l'eſt des autres ſens ; qu'il ne faut reprocher la vieilleſſe à perſonne, comme un défaut, puiſque tout le monde ſouhaite d'y parvenir. Un Envieux lui paroiſſant avoir l'air triſte & rêveur, il lui demanda s'il s'affligeoit d'un malheur qui lui étoit arrivé, ou du bonheur d'autrui. Il apelloit l'impiété une mauvaiſe compagne de la ſécurité qui trahit l'homme le plus fier. Il conſeilloit de conſerver ſes amis, de peur qu'on ne fût accuſé d'avoir cultivé les mauvais & négligé les bons.

D'abord il mépriſa les inſtitutions de l'Ecole Académicienne ; étant alors diſciple de Cratès ; & choiſit la Secte des Cyniques, en prenant le manteau & la beſace : car qu'eſt-ce qui lui auroit ſans cela, inſpiré l'Apathie ? Enſuite il ſe mit dans la Secte Théodorienne ſous la diſcipline de

Théodore, qui ornoit ses sophismes de beaucoup d'éloquence. Enfin il s'adressa à Théophraste, Philosophe Péripatéticien, dont il prit les préceptes. Il étoit théâtral, aimoit à faire rire, & employoit souvent des quolibets ; mais comme il varioit beaucoup sa maniére d'enseigner, de là vint qu'Eratosthène a dit que Bion avoit le premier répandu des fleurs sur la Philosophie. Il avoit aussi du talent pour les parodies, témoin celle-ci. (1) *Archytas, que tu es content de briller dans ton ostentation ! Tu surpasses tous les railleurs en chansons & en bons mots.*

Il se moquoit de la Musique & de la Géométrie ; il aimoit la magnificence & alloit souvent de ville en ville, employant quelque fois l'artifice pour satisfaire son ostentation : comme quand, étant à Rhodes, il persuada à des Mariniers de s'habiller en Etudians & de le suivre, & entra avec ce cortége dans une Ecole pour se donner en spectacle. Il adoptoit de jeunes gens ausquels il donnoit de mauvaises leçons, & dont il tâchoit de faire en sorte que l'amitié lui servît de protection. Il s'aimoit aussi beaucoup lui-même ; & une de ses maximes étoit, que tout est commun entre amis. Par cette raison personne ne vouloit avoir le nom d'être son disciple, quoiqu'il

(1) C'est un vers d'Homere qui est dit dans un autre sens.

quoiqu'il en eût plusieurs parmi eux ; quelques-uns étoient devenus fort impudens dans son commerce : jusques-là qu'un nommé Bétion n'eut pas honte de dire à Ménédème, qu'il croyoit ne rien faire contre l'honneur, quoiqu'il fit des actions fort criminelles avec Bion ; & celui-ci tenoit quelquefois des discours plus indécens encore, qu'il avoit apris de Théodore.

Il tomba malade à Chalcis, & selon le témoignage des gens du lieu, il se laissa persuader d'avoir recours aux ligatures, (1) & de se repentir des crimes qu'il avoit commis contre la Divinité. Il souffrit beaucoup par l'indigence de ceux qui étoient chargés du soin des malades, jusqu'à ce qu'Antigonus lui envoya deux domestiques pour le servir. Il suivoit ce Prince, se faisant porter dans une litiére, comme le dit Phavorin dans son *Histoire diverse* ; il y raporte aussi sa mort. Voici des vers que j'ai faits contre lui.

» On dit que Bion de Borysthène, Scythe d'o-
» rigine, nioit l'éxistence des Dieux. S'il avoit
» persisté dans cette opinion, on pourroit dire
» qu'il avoit effectivement ce sentiment dont il
» faisoit profession, tout mauvais qu'il est. Mais

(1) Amuletes qu'on s'attachoit pour chasser les maladies. Ménage.

» une maladie où il tombe lui faisant craindre
» la mort, on a vu celui qui nioit qu'il y eût
» des Dieux, qui n'avoit jamais regardé les
» temples, & qui se moquoit de ceux qui offrent
» des sacrifices, faire non-seulement monter à
» l'honneur des Dieux, la graisse & l'encens dans
» les foyers sacrés, sur la table & l'autel, non-
» seulement dire j'ai péché, pardonnez-moi mes
» crimes; mais on l'a vu aller jusqu'à ajouter
» foi aux enchantemens d'une vieille femme,
» se laisser attacher des charmes au coû & aux
» bras, & suspendre à sa porte de l'Aube-épine,
» avec une branche de laurier, en un mot dis-
» posé à se prêter à tout plutôt qu'à mourir.
» Insensé! qui pense que les Dieux s'achetent,
» comme s'il n'y en avoit que quand il plaît à
» Bion de les croire! Devenu donc inutilement
» sage, lorsque son gosier n'est plus qu'un char-
» bon ardent, il tend les mains & s'écrie: reçois
» mes vœux, ô Pluton!

Il y a eu dix Bion: le premier, natif du Proconnese, fut contemporain de Phérécyde de Syrus: on a deux Livres de lui; le second, Syracusain, écrivit de la Rhétorique; le troisiéme est celui dont nous venons de donner la vie; le quatriéme, disciple de Démocrite & Mathématicien d'Abdere, a écrit en langue Attique & Ionique; il est le premier qui ait dit qu'en certains pays il y a six mois de nuit & six mois de jour; le cinquié-

me, né à Solès, a traité de l'Ethiopie; le sixiéme Rhétoricien à laissé neuf Livres intitulés; des *Muses*; le septiéme étoit Poëte Lyrique; le huitiéme Sculpteur de Milet, dont Polémon a parlé; le neuviéme Poëte Tragique & un de ceux qu'on apelloit Tharsiens; le dixiéme Sculpteur de Clazomene ou de Chio, dont Hipponax fait mention.



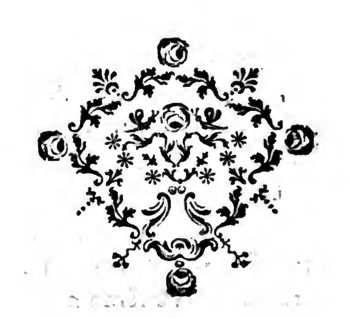
LACYDES.

LAcydes, fils d'Alexandre, étoit natif de Cyréne. Il fut chef de la nouvelle Académie & successeur d'Arcésilas. Ses mœurs furent austéres & il eut beaucoup de disciples & de sectateurs. Il fut fort apliqué dès sa jeunesse ; & quoiqu'il fût pauvre, il étoit gracieux & agréable dans ses discours. On dit que pour n'être pas volé dans son ménage, à mesure qu'il prenoit de ses provisions, il en scelloit la porte ; qu'ensuite il glissoit le cachet en dedans par un trou, afin qu'on ne pût rien tirer de l'armoire sans qu'on s'en aperçût ; & que ses domestiques ayant observé cela, enlevoient le scellé ; & après avoir pris ce qu'ils vouloient, recachetoient la porte & passoient le cachet au travers d'une ouverture ; ce qu'ils réïtérérent souvent, sans que Lacydes s'en doutât.

Il tenoit son Ecole à l'Académie, dans un jardin que le Roi Attale y avoit fait faire, & qu'on apella Lacydien, du nom du possesseur. Il est le seul qu'on sçache avoir disposé de son Ecole pendant sa vie ; il la céda à Téléclès & à Evandre, Phocéens. Cet Evandre eut Hégésinus de Pergame pour successeur, & celui-ci Carnéade. On raporte qu'Attale ayant apellé Lacydes à sa

Cour, il répondit : qu'*il falloit voir les Princes de loin.* Quelqu'un ayant commencé tard d'aprendre la Géométrie, & lui demandant s'il croyoit qu'il en fût encore tems : pas encore, lui dit Lacydes. Il mourut la quatriéme année de la CXXXIV. Olympiade, après vingt-six ans d'étude ; sa mort fut causée par une paralysie, où il tomba par un excès, & dont je parle dans ces vers.

Lacydes, pris de boisson, tu succombes au pouvoir de Bacchus ; ce Dieu qui t'apesantit le cerveau & t'ôta l'usage des membres & la vie, tire sa grandeur des effets du vin.



CARNÉADE.

CArnéade de Cyréne fut fils d'Epicome ou de Philocone, comme dit Aléxandre dans ses *Successions;* après avoir lu avec attention les Livres des Stoïciens, & sur-tout ceux de Chrysippe, il les réfuta avec beaucoup de retenue, avouant même que sans Chrysippe il ne seroit pas ce qu'il étoit. Il aimoit l'étude, mais il s'apliquoit moins à la Physique qu'à la Morale. Il étoit si assidu qu'il négligeoit le soin de son corps & se laissoit croître les ongles & les cheveux. Son habileté dans la Philosophie excita même la curiosité des Orateurs qui renvoyoient leurs Ecoliers pour avoir le loisir de l'entendre. Il avoit la voix si forte, que le Principal du Collége le faisoit souvent avertir de la modérer; & comme il répondit une fois: qu'on m'aprenne à la régler, on lui répliqua fort bien, réglez-vous sur l'ouie de ceux qui vous écoutent. Il étoit véhément dans ses censures, & disputeur difficile; ce qui faisoit qu'il évitoit de se trouver à des repas. On lit, dans l'*Histoire* de Phavorin, qu'un jour il se prit à railler Mentor de Bithynie qui aimoit sa concubine, & se servit de ces termes: *Il y a parmi nous un petit homme vain, lâche, & qui de taille &*

voix ressemble parfaitement à Mentor ; je veux le chasser de mon Ecole. A ces mots l'offensé se leva & répliqua aussi-tôt : *Mentor & lui se dirent : levons-nous & partons sur le champ.* (1) Il semble qu'il ait témoigné quelque regret de mourir. Il répétoit souvent que la Nature dissoudroit bien ce qu'elle avoit uni. Ayant sçu qu'Antipater s'étoit détruit par le poison, il eut envie d'imiter son éxemple ; qu'on m'en donne aussi, dit-il ; mais comme on lui demanda ce qu'il souhaitoit, il ajouta, du vin miellé. On dit que lorsqu'il mourut, il y eut une éclipse de Lune : comme si le plus bel Astre, après le Soleil, prenoit part à sa mort. Apollodore, dans ses *Chroniques*, la fixe à la quatriéme année de la CLXX. Olympiade, qui fut la quatre-vingt-cinquiéme de son âge. On a de lui les lettres qu'il a écrites à Ariarathes, Roi de Cappadoce ; ses disciples ont écrit le reste des ouvrages qu'on lui attribue, lui-même n'en ayant point laissé. J'ai fait son Epitaphe en vers Logadiques & Archébulins (2)

Muse, que veux-tu que je reprenne en Carnéade ?

(1) Parodies d'un vers de Sophocles & d'un vers d'Homere. If. Casaubon.

(2) Les vers Logadiques étoient des vers d'une certaine mesure apellés Archébulins, d'un Poëte nommé Archébule qui s'en servoit beaucoup. Cœl. Ant. p. 230. & 589.

On voit bien jusqu'où il craignit la mort : affligé d'une maladie étique, il ne voulut point la terminer. On lui dit qu'Antipater avoit fini sa vie en buvant du poison. Qu'on me donne, dit-il alors, qu'on me donne aussi.... Et quoi? lui dit-on. Ah! qu'on me donne, reprit-il, du vin miellé. Ayant souvent à la bouche cette expression, que la Nature qui l'avoit composé sçauroit bien le dissoudre. Il n'en mourut pourtant pas moins; quoiqu'il négligeât l'avantage de descendre avec moins de maux chez les morts.

On dit que ses yeux s'obscurcissoient quelquefois sans qu'il s'en aperçût : de sorte qu'il avoit dit à son domestique, que quand cela lui arriveroit il aportât de la lumiére ; & lorsqu'il étoit averti qu'il y en avoit, il disoit à son domestique de lire. Il a eu plusieurs Disciples dont le plus célébre fut Clitomaque duquel nous parlerons ; on fait mention d'un autre Carnéade qui faisoit des Elégies, mais froides, & difficiles à entendre.



CLITOMAQUE.

CLITOMAQUE.

CLitomaque de Carthage s'apeloit dans la langue de son pays Asdrobal, & commença à s'apliquer à la Philosophie dans sa patrie ; il vint à Athènes à l'âge de quarante ans & y étudia sous Carnéade. Ce Philosophe ayant connu son génie, l'instruisit dans les Lettres & prit tant de soin de le pousser, que non-seulement Clitomaque écrivit plus de quatre cens volume, mais qu'il eut aussi l'honneur de remplacer son maître dont il a commenté les sentences. Il acquit sur-tout une éxacte connoissance des sentimens des Académiciens, des Péripatéticiens & des Stoïciens.

En général, quant aux Académiciens, Timon les critique, en apelant leurs instructions un *babil grossier*. Jusqu'ici nous avons parlé de ces Philosophes dont Platon fut le Chef ; à present nous viendrons aux Péripatéticiens qui tirent aussi leur origine de lui, & dont Aristote fut le Chef. C'est par lui que nous allons commencer.



LIVRE V.

ARISTOTE.

ARistote de Stagira étoit fils de Nicomaque & de Phœstias; son Pere descendoit de Nicomaque, fils de Machaon, qui étoit fils d'Esculape, au raport d'Hermippe dans son Livre *sur Aristote*. Ce Philosophe vécut long-tems à la cour d'Amyntas Roi de Macédoine, dont il étoit aimé pour son expérience dans la Médecine. Il fit ses études sous Platon, & l'emporta en capacité sur tous ses autres disciples. Timothée d'Athènes, dans ses *Vies*, dit qu'il avoit la voix grêle, les jambes menues, les yeux petits, qu'il étoit toujours bien vétu, portoit des anneaux aux doigts, & se rasoit la barbe; selon le même Auteur, il eut d'Herpilis sa concubine, un fils naturel qu'il apella Nicomaque.

Il quitta Platon pendant que ce Philoſophe vivoit encore ; & on raporte qu'il dit à ce ſujet : Ariſtote a fait envers moi comme un Poulain qui regimbe contre ſa Mere. Hermippe dit, dans ſes *Vies*, qu'ayant été envoyé de la part des Athéniens en Ambaſſade auprès de Philippe, Xénocrate prit la direction de l'Académie pendant ſon abſence ; qu'à ſon retour, voyant qu'un autre tenoit ſa place, il choiſit dans le Lycée, un endroit où il enſeignoit la Philoſophie, en ſe promenant, & que c'eſt-de là qu'il fut ſurnommé Péripatéticien. D'autres veulent qu'on lui impoſa ce nom parce qu'Alexandre, après s'être relevé de maladie, écoutoit ſes diſcours en ſe promenant avec lui ; & qu'enſuite, lorſqu'il ſe vit pluſieurs Auditeurs, il reprit l'habitude de s'aſſeoir en diſant, au ſujet des inſtructions qu'il donnoit, qu'il lui ſeroit honteux de ſe taire & de laiſſer parler Xénocrate. Il éxerçoit ſes diſciples à ſoutenir des propoſitions & les apliquoit en même-tems à la Rhéthorique.

Il partit enſuite d'Athènes pour ſe rendre auprès de l'Eunuque Hermias, Tyran d'Atarne, dont il étoit fort ami & même parent, ſelon quelques-uns, ayant épouſé ſa fille ou ſa niéce, comme le dit entr'autres Démétrius de Magnéſie, dans ſes Livres *des Poëtes & des Ecrivains* de même nom ; il ajoute qu'Hermias, Bithynien de naiſſance, fut eſclave d'Eubule & qu'il tua ſon

maître. Ariſtippe dans le I. Livre des *Délices des Anciens*, dit, Qu'Ariſtote prit de l'amour pour la concubine d'Hermias, qu'il obtint en mariage, & en eut tant de joïe, qu'il fit à cette femme des ſacrifices comme les Athéniens en faiſoient à Cérès ; & que pour remercier Hermias, il fit à ſon honneur un hymne qu'on verra ci-deſſous.

Après cela il paſſa en Macédoine à la Cour de Philippe, qui lui confia l'éducation d'Alexandre ; & pour récompenſe de ſes ſervices, il pria le Roi de rétablir ſa patrie dans l'état où elle étoit avant ſa ruine. Philippe lui ayant accordé cette grace, Ariſtote donna des Loix à Stagira. Il fit auſſi à l'imitation de Xénocrate, des réglemens dans ſon école, ſuivant leſquels on devoit créer un des Diſciples ſupérieur des autres, pendant dix jours. Enfin jugeant qu'il avoit employé aſſez de tems à l'éducation d'Alexandre, il retourna à Athènes, après lui avoir recommandé Calliſthène d'Olynthie ſon parent. On dit que ce Prince piqué de ce que Calliſthène lui parloit avec autorité & lui déſobéïſſoit, l'en reprit par un vers dont le ſens étoit : *mon ami, quel pouvoir t'arroges-tu ſur moi ? Je crains que tu ne me ſurvive pas.* Cela arriva auſſi. Alexandre ayant découvert que Calliſthène avoit trempé dans la conjuration d'Hermolaüs le fit ſaiſir & enfermer dans une cage de fer, où infecté de ſes ordures il fut por-

té de côté & d'autre, jusqu'à ce qu'ayant été exposé aux lions, il finit misérablement sa vie.

Aristote continua de professer la Philosophie à Athènes pendant treize ans, au bout desquels il se retira secretement en Chalcide, pour se soustraire aux poursuites du Prêtre Eurymédon qui l'accusoit d'impiété, ou à celles de Démophile, qui, selon Phavorin, dans son *Histoire*, le chargeoit non-seulement d'avoir fait pour Hermias l'Hymne dont nous avons parlé, mais encore d'avoir fait graver à Delphes, sur la Statue de ce Tyran, l'Epitaphe suivante.

Un Roi de Perse, violateur des Loix, fit mourir celui dont on voit ici la figure; un ennemi généreux l'eût vaincu par les armes; mais ce perfide le surprit sous le voile de l'amitié.

Eumele, dans le V. Livre de ses *Histoires*, dit qu'Aristote mourut de poison la soixante & dixiéme année de son âge; il dit aussi qu'il avoit trente ans lorsqu'il se fit disciple de Platon: mais il se trompe, puisqu'Aristote en vécut soixante & trois, & qu'il n'en avoit que dix-sept lorsqu'il commença de fréquenter l'école de ce Philosophe. Voici l'Hymne dont j'ai parlé.

» O vertu pénible aux mortels, & qui êtes
» le bien le plus précieux qui se puisse acquérir
» dans la vie; c'est pour vous, vierge auguste,
» que les sages Grecs bravent la mort, & su-
» portent courageusement les travaux les plus

» rudes ; vous remplissez les ames d'un fruit im-
» mortel, meilleur que l'or, les liens du sang,
» les douceurs du sommeil. C'est pour l'amour
» de vous que le céleste Hercule & les fils de
» Lœda endurérent tant de maux : leurs actions
» ont fait l'éloge de votre puissance. Achille
» & Ajax sont allés aux lieux infernaux par le
» desir qu'ils ont eu de vous conquérir. C'est
» aussi l'amour de votre beauté qui a privé du
» jour le nourrisson d'Atarne, illustre par ses
» grandes actions ; les Muses immortelles, ces
» filles de Mémoire qui avancent la gloire de Jupi-
» ter l'Hospitalier, & qui couronnent une amitié
» sincére, augmenteront l'honneur de son nom.

J'ai fait aussi les vers suivans sur Aristote.

Eurymédon qui préside aux mystéres de Cérès, se prépare à accuser Aristote d'impiété ; mais ce Philosophe le prévient, en buvant du poison. C'étoit au poison de vaincre une injuste envie.

Phavorin, dit dans son *Histoire*, qu'Aristote avant de mourir, composa un discours apologétique pour lui, dans lequel il dit qu'à Athènes *la poire naît sur le poirier, & la figue sur le figuier* (1). Apollodore, dans ses *Chroniques*, croit qu'il nâquit la premiére année de la XCIX. Olympiade ; qu'il avoit dix-sept ans lorsqu'il se fit disciple de

(1) Le mot de figue entre dans le mot de délateur, ou d'envieux.

Platon; qu'il demeura chez lui jusqu'à l'âge de trente-sept ; qu'alors il se rendit à Mityléne sous le régne d'Eubule, la quatriéme année de la CVIII. Olympiade ; que Platon étant mort la premiére année de cette Olympiade, il partit sous Théophile (1) pour aller voir Hermias auprès duquel il s'arrêta trois ans ; qu'ensuite il se transporta à la Cour de Philippe, sous (2) Pythodote, la seconde année de la CIX. Olympiade, & lorsqu'Alexandre avoit quinze ans ; que de Macédoine il repassa à Athènes, la seconde année de la CXI. Olympiade ; qu'il enseigna treize ans dans le Lycée ; qu'enfin il se retira en Chalcis, la troisiéme année de la CXIV. Olympiade, & y mourut de maladie, âgé de soixante & trois ans, dans le même-tems à peu près que Démosthène mourut sous Philoclès à Célauria (3). On dit qu'Aristote tomba dans la disgrace d'Alexandre à cause de Calisthène qu'il lui avoit recommandé ; & que, pour le chagriner, ce Prince agrandit Anaximéne, & envoya des présens à Xénocrate. Théocrite de Chio fit une épigramme contre lui

(1) Archonte. J. Capel. An du Monde 3652.

(2) Archonte, d'autres lisent Pythodore. J. Capel.

(3) Il y a dans le Grec en Calabre ; mais quoique les Interprétes n'en disent rien, c'est une faute : puisqu'il paroît par la fin de la vie de Démosthène, dans Plutarque, que cet Orateur mourut dans l'Isle Célauria ou Calaurée.

qu'Abryon a raportée dans la vie de Théocrite.

Le vain Ariſtote a élevé un vain monument à l'honneur d'Hermias, eunuque & eſclave d'Eubule.

Timon critique auſſi ſon ſçavoir, qu'il apelle la *legéreté du diſcoureur Ariſtote.*

Telle fut la vie de ce Philoſophe; voici ſon teſtament, à peu près comme je l'ai lu.

Salut.

» Ariſtote diſpoſe ainſi de ce qui le regarde.
» En cas que la mort me ſurprenne, Antipater
» ſera l'éxécuteur général de mes derniéres vo-
» lontés, & aura la ſur-intendance de tout; &
» juſqu'à ce que Nicanor puiſſe agir par raport
» à mes biens (1)Ariſtoméne, Timarque, Hip-
» parque, aideront à en prendre ſoin, auſſi-bien
» que Théophraſte, s'il le veut bien, & que cela
» lui convienne, tant par raport à mes enfans,
» que par raport à Herpilis, & aux biens que
» je laiſſe. Lorſque ma fille ſera nubile, on
» la donnera à Nicanor; s'il lui arrivoit quel-
» que malheur, ce que je n'eſpére pas, qu'elle
» meure avant de ſe marier ou ſans laiſſer d'en-

(1) Je traduis cela d'une maniére équivoque, parce qu'on n'eſt pas d'accord ſi Nicanor étoit abſent, ou malade, ou mineur.

» fans, Nicanor héritera de tous mes biens, &
» difpofera de mes efclaves & de tout d'une ma-
» niére convenable. Nicanor aura donc foin &
» de ma fille & de mon fils Nicomaque, de forte
» qu'il ne leur manque rien, & il en agira en-
» vers eux comme leur pere & leur frere. Que
» fi Nicanor venoit à mourir, ou avant d'avoir
» époufé ma fille, ou fans laiffer d'enfans, ce
» qu'il réglera fera éxécuté. Si Théophrafte
» veut alors retirer ma fille chez lui, il entrera
» dans tous les droits que je donne à Nicanor;
» finon les Curateurs prenant confeil avec An-
» tipater, difpoferont de ma fille & de mon fils fe-
» lon qu'ils le jugeront le meilleur. Je recom-
» mande aux Tuteurs & à Nicanor de fe fou-
» venir de moi & de l'affection qu'Herpylis m'a
» toujours portée, prenant foin de moi & de mes
» affaires : fi après ma mort, elle veut fe marier,
» ils prendront garde qu'elle n'époufe perfonne
» au-deffous de ma condition ; & en ce cas, ou-
» tre les préfens qu'elle a déja reçus, il lui fera
» donné un talent d'argent, trois fervantes
» fi elle veut, outre celle qu'elle a, & le jeune
» garçon Pyrrhœus ; fi elle veut demeurer à
» Chalcis, elle y occupera le logement contigu
» au jardin ; & fi elle choifit Stagira, elle oc-
» cupera la maifon de mes peres : & les Cura-
» teurs feront meubler celui de ces deux endroits
» qu'elle habitera. Nicanor aura foin que Myr-

» mex soit renvoyé à ses parens d'une maniére
» louable & honnête, avec tout ce que j'ai à
» lui apartenant. Je rens la liberté à Ambracis,
» & lui assigne pour dot, lorsqu'elle se marie-
» ra, cinq cens drachmes & une servante; mais
» à Thala, outre l'esclave achetée qu'elle a, je
» légue une jeune esclave & mille drachmes.
» Quant à Simo, outre l'argent qui lui a été don-
» né pour acheter un autre esclave, on lui ache-
» tera un esclave, ou on lui en donnera la va-
» leur en argent. Tacho recouvrera sa liberté,
» lorsque ma fille se mariera. On affranchira
» pareillement alors Philon & Olympius avec
» son fils. Les enfans de mes domestiques ne
» seront point rendus; mais ils passeront au ser-
» vice de mes héritiers jusqu'à l'âge adulte, pour
» être affranchis alors, s'ils l'ont mérité. On
» aura soin encore de faire achever & placer les
» Statues que j'ai commandées à Gryllion; sçavoir,
» celles de Nicanor, de Proxéne, & de la Mere
» de Nicanor. On placera aussi celle d'Arim-
» neste pour lui servir de monument, puisqu'il
» est mort sans enfans. Qu'on place aussi dans
» le Nemée, ou ailleurs, comme on le trouvera
» bon, la Cérès de ma Mere. On mettra dans
» mon tombeau les os de Pythias, comme elle l'a
» ordonné. On éxécutera aussi le vœu que j'ai
» fait pour la conservation de Nicanor, en pla-
» çant à Stagira les animaux de pierre que j'ai

» voués pour lui à Jupiter & à Minerve ſauveurs ; » ils doivent être de quatre coudées. « Ce ſont-là ſes diſpoſitions teſtamentaires.

On dit qu'on trouva chez lui quantité de vaſes de terre. Lycon raporte qu'il ſe baignoit dans un grand baſſin où il mettoit de l'huile tiéde, qu'il revendoit enſuite ; d'autres diſent qu'il portoit ſur l'eſtomac une bourſe de cuir qui contenoit de l'huile chaude ; & qu'en dormant, il tenoit dans la main une boule de cuivre, au-deſſus d'un baſſin, afin qu'en tombant dans le baſſin, elle le réveillât.

On a de lui pluſieurs belles ſentences. On lui demandoit ce que gagnent les menteurs, en déguiſant la vérité ; il leur arrive, dit-il, qu'on ne les croit pas, lors même qu'ils ne mentent point. On lui reprochoit qu'il avoit aſſiſté un méchant homme ; je n'ai pas eu égard à ſes mœurs, dit-il, mais à ſa qualité d'homme. Il diſoit continuellement à ſes amis & à ſes diſciples, que la lumiére corporelle vient de l'air qui nous environne ; mais qu'il n'y a que l'étude des ſciences qui puiſſe éclairer l'ame. Il reprochoit aux Athéniens, qu'ayant inventé le froment & les loix, ils ſe ſervoient bien de l'un pour vivre, mais ne faiſoient aucun uſage des autres pour ſe conduire. Il diſoit que les ſciences ont des racines améres, mais qu'elles raportent des fruits doux ; que le bienfait eſt ce qui vieillit le plutôt ; que

l'eſpérance eſt le ſonge d'un homme qui veille. Diogène lui preſentant une figue ſéche, il penſa que s'il la refuſoit, il lui donneroit quelque occaſion de critique ; il l'accepta donc, en diſant : Diogène a perdu ſa figue avec le mot qu'il vouloit dire. En ayant encore accepté une, il l'éleva en l'air, comme les enfans, & la regarda en diſant : ô grand Diogène ! & puis la lui rendit. Il diſoit que les enfans ont beſoin de trois choſes : d'eſprit, d'éducation & d'éxercice. On l'avertit qu'un médiſant faiſoit tort à ſa réputation : laiſſez-le faire, dit-il, & qu'il me batte même, pourvu que je ne m'y rencontre pas. Il diſoit que la beauté eſt la plus forte de toutes les recommandations ; mais d'autres veulent que c'eſt Diogène qui la définiſſoit ainſi, & qu'Ariſtote diſoit que la beauté eſt un don ; Socrate, qu'elle eſt une tyrannie de peu de durée ; Théophraſte, une tromperie muette ; Théocrite, un beau mal ; Carnéade une Reine ſans gardes.

On demandoit à Ariſtote, quelle différence il y avoit entre un homme ſçavant & un ignorant : celle qu'il y a, dit-il, entre un homme vivant & un cadavre. Il diſoit que la culture de l'eſprit ſert d'ornement dans la proſpérité, & de conſolation dans l'adverſité ; de ſorte que les Parens qui font inſtruire leurs enfans, méritent plus d'éloge que ceux qui ſe contentent de leur avoir donné la vie ſeulement ; au lieu qu'on doit aux au-

tres l'avantage de vivre heureusement. Quelqu'un se glorifiant d'être né dans une grande ville, il dit que ce n'étoit pas à cela qu'il falloit prendre garde, mais qu'il falloit voir si on étoit digne d'une patrie honorable. On lui demanda ce que c'étoit qu'un ami; il dit que c'étoit une ame qui animoit deux corps. Il disoit qu'il y a des hommes aussi avares de leurs biens que s'ils devoient toujours vivre, & d'autres aussi prodigues que s'ils devoient mourir à chaque instant. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi on aimoit à être long-tems dans la compagnie des personnes qui sont belles ; c'est, dit-il, la demande d'un aveugle. A quoi, lui dit-on, la Philosophie est-elle utile ? A faire volontairement, repartit-il, ce que d'autres font par la crainte des loix. Sur ce qu'on lui demanda comment des disciples doivent être disposés pour faire des progrès ; ils doivent, dit-il, tâcher d'atteindre ceux qui sont devant eux, & ne pas s'arrêter pour attendre ceux qui vont plus lentement qu'eux.

Un homme qui parloit beaucoup & indécemment, lui ayant demandé si son discours ne l'avoit pas ennuyé : je vous assure, lui dit-il, que je ne vous ai pas écouté. On lui reprochoit qu'il avoit donné la charité à un méchant homme ; j'ai, dit-il, moins considéré l'homme que l'humanité. On lui demandoit quelle conduite nous

devons tenir avec nos amis ; celle, dit-il, que nous voudrions qu'ils tinssent avec nous. Il apelloit la justice une vertu de l'ame qui nous fait agir avec chacun selon son mérite ; & disoit que l'instruction est un guide qui nous mene heureusement à la vieillesse. Phavorin, dans le deuxiéme Livre de ses *Commentaires*, dit qu'il proféroit souvent ces paroles qu'on lit aussi dans sa Philosophie morale : chers amis, il n'y a point de vrais amis.

Il a écrit beaucoup de livres dont je donnerai la liste pour faire connoître le génie de ce grand homme. Quatre livres de la *justice* ; trois des *Poëtes* ; trois de la *Philosophie* ; deux de la *Politique* ; un de la *Rhétorique*, intitulé, *Gryllus* ; un qui a pour titre, *Nérinthe* ; un nommé le *Sophiste* ; un connu sous le nom de *Ménéxene* ; un de l'*Amour* ; un intitulé *Banquet* ; un de la *Richesse* ; un d'*Exhortation* ; un de l'*Ame* ; un de *Priere* ; un de la *Noblesse* ; un de la *Volupté* ; un intitulé, *Alexandre ou des Colonies* ; un de la *Royauté* ; un de la *Doctrine* ; trois du *Bien* ; autant des *Loix de Platon* ; deux de la *République de ce Philosophe* ; un intitulé, *Œconomique* ; un de l'*Amitié* ; un de la *Patience dans la douleur* ; un des *Sciences* ; deux des *Controverses* ; quatre de *Solutions de controverses* ; autant des *distinctions des Sophistes* ; un des *Contraires* ; un des *Genres & des Espéces* ; un du *Propre* ; trois de *Commen-*

taires Epichérématiques ; (1) trois propositions sur la *Vertu* ; un livre d'*Objections* ; une des *choses qui se disent diversement ou suivant le but qu'on se propose* ; un des *mouvemens de la colere* ; cinq de *Morale* ; trois des *Elémens* ; un de la *Science* ; un du *Principe* ; dix-sept *Divisions* ; un des *choses divisibles* ; deux de l'*Interrogation & des Réponses* ; deux du *Mouvement* ; un de *Propositions* ; quatre des *Propositions controversées* ; un des *Syllogismes* ; neuf des premiéres *Analyses* ; deux des derniéres *Grandes Analyses* ; un des *Problêmes* ; huit de ce qui regarde la *Méthode* ; un du *Meilleur* ; un de l'*Idée* ; sept de *Définitions pour les Lieux communs* ; deux de *Syllogismes* ; un intitulé, *Syllogistique & Définitions* ; un de ce qui est *éligible & de ce qui est accidentel* ; un des *choses qui précedent les Lieux communs* ; deux des *Lieux communs pour les Définitions* ; un des *Passions* ; un intitulé *Divisible* ; un intitulé *Mathématicien* ; treize *Définitions* ; deux livres sur l'*Epichéreme* ; un sur la *Volupté* ; un intitulé *Propositions* ; un de ce qui est *volontaire* ; un de l'*Honnête* ; vingt-cinq questions *Epichérématiques* ; quatre *Questions sur l'Amour* ; deux *Questions sur l'Amitié* ; un livre de *Questions sur l'Ame* ; deux de la *Politique* ; huit

(1) Sorte de Syllogisme. Voyez le Dictionnaire de Chauvin.

de la *Politique telle qu'est celle de Théophraste;* deux des *Choses justes;* deux sur l'*assemblage des Arts;* deux sur l'*Art de la Rhétorique*, un autre intitulé, l'*Art;* deux intitulés, *Autre Art:* un intitulé, *Méhodique;* un intitulé, *Introduction à l'Art de Théodecte*, deux de l'*Art Poëtique*, un d'*Enthymêmes Rhétoriques sur la grandeur*, un du *Choix des Enthymêmes*, deux de la *Diction*, un du *Conseil*, deux de la *Compilation*, trois de la *Nature*, un intitulé *Physique*, trois de la *Philosophie d'Archytas*, un de celle de *Speusippe & de Xénocrate*, un des choses prises du *Timée & des disciples d'Archytas*, un sur *Melissus*, un sur *Alcméon*, un sur les *Pythagoriciens*, un sur *Gorgias*, un sur *Xénocrate*, un sur *Zénon*, un sur les *Pythagoriciens*, neuf des *Animaux*, huit d'*Anatomie*, un intitulé, *choix d'Anatomie*, un des *Animaux composés*, un des *Animaux fabuleux*, un intitulé *de ne pas engendrer*, deux des *Plantes*, un intitulé *Physionomique*, deux de la *Médecine*, un de l'*Unité*, un des signes de la *Tempête*, un intitulé *Astronomique*, un de la *Musique*, un intitulé, *Mémorial*, six des *Ambiguités d'Homere*, un de la *Poëtique*, trente-huit des *Choses naturelles par ordre Alphabétique*, deux de *Problêmes revus*, deux de *Choses concernant toutes les Sciences*, un intitulé, *Mécanique*, deux de *Problêmes tirés de Démocrite*, un de la *Pierre*, deux intitulés *Justifications*, un de *Paraboles*, douze d'*Œuvres*

d'*Œuvres indigestes*, quatorze de *Choses traitées selon leurs genres*, un des *Victoires Olympiques*; un de la *Musique des jeux Sythiens*, un intitulé *Pythique*, un des *victoires aux jeux Pythiens*, un des *Victoires de Bacchus*, un des *Tragédies*, un *Recueil sur l'Histoire des Poëtes*, un de *Proverbes*, un intitulé, *Loi de Recommandation*, quatre *des Loix*, un des *Prédicamens*, un de l'*Interprétation*; cent soixante moins deux sur les différentes *Polices des Villes, proposées chacune à part*; sçavoir, celles qui suivent l'ordre *Démocratique*, *l'Oligarchique*, *l'Aristocratique & le Monarchique*. On trouve aussi dans ses Œuvres les lettres suivantes, *Lettres à Philippe*, *Lettres des Sylembriens*, (1) quatre *lettres à Alexandre*, neuf à *Antipater*, une à *Mentor*, une à *Ariston*, une à *Olympias*, une à *Ephestion*, une à *Thémistagore*, une à *Philoxene*, une à *Démocrite*.

Il a aussi écrit un *Poëme* dont le commencement est, *Saint interpréte des Dieux*, *ô vous qui atteignez de loin.* (2) Et une *Elégie* dont les premiéres paroles sont : *Fille d'une mere qui posséde Science.* On compte quatre cens quarante-neuf

(1) Pline fait de Sylembre une ville. Hist. Natur. Liv. 4. ch. 11.

(2) Comme c'est un titre d'Apollon, c'est aparemment un hymne qui lui étoit adressé ; ainsi la version Latine a mal traduit *Vieillard*.

mille deux cens ſeptante verſets dans ſes Ouvrages. (1)

Voilà pour ce qui regarde le nombre de ſes ouvrages : voici les opinions qu'il y établit. Il diſtingue deux ſortes de Philoſophies, l'une qu'il apelle Théorétique & l'autre Pratique ; comprenant ſous la derniére la Morale & la Politique, & dans la Politique ce qui regarde la Police publique & domeſtique ; ſous la Philoſophie Théorétique, il comprend la Phyſique & la Logique, & cette derniére non comme une partie de la Philoſophie, mais comme un excellent inſtrument pour parvenir à ſa connoiſſance. Il donne deux objets à la Logique, le vrai & le vraiſemblable, & ſe ſert de deux méthodes pour chacun ; de la Dialectique & de la Rhétorique, pour le vraiſemblable ; de l'Analyſe & de la Philoſophie pour le vrai, n'omettant rien ni de ce qui regarde l'invention, ni de ce qui ſert au jugement, ni de ce qui concerne l'uſage. (2) Sur l'invention il fournit des Lieux communs, des Méthodes, & une multitude de propoſitions d'où l'on peut

(1) Il y auroit eu moyen de faire beaucoup de notes ſur ce Catalogue des œuvres d'Ariſtote ; mais elles auroient été fort ennuyantes à faire, & peu utiles pour les Lecteurs, pluſieurs titres de ces ouvrages ayant changé.

(2) C'eſt, je crois, l'aplication ou la pratique des régles du jugement & de l'invention.

recueillir des ſujets pour faire des argumens probables, pour conduire le jugement. Il donne les premieres Analyſes & les ſecondes; les premiéres ſervent à juger des propoſitions majeures; les ſecondes à éxaminer la concluſion. Pour l'uſage, il fournit tout ce qui regarde la diſpute, les demandes, les difficultés, les argumens Sophiſtiques & les Syllogiſmes, & autres ſecours de cette nature.

Il établit les ſens pour Juges de la vérité, par raport aux opérations de l'imagination, & l'entendement par raport aux choſes qui regardent la Police publique, le Gouvernement domeſtique & les Loix. Il n'établit qu'une fin, qui eſt la jouiſſance de la vertu, dans une vie accomplie; & il fait dépendre la perfection de la félicité de trois ſortes de biens: ceux de l'ame auſquels il donne le premier rang & le plus de pouvoir: ceux du corps, comme la ſanté, la force, la beauté, & les autres biens qui ont raport à ceux-là; enfin ceux qu'il apelle extérieurs, comme la richeſſe, la nobleſſe, la gloire & autres ſemblables. Il dit que la vertu ne ſuffit pas pour rendre heureux, & qu'il faut pour cela que les biens corporels & extérieurs ſe trouvent joints avec elle; de ſorte, que quoique ſage, on ne laiſſe pas d'être malheureux, ſi on eſt accablé de travaux, ou dans la pauvreté, ou qu'on ſoit affligé d'autres maux pareils. Il diſoit, au contraire, que

le vice ſuffit pour rendre malheureux, quand on auroit d'ailleurs en abondance les biens du corps & les biens extérieurs. Il croyoit que les vertus ne ſont pas liées enſemble, en ſorte que l'une ſuive l'autre ; mais qu'il ſe peut qu'un homme prudent, ou tout de même un homme juſte ; ſoit intempérant ou incontinent. Il ſupoſoit au ſage, non l'éxemption des paſſions, mais des paſſions modérées. Il définiſſoit l'amitié une égalité de bienveillance réciproque, & en comptoit trois eſpéces, l'amitié de parenté, l'amour, & l'amitié d'oſpitalité : car il diſtinguoit deux ſortes d'amours, diſant qu'outre celui des ſens il y avoit celui qu'inſpire la philoſophie. Il croyoit que le ſage peut aimer, remplir des charges publiques, embraſſer l'état du mariage, & vivre à la cour des Princes. Des trois ordres de vies qu'il diſtinguoit & qu'il apelloit vie contemplative, vie pratique & vie voluptueuſe, il préféroit le premier. Il regardoit toutes ſortes de ſciences comme utiles pour acquérir la vertu & dans l'étude de la Phiſique il remontoit toujours aux cauſes ; de-là vient qu'il s'aplique à donner les raiſons des plus petites choſes ; & c'eſt à cela qu'il faut attribuer la multitude de commentaires qu'il a écrits ſur la Phyſique.

Auſſi-bien que Platon, il définiſſoit Dieu un être incorporel ; & il étend ſa Providence juſqu'aux choſes céleſtes. Il dit auſſi que Dieu eſt

immobile. Quant aux choſes terreſtres, il dit qu'elles ſont conduites par une ſympathie qu'elles ont avec les choſes céleſtes. Et outre les quatre Elémens, il en ſupoſe un cinquiéme dont il dit que les corps céleſtes ſont compoſés, & dont il prétend que le mouvement eſt différent du mouvement des autres Elémens, car il le fait orbiculaire.

Il ſupoſe l'ame incorporelle, diſant qu'elle eſt la premiére entéléchie (1) d'un corps phyſique & organique qui a le pouvoir de vivre; il diſtingue deux entéléchies, & il apelle de ce nom une choſe dont la forme eſt incorporelle. Il définit l'une une faculté, comme eſt celle qu'a la cire où l'on imprime une effigie de Mercure, de recevoir des caractéres, ou l'airain de devenir une ſtatue; & donne à l'autre le nom d'effet, comme eſt par éxemple, une image de Mercure imprimée ou une ſtatue formée. Il apelle l'ame l'entéléchie d'un corps phyſique, pour le diſtinguer des corps artificiels qui ſont l'ouvrage de l'art, tels qu'une tour ou un vaiſſeau; & de quelques autres corps naturels tels que les Plantes & les Animaux. Il l'apelle entéléchie d'un corps organique pour

(1) On traduit Perfaction, c'eſt un mot imaginé par Ariſtote.

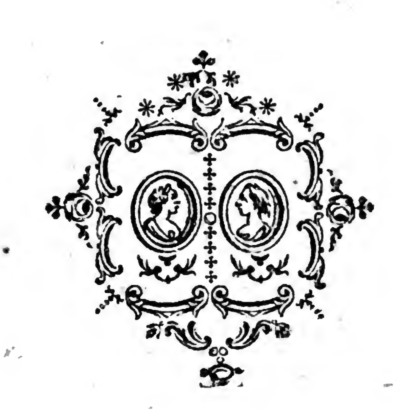
marquer qu'il eſt particuliérement diſpoſé pour elle, comme la vue eſt faite pour voir, & l'ouie pour entendre. Enfin il l'apelle entéléchie d'un corps qui a le pouvoir de vivre, pour marquer qu'il s'agit d'un corps dont la vie réſide en lui-même. Il diſtingue entre le pouvoir qui eſt mis en acte & celui qui eſt en habitude ; dans le premier ſens l'homme eſt dit avoir une ame ; par éxemple, lorſqu'il eſt éveillé; dans le ſecond, lorſqu'il dort, de ſorte que quoique ce dernier ſoit ſans agir, le pouvoir ne laiſſe pas de lui demeurer.

Ariſtote explique amplement pluſieurs autres choſes qu'il ſeroit trop long de détailler : car il étoit extrêmement laborieux & fort ingénieux, comme il paroît par la liſte que nous avons faite de ſes ouvrages dont le nombre va à près de quatre cens, & dont on n'en révoque aucun en doute. Car on met ſous ſon nom pluſieurs autres écrits auſſi-bien que des ſentences pleines d'eſprit, qu'on ſçait par tradition.

Il y a eu huit Ariſtotes : le premier eſt celui dont nous venons de parler : le ſecond adminiſtra la République d'Athènes, il y a de lui des harangues judiciaires fort élégantes ; le troiſiéme a traité de l'Iliade d'Homére ; le quatriéme qui étoit un Orateur de Sicile, a écrit contre le Panégyrique d'Iſocrate ; le cinquiéme qui étoit

parent d'Eſchine, diſciple de Socrate, porta le ſur nom de Mythus ; le ſixiéme qui étoit Cyrénéen a écrit de l'Art Poëtique ; le ſeptiéme étoit maître d'éxercice, Ariſtoxéne parle de lui dans la vie de Platon ; le huitiéme fut un Grammairien peu célébre de qui on a un ouvrage ſur le Pléonaſme.

Ariſtote de Stagira eut beaucoup de diſciples ; mais le plus célébre fut Théophraſte, de qui nous allons parler.

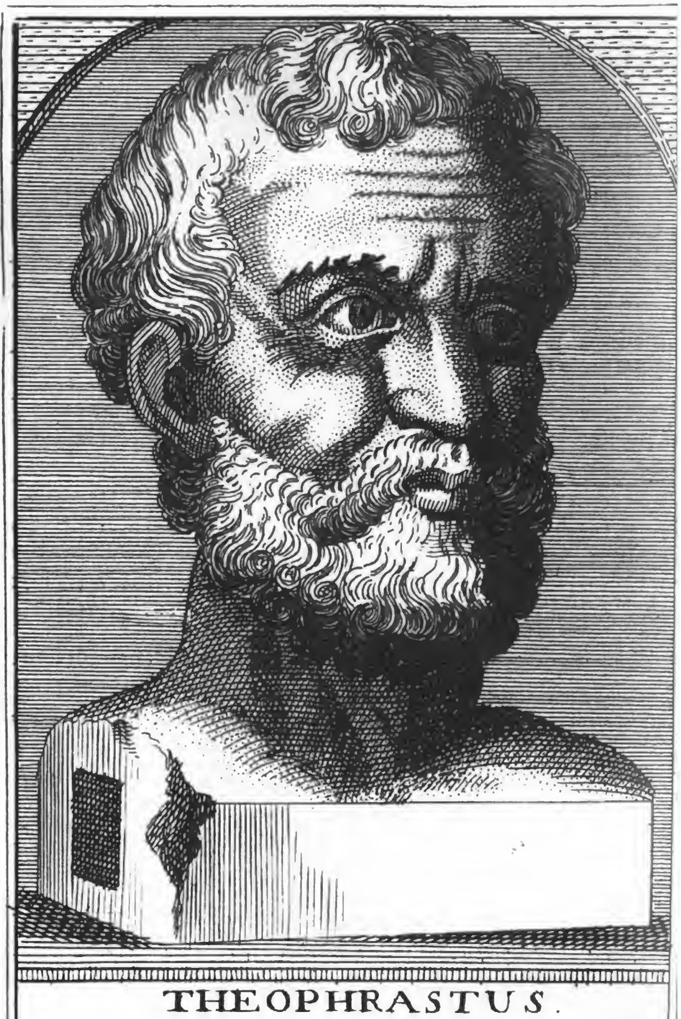


THEOPHRASTE.

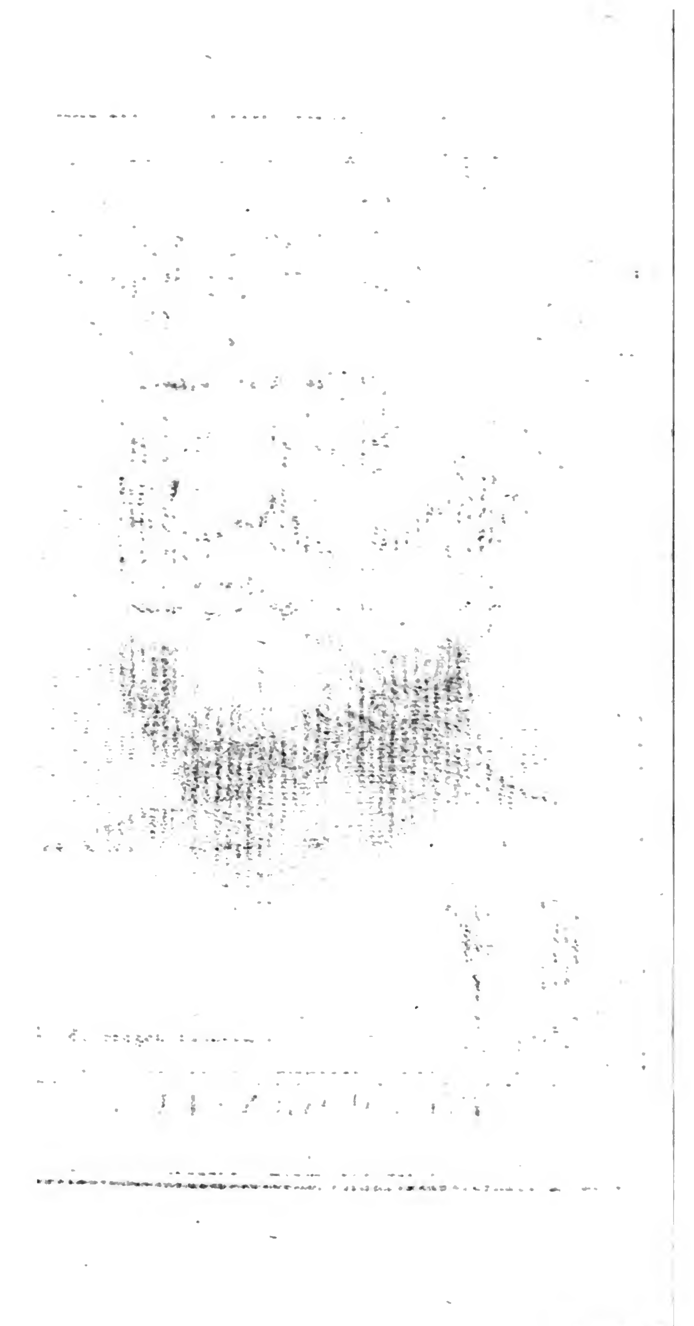
THéophraste d'Erese fut fils de Mélante, qui, selon Athénodore, dans le huitiéme livre de ses *Promenades*, éxerçoit le métier de Foulon. Il fit ses premiéres études dans sa patrie sous Leucippe, son concitoyen; ensuite, après avoir été disciple de Platon, il passa à l'Ecole d'Aristote & en prit la direction, lorsque ce Philosophe partit pour Chalcis la CXIV. Olympiade.

On dit, & Myronien d'Amastre le confirme, dans le premier de ses *Chapitres historiques semblables*, qu'il avoit un esclave nommé Pompylus qui fut aussi Philosophe. Théophraste faisoit voir beaucoup de prudence & étoit fort studieux. Pamphila, dans le deuxiéme livre de ses *Commentaires*, dit que ce fut lui qui forma Ménandre le Comique; il étoit aussi fort serviable & aimoit beaucoup les Lettres.

Il fut protégé de Cassandre; & Ptolomée le fit inviter de se rendre à sa Cour. Il s'étoit rendu si agréable aux Athéniens qu'Agonide l'ayant accusé d'impiété, peu s'en fallut qu'on ne l'en accusât lui-même; on lui comptoit plus de deux mille disciples; multitude dont il prit occasion de parler, entr'autres choses, dans une lettre qu'il écrivit



THEOPHRASTUS.



écrivit à Phanias le Péripatéticien, ſur le jugement qu'on portoit de lui. » Je ſuis ſi éloigné, » dit-il, de réunir chez moi toute la Gréce; » qu'au contraire, je ne reçois point de fréquentes aſſemblées comme quelqu'un le prétend; » néanmoins les leçons corrigent les mœurs, & » la corruption du ſiécle ne permet pas qu'on » néglige ce qui eſt propre à les réformer. Il ſe donne dans cette lettre le nom de Rhéteur. Cependant, quoiqu'il fût de ce caractére, il ſe retira pour quelque-tems avec les autres Philoſophes, lorſque Sophocle, fils d'Amphiclidas, leur défendit de tenir Ecole, ſans le conſentement du Sénat & du Peuple, ſous peine de mort. Ils furent abſens juſqu'au commencement de l'année ſuivante que Philion cita Sophocle en juſtice, & fut cauſe que les Athéniens abrogérent l'Edit, condamnérent Sophocle à une amende de cinq talens, rapellérent les Philoſophes à Athènes, & autoriſérent Théophraſte à reprendre ſon Ecole & à enſeigner comme auparavant.

Son véritable nom étoit Tyrtame; mais Ariſtote le changea en celui de Théophraſte, voulant dire par-là qu'il avoit une éloquence plus qu'humaine. Ariſtippe, dans le quatriéme livre des *Délices des Anciens*, dit qu'il aima beaucoup Ni o-maque quoique celui-ci fût ſon diſciple. On raporte qu'Ariſtote diſoit de Théophraſte & de Calliſthène ce que Platon dit de lui & de Xénocra-

te que Théophraste avoit tant de pénétration, qu'il concevoit & expliquoit sans peine ce qu'on lui aprenoit, au lieu que Calisthène étoit fort lent; de sorte que l'un avoit besoin d'éperon & l'autre de bride. On dit aussi que Démétrius de Phalere l'aida à obtenir la possession du Jardin d'Aristote après sa mort. On lui attribue cette maxime, qu'il vaut mieux se fier à un cheval sans frein qu'à une doctrine confuse. Voyant quelqu'un qui se taisoit dans un festin, il lui dit : si vous êtes ignorant, vous faites prudemment de vous taire; mais si vous avez des lumiéres vous faites mal. Il disoit aussi continuellement, que l'homme n'a rien de plus précieux que le tems. Il mourut âgé de quatre-vingt-cinq ans, après avoir interrompu quelque-tems ses occupations. J'ai fait ces vers sur son sujet.

Quelqu'un a dit avec raison, que l'esprit est un arc qui souvent se rompt, s'il se relâche : tant que Théophraste a travaillé il a joui d'une santé robuste; à peine il prend du relâche, qu'il meurt privé de l'usage de ses membres.

On raporte que ses Disciples lui ayant demandé s'il n'avoit rien à leur ordonner, il leur fit cette réponse. „ Je n'ai rien à vous ordonner, sinon de vous souvenir que la vie nous „ promet faussement plusieurs plaisirs dans la „ recherche de la gloire : car quand nous commençons à vivre nous devons mourir. Rien

» n'eſt donc plus vain que l'amour de la gloire.
» Ainſi tâchez de vivre heureuſement, & ou ne
» vous apliquez point du tout à la ſcience, par-
» ce qu'elle demande beaucoup de travail, ou
» apliquez-vous-y comme il faut, parce que la
» gloire qui vous en reviendra ſera grande. Le
» vuide de la vie l'emporte ſur les avantages qu'el-
» le procure; mais il n'eſt plus tems pour moi
» de conſeiller ce qu'il faut faire, c'eſt à vous-
» même d'y prendre garde.

En diſant cela il expira, & toute la ville d'Athènes honora ſes funérailles, en ſuivant ſon corps. Phavorin dit, que lorſqu'il fut venu ſur l'âge, il ſe faiſoit porter en litiére, & cite là-deſſus Hermippe, qui ajoute que cela eſt raporté par Arcéſilas de Pitane, parmi les choſes qu'il dit à Lacydes de Cyréne.

Ce Philoſophe a laiſſé beaucoup d'Ouvrages qui méritent que nous en faſſions le Catalogue, parce qu'ils ſont remplis d'excellentes choſes; le voici. Trois Livres des *premiéres Analyſes*, ſept des *ſecondes*; un de la *Solution des Syllogiſmes*; un Abregé d'*Analyſes*; deux de la *Déduction des Lieux communs*; un Livre *polèmique ſur les diſcours de diſpute*, un des *Sens*, un ſur *Anaxagore*, un des *Opinions d'Anaxagore*, un des *Maximes d'Anaximéne*, un des *Sentences d'Archelaüs*, un des différentes ſortes *de ſels de Nitre & d'Alun*, un de la *Pétrification*, un des *Lignes indiviſibles*,

un de l'*Ouie*, un des *Vents*, un de la différence des *Vertus*, un de la *Royauté*, un de l'*Education des Princes*, trois de *Vies*, un de la *Vieilleſſe*, un de l'*Aſtrologie de Démocrite*, un des *Météores*, un des *Simulachres*, un des *Humeurs, du Teint & des Chairs*, un de l'*Arrangement*, un de l'*Homme*, un *Recueil des mots de Diogène*, trois Livres de *Diſtinctions*, un de l'*Amour*, un autre *ſur le même ſujet*, un de la *Félicité*, deux des *Eſpéces*, un du *Mal caduc*, un de l'*Inſpiration divine*, un ſur *Empédocle*, dix-huit d'*Epichérêmes* (1), trois de *Controverſes*, un des *Choſes qui ſe font volontairement*, deux contenant l'*Abregé de la République de Platon*, un de la *diverſité de la voix entre des animaux de même genre*, un des *Phénoménes réunis*, un des *Bêtes nuiſibles par la morſure & l'attouchement*, un de celles *qui paſſent pour douées de raiſon*, un des *Animaux qui changent de couleur*, un de ceux *qui ſe font des tanniéres*, ſept des *Animaux en général*, un de la *Volupté ſelon Ariſtote*, vingt-quatre *queſtions*, un *Traité du chaud & du froid*, un des *Vertiges & de l'Eblouiſſement*, un de la *Sueur*, un de l'*Affirmation & de la Négation*, un intitulé

(1) Pour dire encore un mot de cette expreſſion, Bernard, dans ſon recueil de la Philoſophie d'Ariſtote, dit que l'Epichérême eſt un Syllogiſme; & ſelon Chauvin, c'eſt une eſpéce de Sorites.

Callisthène ou *du Deuil*, un de la *Lassitude*; trois du *Mouvement*, un des *Qualités des Pierres*, un des *Maladies contagieuses*, un de la *Défaillance*, un sous le titre *de Mégarique*, un de la *Bile noire*, deux des *Métaux*, un du *Miel*, un *Recueil des opinions de Métrodore*, deux livres *sur les Météores*, un de l'*Yvresse*, ving-quatre *des Loix par ordre alphabétique;* dix Livres contenant *un Abregé des Loix*, un sur les *Définitions*, un des *Odeurs*, un du *Vin & de l'Huile*, dix-huit des *premiéres Propositions*, trois des *Législateurs*, six de la *Politique*, quatre intitulés *le Politique suivant les circonstances*, quatre des *Mœurs civiles*, un de la meilleure *République*, cinq de *Collection de Problêmes*, un des *Proverbes*, un des *Choses qui se gelent & se liquefient*, deux du *Feu*, un des *Esprits*, un de la *Paralysie*, un de la *Suffocation*, un de la *Démence*, un des *Passions*, un des *Signes*, deux des *Sophismes*, un de la *Solution des Syllogismes*, deux des *Lieux communs*, deux de la *Vengeance*, un des *Cheveux*, un de la *Tyrannie*, trois de l'*Eau*, un du *Sommeil & des Songes*, trois de l'*Amitié*, deux de l'*Ambition*, trois de la *Nature*, dix-huit des *Choses naturelles*, deux contenant *un Abregé des choses naturelles*, huit *sur le même sujet*, un sur les *Physiciens*, dix d'*Histoire Naturelle*, huit des *Causes naturelles*, cinq des *Sucs*, un de la *Fausseté de la Volupté*, une *Question sur l'Ame*, un Livre des *Preu-*

ves où il n'entre point de l'Art (1), un des *Doutes sincéres*, un de l'*Harmonie*, un de la *Vertu*, un des *Répugnances ou des Contradictions*, un de la *Négation*, un de l'*Opinion*, un du *Ridicule*, deux des *Soirées*, deux de *Divisions*, un des *Choses différentes*, un des *Injures*, un de la *Calomnie*, un de la *Louange*, un de l'*Expérience*, trois de *Lettres*, un des *Animaux qui viennent par hazard*, un des *Sécrétions*, un de la *Louange des Dieux*, un des *Fêtes*, un du *Bonheur*, un des *Enthymêmes*, un des *Inventions*, un intitulé *Loisirs de Morale*, un de *Caractéres Moraux*, un du *Tumulte*, un de *l'Histoire*, un du *Jugement des Syllogismes*, un de la *Flaterie*, un de la *Mer*, un *à Cassandre sur la Royauté*, un de la *Comédie*, un des *Météores*, un de la *Diction*, un *recueil de Mots*, un livre de *Solutions*, trois de la *Musique*, un des *Mesures*, un intitulé *Mégacles*, un des *Loix*, un de la *Violation des Loix*, un *Recueil des pensées de Xénocrate*, un de *Conversations*, un du *Serment*, un de *Conseils de Rhéthorique*, un des

(1) Voyez le Trésor d'Etienne. La version Latine a traduit de la *foi indubitable*; plus haut elle met *des Loix selon les Elémens*, pour *par ordre alphabétique*, *Méridiens* pour *soirées*, *choix* pour *sécrétions*; & comme il n'y a point de notes sur ces endroits & d'autres que nous ne remarquons point, cela fait voir que les interprétes ont encore laissé à glaner; nous laissons même de l'ouvrage à d'autres.

Richesses, un de la *Poësie*, un de *Problêmes de Politique*, *de Morale*, *de Physique & d'Amitié*, un de *Préfaces*, un *Recueil de Problêmes*, un de *Problêmes Physiques*, un de *l'Exemple*, un de la *Proposition & de la Narration*, un de la *Poësie*, un sur les *Philosophes*, un sur le *Conseil*, un sur les *Solécismes*, un de la *Rhétorique*, dix-sept *Espéces d'art sur la Rhétorique*, un *Traité de la Dissimulation*, six de *Commentaires d'Aristote* ou *de Théophraste*, seize d'*Opinions sur la Nature*, un des *Choses naturelles en abregé*, un du *Bienfait*, un de *Caractéres moraux*, un du *Vrai & du Faux*, six d'*Histoires concernant la Religion*, trois des *Dieux*, quatre Livres historiques touchant la *Géométrie*, six contenant *des abregés d'Aristote sur les Animaux*, deux d'*Epichérêmes*, trois *Questions*, deux Livres sur la *Royauté*, un des *Choses*, un sur *Démocrite*, un de la *Calomnie*, un de la *Génération*, un de la *Prudence des animaux & de leurs coutumes*, deux *du mouvement*, quatre de la *Vue*, deux touchant les *Définitions*, un des *Choses données*, un sur le *Plus & le Moins*, un sur les *Musiciens*, un de la *Félicité des Dieux*, un sur les *Académiciens*, un d'*Exhortations*, un de la *meilleure Police*, un de *Commentaires*, un sur une *Fontaine en Sicile*, un des *Choses reconnues*, un de questions *sur la Nature*, un des *Moyens d'aprendre*, trois de la *fausseté*, un de *Choses qui précédent les Lieux communs*, un sur *Echyle*, six d'*As-*

trologie, un d'*Arithmétique*, un de l'*Accroissement*, un *intitulé Acicharus*, un des *Plaidoyers*, un de la *Calomnie*, des *Lettres à Astycréon, à Phanias & à Nicanor*, un *Traité de la Piété*, un sous le titre d'*Euïade*, deux des *Occasions*, un des *Discours familiers*, un de la *Conduite des enfans*, un autre *différent*, un de l'*Instruction*, ou *des Vertus* ou *de la Tempérance*, un d'*Exhortations*, un des *Nombres*, un de *Régle sur l'expression des Syllogismes*, un du *Ciel*, deux de *Politique*, un de la *Nature*, enfin *des Fruits & des Animaux*. On compte dans ces Ouvrages deux cens trente-deux mille huit cens huit versets : voilà pour ce qui regarde ses Livres.

Son testament que j'ai lû, est conçu en ces termes : » J'espére une bonne santé ; cependant » s'il m'arrivoit quelque chose, je dispose ainsi » de ce qui me regarde. Mélante & Pancréon » fils de Léonte, hériteront de tout ce qui est » dans ma maison. Quant aux choses que j'ai » confiées à Hipparque, voici ce que je » veux qu'on en fasse ; on achévera le lieu que » j'ai consacré aux Muses & les Statues des » Déesses, & on fera ce qui se pourra pour les » embellir. Ensuite on placera dans la chapel- » le l'Image d'Aristote & les autres dons qui y » étoient auparavant. On construira près de ce » lieu dédié aux Muses, un petit portique aussi » beau que celui qui y étoit. On mettra les

„ Mappemondes dans le portique inférieur, &
„ on élévera un Autel bien fait & convenable. Je
„ veux qu'on acheve la Statue de Nicomaque, &
„ Praxitele qui en a fait la forme fera les autres
„ dépenſes qu'elle demande ; on la mettra là où
„ le jugeront à propos ceux que je nomme
„ exécuteurs de mes volontés : voilà ce que j'or-
„ donne par raport à la chapelle & à ſes orne-
„ mens. Je donne à Callinus la Métairie que
„ j'ai à Stagira ; Nélée aura tous mes livres ; &
„ je donne mon jardin avec l'endroit qui ſert à
„ la promenade, & tous les logemens qui apar-
„ tiennent au jardin à ceux de mes amis que je
„ ſpécifie dans ce teſtament, & qui voudront s'en
„ ſervir pour paſſer le tems enſemble & s'occu-
„ per à la Philoſophie, puiſqu'il eſt impoſſible
„ que tout le monde puiſſe voyager. Je ſtipule
„ pourtant qu'ils n'aliéneront point ce bien, &
„ que perſonne ne ſe l'apropriera en particu-
„ lier ; mais qu'ils le poſſéderont en commun,
„ comme un bien ſacré, & en jouiront amicale-
„ ment, comme il eſt juſte & convenable. Ceux
„ qui auront part à ce don, ſont Hipparque,
„ Nélée, Straton, Callinus, Démotime, Dé-
„ marate, Calliſthène, Mélante, Pancréon, &
„ Nicippe. Il dépendra pourtant d'Ariſtote, fils
„ de Mydias & de Pythias, de participer au même
„ droit s'il a du goût pour la Philoſophie ; &
„ alors les plus âgés prendront de lui tout le

„ soin possible, afin de l'y faire avancer. On
„ m'enterrera dans le lieu du jardin qu'on juge-
„ ra le plus convenable, sans faire aucune dé-
„ pense superflue pour mon cercueil ou pour
„ mes funérailles. Tout cela ensemble étant
„ éxécuté après ma mort, ce qui regarde la
„ chapelle, le jardin, l'endroit de la promenade,
„ je veux encore que Pompylus qui y demeure
„ continue d'en prendre soin comme aupara-
„ vant, & ceux à qui je donne ces biens pour-
„ voiront à ses besoins; je suis d'avis que Pom-
„ pylus & Threpta qui sont libres depuis long-
„ tems & m'ont bien servi, possédent en sûreté
„ tant ce que je peux leur avoir donné ci-devant
„ que ce qu'ils ont acquis eux-mêmes, & les
„ deux mille drachmes que j'ai réglé qu'Hippar-
„ que leur donnera, ainsi que j'en ai souvent
„ parlé à Mélante & Pancréon eux-mêmes qui
„ m'ont aprouvé en tout. Au reste je leur don-
„ ne Somatales & une servante; & quant aux
„ garçons Molon, Cimon, & Parménon que
„ j'ai déja affranchis, je leur donne la liberté de
„ s'en aller; j'affranchis pareillement Manes &
„ Callias, après qu'ils auront demeuré quatre
„ ans dans le jardin & y auront travaillé sans
„ mériter de reproche. Quant aux menus meu-
„ bles, après qu'on en aura donné à Pompylus
„ ce que les éxécuteurs jugeront à propos, on
„ vendra le reste. Je donne Carion à Démoti-

„ me, Donace à Nélée & je veux qu'Eubius
„ ſoit vendu. Hypparque donnera trois mille
„ drachmes à Callinus. J'ordonnerois que Mé-
„ lante & Pancréon partageaſſent ma ſucceſſion
„ avec Hipparque, ſi je ne conſidérois qu'Hippar-
„ que m'a rendu de grands ſervices ci-devant, &
„ qu'il a beaucoup perdu de ſes biens; je penſe
„ d'ailleurs qu'ils ne pourroient pas facilement
„ adminiſtrer mes biens en commun. Ainſi j'ai
„ jugé qu'il étoit plus utile pour eux de leur fai-
„ re donner une ſomme par Hipparque; il leur
„ donnera donc à chacun un talent. Il aura ſoin
„ de donner auſſi aux Exécuteurs ce qu'il faut
„ pour les dépenſes marquées dans ce Teſtament
„ lorſqu'elles devront ſe faire. Après qu'Hip-
„ parque aura fait tout cela, il ſera dégagé de
„ tous les contrats que j'ai à ſa charge; & s'il
„ a pu faire quelque gain ſous mon nom en Chal-
„ cide, ce ſera pour ſon profit. Je nomme Exé-
„ cuteurs de mes volontés dant ce preſent Teſta-
„ ment, Hipparque, Nélée, Straton, Callinus,
„ Démotime, Calliſthène, Ctéſarque. Trois co-
pies de ce Teſtament, ſcellées de l'anneau de
Théophraſte, furent délivrées, l'une à Hégéſias
fils d'Hipparque, de quoi Callipe de Pellane,
Philoméne d'Evonime, Liſandre d'Hybées, &
Philion d'Alopece ſont témoins; l'autre copie fut
donnée en preſence des mêmes témoins à Olym-
piodore; la derniére a été donnée à Adimante

& reçue par les mains d'Androſthène ſon fils, de quoi ont été témoins Aimneſte fils de Cléobule, Lyſiſtrate de Thaſſe fils de Phidon, Straton de Lampſaque fils d'Arcéſilas, Théſippe fils de Théſippe de Cérame, Dioſcoride d'Epicéphiſe fils de Denys.

Voilà quel fut le Teſtament de Théophraſte.

On dit que le Médecin Eraſiſtrate a été ſon diſciple, & cela eſt probable.





STRATON.

STraton de Lampſaque fils d'Arcéſilas, & le même dont Théophraſte parle dans ſon Teſtament, hérita de ſon école. Ce fut un homme fort éloquent, & on lui donna le nom de Phyſicien, à cauſe qu'il s'apliqua plus à la Phyſique qu'aux autres Sciences.

Il enſeigna Ptolomée-Philadelphe qui lui fit préſent de quatre-vingt talens. Apollodore remarque, dans ſes *Chroniques*, qu'il commença à conduire l'Ecole la CXXIII. Olympiade, & qu'il la dirigea pendant dix-huit ans. On a de lui, trois Livres *ſur la Royauté*, trois *de la Juſtice*, trois *du Bien*, trois *des Dieux*, trois du *Gouvernement*. Il a auſſi fait d'autres Livres intitulés *des Vies*, *de la Félicité*, *de la Philoſophie*, *de la Force du Vuide*, *du Ciel*, *de l'Eſprit*, *de la Nature humaine*, *de la Génération des Animaux*, *de l'union du Mariage*, *du Sommeil*, *des Songes*, *de la Vue*, *du Sentiment*, *de la Volupté*, *des Couleurs*, *des Maladies*, *des Jugemens*, *des Forces*, *des Métaux*, *de la Mécanique*, *de la Faim*, *des Ebblouiſſemens*, *de la Legéreté*, *de la Gravité*, *de l'Inſpiration divine*, *du Tems*, *de la Nourriture & de l'Accroiſſement*, *des Animaux dont on doute*, *des*

Animaux fabuleux, *des Causes*, *de la solution des Ambiguités*, des Préfaces pour les *Lieux communs*; de ce qui arrive *par acident*, des *Définitions*, du *Plus & du Moins*, de l'*Injustice*, du *Premier & du Dernier*, du *Genre premier*, du *Propre du Futur*, deux *Indices d'inventions*, *des Commentaires* (mais on doute s'ils sont de lui ,) des Lettres qui commencent par ces mots : *Straton à Arsinoé*, *salut*.

On dit qu'il étoit d'une complexion si délicate, qu'il mourut sans sentiment; c'est surquoi roulent les vers suivans que j'ai faits pour lui.

Passant, je t'aprens qu'ici repose Straton de Lampsaque qui ne cessa de s'oindre le corps, sans que cela le rendît moins foible ; il lutta toujours contre les maladies, & mourut sans ressentir les angoisses de la mort.

Il y a eu huit Stratons : le premier fut disciple d'Isocrate; le second est celui dont nous parlons; le troisiéme qui professa la Médecine fut instruit, ou, comme d'autres disent, élevé par Erasistrate; le quatriéme, Historien, a écrit la vie de Philippe & de Persée, qui ont fait la guerre aux Romains; le sixiéme fit des Epigrammes; le septiéme est apellé ancien Médecin par Aristote; le huitiéme, Philosophe Péripatéticien, vécut à Alexandrie.

On conserve encore le Testament de Straton le Physicien : en voici le contenu. » Si la

» mort me surprend, je dispose ainsi. Je laisse à
» Lampyrion & à Arcésilas tout ce qui est dans
» ma maison. Quant à l'argent que j'ai à Athè-
» nes, les Exécuteurs testamentaires auront soin
» de l'employer aux frais de mes funérailles &
» des cérémonies ordinaires, en évitant égale-
» ment la prodigalité & l'avarice. Ces Exécu-
» teurs seront Olympicus, Aristide, Mnésigene,
» Hippocrate, Epicrate, Gorgyle, Dioclès,
» Lycon, & Athanes. Lycon succèdera à mon
» Ecole, les autres étant ou trop âgés ou sur-
» chargés d'occupations; & ils feront bien, & les
» autres aussi, s'ils aprouvent cette disposition;
» je lui donne tous mes livres, excepté ceux que
» j'ai composés, & je lui légue tous mes meu-
» bles de table, mes gobelets & mes habits.
» Epicrate recevra de mes Exécuteurs cinq cens
» dragmes, & celui des garçons qui me servent
» qu'il plaira à Arcésilas de choisir. Lamprion
» & Arcésilas déchireront les contrats que Daip-
» pe a passés pour Irée, en sorte que n'étant
» redevable ni à Lampryon ni à ses héritiers,
» il soit dégagé de toute obligation envers eux.
» Mes Exécuteurs lui payeront cinq cens drag-
» mes & lui donneront tel de mes domestiques
» qu'Arcésilas jugera à propos; afin qu'ayant
» beaucoup travaillé pour moi, comme il a fait,
» il ait de quoi vivre honnêtement. Je rends la
» liberté à Dioclès & à Abus. Je remets Sim-

» mia au pouvoir d'Arcéſilas, & j'affranchis Dro-
» mon. Auſſi-tôt qu'Arcéſilas ſera arrivé, Irée
» calculera avec Olympicus & Epicrate les frais
» de mes funérailles & des autres choſes preſcri-
» tes par l'uſage ; le ſurplus apartiendra à Ar-
» céſilas qui pourra l'exiger d'Olympicus, mais
» ſans intenter d'action contre lui, pour avoir
» retardé le payement, ou pour les intérêts des
» années échues ; Arcéſilas retirera des mains de
» Philocrate, fils de Tiſaméne, les contrats que
» j'ai faits avec Olympicus & Aménias. Pour ce
» qui regarde mon ſépulcre, je m'en raporte à
» Arcéſilas, Olympicus & Lycon. Voilà le Teſta-
ment de Straton tel que l'a recueilli Ariſton
de Cos.

Straton, comme nous l'avons déja dit, étoit un homme eſtimable, verſé dans toutes ſortes de ſciences & principalement dans la Phyſique, qui eſt la plus ancienne & la plus digne qu'on s'y aplique.



LYCON.



LYCON.

LYcon de la Troade, & fils d'Astyanacte succéda à Straton ; il étoit éloquent & habile à conduire la jeunesse', & il disoit à ce sujet qu'il faut gouverner les jeunes gens par la honte & l'amour de l'honneur, comme on se sert pour les chevaux de l'éperon & de la bride. Il a donné des preuves de belle élocution & de beaucoup de génie. On raporte qu'à propos d'une fille sans biens, il dit que c'étoit un grand fardeau pour un Pere de lui voir passer la fleur de son âge sans mari, faute de dot. Antigone dit à son occasion, que de même qu'on ne peut communiquer à un autre fruit l'odeur & la beauté de la pomme, il en est pareillement des hommes ; & que dans chaque chose qu'un homme dit, il faut le considérer lui-même, ainsi qu'une sorte de fruit est particuliére à l'arbre qui le porte ; & il disoit cela relativement à la grace que Lycon mettoit dans ses discours. De-là vient que plusieurs ajoutant la lettre G à son nom, l'apelloient Glycon, mot qui signifie douceur. Sa plume étoit cependant moins éloquente. Il railloit beaucoup ceux qui regrettoient de n'avoir rien apris lorsqu'il en étoit tems, & souhaitoient ensuite de sça-

voir quelque chofe, & difoit que ceux qui formoient ces vœux inutiles s'accufoient eux-mêmes par le repentir qu'ils témoignoient de leur négligence irréparable. Quant à ceux qui fuivoient une mauvaife méthode, il difoit que la raifon leur échapoit, & qu'ils faifoient comme ceux qui, avec une ligne courbe, vouloient mefurer une chofe droite, ou fe voir dans une eau bourbeufe ou dans un miroir renverfé. Il difoit auffi qu'on voyoit beaucoup de gens prétendre aux couronnes du barreau, & fort peu ou perfonne rechercher celles des Jeux Olympiques.

Ce Philofophe fut fouvent utile aux Athéniens par les bons confeils qu'il leur donna. Il étoit fort propre fur fa perfonne, & Hermippe dit qu'il donnoit dans la délicateffe par raport aux habits. Il s'exerçoit auffi beaucoup & étoit d'une bonne conftitution de corps. Antigone de Caryfte dit qu'il avoit l'air d'un Athlete, ayant les oreilles meurtries & le corps luifant. On dit auffi qu'étant dans fa patrie, il combattit dans les Jeux Iliaques & dans les Jeux de boule. Il eut beaucoup de part à l'amitié d'Attale & d'Eumene qui lui firent de riches préfens. Antiochus tâcha de l'avoir; mais il n'y réuffit point. Au refte il étoit fi ennemi de Jérôme le Péripatéticien, qu'il étoit le feul qui n'alloit point le voir dans la fête qu'il donnoit le jour de fa naiffance, & de laquelle nous avons parlé dans la vie d'Arcéfilas.

Il gouverna ſon Ecole pendant quarante-quatre ans, Straton l'en ayant laiſſé ſucceſſeur la CXXVII. Olympiade. Il fut auſſi diſciple de Panthœdus le Dialecticien, & mourut de la goutte âgé de ſoixante & quatorze ans. J'ai fait cette Epigramme ſur ſon ſujet.

Je ne puis paſſer ſous ſilence le ſort de Lycon, qui mourut affligé de la goutte. Je m'étonne qu'ayant à faire le long chemin de l'autre vie, & ayant toujours eu beſoin de ſecours pour marcher, il l'ait fait dans une nuit.

Il y a eu pluſieurs Lycons; le premier étoit Philoſophe Pythagoricien, le ſecond eſt celui dont nous parlons, le troiſiéme fut Poëte Epique, le quatriéme compoſa des Epigrammes. J'ai trouvé le Teſtament de Lycon, qui eſt conçu en ces termes.

„ En cas que je ſuccombe à ma maladie, je
„ diſpoſe ainſi de mes biens; je légue ce qui eſt
„ dans ma maiſon aux freres Aſtyanax & Lycon,
„ à condition qu'ils en reſtitueront ce dont j'ai
„ eu l'uſage à Athènes, & que j'ai ou emprunté
„ de quelqu'un, ou pris à gage, & qu'ils payeront
„ ce qui eſt requis pour mes funérailles & ce
„ qui doit s'y obſerver. Ce qui m'apartien
„ dans la ville & à Egine, je le donne à Lycon,
„ tant à cauſe de mon nom qu'il porte, que par
„ raport au ſéjour qu'il a fait avec moi, & au
„ ſoin qu'il a eu de me plaire, comme il étoit

» juſte : puiſqu'il me tenoit lieu de fils. Je donne » le jardin & l'endroit de la promenade à mes » amis, Rulon, Callinus, Ariſton, Amphion, Lycon, Python, Ariſtomaque, Héraclius, Lycoméde, & Lycon mon neveu, qui choiſiront » enſemble celui qu'ils croiront le plus capable » de remplir mes fonctions ; & j'exhorte mes autres amis à concourir avec eux à ce choix, » tant par conſidération pour moi, que pour „ l'endroit même. Rulon & Callinus auront ſoin „ de mes funérailles & de faire brûler mon corps ; „ & ils prendront garde qu'il n'y ait en cela ni „ trop d'excès, ni trop d'épargne. Lycon donnera les olives que j'ai à Egine aux jeunes „ gens pour s'oindre le corps, afin que ma mémoire & celle de ceux qui m'ont porté du reſpect ſoit conſacrée par une choſe dont l'uſage ſoit utile. Il m'érigera auſſi une ſtatue, & „ Diophante & Héraclide, fils de Démétrius, „ verront avec lui dans quel endroit elle ſera le „ mieux placée. Lycon rendra ce que je puis „ avoir emprunté depuis ſon départ, en quoi Bulon & Callinus lui ſont adjoints ; il payera auſſi „ ce qui regarde mes funérailles & les ſolemnités uſitées ; & il prendra ce qu'il faut pour cela, de ce que je lui laiſſe en commun avec ſon „ frere. Il aura auſſi la conſidération convenable pour les Médecins Paſithémis & Midias qui „ méritent de l'eſtime, tant pour les ſoins qu'ils

„ ont pris de moi, que pour leur Art, & qui ſont
„ dignes d'un plus grand honneur encore ; je fais
„ préſent de deux coupes au fils de Callinus &
„ de deux bijoux à ſa femme, auſſi-bien que de
„ deux tapis, l'un velu & l'autre ras, avec une
„ tapiſſerie & deux de mes meilleurs oreillers,
„ afin qu'on voye que je me ſouviens d'eux.
„ Pour ce qui regarde mes Domeſtiques, voici
„ ce que j'en ordonne: Démétrius que j'ai af-
„ franchi depuis long-tems, aura avec le prix de
„ ſon rachat que je lui remets, cinq mines, un
„ manteau & une ſaye, afin qu'après avoir beau-
„ coup travaillé à mon ſervice il ait une vie
„ honorable. Je diſpenſe pareillement Criton de
„ Chalcédoine de l'obligation de racheter ſa li-
„ berté & lui aſſigne quatre mines. J'affranchis
„ Mycrus qui ſera entretenu & inſtruit par Ly-
„ con pendant ſix ans à compter de ce jour.
„ Chœrès aura auſſi ſa liberté ; & outre que Ly-
„ con l'entretiendra, il lui donnera deux mines
„ & ceux de mes livres que j'ai communiqués au
„ public ; ceux qui n'ont pas été mis au jour ſe-
„ ront donnés à Callinus qui aura ſoin de les
„ publier. Je renvoye Syrus libre; je lui don-
„ ne Ménodora ; & s'il me doit quelque choſe, je
„ le lui remets & lui en fais préſent. On donnera à
„ Hilara cinq mines, un tapis velu, deux oreil-
„ lers, une tapiſſerie, & un de mes lits à ſon
„ choix. J'affranchis auſſi la Mere de Micrus,

» Nœmon, Dion, Théon, Euphranor, &
» Hermias, ainſi qu'Agathon, celui-ci après deux
» ans de ſervice ; mes porteurs Ophélion & Po-
» ſidonius ſerviront encore quatre ans, après
» quoi ils ſeront libres. Enfin je laiſſe à Dé-
» métrius, Criton & Syrus, à chacun un lit & un
» habit au choix de Lycon, pour récompenſe des
» bons ſervices que chacun d'eux m'a rendus.
» Lycon ſera libre de m'enterrer ici ou dans ma
» patrie, perſuadé qu'il conſultera auſſi-bien que
» moi-même ce qui ſera le plus honorable pour
» moi. Et après qu'il aura éxécuté mes volontés,
» je le fais maître de tout ce que je lui laiſſe.
Les témoins de ce Teſtament furent Callinus, Hermionée, Ariſton de Chio, & Euphron de Païane. Lycon faiſoit toutes choſes ſi prudemment, qu'il a fait voir ſa ſageſſe juſques dans la maniére dont il a fait ſon Teſtament, de ſorte qu'il eſt digne d'être imité en cela même.



DÉMÉTRIUS.

DÉmétrius de Phalere, fils de Phanoſtrate, fut diſciple de Théophraſte ; il fut Orateur chez les Athéniens & adminiſtra leur ville pendant dix ans, on y érigea à ſon honneur trois cens ſoixante ſtatues d'airain, dont il y en avoit plusieurs qui étoient des ſtatues équeſtres ou montées ſur des chariots attelés de deux chevaux, & ces ouvrages ſe firent avec tant d'ardeur, qu'ils furent finis en moins de trois cens jours. Selon Démétrius de Magnéſie, dans ſes *Synonimes*, il prit en main le gouvernement de la République, lorsqu'Harphale s'enfuyant d'auprès d'Alexandre, arriva à Athènes ; ſon adminiſtration fut longue & louable ; il augmenta les revenus de la ville & l'embellit de beaucoup d'édifices ; nonobſtant ſon extraction qui n'étoit pas des plus illuſtres. Phavorin, dans le premier livre de ſes *Commentaires*, dit qu'il deſcendoit de la race de Conon, famille citoyenne & diſtinguée. Le même Auteur dit ; qu'il avoit commerce avec Lamia, il prétend même au ſecond de ſes *Commentaires*, qu'il ſe prêtoit au deſordre de Cléon. Didyme, dans ſes *Banquets*, vante ſes ſourcils, & dit que c'eſt de là que lui vint le ſurnom d'enſorceleur & de rayon-

nant, que lui donna une femme de mauvaiſe vie. On raporte qu'ayant perdu la vue à Alexandrie il la recouvra par le moyen de Sérapis & qu'en actions de graces il compoſa à l'honneur d'Apollon des Hymnes qui ſe chantent encore aujourd'hui.

Quelque reſpecté qu'il fût à Athènes, l'envie qui s'attache à tout, cauſa ſa perte; on intrigua tant contre lui, qu'il fut condamné à mort, pendant qu'il étoit abſent; & comme on ne pouvoit décharger ſur lui-même la colere qu'on avoit contre lui, on vendit une partie de ſes ſtatues, on jetta l'autre dans l'eau, on en briſa, on en fit des pots de chambre; il n'y en eut qu'une de conſervée, ce fut celle qui étoit dans la Citadelle. Phavorin, dans ſon *Hiſtoire diverſe*, dit que les Athéniens firent cela par ordre du Roi Démétrius (1) & qu'ils accuſérent leur Prince de mauvais Gouvernement. Hermippe dit qu'après la mort de Caſſander, Démétrius craignant l'indignation d'Antipater ſe retira auprès de Ptolomée Soter; qu'il s'arrêta long-tems à ſa Cour, & entre autres choſes lui conſeilla de partager ſon Royaume entre les enfans qu'il avoit d'Euridice; qu'au lieu de ſuivre ce conſeil, le Roi éleva ſur le Trône le fils qui étoit né de Béronice, & que ce

Prince

(1) Roi de Macédoine, Aldobrandin.

Prince après la mort de ſon pere ordonna qu'on gardât Démétrius quelque part juſqu'à ce qu'il diſpoſât de lui, ce qui lui fut ſi ſenſible, qu'il en contracta une mélancolie. Un jour qu'il dormoit il fut mordu d'un aſpic à la main, ce qui cauſa ſa mort, il fut enterré à Buſiris près de Dioſpolis. Je lui ai fait cette Epitaphe.

Un Aſpic d'un venin mortel a tué le ſage Démétrius ; ce n'étoit pas un feu qui ſortoit de ſes yeux, c'étoient les ténébres des Enfers.

Héraclide dans ſon *Abregé des Succeſſions de Sotion*, dit que Ptolomée voulant céder ſa couronne à Philadelphe, Démétrius l'en diſſuada, en lui diſant que quand il l'auroit abdiquée, il n'en ſeroit plus le maître, j'aprens auſſi que lorſqu'on pourſuivoit ce Philoſophe à Athènes, peu s'en fallut que Ménandre le Comique ne fût condamné, parce qu'il étoit ſon ami ; mais que Teleſphore couſin de Démétrius, le défendit.

Il a ſurpaſſé les Philoſophes Péripatéticiens de ſon tems par le nombre des livres qu'il a faits & celui des verſets qu'ils contiennent, étant ſçavant & abondant ; ſes Ouvrages conſiſtent en Hiſtoires, Politique, Poëſie, Rhétorique, Harangues & Négociations, outre des recueils des Fables d'Eſope & d'autres Traités, on a de lui cinq livres des *Loix d'Athènes*, deux des *Citoyens d'Athènes*, deux de la maniére *de conduire le Peuple*, deux de la *Politique*, un des *Loix*, deux

de la *Rhétorique*, deux de l'*Art militaire*, deux de l'*Iliade*, quatre de l'*Odyssée*, un intitulé, *Ptolomée*, un de la *Galanterie*, un intitulé, *Chædondas*, un autre intitulé, *Mædon*, un autre apellé *Cléon*, un qui porte le nom *de Socrate*, un celui d'*Aristomaque*, un celui d'*Artaxerxes*, un celui d'*Homere*, un celui d'*Aristide*, un discours d'*Exhortation*, un sur la *République*, un sur un sujet *Decennal*, un sur les *Joniens*, un des *Négociations*, un de la *Confiance*, un du *Bienfait*, un de la *Fortune*, un de la *Magnificence*, un du *Mariage*, un de l'*Opinion*, un de la *Paix*, un des *Loix*, un des *Exercices du Corps*, un de l'*Occasion*, un sur *Denys*, un intitulé, *le Chalcidien*, un intitulé, *Incursion des Athéniens*, un autre d'*Antiphane*, un de *Préfaces historiques*, un de *Lettres*, un intitulé, *Assemblée jurée*, un de la *Vieillesse*, un du *Droit*, un des *Fables d'Esope*, & un de *Chries*; son stile étoit philosophique, mêlé de Rhéthorique & plein de force.

Démétrius ayant apris que les Athéniens avoient abattu ses Statues, il dit qu'il les défioit d'abattre le courage de celui à la gloire de qui ils les avoient élevées. Il disoit que les sourcils ne sont pas la partie la moins considérable du corps & celle qu'on doive négliger le plus, puisqu'ils peuvent abaisser l'homme toute sa vie, que les richesses aveuglent & que la fortune qui les donne est aveugle elle-même, il disoit aussi qu'une bouche éloquente peut autant dans une républi-

que que l'Epée, dans un combat. Voyant un jour un jeune débauché ; voilà, dit-il, une Statue quarrée de Mercure revêtue d'une longue robe ayant un ventre & de la barbe ; il disoit des orgueilleux, qu'il falloit retrancher de leur hauteur & leur laisser leur esprit, que les jeunes gens doivent respecter dans la maison leurs peres & leurs meres, dans les rues ceux qu'ils rencontrent, dans le particulier eux-mêmes ; que les vrais amis sont ceux qui viennent nous voir dans la prospérité lorsqu'on les souhaite & dans l'adversité sans qu'on les en prie, ce sont là les Maximes qu'on lui attribue.

Il y a eu vingt Démétrius tous remarquables, le premier Orateur de Carthage & plus ancien que Thrasymaque ; le second celui dont nous donnons la vie ; le troisiéme Philosophe Péripatéticien de Bysance ; le quatriéme surnommé le Peintre, parce qu'il exerçoit cet art, avoit aussi beaucoup de talent pour s'énoncer ; le cinquiéme Aspendien étoit disciple d'Apollonius de Soles ; le sixiéme de Calasie écrivit l'histoire de l'Asie & de l'Europe en vingt livres ; le septiéme de Byzance a écrit en treize livres le passage des Gaulois d'Europe en Asie, & en huit autres les faits d'Antiochus & de Ptolomée avec l'histoire de la Lybie sous leur Gouvernement ; le huitiéme Sophiste & habitant d'Alexandrie, a traité de la Rhétorique ; le neuviéme Grammairien d'Adramyte surnommé Ixion, pour avoir, dit-on, perdu le respect à Junon ;

le dixiéme Grammairien de Cyréne, furnommé Stamnus, homme fort célébre ; l'Onziéme de Scepfi homme noble & riche, & l'inftrument de l'élévation de Métrodore ; le douziéme Grammairien d'Erithrée & reçu citoyen de Temnos, le treiziéme Bythinien, fils de Diphyle le Stoïcien & difciple de Panætius de Rhodes ; le quatorziéme Orateur de Smyrne : tous ces Démétrius ont écrit en profe, les autres ont été Poëtes ; le premier de ceux-ci écrivit de l'ancienne Comédie, le fecond fit des Poëmes Epiques, mais dont il ne nous refte qu'un fragment contre les envieux.

Ils haïffent les vivans & les regrettent quand ils ne font plus ; on a vû des villes & des peuples fe combattre pour un Sépulchre ou pour une Ombre.

Le troifiéme nâquit à Tarfe & fut Poëte fatyrique ; le quatriéme fit des vers Iambes fort aigres ; le cinquiéme fut Sculpteur, Polémon a fait mention de lui ; le fixiéme d'Erythrée a traité divers fujets, en particulier d'Hiftoire & de Rhétorique.





HÉRACLIDE.

HÉraclide fils d'Eutyphron, nâquit à Héraclée ville de Pont, il étoit riche & vint à Athènes où il fut disciple de Speusippe qu'il quitta ensuite pour fréquenter l'école des Pythagoriciens, il prenoit Platon pour modèle, & en dernier lieu il fut disciple d'Aristote comme le raporte Sotion dans ses *Successions*. Il s'habilloit proprement ; & comme il avoit beaucoup d'embonpoint, les Athéniens au lieu de l'apeller Pontique, du nom de sa patrie, l'apelloient Pompique : il marchoit cependant lentement & avec modestie.

Il a fait plusieurs bons écrits. Ses Dialogues sur la morale sont les suivans, trois sur la *Justice*, un sur la *Tempérance*, un sur la *Piété*, un sur la *Force*, un de la *Vertu en général*, un de la *Félicité*, un du *Gouvernement*, un des *Loix*. Il y a aussi quelques Dialogues semblables à ceux-là, un des *Noms*, un des *Conventions*, un qui porte le titre *d'Amoureux involontaire*, & un intitulé *Clinias*; ses Dialogues Physiques sont intitulés: de l'*Entendement*, de l'*Ame*, & en *particulier de l'Ame*, de la *Nature*, & des *Ombres* sur *Démocrite*, sur les *Choses célestes*, un *Dialogue*, un autre sur les *Enfers*, deux intitulés des *Vies*, un des *Sources des Maladies*, un du *Bien*, un contre *Zénon*, un con-

tre *Metron*. Ses livres sur la Grammaire sont, deux de l'*âge d'Homere & d'Hesiode*, deux d'*Archiloque & d'Homére*. Ses ouvrages sur la Musique sont : trois livres *des choses qu'on trouve dans Euripide Sophocle*, deux *sur la Musique*, deux de *Solutions d'Homere*, un intitulé *Spéculatif*, un des trois *Poëtes tragiques*, un de *Caractéres*, un de la *Poësie & des Poëtes*, un des *Conjectures*, un de la *Prévoyance*, quatre d'expositions d'*Héraclite*, un d'*expositions de Démocrite*, deux de *Solutions de controverses*, un de *Demandes*, un des *Espéces*, un de *Solution*, un d'*Avertissemens*, un à *Denis*. *Sur la Rhétorique*, il a fait un livre intitulé, *Du Devoir de l'Orateur ou Protagore* ; ses livres d'histoires roulent sur les Pythagoriciens & sur les découvertes ; parmi ces ouvrages il y en a dans lesquels Héraclide a imité le goût des Auteurs comiques, comme quand il parle de la Volupté & de la Tempérance, d'autres fois il suit le goût tragique, comme quand il parle des choses qui sont aux Enfers, de la piété & de la puissance ; il met aussi quelquefois un certain tempérament dans ses expressions lorsqu'il fait parler des Philosophes, des Capitaines & des Citoyens. On a encore de lui des ouvrages de Géométrie & de Dialectique ; au reste est varié, distinct & renferme de la force & de l'agrément.

Il y a des auteurs qui disent qu'il délivra sa patrie en tuant celui qui l'oprimoit, c'est ce que raporte entr'autres Démétrius de Magnésie dans

ſon livre, *Des Perſonnes qui ont porté le même nom.* Il ajoute qu'Héraclide ayant aprivoiſé un Dragon & étant à la veille de mourir, il pria un de ſes proches de cacher ſon corps & de mettre le ſerpent à ſa place, afin qu'on crût que les Dieux l'avoient enlevé, que cela ſe fit; mais que pendant qu'on le portoit en terre, en le comblant de louanges, le Dragon effarouché par les cris, s'élança d'entre le linceul qui couvroit le corps, & épouvanta les aſſiſtans, qu'enſuite on trouva Héraclide lui-même, non tel qu'il avoit voulu paroître, mais tel qu'il étoit. J'ai fait là-deſſus cette Epigramme.

Héraclide, quelle eſt ta folie, d'en vouloir impoſer après ta mort? tu veux paſſer pour un Dragon qui, au lieu de jouer ton perſonnage, fait voir que tu lui reſſembles par ton manque de ſageſſe.

Hippobote confirme le recit de Démétrius de Magnéſie. Hermippe d'Héraclée, dit que la famine dépeuplant le pays, on conſulta l'Oracle; qu'Héraclide corrompit ceux qu'on y envoya & ſéduiſit la Prêtreſſe, juſqu'à l'engager à répondre que le fléau ne ceſſeroit point qu'on n'eût honoré Héraclide fils d'Eutyphron d'une couronne d'or, en promettant de le révérer comme un demi Dieu après ſa mort; que la réponſe de l'oracle fut déclarée, mais que les auteurs de cette tromperie n'y gagnérent rien, qu'Héraclide mourut d'apoplexie ſur le Théâtre avec la couronne ſur la tête, que

ceux qui avoient consulté l'oracle tombérent morts, & que la Prêtresse elle-même mourut de la morsure d'un Dragon à l'entrée du Sanctuaire. Voilà ce qu'on raporte de la fin de ce Philosophe.

Aristoxene le Musicien dit, qu'il a fait des tragédies sous le nom de Thespis, Chaméléon prétend qu'il a pillé Hésiode & Homere, Autodorus le blâme aussi & le contredit dans ce qu'il a écrit de la Justice. On dit encore que Denys surnommé le Transfuge ou Spintharus, selon d'autres, écrivant son Parthenopée & l'ayant mis sous le nom de Sophocle, Héraclide abusé en cita dans un de ses ouvrages quelques passages qu'il donna pour être de Sophocle; que Denys l'ayant remarqué l'avertit qu'il se trompoit, & qu'Héraclide n'ayant pas voulu le croire, Denys lui envoya les premiers versets de son ouvrage où se trouvoit le nom de Pancale (1) ami de Denys, sur quoi Héraclide continuant à dire qu'il se pouvoit pourtant qu'il eût raison, Denys lui récrivit qu'il trouveroit aussi cette maxime, qu'on ne prend pas aisément un vieux singe dans un filet, ou que si on peut le prendre, ce n'est qu'avec beaucoup de tems. Il l'accusa aussi d'ignorer les Lettres & de n'en avoir pas de honte.

Il y a eu quatorze Héraclides, le premier est celui dont il s'agit, le second son compatriote, a

(1) Denys s'étoit servi du nom de Sophocle comme de l'Anagramme de celui de Pancale, & l'avoit mis à la tête de son ouvrage. *Ménage.*

composé des piéces de danse & d'autres choses de cette nature, le troisiéme citoyen de Cumes, a publié l'histoire de Perse en six livres, le quatriéme orateur de Cumes a écrit de la Rhétorique; le cinquiéme de Calatie ou d'Alexandrie a parlé de la Succession (1) en six livres, & des Chaloupes d'où il fut surnommé Lembus (2) le sixieme né à Alexandrie, a décrit les particularités de la Perse, le septiéme Dialecticien de Bargyla a combattu la doctrine d'Epicure, le huitiéme d'Hicée a été Médecin, le neuviéme de Tarente a été Médecin Empirique, le dixiéme a donné des préceptes sur la Poësie, l'onziéme de Phocée a professé l'Art de Sculpteur, le douziéme a passé pour habile Poëte en Epigrammes, le treiziéme de Magnésie a donné la vie de Mithridate, le quatorziéme a traité de l'Astrologie.

(1) C'est à-dire des Philosophes. *Ménage*.

(2) Lembus signifie *Chaloupe*, *Ménage* & les autres commentateurs ne disent presque rien là-dessus, Etienne non plus : mais Erasme, proverbes, p. 1713. dit que ce mot étoit passé en usage satyrique pour signifier un Parasite ou un flatteur, ce qui peut expliquer ce que dit Harpocration que les auteurs comiques s'en servent.

Fin du Tome premier.

adam renne



adamrenne



